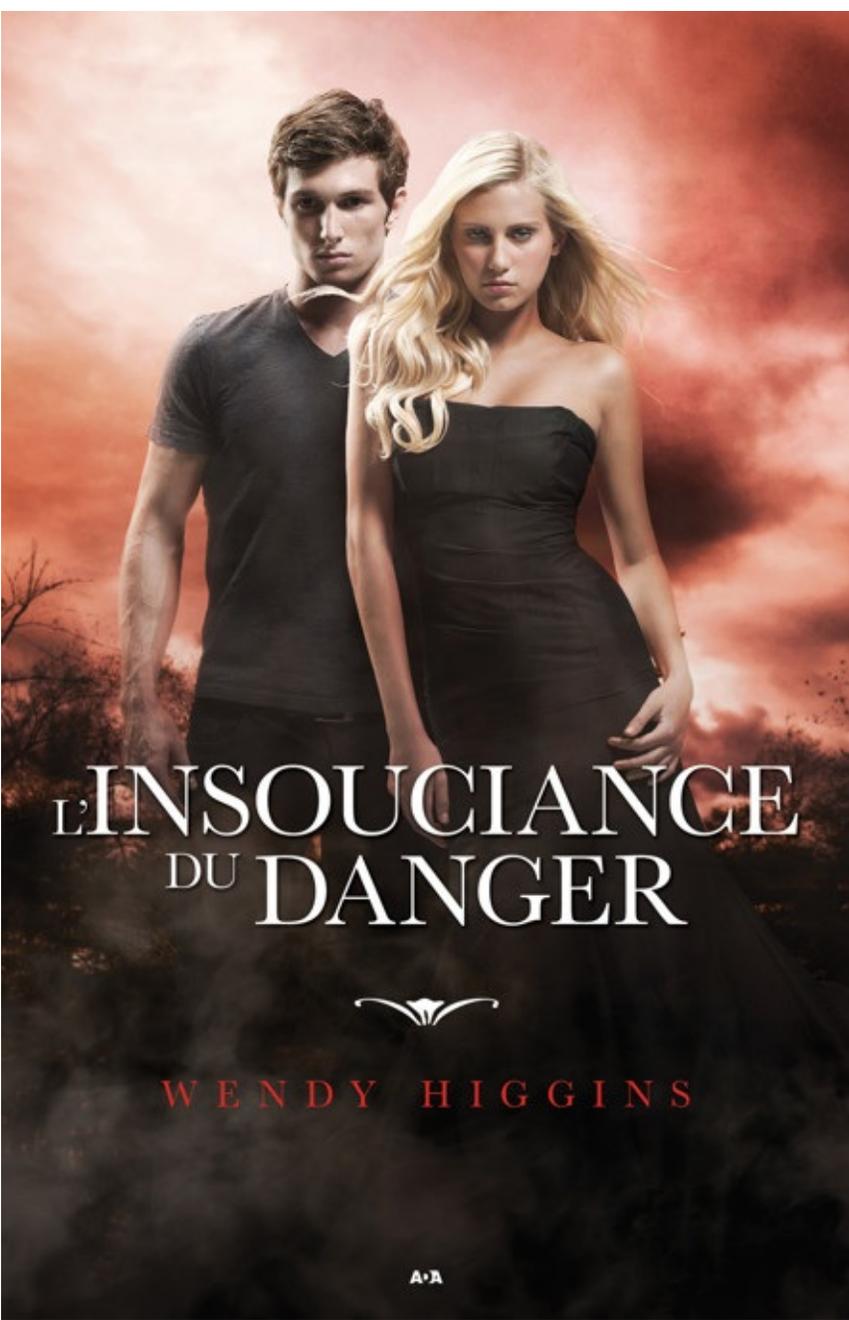




# L'INSOUCIANCE DU DANGER



W E N D Y   H I G G I N S



## Éloges pour *La beauté du mal*

« Bien écrit et irrésistible. Les amateurs d'histoires d'amour paranormales feront la queue pour le lire. [...] Et ce roman donnera envie aux lecteurs de découvrir le reste de la trilogie. »

— VOYA

« En voilà de l'action et de l'intensité sexuelle ! Les adeptes de littérature de ce genre se prendront sûrement d'affection pour la sérieuse Anna et Kaidan, son mauvais garçon. »

— *School Library Journal*

Copyright © 2013 Wendy Higgins

Titre original anglais : Sweet Peril

Copyright © 2014 Éditions AdA Inc. pour la traduction française

Cette publication est publiée en accord avec HarperCollins Children's Books, une division de HarperCollins Publishers, New York, NY

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans le cas d'une critique littéraire.

Éditeur : François Doucet

Traduction : Sébastien Arviset et Sophie Beaume

Révision linguistique : Féminin pluriel

Correction d'épreuves : Nancy Coulombe, Carine Paradis

Conception de la couverture : Matthieu Fortin

Photo de la couverture : © 2013 Howard Huang

Photo de la couverture : © Thinkstock

Mise en pages : Sébastien Michaud

ISBN papier 978-2-89752-213-1

ISBN PDF numérique 978-2-89752-214-8

ISBN ePub 978-2-89752-215-5

Première impression : 2014

Dépôt légal : 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque Nationale du Canada

#### **Éditions AdA Inc.**

1385, boul. Lionel-Boulet

Varenes, Québec, Canada, J3X 1P7

Téléphone : 450-929-0296

Télécopieur : 450-929-0220

[www.ada-inc.com](http://www.ada-inc.com)

[info@ada-inc.com](mailto:info@ada-inc.com)

#### **Diffusion**

Canada : Éditions AdA Inc.

France : D.G. Diffusion

Z.I. des Bogues

31750 Escalquens — France

Téléphone : 05.61.00.09.99

Suisse : Transat — 23.42.77.40

Belgique : D.G. Diffusion — 05.61.00.09.99

#### **Imprimé au Canada**



Participation de la SODEC.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

#### **Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Higgins, Wendy

[Sweet Peril. Français]

L'insouciance du danger

(Série Clair-obscur ; 2)

Traduction de : Sweet Peril.

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89752-213-1

I. Beaume, Sophie, 1968- . II. Titre. III. Titre : Sweet Peril. Français.

PZ23.H53In 2014 j813'.6 C2014-941642-3

Conversion au format ePub par:

**LAB ||| URBAIN**  
Plus qu'une agence

[www.laburbain.com](http://www.laburbain.com)

# L'INSOUCIANCE DU DANGER

Wendy Higgins

Traduit de l'anglais par  
Sébastien Arviset et Sophie Beaume

**ADA**  
éditions

À Nathan Higgins, dont la vie nous donne un aperçu de ce qu'est la persévérance, le dur labeur et la loyauté.

# LES AURAS

COULEURS	SIGNIFICATION	NUANCES
Rose	L'amour	Un rose plus clair représente l'aisance dans un amour familial, tandis qu'un rose plus foncé ou un rose vif représente l'amour-passion.
Rouge	Le désir	
Jaune	La joie	Un jaune pâle comme le beurre représente la satisfaction, tandis qu'un jaune plus vif représente la joie.
Orange	L'excitation	
Vert pâle	La gratitude	
Vert foncé	L'envie/la jalousie	
Lavande	Le sentiment de paix intérieure	
Violet foncé	L'orgueil	
Bleu pâle	L'espoir/le soulagement	
Bleu foncé	La tristesse/la douleur morale	
Gris/brun	La négativité	Les différents tons de gris sont fonction de l'intensité de l'émotion. Un gris clair et un peu flou représente des émotions quelque peu négatives telles que l'embarras et l'irritation. Un gris plus foncé et les divers tons de brun représentent des émotions beaucoup plus négatives telles que la honte, la culpabilité, la peur et la colère. Le gris foncé (s'approchant du noir) représente des émotions qui sombrent encore plus profondément dans la négativité, telles la fureur et la dépression.



## SOMMET D'URGENCE, ROME, ITALIE, 1748

À l'insu de la population romaine, 666 démons terrestres étaient en train d'utiliser le tristement célèbre Colisée. Douze des anges déchus, les ducs, étaient présents sous forme humaine, tandis que les autres, sous forme d'esprit, les survolaient, faisant écran à la lumière céleste en ce ciel nocturne.

Rahab, le duc de l'orgueil, prit place au centre, grisé par l'attention que sa présence provoquait. Il jeta un regard véhément sur les milliers de descendants des ducs, la race des Nephilim, qui avaient été convoqués à cette réunion depuis les quatre coins de la terre.

— Il est temps d'ouvrir officiellement ce sommet, ordonna Rahab.

Une respectueuse combinaison de sifflements et de psalmodies remplit le Colisée : la macabre mélodie produite par les ducs et les esprits au-dessus de leurs têtes tandis qu'ils remuaient leurs ailes massives tous en même temps. Un frisson parcourut l'assemblée toujours en attente au moment où Rahab se prépara à leur révéler l'objet de la réunion.

— Nous avons appris que deux d'entre vous, Nephilim, ne considèrent plus nécessaire de se concentrer sur la tâche pour laquelle vous avez été engendrés.

Personne ne fit un geste.

Rahab tourna son regard en direction d'une adoles-cente parmi la foule qui tressaillit comme si elle avait été piquée par son regard cruel. Elle détourna ses yeux en amande, et une mèche foncée se détacha de ses cheveux coiffés vers le haut, tandis qu'elle reculait.

— Viens par ici, fille d'Alocer.

À ces mots de Rahab, la fille se mit à trembler violemment.

— Fémi ?

Le duc Alocer avança, le front plissé de mécontentement, tandis qu'il cherchait sa fille.

— Père...

Fémi avait parlé si bas que l'ouïe humaine normale n'aurait rien pu entendre, mais ce soir-là, tous les êtres présents au Colisée l'entendirent.

— Approche-toi, lui dit son père. Qu'as-tu donc fait ?

Fémi s'approcha lentement de lui, toute drapée de soie égyptienne.

— Père, ayez pitié de moi, je vous en supplie. Je porte votre descendant.

Alocer marqua une pause, et son front se déplissa.

— Est-ce tout ? lui demanda-t-il. Tu sais que ne survivras pas à ton accouchement.

Elle baissa les yeux et hocha la tête. Alocer se tourna vers Rahab.

— Tout cela est des plus communs, Rahab, dit-il sans chercher à cacher son irritation. Une grossesse n'est vraiment pas une raison valable pour la convocation d'un sommet d'urgence. Cette fille est une bonne travailleuse.

— Mais oui...

Rahab dirigea son mépris en direction de la fille d'Alocer et prononça ces mots :

— Je suis convaincu que cette grossesse est le fruit de ton *dur labeur*. Sans aucun doute, cet enfant a été conçu tandis que tu étais en train de pousser un humain à pécher... N'est-ce pas, ma fille ?

Consciente de sa situation, Fémi afficha une expression horrifiée, tandis qu'elle cherchait un appui dans la foule, mais y rencontra seulement des regards vides et hostiles. Elle s'effondra aux pieds de son père en sanglots, puis embrassa ses orteils et ses chevilles. Alocer regardait par terre, dépassé par la situation.

— Avec qui as-tu été ? lui demanda-t-il.

Elle remua la tête, se traînant à ses pieds.

Rahab se pencha et saisit la chevelure de Fémi pour la forcer à lever la tête.

— Réponds à ton père. Dis-lui !

Fémi se mit seulement à pleurer plus fort et à hurler, tandis que les doigts de Rahab la tiraient plus vigoureusement.

— C'est la peur qui la fait taire, et cela est juste, car le père n'est pas humain. Il est l'un d'eux — l'un de sa propre race.

Un hoquet collectif s'éleva de la foule, suivi de chuchotements frénétiques, puis de nouveau, le silence. Les yeux du duc Alocer se rétrécirent pendant qu'ils se posaient alternativement sur Fémi et Rahab.

— C'est la vérité.

Un peu de bave blanche s'était rassemblée à la commissure des lèvres de Rahab.

— C'est un de mes propres Légionnaires qui a commencé à avoir des soupçons, et c'est un des Neph même qui a confirmé le tout.

— De qui s'agit-il ? demanda le duc Sonellion, ses yeux cristallins pleins de haine froide. Qui devons-nous punir ?

Rahab souleva un sourcil, pour faire croître l'impatience.

— Yoshiro, fils de Jézebet.

— Ce n'est pas possible !

Les yeux du duc Jézebet étaient d'un rouge brillant, tandis qu'il s'avavançait pour affronter Rahab. Il était le plus petit des ducs, mais son agilité et son regard perçant le rendaient imposant.

— Où est le Neph qui a fait cette allégation ?

— J'ai le regret de vous dire qu'elle s'est ôtée la vie après nous avoir révélé cette monstrueuse vérité, le renseigna Rahab en portant une main à son cœur.

— Yoshiro a servi notre cause avec loyauté ! hurla Jézebet, sans prêter attention au cabotinage de

Rahab.

— C'est ce que nous allons voir, dit Rahab. Approche-toi, Yoshiro.

La foule s'écarta. Tous se tournèrent vers Yoshiro, qui s'avavançait, plus grand que son père, armé d'une fine épée.

— Reste où tu es, le prévint Rahab. Dépose ton arme, ou elle te sera retirée.

— Idiot ! le réprimanda Jézebet. Es-tu donc dépourvu de toute raison ? Tu dois travailler contre l'humanité, et non perdre ton temps avec l'une de tes sœurs Nephilim !

Yoshiro regarda Fémi, toujours en pleurs, aux pieds de son père. Puis, il posa son épée.

— Tout est ma faute, dit Yoshiro aux ducs. Ne perdez pas votre temps avec Fémi.

— Comme c'est charmant !

La voix de Rahab était doucement moqueuse.

— Mais dois-je souligner ce qui est évident ? Vous avez tous deux renoncé à sa vie au moment où elle est tombée enceinte. Quel dommage !

Rahab marcha de long en large un instant, regardant au loin avec un sourire sombre.

— Saviez-vous qu'environ un demi-million d'humains ont perdu la vie entre ces murs ? demanda-t-il. Ce sol a soif du sang de leur jeunesse. C'est l'endroit parfait pour nos jeux, ne pensez-vous pas ? J'espère tellement que nos deux petits gladiateurs tenteront de s'enfuir.

Il s'interrompit et haussa les sourcils en direction de Yoshiro et Fémi, pétrifiés de stupéfaction, comme s'ils ne pouvaient admettre que leur secret avait été découvert et que leurs vies en étaient rendues là. Plusieurs ducs riaient méchamment, tandis que les autres Nephilim s'éloignaient, mettant autant de distance que possible entre eux et ce qui était en train de se produire.

— Alors ?

Rahab leva les bras, un sourire cruel sur les lèvres, pendant qu'il s'adressait au couple.

— C'est votre chance, enfuyez-vous !

Fémi se leva en sanglots et traversa le groupe des ducs pour rejoindre Yoshiro. Ils se prirent par la main, et ensemble, ils traversèrent à la course le Colisée en ruine, flanqués d'esprits en train de les harceler dans une poursuite aérienne. Plusieurs ducs poussèrent des cris de joie malsaine à ce spectacle.

— Toi !

Rahab examina la foule et fit signe à un garçon tout au fond. Le jeune homme au visage sérieux se démarqua de la foule, un arc à l'épaule.

— Tue-les tous les deux, lui ordonna Rahab.

Le Neph prit un air résolu et n'eut qu'un moment d'hésitation avant de faire oui de la tête. Il prit une flèche de son carquois, qu'il avait dans le dos, et banda son arc. En dépit de la fraîcheur du soir, une goutte de sueur roula dans son œil, et il pencha la tête pour l'essuyer avec sa manche.

— Ils sont en train de se sauver, imbécile ! hurla le duc de la haine.

Le garçon repéra le couple en train de courir à l'aide de sa puissante vision et de ses sens auditifs,

puis avec un mouvement de sa pomme d'Adam, il laissa partir la première flèche, suivie immédiatement par une seconde.

Il avait visé parfaitement. Pendant quelques secondes, le Colisée fut d'un silence fantomatique, tandis que Fémi et Yoshiro s'écroulaient, leurs membres mêlés l'un à l'autre en un tas macabre. Le jeune homme reprit sa place dans la foule, la tête baissée, son arc débandé à côté de lui.

— C'est tout ? brailla Thamuz, le duc du meurtre. Dites-moi quel est l'intérêt d'une mort si rapide ?  
Rahab ricana.

— Reste calme, Thamuz. Je suppose que nous ne pouvons nous attendre à beaucoup plus, quand nous faisons faire notre sale boulot par un Neph. Que cela soit un avertissement pour chacun de vous !

La voix de Rahab portait jusqu'aux derniers des Nephilim.

— Votre seule raison d'être est la propagation du péché parmi les humains. Si vous passez outre, vous renoncez à votre temps sur terre. De plus, si vous décidez d'oublier ce à quoi vous êtes destinés, vous pouvez être sûrs que moi, je ne l'oublierai pas. Maintenant, partez ! Laissez-nous à notre sommet.

La horde se transforma en une cohue, se poussant et se bousculant pour échapper à la présence des ducs.

Jézebet et Alocer restèrent de marbre, tandis que les Nephilim les dépassaient.

Rahab fit craquer ses jointures et fixa le dos des derniers corps en train de se retirer.

— Il y a des siècles que je dis que ces métis imprévisibles ne représentent que du trouble, mais vous tous insistez pour les avoir. Ils sont une abomination — aussi stupides que les humains, mais aussi dangereux que des animaux sauvages.

Puis, il sourit dans sa barbe avant de penser tout haut :

— Dieu, lui-même, les a oubliés et abandonnés.

\* \* \*

« L'espoir porte un costume de plumes

Se perche dans l'âme,  
Et chante inlassablement,  
Un air sans paroles. »  
— Emily Dickinson

« On ne peut forcer à aimer, on ne peut persuader d'aimer. »

— Pearl S. Buck

\* \* \*

\* \* \*

*Juin*

*L'été précédant la dernière année*

\* \* \*



## LA FÊTARDE

Je m'étais promis que je n'accomplirais jamais le travail de mon père démoniaque : polluer des âmes, pousser des humains à abuser de leurs corps avec des drogues et de l'alcool.

J'avais été naïve de faire un tel vœu. En réalité, il y avait bien des choses au sujet desquelles j'avais été naïve.

La basse résonnait dans la pièce sombre où nous dansions tous. J'étais montée sur une table basse, faisant comme si je ne m'apercevais pas des regards fixés sur moi : la plupart étaient amicaux, voire pleins de désir, et d'autres me condamnaient ou m'enviaient. Ce soir-là, ma présence sur la table s'expliquait moins par le désir de me faire remarquer que par le choix du meilleur poste d'observation. J'avais aperçu un démon chuchoteur en train de rôder et je devais être sur mes gardes. Je n'en avais pas vu depuis une semaine — la plus longue période depuis le sommet du Nouvel An.

Jay et Veronica étaient quelque part dans les environs. Mes deux meilleurs amis humains formaient officiellement un couple depuis quatre mois. Ils s'étaient enfin réconciliés après le réveillon du Nouvel An, pendant lequel Jay avait embrassé mon amie Neph Marna, une des filles d'Astaroth, le duc de l'adultère. Marna avait un faible pour lui, mais elle l'avait embrassé en sachant qu'il y avait des sentiments très vifs entre lui et Veronica. Quoi qu'il en soit, ce qui s'était passé ce soir-là était devenu tabou.

Je me mis à chercher Jay et Veronica, mais ils devaient être au sous-sol en train de jouer aux cartes. Ils voudraient bientôt rentrer, mais je ne pouvais être vue en train de quitter une fête si tôt. Il n'était même pas encore minuit.

Et de nouveau, le chuchoteur apparut. Mon cœur se serra, mais je continuai de danser.

Juste à ce moment, l'atmosphère pleine de vie et de plaisir s'alourdit, devint sombre et sinistre, tandis que cette présence vile se déplaçait tout le long du plafond comme une marée noire. Mon estomac fut transpercé de terreur. Même après tout ce temps, les chuchoteurs me donnaient toujours la frousse. L'esprit examina la foule, jeta un regard mauvais aux fêtards, qui étaient tout sourire, et se déchaîna avec des sifflements mordants. L'agressivité se répandit parmi les danseurs. Des verres furent renversés, il y eut des éclats de voix, et la bousculade commença.

Je descendis de la table basse et me dirigeai vers la cuisine. Le démon, lui, changea de direction pour me suivre. Je fis semblant de ne pas m'apercevoir de tous ces gens qui tentaient de m'arrêter pour me parler, tandis que je traversais la foule.

En l'espace de quelques secondes, le sombre chuchoteur fondit sur moi :

*Fille de Béliar, cette fête est vraiment trop triste, me dit-il.*

Je serrai les dents tout en réprimant un frisson par trop visible, alors que sa voix visqueuse s'infiltrait dans mon cerveau. Tout ce que je voulais, c'était qu'il sorte de ma tête.

*Ouais, je sais,* répondis-je par télépathie à l'esprit. *Mais c'est sur le point de changer.*

On m'accueillit avec enthousiasme dans la cuisine, on me salua en criant mon nom et en levant des verres à ma santé.

Mes camarades de classe m'avaient pardonné certains impairs, et celle que je fus avait été définitivement oubliée. Ils avaient tout à fait adopté la fêtarde, quand elle s'était manifestée de manière si peu naturelle six mois auparavant, comme une fleur forcée d'éclore en plein hiver.

— Alors, quoi de neuf, vous tous ? leur demandai-je en affichant mon sourire le plus enjoué.

Une semaine après le sommet, les démons chuchoteurs avaient commencé à me suivre à la trace. Pendant six mois. Chaque jour. Jusqu'à la semaine précédente. Je m'étais dit que c'en était peut-être fini. Peut-être avais-je fait mes preuves, et allaient-ils me laisser en paix ? Raté.

J'avais été profondément surprise par mon brusque et féroce instinct de survie. En effet, mes yeux avaient été dessillés ce soir-là, à New York. Ma vie avait un sens, j'avais un rôle à jouer. On m'avait déjà tant retiré : tout ce dont j'avais rêvé, tout ce à quoi j'avais aspiré jusque-là. Mais je refusai d'abandonner ma vie après tout ce que j'avais traversé, de sorte que je devins une vraie battante, malgré mon côté doux et angélique.

Assoiffée de vie, je m'étais mise à faire la fête de manière presque désespérée. S'il y avait une soirée, j'y étais. Il m'arrivait de boire — mais la plupart du temps, je faisais semblant ; je me mis à m'habiller à la mode, me fis faire trois perçages dans une oreille et deux à l'autre, sans compter un anneau au nombril. Et pour finir, je m'en remis à la coiffeuse la plus tendance, afin qu'elle fasse ce qu'elle voudrait de mes cheveux, pourvu qu'ils restent blonds, très blonds. Parce que les blondes s'amuse plus, non ? Je donnais l'impression de m'éclater.

Comme c'est étrange, les apparences...

— Nous ferais-tu des Baisers cochons ? me demanda une des filles.

Lors d'une fête, j'avais inventé un cocktail que j'avais appelé « Baiser cochon ». Avec ce cocktail, qui était devenu ma marque de fabrique, une fois le contenu avalé, il fallait lécher le fond du verre à liqueur, dans lequel un peu de sirop au chocolat avait été versé.

Du bout des lèvres, je soupirai de déception.

— Je n'ai pas ce qu'il faut ce soir, mais ne vous inquiétez pas, je vais vous préparer quelque chose de bon.

Ils poussèrent des cris de joie, et le frisson de plaisir que leur attention provoqua en moi me fit honte. Je me tournai vers le réfrigérateur, l'estomac noué. En fait, j'étais devenue très habile quand il s'agissait de faire mon numéro sous la pression du regard d'un démon. Ainsi, à ce moment précis, je savais qu'il était en train de survoler les gens derrière moi. Le plus vite je pourrais m'en débarrasser, le mieux ce serait.

Et j'avais de la chance. Au fond du réfrigérateur se trouvaient deux plateaux de shooters remplis de Jell-O.

— Tiens, mais qu'est-ce que j'aperçois ? m'interrogeai-je en les sortant.

J'ignorais où notre hôte pouvait être et si ces deux plateaux étaient destinés à un usage particulier, mais rien de tout cela n'avait d'importance. En soulevant ces petites beautés bleues, je m'exclamai :

— Et si on s'envoyait des shooters de Jell-O ?

Ils se mirent tous à hurler d'excitation, comme si j'étais leur héroïne.

À partir de ce moment, encouragés par les sombres chuchotements du démon, les fêtards perdirent tout résidu de libre arbitre. Les conducteurs désignés se jetèrent sur les cocktails les couvre-feux furent oubliés, des mains se mirent à peloter des corps sur lesquels elles n'auraient pas dû se trouver. Je souffrais de devoir sourire, tandis que je constatais le travail du démon.

Sur ce, le gloussement du démon résonna dans mes oreilles. J'étais la seule à l'entendre. La fête était lancée.

Je m'éveillai avec un mal de tête lancinant et la bouche sèche. Je saisis la bouteille d'eau à moitié pleine à côté de mon lit. J'étais en train de tout avaler en une gorgée, quand les événements de la veille commencèrent peu à peu à refaire surface, tant ma mémoire était encore endormie.

Un entonnoir à bière, un baiser alcoolisé dans la salle de bain avec un garçon quelconque, des gens vomissant dans les buissons, des disputes avec d'autres personnes qui avaient bu et qui voulaient tout de même conduire leur voiture. En particulier, un garçon du lycée, Matt, m'arrachant ses clés de force et se rendant en titubant à sa voiture avec Ashley, sa copine.

À ce souvenir, je me redressai subitement et je dus fermer la bouche pour ne pas recracher mon eau.

Oh, non, Matt conduisait. Oh, non, oh, non, oh, non.

Les mains tremblantes, je saisis mon cellulaire sur ma table de nuit. Il était seulement 9 h, trop tôt sans doute, mais je m'en fichais. J'envoyai un texto à Ashley pour m'assurer qu'ils étaient bien rentrés et je dus retenir ma respiration jusqu'au moment où elle me répondit et m'informa qu'ils allaient bien.

Avec un soupir rauque de soulagement, je me laissai glisser hors de mon lit, me cognai les genoux et me cachai le front dans mes mains. Je détestais tout ça : cette vie de Nephilim. Qu'arriverait-il le jour où quelqu'un *n'irait pas* bien ? Quand le fait d'avoir passé la nuit à faire la fête avec Anna Whitt se transformerait en tragédie ? Il était difficile de croire que par rapport à d'autres enfants de démons, ma vie était heureuse. Mon père était un « type bien », mais il jouait le rôle du mauvais démon à la perfection.

Légèrement remise d'aplomb, je me levai et me dirigeai jusqu'à ma commode, pour y prendre un petit poignard au manche noir. Je me plaçai en face d'une épaisse planche de contre-plaqué que j'avais fixée au mur et sur laquelle était peint un corps grandeur nature alors percé de petits trous, ce que Patti trouvait horrible. Motivée par les souvenirs tirés des six derniers mois, je me jetai dans une

séance thérapeutique de lancers du couteau.

L'allié de mon père, le démon Azaël, qui, de manière ironique, était aussi le propre messager de Lucifer, était venu me trouver un soir, six mois auparavant, après que j'eus appris que Kaidan Rowe était allé s'installer à Los Angeles.

*Rahab a ordonné que tous les Neph soient placés sous surveillance jusqu'à nouvel ordre. Et ton père, lui aussi, fait l'objet d'une enquête. Bonne chance, fille de Bélial.*

J'atteignis ma cible au niveau de la main. Toute ma dernière année avait été pourrie, en particulier la seconde moitié. Alors que j'avais toujours été parmi les premiers de classe, je me mis à avoir à peine la moyenne. C'est étrange comme le fait de savoir qu'on ne pourra jamais réaliser ses rêves peut éliminer toute motivation à avoir de bonnes notes. Ainsi, au lieu de faire mes devoirs, je me mis à passer mes soirées à apprendre à lancer des objets tranchants. J'allai chercher mon couteau et je visai de nouveau.

Pendant six mois, j'avais été traquée. Il me fallait constamment rappeler à Patti qu'elle ne devait pas se montrer affectueuse avec moi, ce qui me brisa le cœur. Nous avions mis au point un signal pour lui indiquer que les esprits étaient parmi nous : je me grattais le menton. Dans de telles situations, elle me laissait seule, afin que les démons ne puissent voir ses couleurs. Il ne fallait absolument pas qu'ils sachent qu'elle s'en faisait pour moi.

Le couteau atteignit de nouveau la cible, cette fois au niveau du coude, en émettant un petit bruit sourd. *Chtonk*. Et ainsi de suite, chaque partie du corps y passa.

Cela faisait six mois que je n'avais pas pleuré, depuis ce jour où je m'étais trouvée à Lookout Point. La peur et le traumatisme avaient laissé des traces. Auparavant, je détestais mes conduits lacrymaux, car je pensais que les larmes étaient un signe de faiblesse. J'avais tenu leur pouvoir cathartique pour acquis, comme bien d'autres choses.

*Chtonk.*

Quelque part sur la planète, mon père était occupé à maintenir sa façade de duc de l'abus de stupéfiants. Mais il m'avait tout de même fait suivre des leçons d'autodéfense, juste après le sommet, des leçons épuisantes et d'une violence inouïe qui remettaient en question tous mes instincts pacifiques.

*Chtonk*. Dans l'œil. Si seulement Kaidan pouvait me voir.

Je n'avais parlé à aucun des Neph, ni reçu aucune nouvelle de Kai. L'inquiétude menaçait de se manifester des plus profondes régions de mon âme, pour m'emporter. Après tout, sans même que je le sache, il pouvait très bien être mort.

*Chtonk.*

Il y avait une grande variété de techniques de défense que je pouvais apprendre. Mes instructeurs voulaient que nous nous concentrions sur les techniques de lutte et de combat rapproché propres au judo, puisque selon eux, je disposais de la souplesse, de la force et de l'endurance nécessaires. Évidemment, ils ne pouvaient pas comprendre mon intérêt pour les couteaux, et il n'était pas question

que je leur explique qu'ils me permettaient de me sentir proche du garçon que j'aimais. Que penserait-il, me demandai-je, s'il me voyait viser la gorge et l'atteindre du premier coup ? Serait-il fier, ou atterré ? Se sentait-il encore concerné ? Le sommet, à New York, m'avait permis d'apercevoir une faille dans son armure émotionnelle, lorsqu'il s'était levé, prêt à se battre pour ma vie.

*Chtonk.*

Six mois insoutenables sans pouvoir sentir cette douce odeur de plein air qui semblait accompagner chacun des souvenirs que j'avais de lui. Six mois à jouer un rôle, qui n'était qu'un mensonge, au bénéfice du monde extérieur.

Quand le poignard atteignit le cœur du mannequin, je n'y touchai plus et m'assis lourdement sur mon lit.

Malgré toute la terreur qu'ils impliquaient, les événements du sommet avaient été incroyables — le paradis avait envoyé des anges pour me sauver la vie. Si les anges ne s'étaient pas montrés, il y aurait eu trois autres morts ce soir-là : la mienne, celle de Kaidan et celle de Kopano, qui s'était également levé pour prendre ma défense.

Je soupirai et pris mon téléphone pour appeler Jay. Je lui devais des excuses pour cette nouvelle nuit folle.

Il répondit immédiatement.

— Quoi de neuf, petite ?

— Salut, toi, répondis-je, surprise qu'il ne soit pas fâché.

— Te sens-tu bien ? me demanda-t-il.

— Euh... ouais, en gros.

— Hé, c'est carrément dingue que tu m'appelles, j'allais justement te téléphoner.

— Ah, oui ?

— Ouais. Peux-tu venir chez moi ? Je voudrais te faire écouter quelque chose.

Il avait l'air excité. Au fond, peut-être était-il en train de s'habituer aux changements qui avaient eu lieu en moi.

— Bien sûr. Je serai chez toi dans... une vingtaine de minutes.

— Alors, à tout de suite.

Une fois que j'eus raccroché, Patti passa le bout de son nez dans ma chambre.

— Tout va bien, la rassurai-je.

Elle fit la grimace en voyant la cible marquée de coups de couteau. Un éclat de tristesse bleue teintait son aura au niveau des épaules, mais quand elle tourna la tête vers moi, une jolie vapeur rose la remplaça. Elle croisa les bras.

Les boucles blond vénitien de Patti étaient ramenées vers l'arrière par une barrette, mais quelques-unes d'entre elles s'en étaient échappées et retombaient sur son visage légèrement parsemé de taches de rousseur. Comme d'habitude, son ange gardien, telle une nuée, se tenait juste derrière elle et observait notre échange avec une calme assurance. La manière silencieuse qu'avaient les anges

gardiens d'observer les êtres humains était l'une des choses les plus rassurantes dans ma vie.

— Bonjour, lui dis-je.

— Sors-tu ?

— Je vais chez Jay.

— Ah, c'est bien.

J'entendis comme un sourire dans sa voix.

— Il y a si longtemps que je n'ai pas vu ce garçon. Dis-lui qu'il me manque, veux-tu ?

Puis, avec soin, elle me fit une queue de cheval et m'embrassa sur la joue.

Je me tournai vers elle et la serrai fort dans mes bras. Voilà une chose dont les autres Neph ne disposaient pas — quelqu'un pour prendre soin d'eux et les aimer, les accepter tels qu'ils étaient, de manière inconditionnelle. Au cours des derniers mois, Patti était venue me chercher en pleine nuit à de nombreuses fêtes. Le fait qu'elle puisse avoir été témoin de tels spectacles me dégoûtait.

— Je le lui dirai, Patti. Merci, je t'aime.

Je pris les clés de ma voiture sur la commode, impatiente de respirer un peu d'air frais.

C'était étrange de rouler vers la maison de Jay. Cela faisait un moment que je n'y étais pas allée. Les choses étaient différentes depuis qu'il avait obtenu un emploi et rencontré sa petite amie. En plus, j'étais devenue Anna la fêtarde. Je suppose que tout doit finir par changer. Jay gardait toujours ses cheveux coupés court, sans quoi sa chevelure se serait transformée en une épaisse éponge blonde. Le principal changement dans son apparence était dû au fait qu'il avait grandi de plus de cinq centimètres le printemps dernier et que son côté doux avait disparu.

Par ailleurs, il était toujours l'assistant du DJ et il était sur le point de commencer un stage d'été dans une station de radio d'Atlanta.

Tandis que je m'arrêtais dans l'allée de la maison rustique à un étage, j'entendis le son des pommes de pin écrasées par la voiture. Il y avait aussi devant de la maison de Jay un gigantesque saule pleureur, penché, dont le feuillage caressait la pelouse clairsemée du jardin. Je considérais cet arbre comme un vieil ami. Je me dirigeai vers la porte en respirant la senteur du chèvrefeuille, typique de l'été.

— Super, s'exclama Jay, quand j'entrai.

Il était assis devant son ordinateur, et directement derrière lui se trouvait son ange gardien, tout de lumière douce et blanche. L'ange me fit un signe de tête pour me saluer, mais continua ensuite de se concentrer sur Jay. Je m'assis sur la chaise libre à côté de lui. À la vue du mot « Lascif » sur son écran, j'éprouvai un frisson d'excitation d'une folle intensité.

— Leur premier *single* est enfin sorti, m'annonça-t-il avec un sourire. Et leur album est presque prêt.

— Est-ce qu'ils ont vraiment enregistré un album ?

La dernière fois que j'avais cherché des informations sur eux en ligne, il n'y avait pas grand-chose à leur sujet. Mais c'était une bonne chose. Cela signifiait qu'il s'oubliait dans la musique, qu'il allait

bien.

Jay éclata de rire.

— Évidemment, tiens. Que pensais-tu qu'ils étaient en train de faire à Los Angeles ? En fait, ce morceau a seulement été lancé en Californie, pour commencer, mais j'ai réussi à mettre la main sur une version radio épurée. Veux-tu l'entendre ?

Je haussai les épaules comme si ça ne me faisait ni chaud ni froid.

— Euh, pourquoi pas...

Je me demandais si Jay pouvait entendre à quel point mon cœur battait fort. Il cliqua sur un lien, et dès la première note, j'abandonnai ma résolution de faire comme si de rien n'était. Je me penchai, suspendue à chaque note comme s'il s'agissait d'une espèce de lien vital me rapprochant de la personne qui maniait les baguettes.

Leur son était plus conventionnel que ce qu'ils jouaient d'habitude, mais ça tenait la route. Je retins mon souffle quand les paroles commencèrent.

J'ai tenté de te prévenir,

Mais les filles n'écoutent jamais.

T'as des assurances pour ton innocence ?

Car elle est sur le point de t'être dérobée

Juste sous le bout de ton nez.

Prépare-toi à gémir.

Moi, j'ai de la suite dans les idées.

Et toi, t'as un beau derrière.

Refrain :

Tout allait si bien pour moi

Dans mon monde d'indifférence,

Voilà que tu me surprends,

Et que maintenant je crève de peur.

Je ne veux rien ressentir pour toi,

Je ne veux rien ressentir, point.

Si ressentir, c'est souffrir,

Alors, je veux mentir.

Tu fais croître mon désir, chérie,

Tu calmes ma fureur,

Tu laisses la petite garce en toi

Rôder hors de son antre.

Dès que nos lèvres se sont touchées,

Je l'ai vu dans tes yeux,  
Mais moi aussi tu me voyais,  
Je le comprends désormais.

Refrain

Qu'est-ce que j'attends de toi ?  
Moi, je veux tout.  
Pas question de partager,  
Pas d'histoire sans lendemain.  
Tu peux être ma mauvaise fille,  
Je peux même être ton bon garçon.  
Quel revirement de situation...  
Peu importe, je serai ton esclave.

Refrain

— Qu'en penses-tu ? C'est bon, non ? me demanda Jay.

J'avalai difficilement ma salive, au regret de ne pas avoir un verre d'eau.

— Est-ce que le compositeur des paroles est indiqué ?

Il me jeta un drôle d'air.

— Michael est le seul à écrire leurs chansons, mis à part les chansons qu'ils obtiennent d'ailleurs.

Pourquoi ?

— Je suis curieuse, c'est tout. Certaines des paroles...

Il eut un air plein de pitié.

— Oh, tu as cru...

— Non, peu importe.

Je remuai la main comme si c'était complètement stupide. C'était vraiment embarrassant.

— Enfin, laisse-moi vérifier.

Il cliqua un peu partout, jusqu'au moment où il trouva les informations de la pochette de l'album.

— Ouais, ç'a été écrit par Michael Vanderson, le chanteur.

— Super, répliquai-je, la gorge brûlante. C'est gentil de me l'avoir fait écouter. Y a-t-il, euh, des photos ? Je veux dire, tu sais, une couverture pour l'album ?

Je regardai l'ordinateur plutôt que Jay. Je ne voulais pas avoir à constater que lui ou son ange gardien avaient l'air tristes pour moi. Jay se remit à cliquer un peu partout.

Et voilà, ils étaient là. Le chanteur, Michael, au premier plan, dans ses vêtements serrés caractéristiques. Le reste du groupe était éparpillé derrière lui. Et au fond, il y avait Kaidan, le plus éloigné de l'appareil photo. Il se tenait debout, les pieds écartés, les pouces dans les poches et la tête penchée en avant. Ses cheveux d'un brun foncé, ras la dernière fois que je l'avais vu, étaient alors assez longs pour lui tomber dans les yeux, avec l'extrémité ondulante un peu. Il était tout de noir vêtu,

et son regard si bleu, à travers ses cheveux, offrait le plus vif contraste. Je saisis le pendentif en turquoise de mon collier avant de me mettre à frissonner.

Il était encore plus beau qu'avant, et cette photo, le représentant dangereux, plein de mystère, me marqua l'esprit au fer rouge.

La chaise de Jay grinça, et je dus me détacher de l'ordinateur, le cœur sur le point d'exploser. Je jetai un coup d'œil tout autour de sa chambre, afin de m'assurer qu'un démon ne s'y était pas faufilé et ne m'avait pas surprise. En effet, je ne me sentais jamais tout à fait à l'abri de leurs yeux cruels.

Jay s'adossa sur sa chaise. À en juger par le mélange de sentiments négatifs d'un gris clair présents dans son aura, ce n'était pas le meilleur moment de lui demander de me transférer une copie de cette couverture afin que je puisse découper les autres garçons et me concentrer sur le batteur.

— Peut-on parler ?

— Bien sûr.

Son air sérieux ne me disait rien de bon.

— Tu sais que je t'aime beaucoup, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête, prête à un nouveau sermon.

— C'est seulement que... Il me semble que depuis que Kaidan et toi avez été ensemble, puis qu'il est parti, tu as changé.

« En effet. »

Je lui répondis d'une voix rauque :

— Je sais que j'ai changé...

— Parce que tu souffres du syndrome de la bonne fille.

— Hein ?

« Ah, oui, quand une bonne fille tente de transformer un mauvais garçon, mais que c'est plutôt la bonne fille qui devient mauvaise. »

— Non.

— Oui, tu en souffres. Tu vois, Roni et moi, on en a parlé. Tu pensais que tu pourrais le changer et peut-être même que tu as un peu réussi. Mais en fin de compte, il est parti, a changé de numéro de téléphone et il t'a donné l'impression que tu n'étais pas à la hauteur. Alors, tu as décidé de changer et de devenir le genre de filles qu'il aime. Non ?

— Euh...

J'imaginai Veronica et Jay en train de me psychanalyser. Une telle conversation exigeait beaucoup de délicatesse, comme pour traverser un champ de mines. En général, je préférais ne pas mentir, alors de telles situations se révélaient compliquées.

— C'est vrai que j'espérais qu'il change d'attitude, avouai-je. Et puis, ouais, j'ai fini par changer moi-même. Mais pas à cause de lui.

Jay hochai la tête, l'air de tout comprendre.

— Roni dit que ce dont tu as besoin, c'est de tourner la page.

— Je ne vois pas comment cela pourrait arriver, dus-je admettre.

— Selon elle, la seule manière d’y arriver est de trouver un nouveau garçon, et pas seulement le genre que tu embrasses quand tu es saoulé.

— Vous n’allez pas recommencer..., grommelai-je.

— Et ce garçon d’Harvard ?

— Kope ? On est seulement amis, et de toute manière, il y a une éternité qu’on ne s’est pas parlé. Jay, la *dernière chose* que je veux, actuellement, c’est un garçon.

— D’accord, comme tu veux. De toute manière, je ne suis pas convaincu qu’un nouveau garçon soit la solution. Moi, je pense que tu dois parler à Kaidan, si tu veux passer à autre chose.

Jay ne pouvait se rendre compte à quel point ses paroles me faisaient mal. Parler à Kai était ce que je désirais le plus. Je serrai les dents et regardai une pile de disques sur son plancher désordonné.

— Écoute, me dit-il. Au fond, je ne sais pas vraiment de quoi je parle. Tu fais comme si tu étais heureuse et tout, mais on dirait... que ce n’est pas le cas. Pas vraiment. Je ne te comprends pas. Tu sors tout le temps pour faire la fête, mais tu m’engueules, si je veux prendre un verre. Et à la fin de la soirée, te voilà en train d’essayer de raccommoder tout ce qui s’est mal passé. La nuit dernière, tu m’as fait raccompagner sept personnes chez elles.

« Oups. »

— Je suis désolée, murmurai-je.

— Non, pas de problème, c’est sans importance. Ce qui m’importe, c’est toi, et la raison pour laquelle tu as cette double personnalité. J’ai l’impression que tu caches quelque chose, mais je n’arrive pas à savoir ce que c’est. Je comprends que tout se rapporte à Kaidan.

Je mâchouillai la cuticule de mon pouce. Jay avait raison, mais il ne pourrait jamais connaître *toute* la vérité, alors même que j’aurais tant voulu la partager avec lui.

— Penses-tu que si, par exemple, tu le voyais de nouveau, tu pourrais tourner la page, ou quelque chose du genre ?

Il y avait une nuance d’espoir dans la voix de Jay.

— Je ne sais pas, répondis-je d’abord avec prudence. Peut-être, mais je ne sais absolument pas quand je pourrai le revoir.

— Ouais, bon... Roni m’a demandé de ne pas te le dire, mais je pense que je le devrais.

Jay se remit à se frotter les mains nerveusement, en plus de son aura trouble et anxieuse.

— Ils seront en ville la semaine prochaine.

Je sentis mon estomac se contracter.

« Respire, respire, surtout ne perds pas la tête. »

— Hum..., commençai-je en me raclant la gorge. Pourquoi ?

Bien entendu, je savais que leurs parents vivaient tous dans la région d’Atlanta — le duc Pharzuph ayant déraciné Kaidan d’Angleterre pour l’installer en Géorgie —, mais je ne savais pas si le groupe avait un concert en ville ou quelque chose du genre.

— Pour être un peu chez eux, je suppose. Mais ils ont une séance de signatures chez un disquaire d'Atlanta, jeudi soir prochain. Je t'assure que Roni va m'assassiner de te l'avoir dit.

« Il sera là. »

— Merci, Jay.

Je n'avais pu empêcher ma voix de trembler.

— J'espère seulement que ça ne va pas tout empirer. J'irai avec toi, si tu veux.

Je hochai la tête, toujours rivée sur ma chaise et faisant tout pour me dominer.

« Je vais revoir Kaidan. »

J'étais traversée par la joie et l'espoir les plus purs et les plus idiots qu'on puisse imaginer.

Jay se frotta le menton avant de se lever, donna un coup de pied dans son sac d'école pour l'ôter de son chemin. Il prit un jeans parmi le désordre de son parquet et le renifla afin de déterminer si ça pouvait aller.

— Ah, je n'ai pas envie d'aller travailler aujourd'hui, marmonna Jay.

« Moi non plus », pensai-je.

Et avec un peu de chance, si aucun esprit ne se montrait ce soir-là, je n'aurais pas besoin d'y aller.

Je me levai.

— Je vais te laisser te préparer.

Il me présenta sa main, que je claquai, avec un faible sourire.

— Tu te fais toujours du souci pour moi, Jay. Je n'ai pas été agréable ces derniers temps, pardonne-moi.

Jay m'attira contre lui pour me serrer dans ses bras.

— On va essayer de te faire tourner la page, d'accord ?

« Tourner la page... »

Ce que je voulais, c'était que Kai soit là, dans ma vie. Le revoir pouvait être un désastre... ou un miracle.

Sans doute allions-nous bien vite le savoir.



## J'AI CHANGÉ

Le jeudi suivant, je me rendis en voiture à Atlanta, Jay assis à mes côtés et Veronica sur la banquette arrière. L'imminence de ma rencontre avec Kaidan ne lui plaisait pas, mais il n'était pas non plus question pour elle de manquer un tel spectacle.

La nervosité me faisait me mordiller l'intérieur de ma joue et jeter des coups d'œil un peu partout dans le ciel. En effet, c'était stupide et dangereux de tenter de voir un autre Nephilim, alors que nous faisons tous l'objet d'une enquête. Je me fis la promesse de ne pas rester longtemps. Toute-fois, je devais le revoir.

Une image de Kai, en train de me tendre la main à travers le chaos après le sommet, me vint à l'esprit. Resurgit aussi son air anéanti quand le taxi m'emporta. Oserions-nous seulement nous toucher, ce soir-là ? Nous étreindre ? Pour ma part, je ne savais pas si je pourrais me retenir.

Nous pénétrâmes tous les trois dans le magasin. Mon corps se raidit, et je fis tous les efforts possibles pour me dominer quand je l'aperçus dans la foule. L'air s'épaissit, tandis que je sentais mon cœur se gonfler dans ma poitrine, sur le point d'éclater. Il souriait poliment à ses admirateurs rassemblés autour de lui, mais pas du sourire qui lui plissait le coin des yeux. Je m'imprégnai de chacun des détails — ses cheveux qui ondulaient aux extrémités près des oreilles et sur la nuque, son t-shirt bleu griffé et son jeans noir. Contrairement aux photos, en personne, je pouvais voir l'insigne rouge de Kaidan — cette étoile surnaturelle au niveau du sternum qui le désignait comme un Nephilim porté sur le désir.

Ce fut d'abord Jay que Kaidan aperçut dans la foule. Tous deux se raidirent, et une sensation d'espoir crépita à travers toute la salle.

« Regarde-moi », pleurait mon cœur.

Jay fit un signe de tête à Kaidan, qui le lui rendit. Puis, il fit une pause avant de laisser son regard croiser le mien, ce qui nous fit un choc. Il restait sans bouger, me fixant avec surprise et anticipation. J'avais l'impression que mon cœur avait été expulsé à l'autre bout de la pièce.

Veronica m'agrippa la main.

— Oh, mon Dieuuu, murmura-t-elle. Il te fixe.

Elle avait vraiment l'air enthousiasmé, pour quelqu'un qui le détestait. Mais c'était l'effet que Kaidan produisait sur les gens.

À partir de ce moment, les autres personnes, qui essayaient toujours de lui parler, semblèrent ne plus exister pour lui, tandis que ses yeux étaient sur moi. Il se leva et de sa démarche sexy, il

contourna la table sans jamais me quitter du regard. Il avait cette expression de désir affligé, similaire à celle qu'il montrait lors de cette nuit terrible où papa m'avait éloignée de lui au sommet. Seule la panique avait disparu de ses yeux.

Juste à ce moment, une jolie rousse vint lui barrer le chemin. Tandis qu'elle lui parlait, il baissa la tête avec un clignement des yeux.

Tout mon corps s'avavançait vers lui, mais Veronica me pressa la main, afin de me faire garder mon calme.

— Veux-tu qu'on y aille avec toi ? me demanda Jay.

Je fis non de la tête.

Le directeur du magasin annonça l'heure de la fermeture. Les gens devinrent plus bruyants au moment de se dire au revoir. La rousse, quant à elle, ne semblait pas vouloir partir.

De chaque côté de moi, Jay et Veronica me pressèrent les mains pour m'encourager avant de me quitter. J'avais été surprise que Jay n'ait pas voulu aller saluer le groupe, mais ce soir-là, il était occupé : occupé à m'aider.

Je m'avavançai et regardai les autres membres du groupe saluer Kaidan d'un échange de coups de poing, tandis qu'ils sortaient par l'arrière-boutique. La rousse, quant à elle, lui souriait et bavardait.

Il laissa échapper un souffle quand il me vit, mais cette satanée fille ne fit jamais une pause dans l'anecdote qu'elle lui racontait, prenant même son coude dans sa main.

Je contournai la table et m'arrêtai derrière lui, à moins d'un mètre. Ses épaules étaient plus larges, et ses muscles semblaient tressaillir sous son t-shirt, tandis que je me rapprochais de lui. Je savais qu'il pouvait ressentir ma présence. Ce bon vieux courant passait toujours entre nous. D'ailleurs, de mon côté, j'étais tout à fait consciente de lui, de chaque détail concernant sa personne, comme je l'avais toujours été. Et la tension de son corps me disait assez qu'il était aussi hyper conscient de moi. Si seulement je pouvais me débarrasser de cette fille. Elle entra ses coordonnées dans son cellulaire, puis il le remit dans sa poche arrière.

— Tu trouveras mon numéro sous « Rousse ».

Je sentis tout mon sang ne faire qu'un tour.

— Excuse-moi, m'adressai-je à la rousse aussi poliment que possible.

La fille se tut et me regarda.

— Tu permets ? me demanda-t-elle.

Kaidan ouvrit la bouche comme s'il avait voulu détendre la situation, mais je persistai.

— En fait, non, lui répondis-je. Je ne permets pas. J'ai besoin de lui parler.

Kaidan serra les lèvres comme pour réprimer un sourire de surprise, et les yeux de la fille devinrent exorbités devant tant de détermination.

— Bon, heureux d'avoir fait ta connaissance, lui dit-il.

Elle rayonna de joie et plaça son pouce près de son oreille pour imiter un téléphone. J'avais envie de la reconduire moi-même hors du magasin. Finalement, elle partit avec un battement de cils et une

aura d'un rouge vif.

Je pris une grande respiration pour me calmer, puis je me penchai sur la table pour attraper un papier et un stylo. Il lut la question en même temps que je la notais : « Ton père est-il en ville ? »

— Non.

Sa voix était douce, tandis qu'il chiffonnait le morceau de papier : « Et le tien ? »

L'intensité subite de son regard assaillit tous mes sens. J'avais oublié la puissance de ces yeux bleus, rendus encore plus brillants par la teinte azur de son t-shirt.

Une fois rassérénée, je finis par prendre conscience de ce qu'il m'avait demandé. Pourquoi me parlait-il de mon père ? Il n'était pas une menace, lui.

— Non.

Je lui avais répondu, incapable de détourner le regard de ses yeux, pleins d'émotions d'une rare intensité.

— Passe-moi ton téléphone, lui demandai-je, la main tendue.

Ses lèvres se plissèrent en un sourire ironique, puis il sortit son cellulaire de sa poche et me le donna. Tout en soutenant son regard, je trouvai « Rousse » dans le répertoire et j'effaçai ses coordonnées avant de lui rendre son téléphone. Alors, il se rapprocha de moi. De chacun de nous, de la chaleur irradiait.

Comme une lampe à infrarouge, ses yeux parcoururent mon corps de la tête aux pieds. Je demeurai sans bouger pour le laisser m'examiner. Mon chemisier crème sans manches était plus ouvert que tout ce qu'il avait jamais pu me voir porter — il aurait même pu dévoiler mon décolleté, si j'avais eu de la poitrine. Ma jupe courte marron et mes jolies chaussures à talons compensés faisaient paraître mes jambes plus longues. Le voir m'étudier ainsi me fit rougir. Personne d'autre, d'un simple regard, ne pouvait m'exciter d'une telle manière. Absolument personne. Puis, ses yeux revinrent sur mon visage, allant de mon oreille à mon hélix percé, avant de revenir sur mon grain de beauté, juste au-dessus de mes lèvres.

À ce moment, je jure qu'il en grogna.

Je déployai mon odorat et pris une grande respiration. Le nuage invisible de ses phéromones assaillit ma tête, et mes genoux faillirent se dérober sous moi. C'était doux et acidulé, plein de vie et sain. Je fus prise par une vague de nostalgie, et quand ma main frôla son épaule, il saisit mon poignet et le tint dans sa main.

Il se rapprocha encore davantage, sans me lâcher.

— Tu n'aurais pas dû venir.

Piquée par ses paroles, brûlée par son regard, je faillis chanceler.

— Je sais.

Il tenait toujours mon poignet contre son épaule. Je pouvais sentir son pouce caresser la peau sensible de ma paume. Je frissonnai, et il plaça ma main sur mon épaule, caressant le reste de mon bras du bout des doigts.

Une fois que ses doigts eurent atteint mon épaule, il baissa doucement la main jusqu'à ma hanche et tout bas, d'une voix tiraillée :

— Alors, pourquoi es-tu venue ? me demanda-t-il.

— Parce qu'il faut que l'on se parle.

— Parler, c'est très surfait.

Sa manière d'absorber chaque détail de mon corps me laissait abasourdie. Il prit ensuite mon autre poignet et le leva. Il s'arrêta, caressa un grain de beauté qui s'y trouvait. Il était si minuscule que je ne sais comment il avait pu le remarquer. Il y posa les lèvres pour l'embrasser, ses lèvres si chaudes et si douces, à tel point que mon cœur faillit s'arrêter.

Je voulus retirer mes mains, mais il agrippa mes poignets et les tira plus haut pour les passer autour de son cou. Ses yeux me défiaient de retirer mes bras. Pour toute réponse, j'enfonçai mes doigts dans les cheveux sur sa nuque.

— J'essaie de te parler, amorçai-je.

— Oui, je sais. Mais j'aimerais autant que tu t'abstiennes.

D'un pas, il m'avait poussée contre la table, l'arrière de mes cuisses sur le bord de celle-ci, tandis qu'il pressait son corps contre le mien.

Un halètement geignard s'échappa de ma bouche.

Serrant ses cheveux plus forts et essayant de ne pas bégayer, je poursuivis.

— Il faut que tu sois sérieux.

Son regard bleu me brûla.

— Oh, je n'ai jamais été aussi sérieux...

Il pencha son visage vers le mien, et je me tordis la tête sur le côté.

— Tu essaies de me distraire.

Ses lèvres effleurèrent mon cou.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

« Oh, sa voix. »

— Je suis sérieuse, répétai-je, dans l'espoir de paraître plus forte que je ne me sentais. Il nous reste des choses à régler, Kai.

Il replaça mon visage en face du sien et souffla ses paroles contre ma bouche.

— J'irais même jusqu'à dire qu'il nous reste pas mal de choses à régler, ma petite Ann.

Puis, il me prit les hanches et pressa son corps contre le mien avec force.

— Ne me crois-tu pas ?

— Je...

Tout mon corps tremblait.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Une de ses mains glissa jusqu'à ma hanche et saisit la chair nue de ma cuisse, avant de commencer à monter. Et monter encore.

— Ah, d'accord. Alors, il ne t'arrive jamais de penser à tout ce que nous n'avons pas réglé ?

Je respirais bien trop fort, et sa main s'était aventurée bien trop haut, quand je finis par être capable de le repousser du bout du bras.

— Arrête !

Il passa la langue sur sa lèvre inférieure et retira sa main. Juste à ce moment, je me sentis fondre.

Mais je devais être forte.

— Ne fais pas comme si tu n'éprouvais que du désir pour moi, lui dis-je, mes mains contre son estomac ferme pour le repousser. Je t'ai vu te lever durant le sommet.

Ses yeux croisèrent de nouveau les miens, me bouleversant par leur colère soudaine. Il se rapprocha de moi encore davantage, déterminé à me retenir des poings contre la table.

— Veux-tu parler de cette soirée ? La soirée au cours de laquelle tu as failli te faire tuer ? Que veux-tu que je te dise, Anna ? Aimerais-tu m'entendre t'avouer que ce fut la pire foutue nuit de ma vie ?

Je sentis mes yeux brûler, tandis que tout ce que je m'étais soigneusement préparée à lui dire m'échappait peu à peu.

— Ça n'a pas besoin de se passer ainsi...

— Anna, non. Ne fais pas ça.

Ses yeux exprimaient la tourmente : une angoisse que je n'avais jamais vue auparavant, suivie immédiatement par une dureté opiniâtre.

— Si tu veux que nous réglions ce que nous avons commencé l'été dernier, je peux t'amener dans l'arrière-boutique. Comme ça, nous pourrons définitivement assouvir notre envie l'un de l'autre. Mais c'est tout ce que je peux te proposer.

J'émis un faible gémissement avant de le repousser loin de moi, presque haletante de frustration. Un air de satisfaction traversa son visage.

Le directeur du magasin se préparait à venir vers nous. Kaidan lui fit un signe de la main pour lui indiquer que nous avions presque terminé, et l'homme hocha la tête.

Avant qu'il puisse ouvrir la bouche de nouveau, je repris :

— Si tu n'éprouves plus rien pour moi, tu n'as qu'à le dire.

— Mais c'est sans aucune foutue importance que j'éprouve quelque chose ou pas, me répondit-il brutalement. Ils ne nous laisseront jamais tranquilles. Et quand bien même, toi et moi, on est trop différents.

— On n'est pas...

— On l'est.

— Non, rétorquai-je, la voix pleine de sanglots. Je... ces derniers mois... il a fallu que je change.

À ces mots, il s'adoucit quelque peu.

— As-tu travaillé ?

Je hochai la tête et me concentraï sur mes jolis ongles manucurés, de peur qu'il lise la honte dans

mes yeux.

— Alors, on n'est pas aussi différents que tu le penses, poursuivis-je.

— Vraiment ?

Je sentis venir le sarcasme.

— Alors, t'es-tu envoyée en l'air ?

J'écarquillai les yeux, et je le vis me jeter un petit sourire séduisant.

— *Non*, répondis-je.

Il poursuivit en me réprimandant d'une manière moqueuse :

— Le fait que tu aies eu 17 ans, que tu aies changé de style et que tu puisses passer à la casserole ne fait pas en sorte que tu as changé.

Comment venait-il de me décrire ?

Démontée, je lâchai :

— J'ai embrassé des tas de garçons !

Idiote. C'était vrai, mais tout de même. Qu'est-ce que j'essayais de prouver ? Mon « travail » n'avait rien de commun avec ce que lui et les autres devaient faire.

Le visage de Kai se figea, quand il entendit cet aveu.

— Pries-tu toujours tous les soirs ?

Je fis une pause avant de répondre.

— Oui.

— Si tu cherches quelqu'un comme toi, me répondit-il calmement, adresse-toi à Kope. Si tu veux un plan cul — il se frappa la poitrine —, alors je suis ton homme.

Un éclair sombre traversa son visage.

Je ne tins aucun compte de son *plan cul*, sachant très bien qu'il cherchait seulement à me décourager.

— Ce n'est pas Kope que je veux, murmurai-je.

— Pour le moment, murmura-t-il à son tour.

Oh, Kai. À le voir et à constater son tourment, j'aurais voulu caresser son visage et absorber toute son inquiétude, toute sa douleur.

— Tu n'as qu'un mot à dire, Kai, et je suis à toi, de tout cœur, si ce n'est autrement.

Il baissa la tête vers moi, les yeux brillants :

— Tu ne seras jamais à moi. Va vivre ta vie.

Je fermai les yeux. J'aurais tellement voulu être dans sa tête, pouvoir me glisser dans tous ces chemins menant à des chambres secrètes et trouver enfin celle qui portait mon nom. Comment pourrais-je briser cette porte d'acier et voir ce qui se trouvait à l'intérieur ?

Kaidan regardait toujours au plafond, mais sa voix était redevenue plus douce, presque pleine de regret, quand il me parla de nouveau :

— Il est temps que tu partes. À tout moment, des esprits pourraient se montrer. Et on va bientôt

venir me prendre. J'aimerais autant que tu ne sois pas là.

— Qui ? ne pus-je m'empêcher de demander. Une fille ?

— Non, pas une fille, me répondit-il en me regardant droit dans les yeux. Une femme.

Mon estomac se noua, et je me sentis comme une petite fille stupide et incompétente.

— Je t'en prie, me supplia-t-il, pars maintenant.

À ce point, tout mon visage brûlait. Le propriétaire du magasin ne cessait de regarder dans notre direction, comme s'il envisageait de me chasser.

Il me restait une dernière chance.

Je posai la main sur son avant-bras. Sa peau était chaude, et sa musculature ferme tressaillit sous mes doigts. Son insigne palpita violemment, tout comme mon cœur.

— Passe la soirée avec moi, l'implorai-je, consciente que c'était stupide et dangereux. Viens chez moi. Patti aussi adorerait te revoir. Au cours des deux dernières semaines, je n'ai vu qu'un chuchoteur.

Pendant une seconde sublime, son visage se détendit. Il laissa paraître quelque chose de nostalgique, d'enfantin, et son regard parcourut mon visage. Mais presque aussitôt, il se durcit de nouveau en esprit et souffla par le nez avec irritation.

— Je ne peux pas, me répondit-il sèchement en retirant son bras de ma main. Comme je te le disais, j'ai des plans. Tu dois partir.

— Comme tu veux, lui répondis-je.

Il me fit un signe de tête. C'était mon signal de départ. Pourtant, je demeurai sans bouger jusqu'au moment où le directeur s'avança jusqu'à moi.

— Mademoiselle, le magasin ferme maintenant, m'informa-t-il.

Je regardai Kaidan, mais il m'ignora.

Mes pieds étaient de véritables blocs de béton, quand finalement je fis demi-tour et m'éloignai.

— Petite Ann, l'entendis-je m'appeler.

Je me retournai précipitamment et je sentis mon cœur se briser en voyant tout le regret sur son visage. Il avait les bras croisés.

— Ne change pas trop.

Là-dessus, il détourna le regard, et le directeur m'escorta jusqu'à la sortie.

Je sortis du magasin, et le carillon de la porte tintinnabula au-dessus de moi. Tout mon corps protestait contre l'idée de quitter Kai. Je jetai un œil à travers la vitrine et je le vis penché, les poings contre la table, la tête baissée, les yeux fermés.

— Ça va ? me demanda Jay quand je repris place derrière le volant, toute tremblante.

— Pas vraiment.

Tout ce que j'étais capable de faire, c'était de fixer l'entrée du magasin. Pareille à une masochiste, je savais que je ne partirais pas, tant que je n'aurais pas vu cette fille — cette *femme*, qu'il attendait.

— Tu n'es pas restée très longtemps, remarqua Veronica en se penchant entre les deux sièges de la

voiture.

— Il n'avait pas grand-chose à dire.

Du coin de l'œil, je vis Jay et Veronica échanger des regards préoccupés.

— Mais... penses-tu que tu pourras tourner la page, maintenant ? me demanda Veronica.

— Non.

Évidemment, Kaidan serait en train d'écouter cette conversation grâce à son ouïe supérieure de Nephilim, mais peu m'importait. Tout ce qui m'importait, c'était la berline d'un noir brillant qui s'arrêtait au bord du trottoir. Le chauffeur en sortit. C'était un homme de grande taille à la peau noire, en complet. Il attendit à côté de la portière. Juste à ce moment, Kaidan quitta le magasin. Je retins ma respiration, quand le chauffeur ouvrit la portière. Une femme descendit de la voiture.

— Hé, c'est Kaidan ! dit Veronica. Mais qui est cette femme ?

— Elle vient le prendre, murmurai-je.

Tous les trois, nous nous penchâmes pour mieux l'observer. Elle semblait avoir tout juste la quarantaine et elle était sexy d'une manière étrange, comme une vampire. Elle avait des cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'à la taille et portait une robe rouge courte. Tout en elle sonnait faux : des cils trop épais, des seins trop hauts, des ongles trop longs avec du vernis rouge sang.

« Mon Dieu, pas elle ! »

Kai n'avait pas voulu que je voie — il n'avait pas voulu que je sache.

Kaidan jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, directement vers moi, et je me raidis. Son regard était si dur, si vide. Son expression me fit perdre la respiration. *Tu vois*, semblait me dire ce regard, *on est différents. Ça, c'est ma vie, et voilà la tienne.*

Son attention se reporta sur la femme. Elle tendit une main vers Kaidan, qui la frôla des lèvres avant de se pencher pour monter dans la voiture.

À ce spectacle, j'eus l'impression que des fourmis et des araignées grouillaient sur tout mon corps, me piquant les unes après les autres.

— Est-ce que c'est une pute ? s'écria Veronica.

— Non.

Je me raclai la gorge.

Elle était bien pire que ça.

— C'est une amie de son père.

Nous regardâmes en silence le chauffeur refermer la portière.

— C'est peut-être un des anciens modèles de *Pristine* ? se demanda Jay.

Toutefois, il avait l'air un peu inquiet, tandis que nous regardions la berline s'éloigner.

— Je ne sais pas ce que c'est, Anna, avança Veronica après s'être replacée sur la banquette, mais il y a quelque chose d'étrange chez lui, comme s'il avait des tendances douteuses, ou je ne sais quoi. Tu es vraiment trop bien pour lui.

— Non, voulus-je répondre, mais ma voix se brisa.

Ils ne comprendraient pas.

Il n'y avait rien de plus que je puisse ajouter au moment où je fis démarrer la voiture pour rentrer. Je me sentais comme une morte vivante, conduisant machinalement, me fondant à l'autoroute.

Au même moment, Kaidan était dans une voiture en compagnie de Marissa, la tristement célèbre maquerelle d'un réseau clandestin de trafic d'esclaves sexuels ; elle organisait l'esclavage de filles venant des quatre coins du monde. Il travaillerait ce soir, faisant découvrir aux « nièces » de Marissa leur sexualité et leur apprenant toutes les manières de satisfaire un homme. Et moi, je rentrais chez moi avec mes deux amis, pour retrouver une mère qui m'aimait, avec laquelle j'allais regarder un film de filles en mangeant du maïs soufflé et en buvant du thé glacé, même si une part de moi allait être constamment sur ses gardes, au cas où des esprits maléfiques se montreraient.

Je fis une embardée vers la bande d'arrêt d'urgence, ouvris brusquement la portière et me mis à vomir sur le gravier, tandis que des voitures nous dépassaient à toute vitesse. J'entendis Veronica crier et sentis la main de Jay sur mon dos.

Mais je ne pensais qu'au regard vide du garçon que j'aimais et que j'avais perdu.



## LES PAROLES DE L'ANGE

Une fois à la maison, l'aura orange de Patti m'indiqua qu'elle était excitée à l'idée d'entendre comment les choses s'étaient passées avec Kai. Elle m'attendait dans l'entrée pour m'accueillir, mais son sourire et ses couleurs vives s'estompèrent et prirent une teinte grise quand elle aperçut mon visage. Sans un mot, elle me prit dans ses bras, ferma la porte d'un coup de pied, puis m'amena jusqu'au divan.

— Oh, ma gentille petite fille, me dit-elle, la bouche contre mes cheveux. Toute la soirée, j'ai ressenti un sentiment de paix vraiment étrange, plus fort que tout ce que j'ai éprouvé depuis longtemps. Je pensais que c'était peut-être signe que de bonnes choses allaient se produire pour Kaidan et toi.

— Je suis désolée, murmurai-je, mais elle me fit taire et continua de me serrer dans ses bras.

— Tu n'as aucune raison d'être désolée. Et tu n'es pas obligée d'en parler, si tu n'en as pas envie.

Elle se redressa et me caressa les joues.

— Est-ce que notre petite séance de cinéma te tente toujours ?

— Je suppose, répondis-je en reniflant.

— Il n'y aura pas d'esprit, ce soir ? me demanda-t-elle.

Je fis non de la tête.

Elle se dirigea vers la cuisine pour préparer nos boissons et le maïs soufflé. Son ange gardien, qui, habituellement, restait sans mouvement et tout à fait concentré, semblait sautiller à ses côtés, comme s'il attendait quelque chose. Quand je le vis regarder au bout du couloir, je me levai pour voir ce qu'il y avait, mais c'était vide. Je me rassis, avec l'idée de demander à son ange ce qu'il y avait, même si je savais que ce serait une perte de temps. En effet, ces esprits ne disaient pas un mot, à moins d'en avoir reçu la permission.

Je fermai les yeux et essayai de me détendre. Chaque fois que je pensais à cette mauvaise Marissa, qui se comportait comme si Kaidan lui appartenait, ma poitrine se serrait. Et sa manière d'y aller sans s'opposer, tout en se détestant pour ce qu'il allait faire — ce qu'il était probablement en train de faire à l'instant même.

Mon estomac se souleva.

— Ça va ? s'inquiéta Patti depuis la cuisine.

Des effluves de maïs soufflé parvinrent jusqu'à moi.

— J'ai besoin de faire ma toilette.

Quelques instants plus tard, je me tenais contre le lavabo de la salle de bain, me demandant si j'allais de nouveau être malade.

Tandis que j'appuyai les mains contre la céramique fraîche du lavabo, je me sentis pénétrée, à travers chaque pore de ma peau, par une paix soudaine. Je respirai une grande bouffée d'air purificateur et je devins tout à fait consciente d'une chose.

Je n'étais pas seule.

*Sois joyeuse, ma petite*, prononça une voix douce dans mon esprit.

J'ouvris les yeux et me tournai brusquement, ce qui fit tomber la barre de savon du comptoir. Le visage desséché d'un esprit flottait près du mien, aussi transparent qu'un mirage et n'affichant aucune trace de malveillance.

Était-ce ma mère ? J'eus un coup au cœur... Toutefois, elle ne ressemblait pas aux autres anges que j'avais vus. Elle n'avait pas d'ailes. Par conséquent, tout ce que je pouvais faire était de la regarder.

— Ça va, là-dedans ? lança Patti.

L'esprit hocha la tête, et j'ouvris la porte. Patti me regarda d'une manière étrange avant de fermer les yeux, une main sur la poitrine. Comme elle était une humaine, Patti ne pouvait pas voir les esprits, mais c'était une femme sensible et elle savait qu'ils existaient.

— Anna, que se passe-t-il ? Je me sens tellement...

— J'ai une visiteuse, murmurai-je en tendant le bras pour prendre la main de Patti.

Patti regarda devant elle, émerveillée. Son ange gardien, lui, souriait — ce que je ne l'avais jamais vu faire. En effet, comme la plupart des anges gardiens, il était toujours très sérieux. Mais à cet instant, il semblait savoir quelque chose que nous ignorions, une chose qui lui procurait beaucoup de joie.

Quand elle commença à s'adresser à moi en esprit, je me concentrai de nouveau sur cet être surnaturel.

*Il a été très difficile pour moi de me déplacer sur terre sous cette forme, d'autant plus que l'attraction du paradis est très forte, mais enfin, je t'ai trouvée. Ma tâche était de te trouver, une fois morte, sinon durant ma vie.*

Mes yeux s'écarquillèrent, et je retins mon souffle.

— Êtes-vous... *sœur Ruth* ?

Patti hoqueta et recouvrit sa bouche de ses mains, les yeux exorbités.

*Oui, c'est moi.*

Incroyable. Un grand sourire éclaira mon visage, et je fis un signe de tête à Patti, qui était en larmes. L'esprit se rapprocha de moi.

Cette religieuse, que j'étais allée voir en Californie un an auparavant, était morte avant que j'aie la possibilité de la rencontrer et d'apprendre ce qu'elle savait sur moi. Et voilà qu'elle était là. Elle dut percevoir mon euphorie, car son rire résonna dans mon âme comme le tintement d'un carillon d'argent. J'aurais tellement voulu la serrer dans mes bras.

— Ne la laisse pas dans la salle de bain, me murmura Patti en nous faisant signe de sortir.

Elle flotta derrière nous jusqu'au salon, mais une fois là, aucune de nous deux ne put s'asseoir. La pièce semblait étrange, comme si nous nous étions trouvées au sommet d'une montagne, plus détendues que jamais, en train de respirer un air pur et frais. Nous restions l'une contre l'autre.

— Je suis désolée de ne pas être arrivée à temps, commençai-je, mais avec douceur, elle me fit taire.

*Je dois te parler rapidement, car l'au-delà m'appelle, et je ne puis m'en détourner plus longtemps. Je dois te raconter une histoire, très chère Anna. La raison d'être de ma famille a été de conserver cette histoire et de la transmettre à travers un nombre incalculable de générations afin qu'elle puisse être racontée. À toi. C'est avec moi que notre lignée s'est éteinte, car j'ai offert ma vie au Seigneur, renonçant à avoir ma propre famille ici-bas. Ce que je suis sur le point de te révéler ne pouvait être écrit. Si ce texte était tombé entre de mauvaises mains, les conséquences auraient été désastreuses. Aussi auras-tu avantage à garder cette confiance pour toi.*

Je sentis perler sur ma peau des gouttes de sueur pleines d'anticipation.

*Sache ceci, Anna : si un démon, ou Satan lui-même, devait entendre ce que tu es sur le point d'apprendre...*

— Je comprends.

Je pris plusieurs grandes respirations pour me calmer, afin que le bruit du sang traversant mon cerveau ne couvre pas la douceur de sa voix.

*Voici ce qu'il en est : en l'an 62 après Jésus Christ, tandis que l'apôtre Paul était assigné à résidence à Rome, un ange messenger a été envoyé du paradis pour révéler une prophétie à Paul pendant son sommeil. L'apôtre s'est éveillé dans le noir et a gravé la prophétie sur le sol avec ses doigts, dont le sang s'est répandu dans cette terre. Il a recouvert ces mots de paille, dans l'espoir qu'ils soient découverts par une personne digne de confiance. Or, le jour suivant très exactement, il a été décapité. Seules deux autres âmes, à part Paul et le messenger, connaissaient la prophétie : son propre ange gardien, Leilaf, et un esprit démoniaque de la nuit. En effet, le démon avait vu le messenger descendre dans la cellule de Paul. Quand Paul a été emmené, l'esprit démoniaque a pénétré dans la cellule vide et vu les mots. Pendant un bref instant, il a possédé le corps d'un gardien afin de détruire la prophétie. Nous ne savons pas ce qu'il est advenu de ce démon.*

*» Une fois que l'ange Leilaf s'est assuré que l'âme de Paul se trouvait en sécurité dans l'au-delà, il a reçu la permission spéciale de retourner sur terre. Découvrant que la version écrite de la prophétie avait été détruite, Leilaf a pris la décision de posséder le corps d'un berger dont la vie était sur le point de se terminer à la suite d'une maladie prématurée. Puis, il a pris femme parmi les humains et a eu un enfant : un Nephilim angélique. Il a confié la prophétie à cet enfant. C'est ainsi qu'elle a été transmise de génération en génération. Je n'avais ni frère ni sœur, et je me sentais fortement attirée par la vie religieuse, de sorte que je n'aurais pas eu d'enfant à qui transmettre la prophétie. Je suis la dernière enfant Nephilim de la lignée Leilaf, ange gardien de l'apôtre Paul.*

Une Nephilim de lumière, purement angélique. C'était renversant. Comment se faisait-il que les ducs ne connaissent pas son existence ? Quand elle s'arrêta de parler, je m'aperçus que j'avais retenu ma respiration tout ce temps, dans l'effort d'assimiler chacun des mots de son récit sans rien oublier. Elle attendit que ma respiration se soit calmée avant de poursuivre.

*Et maintenant, voici la prophétie perdue de l'ange, à ma connaissance : « Le jour où les démons parcourront la terre et que l'humanité désespérera, une grande épreuve viendra. Un Nephilim au cœur pur se lèvera et expulsera tous les démons de la terre, renvoyant chez eux au paradis les anges déchus vertueux qui seront pardonnés, et envoyant ceux perdus à jamais dans les abîmes de l'enfer où ils devront rester avec leur sombre Maître jusqu'à la fin des temps. »*

Elle me regardait tenter de démêler et de comprendre ces vers.

« Expulsera tous les démons de la terre. » Serait-ce possible ? « Renvoyant chez eux les anges déchus vertueux. » Mon père ! Pourrait-il vraiment y avoir une rédemption pour les anges déchus ?

Mon cœur et mon esprit tournaient à plein régime.

*Anna, je crois que ce Nephilim, c'est toi.*

Quoi ? Je sentis un frisson d'appréhension tout le long de ma colonne vertébrale.

*Mais il y a un grave danger dans la tâche que tu devras entreprendre. Un danger duquel nous ne pouvons te protéger.*

Ce que j'étais en train de comprendre me tourmentait jusqu'au fond de mon être. Voilà quelle était la tâche qui m'était dévolue dans cette vie, et elle était énorme, monumentale.

Il fallait me concentrer. Je devais réfléchir. Tout cela, c'était une bonne chose. Il n'y avait rien que je voulais plus que de débarrasser la terre de ces abjects démons. Toutefois, la peur de l'inconnu menaçait de m'étouffer. Par où devais-je commencer ? Comment pourrais-je y parvenir ?

— Je dois comprendre exactement ce que cela signifie, dis-je.

Puis, silencieusement, je lui demandai :

— Puis-je parler en toute liberté ?

*Oui, tu le peux. Il n'y a pas de duc dans les environs, et je n'ai entrevu aucun esprit quand je suis arrivée.*

Je me raclai la gorge :

— Alors... vais-je devoir expulser les démons de la terre ?

Patti, à mes côtés, se raidit comme un mannequin.

— Devrais-tu dire de telles choses tout haut ? me murmura-t-elle.

Nous avons tellement pris l'habitude d'être prudentes... Je lui fis un signe de tête pour lui signaler que ça allait.

*Je crois que c'est à travers toi que la terre sera débarrassée des esprits du mal. Dans ma famille, il y a toujours eu une croyance selon laquelle ce Nephilim permettra aux anges déchus d'avoir une seconde chance. Ils ont reçu la permission de venir sur terre pour influencer les humains, mais pas pour l'éternité. Leur temps ici-bas est compté, maintenant que tu es là.*

— Sœur Ruth... c'est un grand honneur...

Mais j'étais aussi submergée par un sentiment d'urgence désespéré. Il me fallait obtenir le plus d'informations possible, car à tout moment, elle disparaîtrait à jamais. De plus, je me sentais si petite par rapport à la tâche que j'étais destinée à accomplir.

— Que devrais-je faire ?

*Ce que tu feras maintenant dépend de ton propre discernement. Tous les instruments dont tu as besoin ont été créés pour toi, aussi dois-tu les rechercher. Tu trouveras sans doute des alliés dignes de confiance pour t'aider dans cette voie, mais c'est à ta discrétion. Choisis avec soin ceux à qui tu accorderas ta confiance. As-tu récupéré la boîte que j'avais laissée pour toi au couvent ?*

— Oui, ma sœur. La poignée d'épée ?

*Tu dois la garder cachée tout en l'ayant toujours sur toi. C'est l'épée de feu de Leilaf, qu'il a utilisée pendant la guerre des cieux.*

Exactement ce que Kaidan avait pensé. Je dus repousser un sentiment de panique qui me venait chaque fois que j'imaginai avoir à brandir l'épée spirituelle. Je ne pouvais comprendre pourquoi l'on m'avait confié un tel trésor.

La silhouette de sœur Ruth commença à scintiller et s'éleva un peu plus. Je tendis la main vers elle, désespérée.

— Ma sœur, attendez !

Avec beaucoup d'efforts, elle réussit à redescendre. C'était strictement de l'égoïsme de ma part de la faire rester ici-bas plus longtemps, mais je ne voulais pas qu'elle parte immédiatement. Elle était le seul lien que je possédais.

— Comment avez-vous survécu à la purge des Nephilim ?

*Hum, oui. Les années désespérées. J'étais dans le ventre de ma mère à l'époque, et ils ne connaissaient pas mon existence. Un ange du ciel est venu prévenir ma mère qu'ils la recherchaient. Elle était mon parent Nephilim, mais elle a tout expliqué à mon père humain. Elle avait eu la chance de rencontrer un homme pieux et auquel elle pouvait faire confiance quand il s'agissait de nos secrets. Elle s'est cachée dans le sous-sol d'une église. Comme les démons évitent le Saint-Esprit, ils ne se risquent pas dans les endroits où deux personnes ou plus prient. C'est ainsi que j'ai passé toute ma vie dans des églises et des couvents.*

Sa voix devenait plus diffuse, il était temps de la laisser partir.

— Merci de m'avoir retrouvée, ma sœur. Merci pour tout.

— Oui, dit aussi Patti, merci.

Sœur Ruth baissa son regard vers Patti et plaça sa main sur sa tête.

*J'ai su que tu étais la femme qui convenait pour l'élever, dès que je t'ai vue.*

Puis, elle se tourna vers moi.

*Aie confiance, ma chère petite. Et ne désespère pas.*

À ces mots, son esprit s'éleva et disparut à travers le plafond. Une joie pure émanait d'elle, tandis

qu'elle faisait son ascension jusqu'au paradis. Je demeurai sans bouger, dans l'effort d'assimiler ce que je venais d'apprendre. Je tentai de me représenter la terre sans démons. Quelles seraient les conséquences pour les humains ? Et pour les Neph ?

— Elle est partie, murmura Patti. Je peux sentir qu'elle est partie.

Quand je lui eus finalement rapporté tout ce que j'avais appris, elle était en larmes. Quant à moi, j'en avais les mains qui tremblaient.

— Sais-tu ce que cela signifie pour vous tous ?

Elle tendit la main et me caressa la joue.

— Et pour la terre entière ? Je savais qu'il y avait quelque chose de grand à quoi tu étais destinée, ma toute petite fille.

Ses yeux étaient remplis de joie maternelle, mais son demi-sourire trahissait sa peur dissimulée.

Mes pensées allèrent à Kaidan, qui pourrait mener sa vie en toute liberté, et un sanglot s'échappa de ma gorge. Patti m'attira contre elle et me serra dans ses bras.

— Tout ira bien, me murmura-t-elle.

Et quand elle prononça ces mots, je la crus. Elle me laissa aller et s'essuya les yeux.

À ce moment, je pensai à ma mère biologique, l'ange Mariantha. Je me demandai si elle était en train de m'observer, si elle savait que son âme sœur serait bientôt de retour.

— Oh, mon Dieu, m'écriai-je. Il faut que je téléphone à papa.

Je sortis mon cellulaire de ma poche et je parcourus le répertoire.

D'une main tremblante, je tapai le code d'urgence qu'il m'avait appris, A911, avant de l'envoyer.



## POUR L'INSTANT

La nuit suivant toutes ces révélations, je ne pus dormir. Patti et moi étions restées debout tard, à discuter de tout cela, ravies à l'idée qu'il n'y aurait plus de démons sur terre. Jamais il ne fut question de la crainte la plus évidente — que je perde la vie en tentant de réaliser cet exploit. Patti me borda après minuit et m'embrassa sur le front, comme elle le faisait quand j'étais petite. J'avais eu mal à la tête après avoir vu Kaidan, et la douleur était encore plus lancinante alors en raison du poids de cette prophétie.

Papa m'avait téléphoné après que je lui eus envoyé mon texto et m'avait dit qu'il serait là dès que possible.

Cette nuit-là, à 3 h, j'étais toujours éveillée.

En train de penser à Kaidan.

J'étais dévorée par l'envie de lui téléphoner, ou de sauter dans ma voiture et de rouler jusqu'au moment où je le trouverais, car il fallait qu'il apprenne tout cela, à *cet instant*.

Mes doigts brûlaient de composer un numéro que je ne connaissais pas. Je pris mon téléphone et je parcourus les noms, jusqu'à ce que j'arrive à « Marna ». Prenant une grande respiration et expirant tout doucement, je composai son numéro.

— Ahhh, quelle heure... ? marmonna-t-elle, hébétée de sommeil. Allô ?

Je me redressai sur mon lit au son de son mignon accent britannique tout endormi.

— Peux-tu parler ? lui demandai-je.

— Ah, merci, mon Dieu, tu vas bien, Anna. J'espérais tellement avoir de tes nouvelles. Oui, chérie, de mon côté, je suis en sûreté. J'avais besoin d'une petite sieste ce matin, mais il est temps que je me bouge le derrière et que je me lève. Quelle heure est-il, chez toi ?

J'étais si heureuse d'entendre sa voix.

— C'est la nuit, ici. Vous allez bien, toutes les deux ?

— Mais oui, mais oui. Bien sûr, Astaroth n'a pas cessé de nous emmerder, mais je m'inquiétais bien plus pour toi.

Je lui donnai un bref aperçu de mes six derniers mois, avant de prendre une grande respiration :

— Écoute... Je dois communiquer avec Kai, lui dis-je.

Il y eut un silence.

— Es-tu en danger, Anna ?

— Eh bien, non. Je veux dire, pas encore. Mais il faut absolument que je lui parle.

Marna soupira.

— Je suis désolée, Anna, vraiment désolée. Mais il m'a demandé de ne pas te donner son numéro.

Je lui transmettrai ton message, si c'est très important, me proposa-t-elle.

C'était bien ce à quoi je m'attendais, mais ça me faisait tout de même mal de l'entendre.

— Bon, d'accord. Demande-lui de me téléphoner, lui dis-je en m'agrippant à mon lit.

— Pas question.

Il y avait dans sa réponse une mise en garde pleine de bon sens.

— Mais pourquoi ? lui dis-je en me levant. Vous ne vous parlez pas, vous ? Toi, Kai, Ginger, Blake...

— Arrête tout de suite, Anna. Kai répond rarement quand je lui téléphone. Blake est le seul auquel il parle encore. Je déteste te dire non, mais je ne veux vraiment pas me retrouver prise entre vous deux. De toute manière, quelle mouche t'a piquée ?

J'aurais voulu lui raconter, mais je ne pouvais pas. Nous savions très bien l'une comme l'autre que nous n'aurions pas même dû être en train de nous parler au téléphone.

— Il va falloir que je te voie bientôt, murmurai-je.

— On dirait que c'est intéressant.

Je pouvais sentir qu'elle souriait en prononçant ces mots. Et j'eus envie de sourire, moi aussi, en imaginant Marna libérée de son père.

— Comment va le travail ? lui demandai-je.

— Nous brisons les cœurs, 13 à la douzaine, me répondit-elle, pince-sans-rire.

— Je suis sûre que ton père est fier de vous.

— Oh, terriblement.

— Hé, j'ai une question un peu bizarre, poursuivis-je. Qu'est-ce que ça veut dire quand un garçon dit de toi que tu « pourrais passer à la casserole » ?

Marna pouffa.

— Ça ressemble à une expression qu'un con pourrait employer, ou alors quelqu'un qui te taquine.

C'était alors à mon tour de pouffer de rire, car elle venait de traiter Kai de con.

Puis, nous restâmes silencieuses.

— Je t'en prie, murmurai-je.

Je savais que je paraissais aussi désespérée que je l'étais.

— N'y a-t-il rien que tu peux me dire ? Parce que je l'ai vu, ce soir, et même s'il peut être vraiment méchant, je sais qu'il ressent encore quelque chose pour moi. *Je le sais.* Je t'en prie, Marna.

— D'accord !

Son murmure plein d'irritation me fit cesser de quémander. La ligne était si silencieuse que je crus qu'elle m'avait raccroché au nez.

— D'accord. Je vais te rapporter quelque chose qu'il m'a raconté. Il a admis, la semaine dernière, qu'il y a une femme au studio qui essaie toujours de lui faire la conversation. Mais apparemment, il

ne tient aucun compte de ses propositions parce que c'est une de ces jolies petites blondes, dont le prénom, par ailleurs, se trouve justement être Anna. Il est évident qu'elle lui fait penser à toi.

Je sentis ses mots me brûler au plus profond de moi.

— A-t-il dit autre chose ? murmurai-je.

— Rien d'autre. Je n'ai pas réussi à lui en faire dire plus, vrai de vrai. Et il m'a seulement raconté tout ça parce que je l'ai attrapé au moment où il planait pendant une fête.

— Il planait ?

Mon cœur se mit à battre à toute vitesse. Que faisait-il donc ? Fumait-il, sniffait-il quelque chose ? Et, oh, mon Dieu, pourquoi ressentais-je des frissons dans tout mon corps ? Ces derniers temps, mon attirance pour la drogue s'était intensifiée. Les démons pensaient que l'alcool était ma spécialité, et j'avais à peu près réussi à éviter les fêtes où il y avait de la drogue. Toutefois, récemment, je m'étais mise à rêver de seulement m'abandonner. Plus de prudence, de responsabilité, de réflexion. Le seul fait de penser à planer... avec Kaidan... Je faillis m'étouffer et me mis à tousser. J'entendis Marna jurer tout bas.

— Calme-toi. Je n'aurais jamais dû te raconter tout ça, dit-elle avec un soupir. Ce n'est pas comme s'il prenait tout le temps de la drogue. Seulement, ce soir-là, il y avait un chuchoteur qui faisait des rondes dans les environs, alors quand on lui en a proposé, il n'a pas pu dire non.

La mention d'un démon chuchoteur près de Kaidan me ramena sur terre.

— Que lui arrive-t-il, penses-tu ? lui demandai-je. Il refuse de me parler.

— Je pense que ça va mal dans sa tête. Je sais que tu veux croire qu'il ressent la même chose que toi, mais si ce n'était pas le cas ? Je l'aime, mais il est vraiment bizarre, Anna. Il est vraiment difficile. Je te confie tout ça pour ton bien...

Je détestais son ton contrit.

— Ne pense plus à lui, chérie. Une fois qu'il s'est fait une idée, il ne change plus d'avis. Tu l'as perdu.

« Perdu. »

Mon souffle m'arracha la poitrine.

— Je dois raccrocher, me dit Marna. Ginger est en train de se réveiller.

— Fais attention à toi, Marna, murmurai-je.

— Toi aussi, me répondit-elle tout bas.

Tout mon corps aurait voulu pleurer, inonder mon oreiller de larmes, mais elles ne voulaient pas sortir. Je finis par terre, à genoux, l'oreiller pressé contre la bouche pour étouffer mes halètements. Je savais que je devais passer à autre chose depuis que Kai était parti, mais entendre Marna le dire retournait le couteau dans la plaie. J'avais tenté d'accepter le fait que je ne pouvais avoir ce que je voulais. De plus, je savais qu'il y aurait quelque chose de plus important sur quoi je devrais me concentrer un jour, plus important que ma vie et mes inquiétudes. Mais jamais je n'avais imaginé que cette mission serait accompagnée d'une telle douleur, d'une telle perte.

Il ne s'agissait pas de moi, et je ne devais pas l'oublier. Ma vie n'était qu'un petit point sur la carte. Mais même ces petits points pouvaient tout changer — en particulier quand ils se rejoignaient. Je m'agrippai à cette lueur d'espoir et la laissai me remonter.

Le lendemain matin, Patti et moi étions au ralenti dans la cuisine, dans l'attente que mon père arrive.

— Goûte-moi ça.

Patti me présenta une cuillère qu'elle avait utilisée pour remuer le pichet de thé glacé. Je l'avalai.

C'était parfait, comme d'habitude, ce que je lui signalai, le pouce dressé et les yeux plissés, tant je ressentais un martèlement dans la tête.

— Deux aspirines te feraient du bien, me recommanda Patti.

Je fis non de la tête. Pas d'analgésique. De toute manière, il me passerait à travers le corps à une vitesse telle que ça n'en valait pas la peine.

Quand mon père arriva finalement, il ne se donna même pas la peine de nous saluer. Il se dirigea droit vers moi, dans son pantalon en cuir noir délavé et son t-shirt blanc serré sur sa large poitrine et ses bras.

— Que se passe-t-il ? me demanda-t-il de sa voix rauque, examinant mon visage.

Il avait son apparence habituelle : on aurait dit une brute géante me regardant les yeux pleins de colère, la tête rasée, une barbiche grisonnante, mais je savais bien que ce n'était qu'un regard sévère plein d'inquiétude.

— Bien le bonjour à toi aussi, lui dis-je.

Je me blottis dans ses bras et le laissai me serrer contre lui. Après plus de six mois, c'était un véritable soulagement de le revoir.

Je lui pris la main.

— Asseyons-nous, l'invitai-je.

Nous nous assîmes l'un à côté de l'autre sur le divan, tandis que Patti était assise en face de nous dans le fauteuil inclinable. Il me regardait attentivement.

— Hier, il s'est produit quelque chose de fondamental. Te souviens-tu de sœur Ruth, morte avant que je puisse la rencontrer ?

Papa hocha la tête.

— Eh bien, après tout ce temps, son esprit m'a retrouvée, et elle m'a révélé une prophétie.

À ces mots, son attitude changea. Ses yeux devinrent exorbités, et il se redressa.

— Je t'écoute.

Je lui racontai tout : sœur Ruth était une Neph angélique ; elle descendait d'un ange nommé Leilaf. Quand j'arrivai à la partie de la prophétie relative au sort des démons, à la possibilité d'avoir une seconde chance d'aller au paradis, ses yeux s'embruèrent, et il sembla perdu dans ses pensées. La pièce était devenue silencieuse pendant que nous réfléchissions tous aux diverses possibilités. J'étais de nouveau remplie d'exaltation à me représenter la terre sans démons, mais cette excitation était immédiatement suivie par la crainte de ne pas savoir comment y arriver.

Je pressai la main de mon père.

— Es-tu sûre que c'est bien ce qu'elle a dit ? murmura-t-il de sa manière bourrue. Es-tu certaine de chacun des mots ?

— J'en suis certaine.

Quand il eut finalement pris une grande respiration, tout son corps frémit. Papa porta ma main contre ses lèvres pour l'embrasser, puis la tapota et éclata d'un rire joyeux.

— Tu ne peux pas imaginer ce que cela signifie pour moi. La pensée de pouvoir rentrer à la maison..., s'exclama-t-il en portant ma main contre son cœur. Merci, merci.

Quelque chose me disait que ce n'était pas moi qu'il était en train de remercier. Je jetai un coup d'œil en direction de Patti, dont les yeux brillaient, tout comme les miens.

Mon père se leva et commença à faire les cent pas, se passant la main sur sa tête rasée. Il murmura « satané... » dans sa barbe et se sourit à lui-même.

— Je n'arrive pas à croire qu'il y ait vraiment une prophétie.

— Hein ? lui demandai-je, troublée.

— Autrefois, avant que je devienne duc, il y avait des légendes au sujet d'une prétendue prophétie au sujet d'un Nephilim qui détruirait tous les démons, mais personne n'y croyait. Tout le monde pensait que ça avait été inventé par les anges pour nous faire perdre notre concentration. Toutefois, le duc Rahab a toujours détesté les Neph et a toujours refusé d'en avoir. C'est sans doute parce que les rumeurs sur cette prophétie lui ont laissé un mauvais goût dans la bouche.

Il se leva et remua la tête comme s'il avait toujours été en train de tenter de comprendre tout cela.

— Et si je nous apportais quelque chose à boire, proposa alors Patti en se levant.

Elle tenta de passer à côté de mon père, mais il tendit les bras et l'attrapa, lui fit la prise de l'ours en riant et en tournant sur lui-même. Patti éclata d'un rire surpris, puis se mit à lui taper sur l'épaule jusqu'au moment où il la reposa par terre. Elle remua la tête avec un grand sourire en se dirigeant vers la cuisine, avec un jet d'orange et de jaune en train de tourbillonner dans son aura.

Il rayonnait en me regardant. Que pouvais-je faire d'autre que de lui sourire ? L'homme-démon était plein de joie.

Puis, avec nos verres, nous prîmes tous les trois place à table.

— Bon. Qu'allons-nous faire ? demandai-je à papa. Comment peut-on concrétiser tout cela ?

Je pouvais voir les roues tourner dans sa tête, tandis qu'il se mettait en mode opérationnel. Il parlait par saccades, en fonction des pensées qui lui venaient.

— Sœur Ruth avait raison, tu auras besoin d'alliés. Il nous faudra mettre sur pied une armée de Neph qui sera prête à t'aider au moment opportun. On ne peut pas faire confiance à tous les Neph. Il faudra que je fasse une enquête sur eux, ce qui pourrait prendre un certain temps. Dans l'attente, nous devons être patients et prudents. En effet, les ducs forment un groupe plein de suspicion, et depuis le sommet, nous ne serons plus jamais tout à fait tranquilles. Je ne peux pas toucher à l'Épée de vertu, mais je peux t'enseigner quelques notions d'escrime et te faire suivre des cours. Tu as cet étui que

nous avons fabriqué pour porter la poignée sur ta jambe et tu devras l'avoir sur toi en permanence. Par ailleurs, nous allons faire ton passeport immédiatement. Tu auras besoin d'un partenaire qui peut se déplacer avec toi afin de recruter les autres Neph. Je pourrai m'adresser à ce fils d'Alocer et voir s'il accepte. Ensemble, vous pourriez voyager pendant les longues fins de semaine et les vacances. Peut-être même que...

— Holà, holà, holà, papa.

Ça m'avait déjà fait un de ces chocs quand il s'était mis à parler d'« armée », puis, quand il avait mentionné les « notions d'escrime », tout avait bloqué. Après tout, je n'étais pas un de ces « géants de jadis », comme l'Ancien Testament appelait les Nephilim.

— Quoi ? me demanda-t-il. Tu ne veux pas travailler avec le garçon d'Alocer ? Je pensais que tu l'aimais bien.

— Oui, je l'aime bien. Kope est formidable. En plus, c'est le seul qui n'a pas été instrumentalisé par son père. Je comprends tout cela. Mais en ce qui concerne la prophétie... et si... comment dire. Tout ça, c'est tellement énorme. Comment savoir s'il s'agit vraiment de moi ? Elle mentionne seulement « un Nephilim au cœur pur ». Alors, il pourrait y en avoir d'autres. Et si je...

N'étais pas capable.

Quand je regardai de nouveau papa dans les yeux, j'y trouvai une foi solide comme le roc. Il me désigna du doigt.

— Tu en es capable et tu y arriveras. Tu ne dois pas douter de toi-même, car si le Créateur veut se servir de toi, tu dois t'y prêter complètement.

J'avalai ma salive.

— Mais... j'ai travaillé, dis-je d'une petite voix.

À ces mots, Patti, qui était assise à côté de lui, se mit à pleurer.

En effet, c'était ma crainte la plus profonde — qu'un jour je touche l'Épée de vertu et que je ne sente plus son espèce de pouvoir. En fait, je n'y avais plus touché depuis avant le sommet.

— Non, mon petit bébé, me rassura mon père. Ton cœur est pur.

— Mais comment peux-tu en être certain ? murmurai-je.

Mon père remua la tête.

— Dis-moi ce que tu ressens pour les gens autour de toi quand tu dois travailler.

— Je...

Je regardai Patti me faire un signe de tête pour m'encourager.

— Au début, je ressens toujours un peu de, comment dire, d'*excitation*, ou quelque chose du genre, quand j'arrive à les faire boire. C'est comme un sentiment de puissance. Et puis, ça s'estompe, et je suis désolée pour eux. Je m'inquiète, je me sens coupable. Je déteste mon travail.

Cette dernière phrase, je la murmurai à peine.

— Voilà comment je sais que ton cœur est pur, Anna, me confirma-t-il.

— Tout au long de ce processus, tu choisis de les aimer. Tu aurais pu en arriver au point de haïr les

humains, comme le font tant de Neph, ou de ressentir de l'indifférence pour eux afin de te faciliter la vie, mais tu n'es pas comme ça.

Je fixai la table tout en me mordillant la lèvre. Il y avait tant d'éléments de ce problème qui étaient inconnus. J'espérai tout de même qu'il avait raison.

— Va chercher la poignée, m'ordonna papa.

Je le regardai et je me sentis traversée par une douleur vive.

— Allez, va la chercher, m'intima-t-il de nouveau, avec plus de douceur cette fois.

Je me rendis dans ma chambre et dans mon sac à main, qui se trouvait sur ma commode, je pris la poignée dans son étui de cuir. Puis, je retournai à table et la posai au centre, avant de reprendre place. Papa s'éloigna un peu, retirant les mains de la table, et s'écarta d'elle. Un éclair de frayeur, qui disparut immédiatement, avait traversé son visage.

— Désolée, m'excusai-je en rapprochant la poignée de moi.

Il se racla la gorge.

— Vas-y, ouvre l'étui. Mais, euh, ne la pointe pas vers moi, recommanda-t-il, l'air penaud. Même si je suis convaincu qu'elle saura que je ne représente pas une menace. Seulement, c'est une simple entaille provoquée par l'épée d'un ange qui m'a envoyé en enfer, alors, tu sais...

Et il se racla de nouveau la gorge.

— Est-ce donc ce que fait cette épée ? demanda Patti. Elle envoie les âmes en enfer ?

Les yeux de papa se posèrent sur la poignée, mal à l'aise.

— Elle dispense la justice comme Dieu le ferait. Elle peut envoyer une âme quelque part, comme elle peut l'annihiler. Elle sait l'effet qu'elle doit produire lorsqu'elle frappe sa cible. Allez, mon petit bébé, touche-la, n'aie pas peur.

Je la regardai un long moment, puis j'essuyai mes paumes moites sur mon short. Les mains tremblantes, j'ouvris l'étui de cuir et je laissai la poignée en sortir de quelques centimètres. Je pris une grande respiration et je tendis les mains vers l'objet de métal scintillant.

Je hoquetai au moment où un courant électrique explosa à travers ma peau, puis me parcourut le bras. Ensuite, j'empoignai l'épée et laissai ce vrombissement se répandre dans tout mon corps. La lame enflammée n'en jaillit cependant pas, puisque je n'étais pas en danger. Mais elle fonctionnait. Elle reconnaissait mon cœur et me permettait de la brandir. Chacune des cellules de mon corps débordait de son énergie.

Patti et mon père me regardaient tous les deux, les yeux brillants d'espoir et d'amour.

Oui, je serais capable. Je voulais que ma vie ait un but. Il fallait qu'il y ait une raison valable qui explique toute cette souffrance.

Je replaçai la poignée dans son étui.

— Papa ?

— Hum ?

Il leva la tête vers moi, après être resté perdu dans ses pensées un moment.

— Quand pourrais-je aller en Californie, pour raconter tout ça à Blake et à Kaidan ?

Ses yeux se durcirent à cette question. Je poursuivis, maladroitement ; mon estomac se contracta.

— Ce sont eux qui habitent le plus près d'ici. Et ils doivent apprendre tout ça, non ? Tout ce que tu as dit au sujet des alliés ?

Il se croisa les doigts et se mit les mains derrière la tête.

— Peut-être que je vais moi-même me charger de les informer.

Mes épaules s'affaissèrent, mais je les relevai rapidement. Il me mettait à l'épreuve, et Patti, elle aussi, s'en rendait compte. Elle croisa les bras.

— D'accord, répondis-je, incapable de réprimer une certaine nuance d'irritation dans ma voix. Pourvu qu'ils soient au courant. Bientôt.

Et je croisai les bras pour me mettre au diapason de Patti.

Mon père ferma les yeux.

— Anna...

— Oui ?

— Quand as-tu vu le fils de Pharzuph, la dernière fois ?

« Oh, zut. »

— Euh, il y a... 24 heures, je crois.

Ses deux gigantesques yeux bruns devinrent exorbités.

— Mais seulement deux minutes, chez un disquaire, lui expliquai-je. Et Pharzuph n'était pas en ville.

Il marmonna un juron qui fut étouffé par sa main, puis me demanda :

— Est-ce lui qui t'a téléphoné ?

— Non. Il refuse de me parler. C'est mon ami Jay qui m'a appris qu'il s'y trouverait.

Papa hocha la tête. Où voulait-il en venir ?

— As-tu toujours le béguin pour lui ?

Il joignit ses doigts sur la table devant lui.

— C'est plus qu'un *béguin*, papa.

Il soupira.

— Et c'est *exactement* la raison pour laquelle ce n'est pas une bonne chose que tu le vois, Anna. Lui, il semble comprendre tout ça. Pourquoi en es-tu incapable ?

Je me mordis la lèvre, méfiante envers ce que je risquais de lui répondre.

— Je suis désolé. Je ne veux pas être dur, mais tu n'as pas encore cette détermination implacable que les autres Neph ont acquise pendant leur enfance. Tu n'es pas assez prudente quand il s'agit de relations. Tu peux être aussi en colère après moi que tu le souhaites, mais c'est mon rôle de te garder hors de danger. Et puis, peu à peu, les sentiments que tu ressens pour lui disparaîtront.

— Tu es bien placé pour savoir que ça ne marche pas ainsi, lui fit alors remarquer Patti. Tu as passé des centaines d'années à chercher la mère d'Anna.

Il se redressa dans sa chaise, la regardant avec un respect plein de prudence. Moi, j'aurais voulu lever le bras en signe de victoire. Il savait qu'elle avait raison. Il avait parcouru la terre entière à la recherche de Mariantha — ma mère, un ange gardien qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. Papa me regarda en hochant lentement la tête.

— Quoi qu'il en soit, tu seras moins distraite, s'il n'est pas avec toi. Alors, pour l'instant, pas de voyage en Californie, et je ne veux plus rien entendre à son sujet. Compris ?

Patti me fit un clin d'œil.

— Compris, murmurai-je.

Il avait dit « pour l'instant ». C'était une phrase bien mince à laquelle s'accrocher, mais je m'y accrochai tout de même.



## PREMIÈRE MISSION

Cet été-là, cinq semaines passèrent sans que j'aie d'autres nouvelles de mon père. La bonne nouvelle, c'était que les chuchoteurs ne m'avaient plus à l'œil qu'une fois toutes les deux semaines. La mauvaise, c'était que je détestais ne pas savoir à quoi m'en tenir et que j'étais pleine d'impatience. L'été était en train de se terminer, et j'avais espéré accomplir quelque chose avant la rentrée.

J'étais assise sur notre balcon après avoir couru, dans l'espoir d'un peu de vent en cette étouffante fin de matinée.

Patti sortit et me tendit une tasse de café bouillant.

— Travailles-tu aujourd'hui ? me demanda-t-elle.

Je fis non de la tête.

— Demain...

J'avais toujours mon emploi au comptoir de crème glacée.

Elle prit une longue gorgée de son café et eut un grand sourire.

— Veux-tu que je te dise quelque chose de bizarre ? J'ai envie de dépenser un peu de ce butin démoniaque.

Je faillis presque m'étouffer avec la gorgée que je venais de prendre. En effet, Patti ne voulait jamais dépenser d'argent inutilement et surtout pas celui que mon père nous avait donné. Elle éclata de rire en voyant ma tête.

— Allez, m'encouragea-t-elle, on va s'amuser. Soyons folles !

— D'accord ! Je n'ai pas l'intention de me faire prier, lui répondis-je.

Quand finalement nous prîmes le chemin de l'appartement, nous étions vidées. Il y avait une bonne chanson sur la chaîne country, et Patti monta le son. Nous hurlâmes le refrain nasillard si fort que je ne sais pas comment je pus entendre mon cellulaire sonner. Je baissai le son de la radio, et mon cœur se mit à battre quand je vis que c'était le numéro de mon père.

— Où es-tu ? grommela-t-il.

— Nous sommes en chemin, Patti et moi.

— D'où venez-vous ?

Tout en me rongant l'ongle du pouce, je lui répondis :

— D'Atlanta.

— Mais qu'est-ce que vous faisiez là-bas ?

Je me hérissai au son de sa voix.

— On faisait des emplettes.

— Des emplettes ?

— Patti a dépensé des montagnes d'argent. C'était merveilleux.

J'en gloussais de rire, et Patti me donna une petite tape sur la jambe.

Papa grommela quelque chose d'incompréhensible, puis :

— En tout cas, dépêchez-vous. Je suis chez vous.

Oui ! des nouvelles ! Je souris, assez contente que pour une fois, ce soit lui *qui* m'attende.

— Dis-lui de ne pas monter sur ses grands chevaux, me pria Patti. Nous serons là dans 20 minutes.

Une fois à l'appartement, je m'arrêtai dans l'entrée, surprise de constater qu'il y avait quelqu'un aux côtés de papa.

— Kope !

Je n'avais pas eu l'intention de traverser la petite pièce à la course pour me jeter à son cou, mais c'est ce que je fis. Kope avait-il toujours été si grand ? Je sentis son corps vrombir d'un petit rire. Il s'écarta de cette accolade le premier, et me sourit timidement, ce qui fit ressortir la fossette qu'il avait à la joue. Et au niveau du sternum, le noir insigne de la colère demeurait.

Il faut dire que Kope n'avait jamais eu l'air particulièrement jeune. Trop de sagesse dans ce regard noisette. Mais il avait l'air encore plus mûr, avec la petite barbe qu'il avait alors. Ses cheveux noirs étaient coupés très court, et sa peau couleur café était toujours aussi douce. Il me regarda droit dans les yeux, et j'étais incapable d'arrêter de sourire. Le fait de voir un de mes amis Neph après tant de temps me faisait me sentir plus forte.

— Tu as l'air bien, Anna, me dit-il.

Même s'il contractait rarement les mots, dans sa prononciation, il lui arrivait de ne pas en articuler la fin, et ses paroles prenaient une fluidité langoureuse, un peu fuyante, comme une écriture cursive qui aurait été parlée.

— Merci, Kope, lui répondis-je. Toi aussi.

Puis, je me tournai vers mon père.

— Alors ? Qu'est-ce qu'on fait quoi ? Où va-t-on ?

Il eut un petit rire et se gratta la joue.

— Je suis désolée, m'excusai-je, me souvenant des règles du savoir-vivre. Asseyez-vous, puis nous pourrons discuter.

J'allai dans la cuisine, où Patti était déjà en train de remplir quatre grands verres de thé glacé, pendant que les hommes prenaient place à table.

Mon père sortit une grande enveloppe en papier kraft de la poche de sa veste et l'ouvrit, disposant sur la table quelques photos dont on ne pouvait voir que le revers, tandis que Patti et moi nous asseyions en face d'eux.

— Après cet accès d'intérêt à ton sujet, il est toujours important de ne pas te faire remarquer, mais je crois que nous pouvons procéder en toute sécurité. Il vaut mieux que je ne te donne pas tous les

détails sur mes renseignements, mais je compte sur plusieurs humains et plusieurs esprits en qui j'ai confiance et qui ont procédé à la collecte de renseignements au sujet des Neph éparpillés aux quatre coins du monde. Voici la première, au sujet de laquelle je peux dire sans me tromper qu'elle n'a pas le cœur au travail de son père, et qui pourrait accepter de nous aider.

Je souris et me mordis la lèvre, anxieuse et tout excitée. Il retourna une des photos, qui représentait une jeune Arabe portant l'habit traditionnel, avec son hijab. On voyait seulement la portion ovale de son visage à la peau basanée. Dans la photo suivante, elle était accroupie en face d'un enfant qui s'était éraflé le genou en tombant. Il était évident qu'elle était sur le point de l'aider, mais la photo avait été prise de manière à la montrer en train de jeter discrètement un coup d'œil autour d'elle, afin de s'assurer que son geste de bonté serait sans témoin.

— Elle s'appelle Zania, nous expliqua mon père. Elle vit à Damas, en Syrie, avec son père, Sonellion, le duc de la haine.

Je sentis un frisson me parcourir la colonne vertébrale en entendant le nom de son père.

— Ils se sont installés en Syrie il y a deux ans, après avoir quitté l'Arabie Saoudite. Il y a des troubles en Syrie, actuellement, mais la région où elle habite est encore sûre, en majorité.

— Depuis combien de temps le duc Sonellion est-il au Moyen-Orient ? lui demandai-je.

Papa fit une pause.

— Depuis bientôt 30 ans. Son mandat est sur le point de se terminer. Comme la région est l'épicentre de trois religions majeures, cela signifie qu'il y a déjà beaucoup de tension, ce qui facilite d'autant plus le travail des ducs.

— As-tu travaillé dans cette région ? lui demanda Patti.

— Pas de manière permanente. Seulement de petits boulots à droite à gauche. C'est d'ailleurs pourquoi on m'appelle le « duc ambulante ».

— On dirait les paroles d'une mauvaise chanson country, ajoutai-je.

Il fronça les sourcils quand il vit que cela faisait rire Patti, et le coin de la bouche de Kope tressaillit.

— C'est pour te taquiner, précisai-je en me mordant la lèvre.

Il me lança un regard noir, mais il y avait bien trop d'affection dans ses yeux pour qu'il me fasse peur.

— Bon, assez bavardé, dit-il. Retournons à nos moutons.

Nous nous penchâmes sur une petite carte du Moyen-Orient, qu'il déploya sur la table. Il nous désigna la Syrie, au bord de la Méditerranée.

— Elle vient juste d'avoir 25 ans, et je crois qu'elle a dû quitter l'Arabie Saoudite quand son identité a été révélée comme l'une des filles ayant participé à une séance de photos illégale. Voici deux des photos les moins osées. Il semble qu'elles aient provoqué un scandale, là-bas.

Il retourna une autre photo qui, à première vue, semblait plutôt anodine. Toutefois, je l'observai plus en détail, pour la replacer dans le contexte culturel saoudien. Dans la première photo, prise dans

une pièce quelconque, elle était complètement enveloppée par la traditionnelle burka noire. La tête et le visage étaient entièrement recouverts, avec seulement une mince ouverture pour les yeux. Mais d'une main, elle soulevait le vêtement pour révéler ses genoux, ses minces mollets bruns et ses pieds étroits dans des talons hauts noirs, les yeux brillants de rébellion.

Je jetai un coup d'œil en direction de Kope, dont le regard fuyait aux quatre coins de notre appartement. Il semblait faire de grands efforts afin de ne pas regarder la photo.

Je retournai la première photo et passai à la suivante, dans laquelle un peu plus de chair était exposée. Dans celle-là, on voyait Zania de derrière, toujours juchée sur ses talons hauts, mais des deux mains, elle soulevait sa burka jusqu'aux cuisses, sa tête et son visage étaient découverts, et elle se penchait en arrière. Ses longs cheveux d'ébène descendaient d'une manière séduisante le long de son dos arqué. Elle avait les yeux fermés, et même si l'on pouvait distinguer la partie supérieure de son visage, ce n'était pas suffisant pour révéler son identité.

Même si je voyais quotidiennement plus de chair que ça au lycée, il y avait quelque chose d'incroyablement sexy dans cette manière qu'elle avait d'en montrer juste un peu, dans la pose qu'elle adoptait, d'autant plus dans une culture qui valorisait la pudeur et la chasteté. Je poussai les photos vers Kope, qui y jeta un coup d'œil et hocha la tête. Je l'observai un instant, curieuse de savoir si ces photos le blessaient, mais il ne laissa rien paraître, du moins jusqu'au moment où il me surprit en train de le fixer. Alors, quand ils croisèrent les miens, ses yeux semblèrent prendre feu. Je sentis mes joues s'embraser jusqu'à ce qu'il baisse de nouveau les yeux sur la carte. En fait, ces photos provoquaient bien quelque chose chez lui. Et malgré toute sa maîtrise, Kope était un garçon comme les autres.

— Il y a autre chose que tu dois savoir à son sujet, poursuivit papa en sélectionnant une autre photo.

Je pris une gorgée de mon verre, dans l'espoir de faire disparaître mon embarras.

— Ce n'est pas une chose qu'on peut voir sur ces photos, tout comme les insignes ne peuvent être saisis sur pellicule, mais Zania est alcoolique. Il semble d'ailleurs qu'elle tente à peine de se dominer. Cette photo a été prise il y a un mois dans une boîte de nuit de Damas.

Je me penchai pour observer la photo la représentant assise au bar, les cheveux détachés, portant un jeans griffé et un chemisier à manches courtes de bon goût. Dans la photo suivante, le photographe avait focalisé l'objectif et éclairci la partie de la photo dans laquelle on la voyait en train de verser dans son verre, en douce, une bouteille qu'elle avait prise dans son sac à main. Mon cœur se mit à battre plus vite, et j'examinai la photo plus en détail.

— Elle ne porte pas de hijab, soulignai-je.

— Toutes les femmes ne le portent pas, à Damas, me répondit mon père.

— Est-elle censée promouvoir la haine ? demanda Patti.

— Oui, lui répondit papa. Sonellion, son père, l'utilise pour faire avancer la cause de la violence et de la misogynie. Cette dernière est l'un des aspects qu'il préfère, mais il est de plus en plus difficile de la provoquer, de nos jours.

Patti émit un son de réprobation en remuant la tête.

— Quoi qu'il en soit, elle a été battue et arrêtée pour ivresse en Arabie Saoudite, ce qui a eu comme conséquence de la relier à ces photos.

Papa s'adossa à sa chaise, la faisant craquer, et croisa les bras sur sa poitrine virile.

— Sonellion a réussi à la sortir de là, mais vous pouvez me croire quand je vous dis qu'il n'a aucun amour pour elle. Elle n'est qu'un instrument et une source d'amusement pour lui. Quand ce ne sera plus le cas, il s'en débarrassera.

— Elle a abdicé, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

Il hocha la tête d'un air grave. Je regardai de nouveau la photo du bar. Elle avait besoin d'espoir. Elle avait besoin d'apprendre l'existence de la prophétie. Je sentis la détermination vrombir en moi.

— Le duc Sonellion est actuellement en Afrique centrale, afin d'accroître l'intérêt pour une certaine pratique archaïque exécutée sur les filles et qu'il espère rendre plus populaire au Moyen-Orient, s'il peut faire en sorte qu'elle soit adoptée pour des raisons religieuses.

Il leva la main lorsque j'ouvris la bouche pour lui demander ce dont il s'agissait.

— Ne m'en demande pas davantage, me dit-il d'un ton bourru. Il est parti hier et il pense être absent trois à quatre semaines.

— Alors, quand partons-nous ? lui demandai-je.

— Je n'ai sûrement pas à te dire que le Moyen-Orient est très dangereux, Anna, me répondit-il.

Je hochai la tête.

— Connais-tu l'arabe ? demanda-t-il à Kope.

— Oui, monsieur. Mon père le parlait souvent, et nos voyages nous ont souvent amenés au Moyen-Orient.

Papa me regarda.

— J'ai envisagé de laisser Kopano se charger seul de cette mission.

J'eus le souffle coupé en entendant cela et je me redressai, traversée par l'indignation et la colère.

— N'y pense même pas ! Il n'est pas question que je n'y aille pas.

— Tu n'as pas l'habitude d'un tel monde, me répondit-il.

Je réussis à réprimer un « bien, tiens ». Je devais plaider ma cause sans la transformer en une lutte de pouvoir. Je soulignai donc que c'était lui qui avait eu l'idée de me faire prospecter la planète à la recherche de Neph, pour commencer. À cet instant, devant une situation dangereuse, il voulait se comporter en père protecteur et jeter Kope en pâture.

— Regarde, repris-je avec calme. Je vais me renseigner sur cette culture, avant de partir. Je m'habillerai de la même manière que les autres femmes. En plus, Kope sera là pour veiller sur moi.

Je regardai Kope, et il hocha la tête, avant de finalement décider de prendre la parole.

— Damas est libérale, pour une ville arabe, n'est-ce pas ?

Il regarda mon père se racler la gorge, conscient qu'il perdait son avantage.

— C'est vrai, c'est une bulle de libéralisme dans un pays conservateur. Mais il y aura quand même

des conservateurs purs et durs et des radicaux qui réproouvent les Occidentaux. Ce n'est pas tout le monde dans cette ville qui voit d'un bon œil que les hommes et les femmes se mêlent les uns aux autres.

Puis, il ferma les yeux et se pinça l'arête du nez entre le pouce et l'index.

À ce moment, Patti tapa sur la table.

— Je sais exactement ce que tu ressens, John. Moi aussi, j'ai peur. Toutefois...

Elle s'arrêta juste assez longtemps pour pousser un soupir de réticence, avant d'affronter mon père de nouveau.

— Mais tu sais aussi bien que moi qu'elle est capable de s'en sortir.

Il grommela.

— Elle a besoin de passer à l'action, et il semble bien qu'elle puisse venir en aide à cette fille en Syrie.

Papa poussa un soupir rauque de défaite. J'échangeai un coup d'œil victorieux avec Kope, consciente qu'il était aussi excité que moi.

— Bon, très bien, dit mon père. Je vais tout organiser. Vous partirez dans cinq jours et vous aurez 48 heures pour la convaincre. Je ne veux pas que vous restiez plus longtemps. Je sais que je vous l'ai déjà dit, mais vous ne devez jamais, quelles que soient les circonstances, transmettre d'informations importantes au téléphone ni par Internet, seulement en personne, quand vous savez que la voie est libre. Ne sortez pas de Damas. De mon côté, j'aurai Sonellion sous surveillance pendant ses déplacements, et si pour une raison quelconque, il rentre plus tôt que prévu, je trouverai un moyen de vous le faire savoir, afin que vous puissiez déguerpir sur-le-champ. Je ne peux vous garantir que vous ne verrez pas de chuchoteur, mais si c'est le cas, essayez de ne pas vous faire repérer. Et cet étui de cheville, comment ça marche ?

Je levai la jambe droite de mon jeans pour lui montrer l'étui en cuir avec sa sangle de velcro contenant la légère poignée d'épée. Je l'avais sur moi en permanence désor-mais, même pendant les fêtes et même si le port du jeans en plein été me donnait vraiment chaud. Quand je prenais une douche, je le laissais sur le bord de la baignoire, à un endroit où je pouvais le voir. Dans un tel étui, les démons ne pourraient pas reconnaître la poignée d'épée.

— Nous savons que les détecteurs de métaux et les appareils à rayons X ne la repèrent pas, mais tu ne peux l'avoir sur toi aux points de sûreté, au cas où on te ferait une fouille corporelle.

— Je trouverai un moyen de la cacher dans mon bagage à main, lui répondis-je.

— Avez-vous vos passeports ? demanda mon père.

Kope et moi confirmâmes que nous les avions.

— Eh bien, il semblerait que vous partiez tous les deux pour la Syrie.

Je poussai un petit cri et battis des mains, tandis que Kope souriait de toute sa fossette.

— Kopano doit prendre l'avion pour Boston dès demain matin, poursuivit mon père, mais il vous reste toute la fin de l'après-midi, alors vous devriez passer ce temps ensemble. Vous pouvez discuter

de stratégie, ou aller voir un film, qu'importe. Il y a des choses dont je dois m'occuper.

Kope et moi échangeâmes un regard surpris. En effet, il ne semblait pas y avoir grand-chose de commun entre le fait de discuter de stratégie et d'aller voir un film, mais je n'avais rien contre l'idée de passer du temps avec Kope. Cependant, il y avait un problème.

— C'est vendredi, lui dis-je, sans avoir besoin d'explicitier.

Mon père croisa les bras sur sa poitrine.

— Ce soir, la plupart des esprits seront au Japon, de sorte que vous pouvez sortir en sûreté. La réunion générale de l'Orient se déroule là-bas, tout comme nous avons notre réunion américaine chaque année. Amusez-vous bien. Soyez sages. Anna, tu pourras le déposer à son hôtel à la fin de la soirée.

Kope et moi nous regardâmes de nouveau. Une soirée de congé sans risque de chuchoteur ? Passer la soirée avec un de mes amis Neph ? Ouais, super !

Patti me fit la bise et serra la main de Kope.

— Amusez-vous bien, vous deux ! nous lança-t-elle.

Je pris mon sac à main, et nous étions partis.

## CECI N'EST PAS UNE SORTIE EN AMOUREUX

Ce n'était pas une sortie en amoureux.

Et pourtant, le fait de pénétrer dans un cinéma avec un garçon m'y faisait en quelque sorte penser, même si je me défendais de cette sensation.

« Il est ton ami. Les amis vont au cinéma ensemble. Jay et toi, vous y alliez très souvent, autrefois. »

En effet. Mais Jay ne s'était jamais entiché de moi comme l'avait fait Kope, jadis.

Quoi qu'il en soit, pour ma part, ce n'était pas de cette manière que je concevais Kope. J'étais encore tout étourdie d'avoir revu Kaidan, et mon cœur était bien trop fragile. En outre, il y avait des choses plus importantes, plus fondamentales que les garçons, auxquelles je devais penser.

Nous étions en face du distributeur automatique de billets, en train de regarder la programmation du cinéma. Kope ne voulait pas entendre parler de comédie romantique, et moi, de films de guerre. Nous optâmes donc pour un film d'aventure et attrapâmes nos portefeuilles au même moment. Il eut un air affligé, quand je pris la carte de crédit de mon père dans mon sac à main et la glissai dans le distributeur, avant qu'il ait eu le temps de le faire.

— C'est mon père qui nous invite, ce soir, lui soulignai-je, tu vois, d'autant plus que c'était sa suggestion. Enfin, ce n'est pas que je ne suis pas contente d'être ici.

Je me raclai la gorge et je sentis la peau de ma poitrine rougir d'embarras à cause de ces paroles si maladroitement. Je pris les billets, et Kope me suivit.

— Allons d'abord nous chercher du maïs soufflé, poursuivis-je. On ne peut pas voir un film sans maïs soufflé. C'est un incontournable, non ?

Il sourit et haussa les épaules.

— Je ne savais pas. C'est la première fois que je vais au cinéma.

Ma mâchoire se décrocha.

— Tu n'es jamais allé au cinéma ?

Quand il fit non de la tête, je le pris par le bras et l'entraînai jusqu'au comptoir.

— Viens, je dois te former.

— Anna !

Ah, zut ! Trois couples du lycée se dirigeaient vers nous. Instantanément, je repris ma personnalité de fêtarde.

— Hé, salut ! leur dis-je.

Je donnai une accolade à chacun d'entre eux, ce qui provoqua des sourires et des rires chez eux, et

même des accès de désir dans les auras de deux des garçons. J'étais tout à fait consciente du fait que je n'étais pas maquillée, tout comme du fait qu'ils ne cessaient de regarder du côté de Kope. Ce n'était pas tous les jours qu'une fille du lycée Cass était vue en compagnie d'un gigantesque et séduisant Africain.

— Je vous présente mon ami Kopano, leur dis-je.

Kope leur fit un signe de tête, et ils le fixèrent.

— Euh... il est originaire du Malawi et il étudie à Harvard.

— Ouah ! s'exclama une des filles.

— Super ! ajouta un des copains.

Et les voilà de nouveau en train de le fixer.

— Alors, quel film allez-vous voir ? leur demandai-je.

J'espérais que ce ne serait pas le même que nous et j'eus de la chance. Ils allaient tous voir la comédie romantique.

— Bon, eh bien, amusez-vous, leur souhaitai-je. Allez-vous au truc d'Ashley, demain ?

Ils se regardèrent les uns les autres, incertains, jusqu'au moment où une des filles me demanda :

— Et toi ?

— Ouais, vous savez bien que j'y serai, affirmai-je avec un sourire.

Ils se regardèrent de nouveau, hochèrent la tête cette fois, et des éclats orange d'excitation illuminèrent leurs auras.

— Oui, bien sûr, on va y aller, me répondit la fille.

S'il y avait une chose que j'avais apprise au cours des sept derniers mois, c'était que les gens populaires n'ont pas besoin de pouvoirs surhumains pour influencer sur la volonté des autres.

— Super. Alors, à demain.

Et nous nous éloignâmes, suivis de leurs regards persistants.

À ce moment, je sentais bien que Kope me regardait, mais je n'étais pas capable de l'affronter immédiatement.

Quand ce fut à notre tour de commander, je demandai un paquet de maïs soufflé format moyen, un cola à la cerise pour moi et un Sprite pour Kope, puisqu'il ne consommait pas de caféine.

— Voulez-vous du beurre dans votre maïs soufflé ? demanda la caissière.

— Oui, répondis-je, juste comme Kope, lui, disait :

— Non.

Nous nous regardâmes l'un l'autre rapidement, moi répondant à nouveau, cette fois non, et Kope, oui. Puis, nous éclatâmes tous les deux de rire, et la caissière leva les yeux au ciel.

— Bon, allez, encourageai-je Kope. Le beurre, c'est *essentiel*. En plus, un peu de gras ne te fera pas de mal.

Et pour lui montrer ce que je voulais dire, je lui pinçai la taille. Tout ce que ma main sentit, ce fut la fermeté de ses muscles, juste avant que son intense regard noisette se pose sur moi. Évidemment, mon

stupide visage se mit à rougir de nouveau. Je retirai la main pour me concentrer sur la caissière.

— Alors, juste un peu, précisai-je.

À noter : je ne pouvais pas toucher Kope en toute innocence comme je le faisais avec Jay. J'avais espéré qu'il ne ressentait plus rien pour moi après tout ce temps, d'autant plus qu'il savait ce que j'éprouvais pour Kai. Mais si je me fiais à son regard brûlant, ça ne semblait pas être le cas. Je sentis un serrement de cœur, car je voulais être amie avec lui sans avoir à craindre de le faire marcher.

Ce fut donc un soulagement de pouvoir nous installer dans la salle à la lumière tamisée quelques minutes plus tard avec le maïs soufflé entre nous. Kope était bien plus poli que moi. J'attaquai le maïs soufflé dès les bandes-annonces, tandis qu'il en prenait des poignées et les mangeait en silence.

Son regard rivé sur l'écran, il me dit :

— Tu es très populaire auprès de tes camarades de classe.

Le maïs soufflé eut tout à coup un goût rance.

— Ouais...

Je m'aperçus qu'il se tournait vers moi.

— Ce n'était pas une condamnation.

Il continua de m'observer comme s'il se sentait mal.

Je pris une gorgée de ma boisson gazeuse pour faire passer toutes ces émotions salées de ma bouche.

— Regarde, le film commence.

Mais son regard attentif demeura fixé sur moi encore un instant.

Le pire, dans cette rencontre avec mes camarades de lycée, était que je *n'avais pas besoin* de mentionner cette fête. C'était devenu une seconde nature. Et cette manière qu'ils avaient de se conformer si facilement à ce que je leur suggérais m'apportait une satisfaction qui me faisait désirer ardemment la culpabilité. J'avais besoin de me sentir coupable. J'avais besoin que mon côté angélique se soulève et équilibre mon côté démoniaque, afin de ne pas perdre toute maîtrise.

Je tentai de ne plus penser à tout ça.

Durant le film, je me plaisais à jeter de furtifs regards vers Kope, qui suivait l'action des yeux sur l'écran géant, pour le voir rire aux passages drôles, avec sa fossette qui lui adoucissait la joue.

Cela me fit me demander s'il arrivait à Kaidan d'aller au cinéma. Est-ce qu'il emmenait les filles dans la rangée du fond, où il faisait noir et où l'on pouvait trouver de l'intimité ? Sur ce, je croisai les bras et les jambes, et me mis à fixer l'écran avec un regard irrité. Il arrive qu'avoir de l'imagination soit un défaut.

Après le film, il sembla que nos états d'esprit purent se détendre dans l'air chaud de la nuit. La voiture était garée de l'autre côté du cinéma.

— Que fais-tu ? me demanda Kope.

Il me montra ma main en train de tenir mon sac, tandis que l'autre était à moitié enfoncée à l'intérieur. Cela devait avoir l'air étrange.

— Oh, répondis-je. Je ne me rendais même plus compte que j'étais en train de le faire. Ça fait partie de ma formation d'autodéfense.

Et je sortis la bombe lacrymogène rose vif de mon sac.

Kope eut un petit sourire.

— Je suis content de constater que tu es prête à nous protéger.

Il avait dit ça en plaisantant, comme s'il pensait que j'en serais incapable.

Je m'arrêtai en plein milieu de l'aire de stationnement et me tournai directement vers lui. Il n'y avait personne. Je me sentais en forme, après toute la tension dans le cinéma et ma boisson gazeuse géante. Il aurait mieux valu ne pas le taquiner, je m'en rendais bien compte, mais je voulais que nous soyons amis, et les amis s'amuse ensemble.

— Ne penses-tu pas que je suis capable de me battre, hein ? Allez, amène-toi ! le défiai-je.

Ses sourcils noirs se rejoignirent, tant il fut surpris, et il eut un petit rire.

— En public ?

— Et alors ? Il n'y a personne.

— Mais l'asphalte est rugueux. Je ne veux pas te faire mal.

Je posai les mains sur les hanches et commençai à me moquer de lui.

— N'importe quoi. Tu as peur d'une fille. Je vois de quoi il s'agit.

Bon, je ne le forcerais pas à jouer le jeu, s'il ne voulait pas. C'était une mauvaise idée, de toute manière.

Je mis la main dans mon sac pour y prendre les clés et déverrouiller la voiture. Pendant cette seconde de distraction, Kope se jeta sur moi. Je poussai un cri, tandis qu'il me paralysait les bras derrière le dos, sans même avoir à faire beaucoup d'effort, pendant que moi je me tortillais. La prise qu'il utilisait sur moi me semblait différente de celle de mon instructeur, de sorte que pendant un instant, je fus dans tous mes états, à déterminer comment j'allais m'en sortir.

Je décidai de lui écraser le pied. Son grognement de douleur montra qu'il ne s'y attendait pas, et il s'écarta un peu pour se protéger. Je fis un mouvement de tête vers l'arrière pour le frapper, mais comme son visage était de côté, je pus seulement lui attraper la mâchoire, et mon coup manqué le fit rire de nouveau. Alors, je me penchai vers l'avant en utilisant mes hanches pour le déséquilibrer, avec succès. Ce fut comme s'il s'écroulait sur mon dos, et il dut baisser les bras pour se redresser en s'agrippant à ma taille. À ce contact plus intime, avec son souffle dans mon oreille, je me sentis figer. Houla, on ne jouait plus.

Ce fut à ce moment mal choisi qu'une voix d'homme à l'accent du Sud se fit entendre près de nous.

— Hé ! Lâche-la !

Les bras de Kopano me laissèrent aller instantanément, et il s'éloigna de moi. Deux garçons d'une vingtaine d'années se tenaient là, l'air mauvais. Kope les mesura l'un et l'autre du regard .

— Tout va bien, dis-je aux deux garçons, encore essoufflée. Il est... mon ami.

Leurs regards se durcirent, comme s'ils pensaient qu'ils étaient en train de se faire avoir.

— On était juste en train de s’amuser, ajoutai-je pour les rassurer.

— Oui, ajouta Kope avec son accent prononcé. La lutte nous amuse.

« La lutte nous amuse ? »

Ce n’était pas le moment d’éclater de rire, mais un petit gloussement s’échappa du fond de ma gorge, et je me retrouvai pliée en deux, incapable de me retenir. Les garçons eurent un regard ébahi en raison de mon fou rire soudain et de leur constatation que Kope n’était pas américain. Je tentai de leur parler, mais je fus seulement capable de bredouiller en remuant la main. Les garçons hochèrent la tête comme si nous étions fous.

— N’importe quoi !

L’un des garçons fit même un geste du poignet, pour indiquer qu’il ne fallait plus s’occuper de nous.

— Ce sont des malades...

Ils partirent, et Kope se mit lui aussi à rire.

Je le pointai du doigt en répétant :

— « Malade ».

— Qu’est-ce que j’ai dit ?

Il leva les mains.

— Que la lutte m’amusait.

— Arrête ! bégayai-je en riant encore plus. Tu es fou. Et avant qu’ils arrivent, j’étais sur le point de te casser la gueule.

— Ce sera pour la prochaine fois, m’avertit-il en se dirigeant vers la portière côté conducteur pour me l’ouvrir.

En montant dans la voiture, je remuai la tête, et il ferma la portière avec un grand sourire. J’étais encore en train de ricaner sur la route du retour, après l’avoir déposé à son hôtel.



## DAMAS

Après avoir fait beaucoup de recherche culturelle, Kope et moi décidâmes de rester au même hôtel, mais de faire comme si nous ne nous connaissions pas, pendant notre voyage. Si certains quartiers de Damas étaient accueillants pour les touristes, il valait mieux demeurer prudents et ne pas prendre de risque.

Tandis que j’attendais à l’extérieur de l’aéroport de Damas que Kope ait franchi la douane, je décidai de m’assurer que mon voile était bien en place sur ma tête. C’était Patti qui avait acheté ce joli foulard noir aux fleurs ivoire, et ensemble, nous avons appris comment le disposer sur ma tête et le glisser dans le col de mon chemisier de manière à ce que seul mon visage soit visible.

Je gardai mon sac près de moi, soulagée qu’il ait traversé la douane sans être fouillé. Je n’osais pas voyager sans la poignée d’épée, qui, à cet instant, était glissée dans un gros sac de bonbons enveloppés individuellement. Nous avons même collé des bonbons tout autour et recollé le sac de bonbons de manière à ce qu’il ait l’air de n’avoir jamais été ouvert.

Tout comme l’aéroport d’Atlanta, celui-ci était grouillant de monde. Certains portaient des turbans et des djellabas, tandis que d’autres portaient des vêtements griffés très chic. Les auras étaient un mélange d’orange et de gris, toute une variété d’anxiété et d’angoisse liée aux voyages. Dans l’air, on pouvait sentir l’odeur des mets relevés mélangée à celle des gaz d’échappement. Et sur la promenade, il y avait des bannières avec des inscriptions en arabe, incompréhensibles pour moi.

Le lendemain matin, Kope serait responsable de changer de l’argent pour nous deux. Une fois que je fus certaine qu’il avait franchi la douane, je hélai un taxi.

Nous avons choisi un hôtel de moyenne gamme à proximité de la vieille ville, à quelques minutes à pied du domicile du duc Sonellion et de sa fille, Zania. Une fois dans ma chambre, je déposai mon sac et folle de joie, je me laissai tomber sur le lit. Dans un premier temps, je passai les doigts sur la luxueuse tête de lit rouge et sur l’édredon doré avant de déployer mon ouïe surnaturelle vers l’autre angle de l’hôtel où Kope avait été envoyé. Je savais que de son côté, il serait aussi à l’écoute.

— Kope ?

— Je suis là, me répondit sa voix calme et profonde.

— À quelle heure devrait-on partir, demain matin ?

— On se rencontre dans la cour de l’hôtel à 9 h 30.

— D’accord, à... Oh, zut !

Je pressai la main contre ma bouche et me laissai retomber sur le lit, me cognant la tête contre le

rebord en bois de la tête de lit. Un démon venait tout juste de s'élançer dans la chambre et flottait alors en face de mon visage. Je sentis un accès de peur me traverser la poitrine. Cet esprit était sombre et étrange, avec des traits de félin effrayants. Je gardai la bouche fermée, respirant bruyamment par le nez.

Me montrer trop effrayée risquait de me donner un air coupable, alors je relevai le menton et le regardai droit dans ses yeux perçants.

— Que veux-tu ?

À l'observer, dans l'attente d'une attaque quelconque ou d'un message menaçant, je m'aperçus qu'il m'était familier. Mais je pouvais seulement penser que nous nous étions fait prendre, avant même d'avoir pu commencer notre mission. Les coins de la bouche du démon se relevèrent, révélant des dents pointues. Mais s'il tentait de grogner de manière enragée, il y avait quelque chose qui ne marchait pas. En effet, et on aurait plutôt dit... le sourire d'un être qui n'aurait absolument pas l'habitude de sourire. Ce fut à ce moment que je le reconnus : c'était Azaël, un allié. Je ne l'avais pas vu depuis six mois.

*Je vais prévenir Bélial que vous êtes arrivés sains et saufs.*

À peine son message rauque avait-il eu le temps de s'infiltrer dans mon cerveau qu'il était parti, volant à toute vitesse à travers le mur jusqu'au cœur de l'hôtel.

Je frissonnai. Mon père ne pouvait-il pas leur apprendre à frapper avant d'entrer ? Ou alors, à faire n'importe quoi de moins angoissant que de voler en piqué juste devant mon visage, quand je ne m'y attendais pas ?

Je me redressai, me souvenant soudain que ma conversation avec Kope avait été interrompue durant mon accès de panique momentané. Mais une fois que j'eus déployé mes sens jusqu'à sa chambre et que je l'eus appelé, il n'y eut pas de réponse. Je déployai mon ouïe en direction du couloir et le trouvai à ma porte. Je sautai du lit et le laissai entrer. Les yeux écarquillés, il procéda à une inspection rapide de ma chambre avant de m'examiner en détail.

— Tout va bien, murmurai-je. C'était un des alliés de mon père pour s'assurer que nous étions bien arrivés.

— C'est un allié de Bélial, ça ? dit-il en pointant en direction du mur.

— L'as-tu vu ?

— Oui, je l'ai vu. Est-ce que tu l'as reconnu ? me demanda Kope avec une stupeur inhabituelle dans la voix.

— Au début, non...

Puis, je me grattai la tête avec embarras.

Nous nous regardions, proches l'un de l'autre, sans qu'un de nous deux ose prononcer à haute voix le nom ou le titre du démon : *le messenger personnel de Lucifer*.

Aux dires de tous, Azaël était mieux vu en enfer que tout autre démon, et pourtant, mon père avait confiance en lui. Kope et moi restâmes sans bouger encore un moment, unis dans la peur, mais aussi

convaincus que mon père savait ce qu'il faisait. Enfin, c'était à espérer ; sinon, nous aurions de gros problèmes.

Dans un moment d'affection, Kope leva la main pour la poser sur mon épaule. Sa paume était si chaude que je tressaillis presque. Il la retira et haussa les sourcils en reculant d'un pas.

— Je suis désolé, dit-il, les yeux baissés.

« Hein ? »

— De quoi ?

— Je ne devrais pas te toucher quand nous sommes seuls comme en ce moment.

Il semblait être sur le point de perdre le souffle.

— Nous sommes amis, Kope. Les amis se réconfortent.

J'aurais vraiment souhaité qu'il ne fasse pas une montagne de tels détails. Ça me faisait me sentir mal.

La fatigue lui tirait les yeux.

— Dors bien, Anna.

Je hochai la tête, sans savoir vraiment quoi lui répondre. Il s'arrêta un instant à la porte pour écouter dans le couloir. Je pouvais encore sentir la chaleur brûlante de sa main sur mon épaule, lorsque je me mis au lit.

À 9 h 30, j'attendais Kope dans la pittoresque petite cour de l'hôtel, où poussaient des plantes grimpantes. L'air chaud bourdonnait de vie. La seule chose qui me paraissait à peu près comparable était la sensation que j'avais éprouvée dans la réserve autochtone au Nouveau-Mexique. Il y avait dans ce cadre trop de mystère et d'histoire pour que ce soit compréhensible. En effet, nous nous trouvions dans la plus vieille ville connue au monde qui soit encore en activité et habitée. Aussi ancienne que Babylone, qui avait disparu depuis si longtemps.

J'aperçus Kope en train de se diriger vers moi, l'air séduisant dans un pantalon noir et une chemise grise toute fraîche, dont le premier bouton était ouvert. Il me glissa quelque chose dans la main, quand il me croisa : c'étaient des espèces avec, au milieu, un petit couteau.

Je fis non de la tête et je lui rendis le couteau.

— Je ne veux pas être armée quand je vais la rencontrer, lui murmurai-je.

Il serra les lèvres en signe de désaccord, mais finit par ranger le couteau dans sa poche et par me donner un petit paquet.

— Du houmous sur du pain sans levain, m'expliqua-t-il, avant de se mettre en route.

Miam. Je mangeai tout en le suivant et en gardant une certaine distance entre nous. Les principales artères, usées, étaient asphaltées de manière grossière et s'effritaient de part en part, ce qui ajoutait à l'attrait vieux monde de la ville. Je passai à travers le souk, un marché très animé au-dessus duquel brillait le soleil. Partout, des enfants jouaient et criaient. Des boutiquiers interpellèrent les clients avec des voix pleines d'énergie et firent des gestes amples, tandis qu'ils négociaient. Au contraire de bien d'autres villes très peuplées, les auras que je distinguai dans le souk étaient agréables.

À l'extérieur du marché trépidant d'activités, je me trouvai à l'un des points les plus importants de la ville, en face d'un mur datant de l'époque romaine qui bordait le quartier de la vieille ville. Ma peau picotait d'émerveillement. L'apôtre Paul avait marché sur le sol même sur lequel je me tenais alors. D'ailleurs, le poids léger de la poignée d'épée contre ma cheville me rappelait son ange gardien, Leilaf. Le fait de me trouver là rendait tout cela réel.

Zania habitait à l'extrémité d'une étroite rue pavée, bordée de chemins de terre sèche passant entre les maisons de luxe à deux étages. Je regardai les balcons avec leur belle ferronnerie qui surplombaient le chemin. Les portes et les fenêtres étaient en bois sombre huilé. Tandis que je m'approchais de la toute dernière maison à ma gauche, je sentis mon estomac se nouer. Je m'arrêtai devant la porte voisine et déployai mon ouïe chez Zania, pour sonder chaque pièce en détail, mais sans rien trouver. Je frappai à la porte et regardai par-dessus mon épaule en direction de Kope, qui se trouvait plusieurs maisons derrière moi et qui passait inaperçu, penché pour relacer une de ses chaussures.

Après plusieurs minutes d'attente, j'allai sur le côté de sa maison, qui était adjacente à une espèce de magasin. Il devait être fermé, car on ne voyait personne dans l'étroite ruelle. Peut-être Zania était-elle en train de faire des courses à l'un des souks ? Je regardai distraitement vers une de ses fenêtres en me demandant combien de temps il nous faudrait attendre avant qu'elle rentre. À ce moment, je vis une ombre croiser mon reflet dans la vitre et je fus attrapée par-derrière, quelque chose de froid et tranchant sur ma gorge. Mis à part le bruit que fit mon souffle coupé et mon cœur qui se mit à battre à toute vitesse, je n'émis aucun son ni ne fis aucun geste.

Une femme, la voix pleine de violence, s'adressa à moi en arabe, avant de serrer davantage sa prise autour de mes épaules.

« Moi aussi, je suis enchantée de faire ta connaissance, Zania. »

Je savais comment me débarrasser de sa prise, mais je voulais me montrer pacifique avec elle. J'aurais voulu la regarder, mais elle m'avait tournée contre le mur en ciment.

— Je suis désolée, murmurai-je, dans l'effort de ne pas bouger les mâchoires. Arabe, non.

— Qui t'a envoyée ? me demanda-t-elle dans un anglais à l'accent très fort.

La pointe acérée du couteau pénétra davantage dans ma peau, et je grimaçai en la sentant ouvrir ma chair.

— Je ne suis pas...

Un bruit de bagarre me coupa la parole, et soudain, je n'eus plus ses bras autour de moi. Un son métallique retentit, quand son couteau heurta la rue pavée. Je me retournai immédiatement et vis Kope retenir une grande et mince jeune femme. Kope mit un bras autour de la taille de Zania, pour plaquer ses bras contre ses flancs ; et il posa son autre bras sur la bouche de la femme. Un hijab noir à fleurs rouges avait glissé de sa tête pendant l'altercation, et ses cheveux noirs lui tombaient sur le visage. Elle se débattait, mais il la tenait serrée. Je levai les mains et la regardai droit dans ses yeux brun foncé. Elle semblait avoir mal, et je jetai un regard inquiet en direction de Kope.

— Je ne lui fais aucun mal, m’assura-t-il. Elle est effrayée.

« Pétrifiée, oui... »

— Zania, implorai-je, je t’en prie, n’aie pas peur de nous. Je m’appelle Anna, et voici Kopano. Nous ne te voulons aucun mal. Nous sommes venus pour te parler, car nous savons que Sonellion est absent ; il n’a aucune idée que nous sommes ici. Tu es en sécurité avec nous. J’ai des choses importantes à te dire. Resteras-tu calme, si Kopano te lâche ?

Elle répondit par un non catégorique, puis Kope poussa un petit cri et retira sa main de ses dents. Il la tenait toujours serrée, et elle se mit à déverser sur nous une série d’insultes en arabe et finit avec un « allez au diable ! » en anglais. Voilà qui allait être plus compliqué que je l’espérais. Dans l’attente, je me penchai pour ramasser le couteau.

— Écoute-moi, Zania, je t’en prie. Je sais que tu te sens menacée, alors je vais te redonner ton couteau, et Kopano va te lâcher. Je veux que tu aies les moyens de te défendre. Moi, je ne suis pas armée, je te le jure. Nous voulons seulement te parler. Nous sommes comme toi. Nous n’avons aucune loyauté envers les ducs.

À vrai dire, j’étais armée de la poignée d’épée, mais elle pouvait seulement être brandie contre les démons.

Zania respirait violemment par le nez, tandis que je m’avançais doucement pour lui glisser le couteau dans la main. Soudain, une pensée horrible me traversa l’esprit, et je lui serrai la main.

— N’essaie pas de blesser Kopano, quand il te lâchera, ou alors tu vas avoir affaire à moi. C’est un homme bon.

— Les hommes bons, ça n’existe pas, grogna-t-elle.

— Si, ça existe. Et tu pourras le constater par toi-même, dès que tu lui en donneras la possibilité.

— Dis à ton homme bon de me relâcher dos à la rue.

— D’accord, mais ne t’enfuis pas.

Je lui montrai à quel point j’étais désespérée qu’elle coopère avec nous en restant près d’elle encore quelques secondes. Puis, je laissai sa main et reculai d’un pas, avant de faire un signe de tête à Kope. Il la retourna et la laissa aller ; ensuite, il vint rapidement se ranger à côté de moi. Zania, elle, se tourna et nous fit face, légèrement penchée, ses yeux se déplaçant de tous côtés, comme si elle s’attendait à ce que nos mauvaises intentions se montrent à cet instant. Son hijab pendait comme un capuchon. Elle l’arracha de son col et le jeta par terre. Elle avait l’air d’une princesse guerrière. Kope se racla la gorge.

— Peut-être que ma présence est un obstacle.

En effet. Il était clair que les hommes lui posaient problème. Je hochai la tête et observai Zania, mais son regard restait sur lui. Il avança doucement d’un pas, et elle brandit le couteau dans sa direction.

— Il faut que je te croise, Zania, l’avertit-il de sa voix douce et profonde. Je vais longer le mur.

Ils se contournèrent l’un l’autre, le long du mur, à moins d’un mètre entre eux, en se surveillant

mutuellement. Elle suivit chacun de ses mouvements, jusqu'à ce qu'il l'ait dépassée et qu'il ait disparu de sa vue. Toujours le dos contre le mur, elle tourna la tête vers moi.

— Je ne suis pas stupide. Je sais qu'il reste près de nous.

— Oui, tu as raison. C'est mon ami, et il veut que je sois en sécurité. Toutefois, il ne se mêlera pas à notre conversation, à moins que tu ne tentes de me blesser.

À ce sujet, je levai la main jusqu'à l'endroit sous mon menton qui était encore sensible et humide de sang, mais qui guérissait rapidement. L'adrénaline m'empêchait de ressentir quoi que ce soit, mais en baissant la tête, je vis une tache de sang sur mon chemisier. Voilà qui allait probablement m'attirer une attention inopportune lorsque je retournerais à l'hôtel.

— J'aurais peut-être besoin de t'emprunter un chemisier, lui dis-je en essayant de lui sourire. Veux-tu que nous discussions ici, ou veux-tu aller ailleurs ?

Sa respiration s'était enfin calmée, mais elle me regardait toujours avec prudence.

— Tu peux entrer, mais pas lui.

— Bon, d'accord, lui répondis-je. Merci.

Le couteau à la main, elle me fit signe de passer devant elle. Une fois que j'eus tourné le coin de la maison, Kope avait disparu de notre vue.

— Entre, m'invita-t-elle.

La porte n'était pas verrouillée, de sorte que je pus l'ouvrir. À l'intérieur, elle la referma rapidement et la verrouilla, avant de regarder par la fenêtre qui se trouvait sur le côté et de me faire signe de passer dans un petit salon. Je saisis du regard tout cet étalage de couleurs et de motifs, depuis le tapis persan multicolore et les rideaux dorés, jusqu'aux boiseries artisanales des meubles. Prenant place sur une chaise très ornée, je passai les doigts sur l'épais coussin à glands bordeaux et jaune, puis sur le dessus de la table en mosaïque qui se trouvait à côté de moi. Je levai alors la tête et j'aperçus Zania en train de m'observer à l'autre extrémité de la pièce, le couteau toujours à la main. Ce fut seulement à ce moment que je remarquai la large bande foncée de dépendance sous son insigne noir, comme si elle pressait toute vie hors d'elle.

— Voudrais-tu venir t'asseoir avec moi ? lui demandai-je.

Sans me répondre, elle se déplaça avec grâce jusqu'à une espèce de coffret en bois dont elle souleva le couvercle et qui se révéla être un bar. Elle se versa un peu d'un liquide ambre foncé et l'avala, le couteau passant dangereusement à côté de ses yeux. Puis, elle se versa un nouveau verre et me regarda. J'étais si tendue que j'allais presque craquer.

— Veux-tu un verre ? M'offrit-elle.

Oui. Mais j'attendis un instant.

— N... non, merci.

— Non ?

Juste un verre ! Que faire dans une telle situation ? J'étais déjà tendue, mais j'avais vraiment envie de ce verre. Comme si elle sentait mon débat intérieur, elle me sourit tout en sirotant son deuxième

verre.

— Bon, d'accord, murmurai-je. Peut-être...

À ce moment, Zania se redressa et eut l'air de regarder au loin.

— Il a sifflé ? Pourquoi a-t-il sifflé ? Est-ce un signal à quelqu'un d'autre ?

— Qui ? Kope ? Ah...

Je me laissai glisser un peu sur ma chaise. J'étais donc officiellement la seule Neph qui n'utilisait pas en permanence son ouïe superpuissante pour écouter aux alentours.

— Non, c'est pour moi qu'il siffle, pour me dire de ne pas boire.

Je me détendis un peu. Kope n'aurait pas sifflé sans raison. S'il me recommandait de ne pas boire, c'est qu'il valait mieux que je suive son conseil. En effet, sans doute que deux filles ayant un faible pour l'alcool et une bouteille pouvaient constituer une combinaison explosive. De plus, j'avais une mission à remplir et une période de temps limité pour le faire.

Mais l'air outré de Zania me montra qu'elle voyait les choses d'un autre point de vue.

— Il t'interdit de boire, et tu lui obéis. Pourquoi ?

— Non, tu ne comprends pas.

Je déglutis avec difficulté.

— Il ne m'*interdit* rien du tout... il se soucie seulement de moi. Il sait que... je me laisse emporter quand je ne suis pas prudente.

Elle soupira, dégoûtée, se versa un nouveau verre, puis elle s'assit sur une chaise en face de moi, à l'autre extrémité de la pièce, le couteau toujours sur ses genoux. Nous nous observâmes ainsi toutes deux à distance.

— Je me souviens de toi, dit-elle, et des anges. Je croyais que les ducs avaient l'intention de me tuer, ce soir-là.

— Moi aussi, je pensais que le sommet était à mon sujet, dus-je reconnaître en me demandant si chaque Neph avait craint d'en être la cause, avant de se sentir soulagé, une fois Gerlinda désignée.

— Tu aurais dû te taire, ce soir-là, poursuivit-elle.

C'est bien ce qu'on m'avait reproché. Je laissai échapper un petit soupir.

— Puis-je te poser une question personnelle... au sujet de ton péché et de la manière dont il se manifeste ? lui demandai-je. Je veux dire... Ressens-tu de la haine envers les gens en général ?

Elle haussa un sourcil, et je me tortillai sur ma chaise.

— Je déteste les hommes.

Ses yeux se dilatèrent, quand elle se mit à parler librement de son péché. Elle roula le couteau entre ses paumes, ce qui me frappa, car Kaidan avait l'habitude de faire la même chose.

— Les hommes sont vaniteux et égoïstes. Tous. Quand je les vois se battre et se blesser les uns les autres, ça me donne du plaisir. Je voudrais tellement qu'ils s'éliminent mutuellement ; j'en serais débarrassée.

Zania s'essuya la bouche et guetta ma réaction. J'avalai ma salive et me raclai la gorge.

— Connais-tu mon père, Béliat ?

— Je ne l'ai jamais rencontré. Mais je connais son péché.

Elle leva son verre et le vida.

— Comment fais-tu pour refuser si facilement le verre que je t'ai proposé ?

— Ce n'est pas facile.

Non, pas du tout. En fait, avant le sifflement de Kope, j'étais en train d'essayer de me persuader de l'accepter, sous prétexte que *ne pas* en prendre un équivaldrait à refuser l'hospitalité de Zania. Bien sûr, dans une telle situation, le mot clé était « un ». Or, la modération et moi n'allions pas bien ensemble.

— J'ai plus de difficulté avec les drogues, dus-je reconnaître. Ce qui m'aide, c'est que mon père ne me force pas à travailler, de sorte que la plupart du temps, je fais seulement semblant. Ça me facilite la tâche, car de cette manière, je n'ai pas à combattre ma dépendance.

Son bras, à moitié levé, se figea, tandis qu'elle examinait mon visage avec incrédulité.

— Ma vie est très différente de celle des autres Nephilim, Zania. J'ai bon espoir qu'au cours de notre existence, tous les Nephilim auront la possibilité de cesser de travailler.

— C'est impossible, murmura-t-elle d'une voix rauque.

Je me contentai de sourire. Tout était possible.

Nous passâmes trois heures à discuter, mais Zania ne voulut pas s'engager à nous aider. Même après que je lui eus montré la poignée d'épée, je ne crois pas qu'elle m'ait crue ni fait confiance. Je ne savais pas comment m'y prendre pour faire mes preuves en deux jours. Elle refusa d'être vue en public en ma compagnie, quand je l'invitai à dîner ; et elle refusa catégoriquement de voir Kope ou de lui parler.

À un moment, l'appel à la prière se fit entendre à travers les haut-parleurs disposés à l'extérieur — faisant résonner au-dessus de la ville un émouvant chant en arabe. J'avais appris quels étaient les moments de prière des musulmans et j'avais entendu l'appel matinal avant de quitter l'hôtel. Zania ne sembla pas s'en rendre compte.

— T'arrive-t-il de participer à la prière ? lui demandai-je, curieuse.

Elle haussa les épaules.

— Quand je suis en public, j'exécute les mouvements voulus, comme les autres femmes respectables. Mais pas quand je suis chez moi.

Et elle prit une nouvelle gorgée.

Elle but beaucoup pendant ces trois heures, à tel point que je ne savais pas comment elle pouvait garder toute sa tête. Enfin, elle m'apporta un de ses chemisiers pour que je puisse me changer, puis elle m'indiqua qu'il était temps que je m'en aille.

— Pourrait-on en reparler plus tard ? lui proposai-je. Une fois que tu auras eu le temps d'y réfléchir ?

— Je ne crois pas que ce sera nécessaire.

Elle se tenait près de la porte, la main sur la poignée. Une terrible sensation d'échec se répandit en moi.

— Que fais-tu aujourd'hui ?

Désespérée, je tentai de m'accrocher à quelque chose.

— Et ce soir ?

— Je travaille, évidemment. Il a l'habitude d'envoyer des esprits maléfiques pour me surveiller quand il est en voyage, de sorte que je dois toujours travailler. Et maintenant, tu dois t'en aller.

Elle ouvrit la porte et redressa les épaules avant de me regarder. Je sortis et me retournai pour lui dire au revoir, mais elle me ferma la porte au nez. Je restai un instant sans bouger, toute tremblante. Que pouvais-je faire de plus ? Tout en baissant la tête pour regarder la chaussée pavée, je repassai par où nous étions venus. Quand je sentis finalement Kope sortir d'une ruelle et me suivre, j'étais en train de me mordre l'intérieur des joues, la tête toujours baissée. J'avais envie de pleurer ou de donner un coup de pied dans quelque chose.

Pour me mettre encore de meilleure humeur, je faillis me faire renverser par une voiture, car je crus voir Kai et je m'arrêtai en plein milieu d'une intersection. Dans cette ville, les piétons n'avaient absolument pas la priorité. Le garçon qui se trouvait sur le trottoir était exactement de la même taille et de la même stature que Kaidan, mais quand il tourna son visage au son du klaxon, je ressentis une absurde sensation de déception. J'eus tout juste le temps de m'ôter du chemin. J'avais la tête en compote.

Derrière moi, tandis que nous nous approchions de l'hôtel, j'entendis la voix de Kope.

— Tu t'en es bien sortie. Il y a beaucoup de choses auxquelles elle doit réfléchir. Ce soir, nous la suivrons pendant qu'elle travaille. Nous aurons peut-être une nouvelle occasion de lui montrer que nous ne lui voulons aucun mal.

— D'accord, acceptai-je, désireuse de m'accrocher à son optimisme.

Ce soir-là, le soleil venait de se coucher, quand nous nous approchâmes de la rue où habitait Zania. Grâce à mes facultés spéciales, je pus entendre le froissement de vêtements et le tintement de verre à l'intérieur de sa maison. Quand elle en sortit, elle resta un moment sur le seuil. Kope et moi demeurâmes sans bouger dans un chemin où elle ne pouvait pas nous voir. Nous attendîmes jusqu'au moment où elle eut tourné au coin opposé de la rue, avant de la suivre. Comme il y avait d'autres personnes dans les rues, nous espérions qu'elle n'entendrait pas nos pas.

Après avoir marché 10 minutes, nous nous retrouvâmes devant le restaurant pour touristes dans lequel Zania se trouvait alors. Kope attendit à l'extérieur, tandis que je jetai un coup d'œil par la fenêtre. Elle s'était rendue dans le bar, séparé de la salle à manger par une grande piste de danse. La plupart des clients étaient des jeunes dans la vingtaine.

Puisque l'heure du repas était passée, la partie du restaurant où l'on pouvait s'asseoir était peu éclairée, ce qui lui donnait l'atmosphère d'un bar ou d'une boîte de nuit. Il n'y avait pas encore foule, mais il y avait suffisamment de gens pour que nous ne nous fassions pas remarquer. Je fis signe à

Kope de me suivre à l'intérieur, et nous prîmes place à une petite table au fond de la salle. Dans un moment de paranoïa, je me demandai si le fait de m'asseoir avec Kope allait attirer l'attention sur nous, mais personne ne nous remarqua.

Une serveuse se présenta, et nous commandâmes tous les deux un de ces thés pour lesquels la ville est réputée, même si tout mon corps avait terriblement envie de quelque chose de plus fort. Quand elle s'éloigna, je déplaçai l'arrangement floral et le menu des boissons au bout de la table, de manière à ce qu'ils nous cachent. Kope, lui, était assis de biais, afin que Zania ne puisse pas voir son visage. Quand elle se tourna dans notre direction, je baissai rapidement la tête. Elle était en train d'étudier une table à laquelle des hommes étaient installés, à l'autre extrémité du bar.

La salle se remplit rapidement de fumée de cigarette qui me chatouillait les poumons et me brûlait les yeux. Je dus contracter ma vision pour pouvoir la focaliser. Ce que je remarquai alors était troublant. En effet, les quatre hommes installés à cette table n'étaient pas comme les autres clients. Alors que la plupart des hommes qui se trouvaient dans la boîte avaient un style digne de paraître sur la couverture du magazine *GQ*, les cheveux bien coiffés avec du gel, la barbe taillée et bien définie sur leurs mâchoires, et qu'ils étaient occupés à discuter, à rire, à danser et à boire, avec des auras pleines de couleurs, ce n'était pas le cas des quatre hommes auxquels Zania s'intéressait.

Ils portaient des cafetans noirs et avaient des barbes touffues. Ils ne buvaient pas et ils semblaient tenir une conversation sérieuse. L'un d'eux en particulier remarqua l'intérêt de Zania, et immédiatement, son aura se troubla. Elle sourit coquettement et renvoya ses cheveux vers l'arrière en détournant les yeux comme si elle avait été mal à l'aise d'avoir été surprise en train de le regarder. Il baissa la tête, déplaça sa chaise, puis l'observa de nouveau. Juste à ce moment, elle se caressait légèrement le cou du bout des doigts. Il semblait que Zania soit une experte quand il s'agissait de transformer les gestes en apparence les plus anodins pour les charger de sens.

Les émotions de cet homme devinrent survoltées, tourbillonnant autour de lui, d'un noir dangereux avec des accès de rouge, tandis que Zania se mordillait la pulpe du pouce. En réalité, ce type faisait peur. De tous les hommes qui étaient présents, c'était celui duquel je me serais tenue le plus éloignée. Son regard allait de gauche à droite, tant il était mal à l'aise. Mais Zania, elle, ne semblait pas du tout effrayée.

Régulièrement, Kope se déplaçait juste assez sur sa chaise pour pouvoir observer la scène. Je devais faire une drôle de tête à ce moment précis, car il se tourna brusquement pour voir ce qui se passait. Au bout d'un moment, il se tourna de nouveau vers moi, et nous nous regardâmes, tous les deux également inquiets. Zania était une bonne travailleuse. En effet, de tous les hommes dans la salle, elle avait choisi le seul qui s'enorgueillissait probablement d'être pur. Or, dans la mesure où elle pourrait s'en mêler, ses mœurs seraient bafouées ce soir-là, et l'opinion qu'il aurait sur les femmes n'aurait jamais été plus mauvaise.

L'homme ne tentait d'ailleurs même plus de l'ignorer. Il la regardait alors directement, avec un mélange de désir et de haine, perdu dans un brouillard rouge et gris. Finalement, ses compagnons

firent le lien, regardant tantôt lui, tantôt Zania, qui s'était détournée pour finir son verre. Ces hommes parlaient à voix basse, en arabe, et de manière passionnée. Kope prit son cellulaire et y nota quelque chose, avant de me le tendre.

« Il dit qu'elle est une femme démoniaque. Ils sont d'accord qu'il faut lui donner une leçon. »

Effrayée pour elle, je retins ma respiration et attendis de voir ce qui allait se passer. Avec un dernier regard sensuel dans la direction de cet homme plein de haine, Zania se laissa glisser de son siège et traversa la foule des danseurs d'un pas nonchalant vers la sortie. Celui-ci se leva pour la suivre. J'aurais aimé croire qu'à cet instant, elle était en train de rentrer chez elle au pas de course, mais quelque chose me disait que Zania se laissait fréquemment donner des leçons. Enfin, peu importe ce qui arrivait d'habitude, il n'était pas question que ça arrive ce soir-là. D'après le regard dur de Kope, il était d'accord avec moi. Je laissai un peu d'argent sur la table, et nous nous levâmes pour les suivre.

À l'extérieur de la boîte de nuit, on pouvait emprunter deux directions. L'une menait à de nombreux groupes de gens et à une vie nocturne trépidante, l'autre vers la périphérie de la ville, où tout était calme et sombre. Ce fut de cette direction que nous parvint le bruit étouffé des cris de douleur d'une femme. Nous nous dépêchâmes, dans l'effort de ne pas attirer l'attention sur la ruelle vers laquelle nous nous dirigions. Nous contournâmes le coin sombre de la ruelle juste à temps pour voir l'homme en train de gifler Zania, et ce, à deux reprises.

Une telle gifle au niveau de la tempe aurait renversé n'importe qui, mais il la tenait par son chemisier déchiré, qui, ouvert, révélait une tache de sang en haut de son soutien-gorge blanc. Est-ce qu'il... l'avait *mordue* ? Quand il déchira le bouton de son pantalon noir, l'air me manqua.

Puis, tout se produisit très rapidement. Kope s'élança, se jeta sur l'homme et lui fracassa le visage contre le mur avec un claquement. Zania, elle, tomba par terre. Je courus la rejoindre et m'accroupis pour poser sa tête sur mes genoux. Son regard était vacillant.

— Tu es en sécurité, lui dis-je.

Son haleine alcoolisée parvint jusqu'à moi, tandis que je lui caressais les cheveux. Je sentis tout mon corps se contracter d'un besoin avide. Je fis de mon mieux pour ne pas en tenir compte et veillai à ne pas toucher la marque de coups ensanglantée qui grossissait sur sa pommette.

Kope tenait l'homme avec le bras dans le dos, et tous deux discutaient en arabe sans aménité. L'homme semblait être en train de plaider sa cause, mais Kopano n'acceptait aucun de ses arguments.

— Un homme de Dieu ne fait pas couler le sang d'une femme parce qu'elle l'a séduit, grogna Kope en anglais.

Il y avait tant de fureur dans sa manière de se tenir que je m'arrêtai un instant pour l'observer et me demander s'il serait capable de retenir son envie de passer sa colère sur cet homme.

L'homme aboya une réponse pleine de haine et cracha sa salive sanguinolente sur le bas du mur.

— Parle-t-il anglais ? demandai-je à Kopano.

— Oui, me répondit-il.

Ça tombait bien. Il fallait que je me débarrasse de cet homme immédiatement, sans quoi la colère de Kope ne ferait qu'augmenter. Je m'adressai à lui durement.

— Vous allez partir immédiatement, sans essayer de nous suivre ou de nous faire du mal de quelque manière que ce soit.

Je lui adressai ces paroles en appuyant sur leur signification, à l'aide du pouvoir de suggestion dont je disposais grâce à mes doubles origines angéliques. Je ne savais pas si ça marcherait sur un homme plein d'obstination. Heureusement, son esprit était plus faible qu'on aurait pu le croire.

— Oui, cria l'homme.

Avec réticence, Kope le dégagea du mur et le poussa brutalement vers la sortie de la ruelle. Quand il reprit pied, il s'enfuit à la course, et Kope resta immobile, tremblant de colère. Ses yeux clairs étaient devenus plus sombres, et il me fallut le calmer.

— C'est fini, Kope, lui murmurai-je. Il est parti. N'y pense plus.

Il frissonna et fit les cent pas pendant quelques minutes, serrant et desserrant les poings. Quand je vis son souffle reprendre un rythme normal, je lui souris pour le rassurer. Sans perdre une minute de plus, il se pencha, prit le corps long et léger de Zania dans ses bras et entreprit la longue marche jusqu'à chez elle. Dans son quartier, les rues étaient peu animées. Nous croisâmes bien quelques personnes qui nous regardèrent, mais heureusement, personne ne tenta de nous arrêter ni de nous questionner au sujet de ce qui s'était passé.

Devant chez Zania, je cherchai dans sa poche et y trouvai la clé qui nous permettrait d'entrer.

— Où est ta chambre, Zania ? lui demanda Kope.

Dans sa bouche, son nom semblait si mélodieux.

Elle leva seulement une main molle vers l'escalier.

Je montai l'escalier devant eux à toute vitesse pour ouvrir la porte et allumer la lampe, retirant le couvre-lit avant de lui céder le passage. Kope la déposa doucement. Puis, il eut un geste qui me surprit : il lui retira ses talons hauts et les posa sur le sol avant de la couvrir. Ses mains tremblaient, et je me demandai si c'était une réaction nerveuse causée par son altercation avec cet homme. Voir Kope s'occuper d'elle avec tant de soin provoqua en moi un accès d'affection inattendu.

Zania murmura quelque chose, et la main toujours sur la couverture, il se pencha vers elle pour l'écouter.

Elle passa les bras autour de ses épaules et l'attira vers elle.

— Tu peux m'embrasser, murmura-t-elle.

Mes sourcils se dressèrent, et le dos de Kope se raidit. Avec un grognement étouffé, il laissa tomber la couverture et se dégagea de ses bras avides. Pendant un instant plein de tension, il la regarda comme si elle avait été un serpent paré de bijoux, beau mais venimeux.

— Je suis désolé, murmura-t-il.

Puis, ses yeux croisèrent les miens un instant avant qu'il fasse demi-tour pour nous laisser. Je l'entendis descendre l'escalier et franchir la porte de la maison.

« Holà. »

Zania se tourna sur le côté et se pelotonna, avant de produire une espèce de bruit d'étouffement entre le rire et le sanglot.

— Même nos frères Neph sont dégoûtés à l'idée de me toucher, marmonna-t-elle.

— Quoi ?

J'étais abasourdie.

— Non, je peux t'assurer que Kope n'était pas dégoûté. Bien au contraire, je crois.

Comme son style de vie était connu de tous parmi nous, j'espérai qu'il ne s'offusque pas que je lui donne certaines explications afin de soulager ses inquiétudes à ce sujet.

— Kopano est chaste, mais il ne déteste pas les femmes. Il n'a rien de commun avec l'homme de ce soir.

Je lui caressai les cheveux et lui passai doucement les doigts sur le visage. Je me retrouvais en train de prendre soin d'elle de la même manière que Patti l'avait fait avec moi quand la maturation de mes sens me rendait malade. Zania fit de nouveau ce bruit d'étouffement et soudain elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Quand je me rapprochai d'elle, elle tendit les bras et s'agrippa à moi toute en pleurs ; elle pressa son visage contre mon abdomen.

— Ne me laisse pas, me supplia-t-elle au milieu de ses larmes d'ivresse et de souffrance.

Mes yeux piquaient. La pensée de devoir la quitter le lendemain me rendait malade. J'aurais tellement voulu la mettre dans mes bagages et l'emmener. Mais je pouvais seulement espérer que nous avions alors mérité sa confiance et qu'elle aurait une faible lueur d'espoir au fond de son cœur qui l'aiderait à passer au travers de chaque jour.

Tandis qu'elle s'endormait, lovée dans mes bras, ses paroles me hantaient.

« Ne me laisse pas. »

Le lendemain matin, je m'éveillai avant Zania, assoiffée. Je descendis à la cuisine boire un verre d'eau. Au pied de l'escalier, je remarquai une pièce d'angle dont la porte était entrouverte. Il y faisait sombre, mais je pouvais distinguer des photos qui avaient été disposées sur les murs. Le verre à la main, je me dirigeai vers la pièce sur la pointe des pieds et j'ouvris la porte.

Cela semblait être une espèce de bureau raffiné, mais il avait été rabaissé par des coupures de journaux et des photos agrafées et collées avec du ruban adhésif sur la surface des murs, comme pour créer un collage ignoble. Je pénétrai plus avant et je pus lire les grands titres, qui tournaient tous autour de batailles et de guerres, surtout au Moyen-Orient et en Afrique. Les génocides et les massacres collectifs étaient soulignés. Certaines des photos étaient si horribles qu'on pouvait à peine les regarder un instant. Je reculai, à la répugnante constatation qu'il s'agissait du temple de la haine de Sonellion. Étant sur le point de sortir, j'aperçus une photo sur le bureau qui piqua ma morbide curiosité. Elle représentait une enfant africaine, un bébé, nue, en train de pleurer, couchée à même le sol, tandis qu'une femme était penchée sur elle. Que pouvait-elle donc bien lui faire ? En regardant cette image, je me sentis traversée par une peur poisseuse.

— Il s'agit de son plus récent projet, celui qu'il préfère.

La voix enrouée qu'avait Zania le matin me fit sursauter et renverser un peu d'eau. Même avec les yeux bouffis et un bleu, elle était magnifique.

— Que fait-elle à ce bébé ?

Je priai qu'elle refuse de me répondre.

— Une excision.

Sa voix était calme, et elle n'avait pas l'intention de regarder les photos.

— On leur retire les parties qui leur permettraient de prendre plaisir au sexe.

Entendre une telle chose me retourna. Je dus porter la main à ma bouche, tandis que l'autre, qui tenait le verre, trembla. Elle me le prit des mains et sortit du bureau. Je la suivis dans la cuisine.

Je restai sans bouger, écoeürée et transie de torpeur.

— Pourquoi voudrait-on faire une telle chose ?

— Ton père ne t'a donc pas appris que la femme est un être plein de ruses ?

Sa voix avait une nuance de sarcasme. Elle posa le verre sur le comptoir de marbre et se croisa les bras avant de poursuivre.

— Les femmes n'ont aucune maîtrise d'elles-mêmes et ne peuvent être fidèles. Notre but est de séduire chaque homme que nous rencontrons, parce qu'il n'y a rien que nous pouvons faire contre notre nature. Grâce à ce procédé, ils viennent en aide aux femmes et s'assurent de leur loyauté.

Je dépassai Zania à la course en pensant à la petite fille de la photo. J'eus à peine le temps de me rendre jusqu'à la salle de bain pour y rendre mon verre d'eau dans la cuvette des toilettes. Je toussai, accroupie contre le sol, avec un goût bilieux dans la bouche.

« Oh, Dieu du ciel... »

C'était donc cela, le projet sur lequel Sonellion travaillait à ce moment... et au sujet duquel mon père n'avait rien voulu me dire.

Il n'était pas question que je pleure devant Zania. Je fermai les yeux et je fis un effort pour évacuer le souvenir de ces images de mon esprit.

— Es-tu malade ? me demanda Zania dans l'embrasure de la porte.

Je remuai la tête, désireuse de me lever.

— Il m'arrive parfois... d'être bouleversée par toute cette souffrance, lui expliquai-je.

Zania, avec sa superbe chevelure noire bouclée, me regarda comme si j'étais l'être le plus étrange qu'elle ait jamais vu. Je voulais qu'elle pense que j'étais forte et que je méritais qu'elle me suive, mais en réalité, je me sentais faible. Je tentai de saisir des mouchoirs en papier, sans y arriver. Zania en prit deux et me les tendit, avant de s'accroupir à côté de moi, tandis que j'épongeais mes yeux humides et brûlants.

Son regard cherchait quelque signe que ce soit de fausseté ou de duplicité en moi, tandis que je me mouchais.

— Vous m'êtes venus en aide, hier soir, reconnut-elle.

— Nous avons essayé, mais cet homme était rapide.

Zania regarda le sol et laissa retomber ses cheveux. Sa main tremblait.

— Tu m’as tenue comme une mère, poursuivit-elle.

— J’étais heureuse d’être là pour toi, lui confiai-je en la regardant avec mon air le plus chaleureux et le plus sincère. Mais je dois partir aujourd’hui. Je voudrais pouvoir rester, ou pouvoir t’emmener. Mais je suis venue t’apporter la bonne nouvelle et j’espère que tu seras mon alliée, quand le moment viendra.

— Comment une femme telle que moi peut-elle t’aider ? Je n’essaie pas de me dominer, contrairement à toi. Regarde — elle me montra sa main qui tremblait — en ce moment même, je tremble pour ce poison dont mon corps a une si forte envie. Et ça m’aide à accomplir mes tâches. Ça engourdit la haine.

Je fermai les yeux. Je comprenais tout à fait, je comprenais vraiment.

— Tu vas te faire tuer, si tu continues à boire comme ça.

— Je m’en fiche.

— Pas moi.

Je lui pris les mains et je poursuivis avec toute la conviction et la fermeté que j’avais dans le cœur.

— Pense à toutes les petites filles que les ducs auront au cours des prochaines générations. Des filles qui grandiront sans l’amour d’une mère. Des filles qui sont condamnées à haïr leur vie. Zania, on peut changer tout ça ! Je ne sais pas comment, mais cela peut se produire pendant notre existence. Et on a besoin de toi. Tout ce que je te demande, c’est de faire en sorte de rester en vie et d’être prête. Je t’en supplie.

Je sentis ses mains trembler dans les miennes. Ses yeux étaient humides.

— J’ai besoin de prendre un verre, avoua-t-elle, penaude.

Puis, un rire plein d’amertume sortit de sa gorge.

— Non, répondis-je en m’étouffant.

Je ne pouvais tout de même pas l’envoyer en cure ou rester m’occuper d’elle pendant qu’elle se désintoxiquerait. Ce que je lui demandais était presque impossible, et nous le savions très bien toutes les deux.

— Il n’y a rien d’impossible, murmurai-je, autant pour mon bien que pour le sien.

Je me penchai vers elle, et nous nous étreignîmes. Elle respirait fort, s’agrippant à moi avec le même sentiment d’urgence avide qu’elle avait la veille.

— Ma sœur, murmurai-je, tu peux y parvenir.

\* \* \*

*Automne*

*Dernière année*

\* \* \*



## LONDRES

Durant la partie de football destinée à fêter la rentrée et le retour des élèves, je reçus un texto de mon père, qui m' enjoignait de vérifier mes courriels. Je laissai tomber mes camarades, qui prenaient place dans les gradins, pour me précipiter chez moi. L'année précédente, mon père m'avait branchée à un serveur à très haute sécurité pour nos propres communications. Lorsque je le mis en marche, j'avais même les mains qui tremblaient.

Patti vint dans ma chambre, surprise de me voir.

— C'est de mon père, lui appris-je.

Elle resta derrière moi et lut le message par-dessus mon épaule.

« J'ai une autre recrue, mais jusqu'à maintenant, il n'y a pas eu de moment idéal pour entrer en communication avec elle. En attendant, je veux que Kopano et toi alliez à Londres pour mettre les filles au courant. Votre itinéraire se trouve en pièce jointe. »

Super ! J'allais pouvoir revoir les jumelles ! J'imprimai l'itinéraire et supprimai le courriel sur-le-champ. Toujours dans mon dos, Patti me serra fort dans ses bras, tandis que j'avais un grand sourire aux lèvres.

Une semaine plus tard, à la mi-octobre, je manquais les cours pour me rendre en Angleterre. J'avais envoyé un message assez vague à Jay et à Veronica pour leur dire que je serais absente pendant quelques jours, car je devais faire certaines choses pour mon père. Une fois de retour, je pourrais leur raconter où j'étais allée, même si le fait de parler de Marna devant ces deux-là n'était peut-être pas une bonne idée.

Kope prit l'avion de Boston pour me rejoindre à la porte d'embarquement de notre vol en partance d'Atlanta. J'avais du mal à contenir mon excitation, tandis que nous embarquions dans l'appareil, et Kope semblait joyeux, lui aussi. Notre dernier voyage avait été une véritable source de tension et d'angoisse, mais celui-ci promettait d'être différent.

J'avais hâte d'être assise à côté de Kope pendant le vol, puisque cela avait été impossible lors du voyage en Syrie. Puisque nous étions tous les deux assidus et bienveillants, nous attaquâmes nos devoirs scolaires dès que l'avion eut décollé.

Je me tournai vers Kope et m'aperçus qu'il me regardait, un livre volumineux ouvert sur les genoux. C'était toujours un peu surprenant de découvrir son regard sérieux sur moi. Sans doute saisit-il ma surprise, car il me sourit timidement et se concentra de nouveau sur son livre.

Au bout de quelques heures, j'eus besoin de faire une pause et de penser à autre chose qu'à des

problèmes de mathématiques et à des faits historiques. Je posai toutes mes affaires sur le fauteuil libre qui nous séparait, Kope et moi. Il m'imita, ferma son livre et le posa avec mes affaires.

Je jetai un coup d'œil sur ce qu'il lisait : « Population et développement. Aspects biologiques de la santé publique. »

Il fixait ses mains, qu'il était en train de frotter l'une contre l'autre. J'aurais tellement voulu savoir le mettre à l'aise. Auparavant, il était moins renfermé, mais ces derniers temps, il semblait trop prudent.

— Combien d'années d'université te reste-t-il ? lui demandai-je.

— C'est ma dernière année.

— Ouah ! Il me semble que tu as fait ça vite.

Il regarda ses livres avant de me répondre.

— Je termine mon diplôme un an plus tôt que prévu, car j'ai suivi des cours d'été chaque année.

J'eus un petit sourire à son intonation mélodieuse qui n'appartenait qu'à lui. Son accent m'enchantait. Je le regardai avec une grande curiosité, jusqu'au moment où il s'en aperçut et baissa la tête pour se concentrer sur le brun rose clair de ses paumes.

— Et qu'est-ce que tu étudies... ? lui demandai-je.

Je repliai mes jambes et me tournai vers lui.

Il maintint son regard sur ses mains croisées, hochant seulement la tête avant de répondre.

— La propagation des maladies. Surtout le VIH et le sida.

Chaque fois que je réussissais à faire en sorte que Kope me parle un peu de lui-même, c'était pour moi un grand succès.

— Le Malawi te manque-t-il ?

Il hocha la tête.

— Oui.

— C'est comment, là-bas ?

Il fit une pause et tourna la tête vers moi, l'air sérieux.

— Tout le monde vit dans des huttes, et il n'y a pas d'électricité.

— Oh, répondis-je, les sourcils froncés.

Mais j'aperçus la fossette typique de son sourire se profiler sur son visage, et un instant, j'en eus le souffle coupé.

— Hé, tu es en train de te moquer de moi !

J'étais tellement contente qu'il me taquine que je lui donnai une petite claque sur le bras, avant de me souvenir. Je serrai les bras autour de mes jambes le plus fort possible. Kopano eut un petit rire et me regarda finalement.

— C'est ce que tout le monde pense de l'Afrique, me dit-il. Et c'est vrai que dans certaines régions, c'est ainsi, mais il y a aussi de grandes villes, tout comme aux États-Unis.

Tandis qu'il parlait, je vis sa main se lever et se poser sur son bras, là où je l'avais frappé.

— Dis-moi ce qui te manque le plus, lui demandai-je.

Il s'appuya sur le bras de son fauteuil, et son attitude prit une certaine révérence rêveuse.

— Les eaux du lac Malawi sont comme du cristal.

Sur ses lèvres, le nom de son pays prenait une sonorité magique.

— Il y a des oiseaux et des animaux sauvages partout. Les nuits sans lumière artificielle pour cacher les étoiles me manquent aussi. Mais ce qui me manque le plus, c'est ce sens de solidarité entre les gens. Il y a beaucoup de choses à améliorer du côté des dirigeants, mais les gens sont bons. Ils ont du respect pour la terre et pour autrui.

Je le regardais contenir son enthousiasme. Nous étions penchés l'un vers l'autre afin de parler le plus bas possible.

Kopano avait toujours eu quelque chose d'autoritaire. Le voir aussi passionné me montrait un homme prêt à combattre les injustices, de ses propres mains. Il pourrait s'opposer directement aux hommes qui avaient été menés à la ruine par son propre père. J'éprouvai encore plus d'admiration pour lui. Puis, je jetai de nouveau un coup d'œil sur son livre sur les maladies.

— Le sida est un problème grave, là-bas ?

J'avais sans doute l'air ignorante, mais cela ne sembla pas le déranger.

Il se passa la main au-dessus des sourcils et plissa le front.

— Une personne sur quatorze. Les orphelinats en sont infestés. C'est inacceptable.

Une personne sur quatorze. Cela voulait dire une ou deux personnes par classe à mon école. Ce n'était pas étonnant que cette question le bouleverse. Comme je me rendais compte à quel point tout cela le préoccupait et l'amour qu'il éprouvait, je lui pris la main. Il se déplaça sur son siège, et son dos se raidit. J'attendis, tandis qu'il s'abandonnait au contact de ma main et qu'il semblait se détendre. Je voulais être une amie pour lui et pouvoir le reconforter. J'espérais qu'il prendrait ce geste pour ce qu'il était.

Il tourna nos poignets de manière à ce que ma main repose sur la sienne et qu'il puisse la regarder. Ma peau était si blanche en comparaison. De l'autre main, il passa un doigt sur ces petits monts et vallées que créaient les jointures de mes doigts, contemplant ma peau comme si elle renfermait quelque vérité universelle. Tandis qu'il prodiguait tant d'attention à mes doigts, ce geste d'amitié se transforma quelque peu. Il me regarda de ses yeux noisette, et je sentis toute une série de sensations différentes s'élever en moi. Mais comme je ne voulais pas qu'il y ait de confusion, je lui souris et retirai la main. Je m'agrippai au bras de mon fauteuil, sentant toujours le toucher agréable de ses doigts sur ma peau.

Pendant ce temps, les agents de bord arrivaient à notre rangée avec le chariot à boissons. Il y en avait une, jolie, avec la peau noire, du rouge à lèvres très rouge, qui jeta un regard très intéressé sur Kope avant de me demander ce que je voulais boire. C'était étrange de voir quelqu'un le reluquer d'une telle manière. Elle me versa un verre d'eau avec des glaçons et se pencha sur Kope pour me le tendre. Son aura rougit tandis que sa hanche s'attardait contre son bras. De manière discrète, il tourna

la tête pour éviter de regarder ce visage aux traits si féminins. Je dus me mordre la lèvre pour ne pas sourire.

— Merci, lui dis-je.

Elle jeta un dernier regard plein d'espoir dans sa direction, avant de pousser le chariot vers la rangée de fauteuils suivante. Kope renvoya la tête vers l'arrière, et de sa poitrine sortit un long et calme soupir. Pauvre garçon. Ça ne devait pas être facile d'être abstinent, charmant et aussi beau. Me retrouver à Londres me fit plus d'effet que ce à quoi je m'attendais. Croiser des garçons à l'accent britannique me faisait constamment tourner la tête, les regarder, mon cœur se serrer et se déchirer. Je ne voulais pas penser à Kaidan, ça me faisait trop mal. Mais là, tout était plein de lui. Je l'imaginai en train de se déplacer sur ces trottoirs, parmi la foule, entrant dans un pub avec les membres de son groupe, tandis que nous arrivions à la réception de notre hôtel.

Nous laissâmes nos valises dans nos chambres afin de nous rendre immédiatement chez les jumelles. Kope et moi nous engageâmes en silence dans le métro, pour y prendre notre rame.

— Tu ne dis plus rien, remarqua Kope, quand nous descendîmes à notre station.

Je me forçai à lui sourire.

— Je m'imprègne de tout ça.

Une fois l'appartement des jumelles en vue, je pris mon cellulaire et composai le numéro de Marna.

— Allôôô ? répondit-elle d'une voix chantante.

— Allô, toi-même, lui répondis-je. J'ai une surprise pour toi. Kope et moi, nous sommes ici pour vous rendre visite.

Je dus retirer le téléphone de mon oreille quand elle se mit à hurler de joie et à crier à l'intention de Ginger, ce qui fit un peu rire Kope.

— C'est vrai ? Vous êtes vraiment ici ? C'est incroyable ! Eh bien, alors, dépêchez-vous. Mais ne prenez pas l'ascenseur, il est incroyablement lent.

Et elle poussa encore un cri d'excitation avant de raccrocher.

Une fois dans leur immeuble, nous montâmes l'escalier jusqu'au deuxième étage et sonnâmes à leur porte. À l'intérieur de leur appartement, l'étreinte de Marna nous envoya toutes les deux par terre.

— Allez, un peu de tenue, vous deux, dit Ginger, qui ferma la porte, avant de donner une rapide accolade à Kope.

Puis, après avoir poussé Marna du pied, elle ajouta :

— Je suppose que je vais faire du thé.

Ginger me décocha un regard méchant, puis se dirigea vers la cuisine. Cela me fit me demander si les choses seraient toujours ainsi entre nous.

Nous nous levâmes, et Marna enlaça la taille de Kope. Elle avait toujours l'air aussi pimpante et ravissante, avec ses grands yeux gris, sa chevelure brune ondulée, coupée en dégradé, et ses

vêtements à la mode. À ce titre, qui d'autre que les jumelles portait des pantalons habillés et des escarpins ajourés dans l'intimité de son foyer ?

Examinant leur appartement, je fus surprise par la sobriété immaculée du décor. Je m'attendais certes à ce que ce soit luxueux, mais je n'aurais pas cru que tout serait si blanc. En effet, aussi bien les divans aux coussins moelleux que les chaises et les tables, tout était blanc ou d'une teinte ivoire clair. Même les peintures et les photos suspendues aux murs étaient en noir et blanc. Quelle ironie de constater que les deux filles les plus hautes en couleur que je connaissais vivaient dans un environnement dépourvu de toute couleur.

À ce moment, Ginger s'appuya contre le chambranle de la porte qui conduisait du séjour à la cuisine.

— As-tu parlé à Kaidan ces derniers temps ? me demanda-t-elle, cessant enfin de m'ignorer.

Je sentis mon estomac se nouer.

— Je ne lui ai parlé qu'une fois. Pourquoi ?

— Comme si tu ne le savais pas.

Les yeux de Ginger se durcirent de méfiance, tandis qu'elle m'observait.

À ces mots, mon estomac ne fut plus qu'un paquet de nerfs.

— Je ne sais rien.

Puis, je me tournai vers Marna :

— Raconte-moi.

— Tout va bien, chérie, me répondit-elle, mais je n'étais pas convaincue.

Il y avait quelque chose. J'entendis le son que fit la bouilloire électrique en s'arrêtant, ce qui força Ginger à cesser de me fusiller du regard. J'en profitai pour attraper le poignet de Marna.

— Que se passe-t-il ? lui murmurai-je.

Son regard nerveux passa de Kope à moi, puis à l'embrasement de la porte, où sa sœur ne se trouvait plus pour la retenir. La peur fit que ma main se serra sur son poignet comme une supplication, mais je finis par la lâcher, dans la crainte de lui couper la circulation.

— Blake et lui sont amis, murmura-t-elle. Ils se sont liés d'amitié, et on parle à Blake quand nos pères ne sont pas en ville.

Je hochai la tête pour qu'elle poursuive. Elle jeta de nouveau un coup d'œil vers la cuisine avant de reprendre.

— Il semble qu'à présent, Kaidan... ne travaille plus avec autant de zèle qu'auparavant.

— Oh, arrête de raconter des conneries.

Ginger nous rejoignit et déposa brutalement le petit plateau à thé sur la table, ce qui fit s'entrechoquer les tasses.

— Il ne travaille plus. Du tout. Il fait semblant. *Comme elle.*

Elle me fixait, une main sur la hanche.

— Que veux-tu dire ?

Avec cette saleté de Marissa, il avait bien fallu qu'il travaille quand il était venu à Atlanta. La peau me démangeait, et je me sentis irrité.

La lèvre de Ginger se souleva avec mépris, quand elle me demanda :

— Qu'est-ce que tu crois que je veux dire, espèce de stupide petite... ?

— D'accord, j'ai compris ! criai-je. Mais ne me parle pas sur ce ton !

Ses yeux étaient pleins de colère. Mon pouls s'était accéléré. Était-ce possible ? Kaidan avait-il vraiment évité de travailler à Los Angeles ? Mais c'était si dangereux ! Et courageux. Tellement stupide et merveilleux. L'égoïste en moi se réjouissait. Soudain, je me rappelai les conséquences que cela pourrait avoir pour lui et je fus frappée de terreur. Ce n'était pas le genre de Kaidan de risquer sa vie.

— Ça n'a aucun sens, murmurai-je. C'est peut-être seulement qu'il ne travaille pas aussi dur quand il passe du temps avec Blake, quelque chose du genre...

— Es-tu sourde ? Il travaille seulement s'il y a des esprits qui le surveillent, et même alors, seulement à contrecœur.

Je me raidis, incapable de supporter son ton méprisant plus longtemps.

— Assez ! s'exclama Marna, mais sa sœur l'ignora.

La voix douce de Ginger était pleine de cruauté, et elle ne détourna jamais son regard du mien.

— Reconnais-le, Anna, ça te fait plaisir.

Je sentis un accès de colère se soulever en moi et je me rapprochai d'elle, les poings serrés. Mon cœur battait à toute vitesse à l'idée de cet affrontement, mais il y avait trop longtemps que cela durait.

— J'ai enduré que tu me dises toute sorte de choses et que tu racontes n'importe quoi à mon sujet, mais comprends bien ceci : jamais je ne voudrais que Kaidan se mette en danger. Il n'a rien à me prouver. Il ne me parle même pas ! Je comprends que tu éprouves du ressentiment à mon égard, Ginger, parce que je n'ai pas eu à traverser les mêmes épreuves que toi. Mais quoi que tu en penses, ma vie n'est pas parfaite, et moi non plus d'ailleurs.

— À qui le dis-tu !

— Mon Dieu, Ginger ! Que dois-je donc faire pour que tu m'acceptes ?

— Raconte-moi une erreur que tu aurais commise dans ta parfaite petite vie, me mit-elle au défi.

Bon, d'accord.

— Comme tu veux. D'abord, je suis tombée amoureuse de Kaidan et je lui ai montré mes couleurs.

Je pris une grande respiration tout en réfléchissant à ce que je venais de déclarer.

Ginger sourit avec un air victorieux, pendant que tout le corps de Marna était secoué par un puissant hoquet. Grâce à ma vision périphérique, je pus voir Kope enfoncez les mains dans les poches de son jeans et baisser la tête, le regard rivé sur le tapis blanc.

— C'était vraiment particulièrement stupide, commenta Ginger, mais nous nous doutions déjà de tout ça. Si c'est ce que tu appelles une « erreur »...

— Aaah, Gin, commença Marna.

Mais je remuai la tête, au refus d'être distraite.

— Non, ce n'est pas ma seule erreur, repris-je. Lorsque nous sommes partis en voyage ensemble l'an passé...

Allais-je vraiment leur confier une telle chose ? Ses sourcils s'étaient soulevés, avides d'anticipation. Avec une grande respiration et parfaitement consciente du fait que Kope était tout ouïe, je leur révélai mon plus grand secret.

— Je voulais... être à lui, tu sais. Mais il a refusé.

Oh, mon Dieu. J'aurais voulu me cacher sous la table, me recroqueviller sur moi-même et ne plus être l'objet de leurs regards. La bouche et les yeux de Ginger s'arrondirent, puis elle ricana. Je n'osais pas regarder vers Kope, mais je pouvais voir qu'il était figé sur place. Au bout d'un moment, Ginger se calma et me regarda, l'air grave. Nous avions toutes deux été rejetées par Kaidan. Voilà qui nous mettait un peu plus d'égale à égale. Et même si ce n'était pas le cas, j'en avais terminé avec son intimidation.

— Il ne s'agit pas de Kaidan, poursuivis-je. Il s'agit de toi et moi. J'en ai assez de la manière dont tu te comportes avec moi. Et veux-tu savoir ce qui est vraiment triste ? Depuis que nous nous connaissons, même si tu as toujours été odieuse avec moi, tu ne peux pas t'imaginer à quel point j'aimerais que tu m'acceptes et le nombre de choses que j'envie chez toi.

À ces mots, elle me répondit d'un ton moqueur :

— Quelles *choses* envies-tu chez moi ? Pourrait-il s'agir de mon trou du cul de père qui ne veut pas que nous allions à l'université parce qu'il n'y pas de diplôme de « salope-ologie », même si, ces foutus cours, je pourrais les donner moi-même ? Ou alors le nombre record de mariages que j'ai brisés cette année ?

— Non, lui répondis-je, un peu calmée. J'envie le fait que tu sois si forte *en dépit* de tout ça. Je voudrais être capable de dire ce que je pense comme tu le fais toujours et être le genre de personne qui ne se laisse pas marcher dessus. Tu ne tolères pas que quiconque déconne à tes dépens.

Je jetai un coup d'œil vers son chandail au décolleté en V plongeant, qui révélait juste la bonne quantité de poitrine.

— Et..., j'envie tes nichons.

Marna pouffa de rire. Kope se retourna brusquement et s'éloigna en secouant la tête. Ginger, elle, continua de me regarder dans les yeux et croisa les bras sous sa poitrine, faisant encore plus ressortir ses seins.

— C'est vrai qu'ils sont *pas mal*, reconnut-elle.

Marna était alors pliée en deux. Au même moment, Ginger et moi laissâmes échapper un sourire, reculant toutes deux, tandis que la tension s'atténuait quelque peu.

— Kope, s'il te plaît, reviens ! lança Marna.

Il était allé se poster à la fenêtre à l'autre extrémité de la pièce et il regardait alors dehors.

— Si on s'asseyait pour prendre une tasse de thé avant qu'il soit froid ?

Il se dirigea vers la table blanche carrée d'une démarche raide.

— Ce n'est rien, chéri, le rassura Marna, qui lui tapota l'épaule et posa une tasse de thé devant lui.

Pauvre petit, devoir passer du temps avec des filles telles que nous...

Et elle me fit un clin d'œil.

Il gardait le regard baissé. Il était clair qu'il craignait que nous abordions de nouveau des sujets controversés. De mon côté, je pris un livre qui avait été déplacé par le plateau à thé. C'était un ouvrage sur le langage des signes.

— Ouhh, s'exclama Marna en prenant une gorgée de thé avec délicatesse. Nous sommes en train de l'apprendre. Vous devriez en faire autant. Ce sont Blake et Kai qui en ont eu l'idée, pour les fois où ils ignorent si leurs pères sont dans le rayon d'écoute ou pas.

— C'est très dangereux, mais tout à fait astucieux, nota Kope.

— N'est-ce pas ? demanda Ginger. Je ne peux pas croire que ce soient ces deux-là qui aient eu une idée pareille. Marna et moi, nous avons inventé nos propres signes, quand nous étions petites, pour jouer, mais ça, c'est tellement mieux.

— Mais ne crois-tu pas que les chuchoteurs ont appris le langage des signes ? lui demandai-je.

— Bon, évidemment, on ne l'utiliserait pas devant eux, me répondit Ginger. Ce serait seulement pour ces situations où les ducs sont à proximité, mais que personne ne peut nous voir. On a pensé à en inventer un qui ne serait qu'à nous, mais ça prendrait vraiment trop de temps.

Je hochai la tête.

— Il semblerait que Kaidan ait un peu de mal parce qu'il ne peut pas utiliser des jurons dans chaque phrase, ajouta alors Marna avec un sourire. Il a bien l'intention de trouver des signes pour jurer ou alors d'en inventer lui-même.

— Vraiment ? lui demandai-je. Il ne jure pourtant pas tant que ça...

En fait, je l'avais seulement entendu utiliser, de temps à autre, de gros mots bien innocents. Mais à ce moment-là, je levai la tête pour m'apercevoir que Marna et Ginger me regardaient avec un air tout à fait incrédule.

— Quoi ? leur demandai-je.

Tout commença par quelques gloussements de rire, Marna essaya de cacher les siens derrière sa main. Quand elles finirent par se regarder, elles ne purent plus se contenir et elles furent prises d'un fou rire incontrôlable. Elles hurlaient de rire, encouragées l'une par l'autre, frappant par terre de leurs jolis pieds et se donnant des claques sur la jambe. Je jetai un coup d'œil sur Kope, dont l'air était aussi sombre que d'habitude tandis qu'il les observait. Il ne voulait pas me regarder. Finalement, Marna remua la tête pour tenter de me donner des explications au milieu de cette hilarité.

— Je suis désolée, chérie, c'est seulement que Kai est le garçon le plus grossier que j'aie rencontré.

Et nous étions repartis pour une nouvelle salve de gloussements. Pendant ce temps, je sentais toute ma peau chauffer.

— Mais il n'a jamais...

Je ne terminai pas la phrase, pour la laisser mourir au milieu de leurs rires ; je me sentis devenir toute petite intérieurement. Je n'aimais pas le sentiment qui, peu à peu, naissait en moi. De l'envie ? Comme c'était pitoyable d'être jalouse parce que Kai ne jurait pas devant moi, comme s'il pouvait être lui-même avec elles, mais pas avec moi. Marna, hors d'haleine, prit une grande respiration et attrapa ma main, dans l'effort de se retenir.

— Ne sois pas contrariée, je t'en prie. C'est seulement que l'idée de...

Je voulais croire que les raisons de Kai étaient gentilles et respectueuses, mais les jumelles me faisaient me demander s'il ne s'était pas tout simplement conformé à ma personnalité. Au fond, nous avions passé si peu de temps ensemble que je ne voulais pas croire qu'il ait pu être faux à quelque moment que ce soit.

Je fixai le service à thé. Il y avait alors 15 mois que Kaidan et moi avions traversé le pays ensemble. Pourquoi me laissais-je atteindre par tout cela en ce jour ? Et je commençais à en avoir assez des ricanements des jumelles.

— En fait, c'est qu'on se sent mal de jurer devant toi, expliqua Marna, c'est comme avoir une gentille petite mémé avec soi.

Elle avait prononcé cette phrase en toute innocence, mais je sentis mes yeux s'écarquiller

— Une « mémé » ?

Ginger ne tentait même plus de cacher à quel point tout cela l'amusait.

— Bon, reviens-en, ordonna Marna à sa sœur. Toi-même, tu te retiens quand Anna est là.

Ginger fronça les sourcils et haussa les épaules de manière évasive.

— Anna, avança alors Kope, ce qui me força à le regarder. Es-tu prête à leur raconter, maintenant ?

« Qu'il soit béni ! »

Ce garçon savait exactement ce qu'il fallait dire pour mettre un terme à la conversation que nous avions à cet instant et me faire sortir de cette ornière. Il était temps de se concentrer. Je hochai la tête en le regardant, dans l'espoir qu'il voie toute la gratitude dans mes yeux. Puis, je respirai, pour écarter toute pensée de Kai.

Les jumelles avaient fini de rire et semblaient curieuses de m'entendre.

— Vous souvenez-vous de la religieuse dont je vous avais parlé et qui est morte pendant mon voyage en Californie ?

Toutes deux hochèrent la tête.

— Eh bien, son esprit m'a visitée, l'été dernier...

Je ne crois pas que durant tout mon récit, tandis que je leur parlais de l'esprit Nephilim angélique et de la prophétie, l'une d'elles fit un geste ou cilla. Une fois que j'eus terminé, plusieurs minutes de silence passèrent.

Quand finalement, Marna parla, sa voix était si timide et enfantine que cela me déchira presque le cœur.

— Seront-ils vraiment partis ? On ne devra plus travailler ?

Sa voix flancha, et Ginger la serra dans ses bras juste au moment où elle se mettait à pleurer, ses épaules tremblant, tellement ses pleurs étaient violents. Je dus moi-même cligner des yeux plusieurs fois pour que mes yeux cessent de brûler.

— Oui, ils seront vraiment partis, lui promis-je. Et vous serez toutes les deux libres.

— Dis-nous ce que nous devons faire, poursuivit Ginger, dans un étrange instant d'esprit d'équipe, pendant que Marna s'essuyait les yeux avec une serviette ivoire qu'elle avait prise sur la table.

— Il n'y a pas de plan à long terme, pour le moment, leur expliquai-je. On doit seulement être prêts, à tout moment, à se rassembler et à se battre. Je ne sais absolument pas comment les choses vont se dérouler. Quoi qu'il en soit, quand je serai partie, vous ne devez rien révéler de tout cela, sous aucun prétexte. Vous ne pouvez pas en parler aux garçons. Mon père m'envoie là où il sait que tout est sûr.

Je leur racontai alors notre voyage en Syrie. Toutes deux savaient écouter. Mon récit les captiva, et elles me posèrent de nombreuses questions. D'ailleurs, ce que nous étions en train de planifier et de mettre en place juste sous le nez des ducs était extraordinaire et sans précédent. Jamais, les Neph, en effet, ne s'étaient rassemblés contre eux, et ce que cela ouvrait comme possibilités suffisait à nous griser.

— On est toujours en train d'essayer de trouver d'autres Neph qui voudront s'allier à nous. Je dois voir Blake et Kai. Je sais qu'ils seront avec nous, mais ils doivent connaître l'existence de la prophétie.

Un silencieux moment de réflexion passa. La simple pensée de revoir Kai me mettait les nerfs à vif. Ginger, elle, me mesurait du regard.

— Tu te rends compte qu'il ne te laissera jamais l'aimer, n'est-ce pas ?

Elle savait mieux que quiconque utiliser un langage blessant.

— Oui, je le sais.

Elle croisa les bras, une épaule plus haute que l'autre, et me jeta un regard intense, comme si je n'avais jamais compris Kaidan aussi bien qu'elle. Et en réalité, peut-être avait-elle raison, car même si rationnellement, je savais qu'il ne me laisserait pas l'aimer, au fond de mon cœur, j'espérais toujours.

À ce moment, Kope, de l'autre côté de la table, saisit mon regard, mais nous détournâmes tous deux les yeux.

— On devrait faire quelque chose d'amusant tous ensemble, pendant que ce trou du cul d'Astaroth est parti ! s'exclama Marna, qui m'attrapa le bras et me fit penser à autre chose. On se fait faire une manucure !

Voilà une chose que je ne pourrais jamais avouer à Veronica. Elle exploserait, si elle apprenait que je l'avais trompée avec Marna.

— Profitez de ce moment, mesdames, dit Kopano avec un air fatigué. Moi, je rentre à l'hôtel.

— Oh, Kope, excuse-moi ! rit Marna. Mais les manucures, c'est aussi pour les hommes, tu sais.

Il se leva.

— Ça me fera du bien de me coucher tôt.

— Es-tu sûr ? lui demandai-je. On pourrait faire quelque chose d'autre.

Je savais bien comment il se sentait — en effet, le décalage horaire commençait à se faire ressentir

—, mais j'étais trop excitée pour aller dormir immédiatement.

— J'en suis sûr.

Il se dirigea vers la porte, après nous avoir fait un signe de tête.

— Je viendrai te voir demain matin avant votre départ, lui promit Marna. Envoie-moi un texto avec les coordonnées de ton hôtel.

Son regard semblait fatigué, quand il hocha la tête en signe d'approbation et se tourna pour partir. Et de le voir ainsi, tellement attristé, me désola.

Une fois qu'il fut parti, Marna me lança un regard plein de sous-entendus, et je hochai la tête. Nous aurions une conversation. Nous prîmes nos sacs à main, mais Ginger resta assise, le regard perdu dans le vide, plongée dans ses pensées.

— Viens-tu, Gin ? lui demanda Marna.

Mais ce fut moi que Ginger regarda.

— Selon toi, est-ce que c'est sûr, ce soir ?

— Ouais, lui répondis-je, puis je lui rapportai les renseignements de papa et la rassurai qu'il me préviendrait, si du danger s'annonçait.

— Alors, allez-y toutes les deux, répondit-elle. Je crois que je vais prendre cette soirée pour moi.

La maman ourse laissait son petit s'éloigner. Incroyable.

D'ailleurs, Marna eut l'air complètement déboussolée.

— Si tu es tout à fait certaine...

Ginger hocha la tête, et de la main, nous fit signe d'y aller, commençant déjà à se détendre, s'installant confortablement sur le divan, la télécommande à la main. Marna haussa les épaules et passa son bras sous le mien, me tirant hors de l'appartement d'un pas plein d'enthousiasme.

— Ne retourne pas à l'hôtel, ce soir, me supplia-t-elle. Reste ici, avec moi.

— D'accord, acceptai-je, et nous bavardâmes jusqu'au salon de manucure.

Après nos manucures, nos pédicures et nos paniers de poisson-frites consommés dans un pub, nous nous mîmes en route en direction de mon hôtel, dans la foule nocturne, afin que je puisse prendre mes affaires. Je serrai ma veste contre moi, le vent d'automne s'étant levé, tandis que nous passions devant un pub dans lequel un orchestre jouait.

— Je pourrais tout à fait vivre en Angleterre, dis-je.

Marna me reprit le bras.

— Tu adorerais habiter ici.

Nous marchâmes en silence pendant quelques instants.

— Selon toi, que se passe-t-il avec Kaidan ? lui demandai-je.

Elle remua la tête.

— Aucune idée. Bien sûr, on était tous secoués après le sommet, mais c'est lui qui l'a le plus mal pris. Il traverse peut-être une phase de rébellion.

— Je ne veux pas qu'il fasse de bêtises, murmurai-je.

— Je sais bien. Je pense qu'il est simplement en train de voir jusqu'où il peut aller, mais je suis certaine qu'il va bien. Ne t'en fais pas, d'ac ?

Elle me pressa le bras, et je pressai le sien.

Nous allâmes chercher mon sac à l'hôtel et nous prîmes le métro jusqu'à son appartement.

— Et voyager avec Kope, c'est comment ? me demanda-t-elle, tandis que nous sortions du métro à sa station.

— Formidable. En fait, il s'est même un peu ouvert à moi. Et il a été fantastique en Syrie. Si tu l'avais vu...

Nous contournâmes un violoniste qui jouait sur le trottoir. Il tirait de son instrument des accents plein de tristesse et de fantaisie, et je déposai un peu d'argent dans son étui.

— Il t'aime bien, tu sais ? poursuivit Marna.

Pendant un moment de confusion, je crus qu'elle me parlait du violoniste. Quand je compris qu'elle me parlait de Kope, mon cœur se serra.

— Nous sommes amis, je ne veux rien de plus.

— D'accord, dit-elle doucement. Je comprends.

Toutefois, je ressentis le besoin de m'expliquer.

— Il m'arrive parfois d'oublier comment il est, continuai-je, et je le touche. Je suis comme ça avec Jay, avec Blake. Mais avec lui, c'est étrange, il devient très tendu, et ça me fait me sentir tellement mal. Est-ce que ça t'est déjà arrivé ?

Elle me fit un grand sourire.

— Non, mais c'est parce que moi, il ne me désire pas. En plus, j'imagine qu'il doit avoir toute cette énergie sexuelle accumulée et qu'il aimerait bien...

— *Marna !* m'écriai-je en lui donnant un coup de hanche.

— Bon, bon, j'arrête.

Une fois de retour à son appartement, Ginger était dans sa chambre et parlait avec animation.

— Blake, articula très faiblement Marna à mon bénéfice.

Ginger avait sans doute dû nous entendre rentrer, car elle devint très silencieuse.

Marna et moi restâmes debout tard, cette nuit-là.

Dans un moment de sérieux, elle aborda le sujet de Jay.

— Je te dois des excuses pour cette soirée, la veille du jour de l'An. C'était pratique de m'attaquer à Jay quand les chuchoteurs se sont montrés, mais je veux que tu saches qu'il y avait plus, m'avoua-t-elle en arrachant quelques fils de la couverture qui s'était peluchée. Il était si gentil avec moi, si *sincère* et si mignon. Je voulais vraiment l'embrasser. C'est vrai, tu sais. C'est le seul garçon qui

m'ait fait ressentir une chose pareille.

— Ça va, lui répondis-je.

Il y avait longtemps que je ne lui en voulais plus pour ce qui s'était passé ce soir-là, et je m'étais toujours demandé ce qu'elle pensait vraiment de lui.

Je lui racontai tout ce qui s'était passé : notamment, la manière dont Jay et Veronica avaient fini par se réconcilier et par former un couple et les chances que leur couple survive à la séparation imposée par la vie universitaire. Je lui mentionnai également que Veronica semblait s'ennuyer et malheureuse, ces temps-ci.

Marna m'écouta, se déplaça pour s'asseoir derrière moi et jouer avec mes cheveux pendant que je parlais. Quand j'eus fini, elle posa la tête sur mon épaule et soupira.

— Je ne veux pas dire de mal de ton amie, Anna, mais les humaines tiennent vraiment l'amour pour acquis. Elles veulent que les choses soient excitantes, sans jamais aucun souci. Une fois qu'elles se sentent trop à l'aise ou que leur relation demande qu'elles fassent certains efforts, elles s'en débarrassent. Je donnerais n'importe quoi pour être aimée par un garçon comme Jay. Enfin, je suppose que l'herbe est toujours plus verte chez le voisin.

Marna me fit la bise, et je lui dis bonne nuit. Une fois qu'elle eut éteint la lumière et que nous nous fûmes pelotonnées dans son lit moelleux, je sentis quelque chose de froid sur mon épaule. Je la touchai et fus surprise que mon t-shirt soit un peu humide à cet endroit. Puis, je me souvins que Marna y avait posé la tête et je compris. C'étaient ses larmes.

Tout ce qu'elle voulait, c'était la possibilité d'aimer. C'était ce que nous voulions tous. Car de manière essentielle, être en vie, c'est aimer. Mais nous n'aurions jamais la possibilité de traverser les différentes phases d'une relation ni d'être à l'aise avec quelqu'un. Nous ne saurions jamais avec certitude si nous tiendrions cela pour acquis. Je me recroquevillai de mon côté et joignis les doigts en les pressant contre mon front.

« Sers-toi de moi pour que tout cela se concrétise. Et je t'en supplie, que cela se fasse bientôt. Et donne-nous aussi la possibilité de vivre. »

\* \* \*

*Hiver*

*Dernière année*

\* \* \*



## AU PAYS DES KANGOUROUS

Mon père communiqua avec moi trois jours avant Noël. Justement, je m'étais mise à me demander s'il y avait d'autres Neph dans le monde qui pourraient devenir nos alliés. Il me transférait mon itinéraire de voyage pour le lendemain, avec un message selon lequel il nous rencontrerait, Kope et moi, lors de notre seconde escale, en Nouvelle-Zélande, pour des explications. Je contemplai mon itinéraire un long moment. Nous allions en Australie ! Papa me prévenait de plus que là-bas, c'était l'été, afin que je prenne soin de laisser derrière moi les chandails et les vestes que je portais à ce moment.

Je constatai en outre que notre première escale, qui serait brève, s'effectuerait à Los Angeles, ce qui me serra le cœur. Je serais si proche de Kai, et il ne le saurait même pas !

Simplement parce que cela me préoccupait, j'avais raconté à mon père ce que les jumelles m'avaient appris au sujet de Kai, qui, selon elles, ne travaillait plus. Il m'avait répondu d'un ton bourru qu'il ne pouvait s'en mêler et me promit qu'il m'informerait s'il apprenait quoi que ce soit. Papa ajouta qu'il y avait toujours un nombre important de chuchoteurs en train de rôder à Los Angeles, de sorte qu'il faudrait s'assurer de choisir le moment idéal avant de m'y envoyer.

Dans l'intervalle, essayer d'être patiente fut des plus difficile, avec le passage du temps qui ne faisait que me narguer. Mais enfin, les Fêtes de fin d'année commençaient.

Toutefois, nous serions partis pendant Noël. Or, je n'avais jamais été séparée de Patti durant les Fêtes. L'idée de la laisser seule me répugnait — et tout particulièrement dans notre appartement qui avait l'air si triste sans les décorations de circonstance. Cependant, nous ne pouvions être surprises en train de fêter Noël.

Avant qu'elle m'emmène à l'aéroport, je lui laissai un cadeau sur son lit, à un moment où elle ne regardait pas : un pendentif en forme d'ange avec une liste de cent choses que j'aimais chez elle. Certaines d'entre elles étaient peu pratiques, des souvenirs que nous partagions, des plaisanteries entre nous qu'elle seule pourrait comprendre, mais je savais qu'elle les lirait et les relirait, tout le temps que je serais partie.

Tout comme la dernière fois, Kope avait pris l'avion pour me rejoindre à l'aéroport d'Atlanta. Dans la première partie de notre voyage, il fut plus silencieux qu'à l'accoutumée. C'était peut-être parce que la dernière fois que nous nous étions vus, je lui avais révélé, ainsi qu'aux jumelles, énormément de choses sur mon compte et au sujet de mes sentiments pour Kai. Honnêtement, le silence ne me déplaisait pas, d'autant plus que j'étais heureuse que la vérité soit connue de tous.

Lors de notre correspondance à Los Angeles, il y eut bien peu de temps pour songer au fait que j'étais près de Kaidan. Kope ne cessait de me jeter des regards furtifs, mais j'étais trop absorbée dans mes pensées pour parler.

Mes aventures m'avaient menée à l'autre bout du monde, et Kaidan n'en savait rien. Pendant si longtemps, je n'avais pas été disposée à changer, au refus de l'oublier, et récemment, j'avais été projetée vers le futur, sans lui. Par conséquent, à chaque nouvel événement, à chaque nouveau périple,

je me sentais plus éloignée de lui.

Je regardai par le hublot de l'avion et envoyai un silencieux salut par-delà les vallées arides, avant que notre vol si long nous porte de l'autre côté de l'océan.

Le décalage horaire commença à se faire ressentir dès que nous arrivâmes en Nouvelle-Zélande. Mon horloge interne était complètement perdue, mais heureusement, mon enthousiasme pour le voyage surpassait tout cela. Kope et moi attendions à une table dans un coin du restaurant de l'aéroport où papa avait dit qu'il nous rencontrerait. Il n'y avait pas longtemps que nous attendions, quand il arriva, accompagné de ce bruit sec et métallique qui lui était typique. Je me demandai bien comment il pouvait passer au travers des détecteurs de métal avec ses bottes géantes à bout renforcé en acier. Quoi qu'il en soit, je me levai et l'étreignis, les bras passés autour de sa taille large.

— Le voyage s'est bien déroulé, jusqu'à maintenant ? me demanda-t-il.

— Super, répondis-je.

Tous les trois, nous nous serrâmes autour de la table pour notre discussion stratégique, et sans perdre de temps, il y déposa une enveloppe en papier manille.

— Voici le fils de Mammon, duc de l'avidité. Il se nomme Flynn Frazer et il a 26 ans.

Il avait sorti de l'enveloppe la photo d'un homme jeune aux cheveux courts d'un roux éclatant et au nez légèrement crochu. Je n'eus aucune difficulté à reconnaître en lui le videur qui officiait lors de cet horrible sommet, à New York. Flynn avait une bouche large et un sourire contagieux. Sur cette photo, il semblait se trouver dans un gymnase à côté d'un sac de frappe en compagnie d'autres garçons. Il portait un short rouge brillant et un t-shirt blanc sans manches. En comparaison avec les autres garçons, il était de petite taille, mais il avait un physique musclé, sec et nerveux, qui débordait de force. Par ailleurs, l'une de ses dents était, de manière évidente, plus blanche que les autres.

— Aurait-il une fausse dent ? demandai-je.

— C'est fort probable, me répondit papa. Il pratique les arts martiaux mixtes. Il est actuellement champion d'Australie poids mi-moyen. Il n'a jamais perdu un combat. Tu pourras le voir se battre de tes propres yeux, durant ton séjour.

Je me mordillai la lèvre. Le fait de se battre, même dans un contexte sportif, me mettait mal à l'aise.

— Qu'est-ce qu'un poids mi-moyen ?

Je tendis la photo à Kope, de l'autre côté de la table.

— C'est la catégorie entre poids léger et poids moyen, soit un peu plus de 75 kilos. Dans son cas, par ailleurs, son péché se manifeste de manière différente de ce à quoi on s'attendrait. Son père est un véritable requin, quand il s'agit d'accumuler l'or et les bijoux, mais ce garçon ne semble pas intéressé par ce type d'acquisitions. Ce qui le rend avide, c'est son statut et sa popularité, en particulier sa réputation et son classement.

— Je crois que j'ai entendu parler de lui, dit alors Kope. S'agit-il du garçon qui a été forcé de distraire les ducs par un combat ?

— En effet, c'est bien de lui qu'il s'agit. Voilà ce qui s'est passé. Le péché de Flynn se manifeste seulement quand il est dans un cadre compétitif. Dans une telle situation, son avidité prend le dessus, un peu comme s'il s'agissait de sa propre victoire et qu'il devait absolument la posséder. Comme son père adore la boxe, il a voulu qu'à l'âge de 14 ans, Flynn se lance dans les sports de combat. Il a appris très vite, à tel point que Mammon s'en est vanté devant les autres ducs. Quand il a eu 19 ans, Shax, le duc du vol, a parié avec Mammon que Flynn ne pourrait battre son fils, Erik, qui, à 21 ans, était alors boxeur à Atlantic City.

Mon père s'interrompit, s'appuya contre le dossier de sa chaise et se croisa les bras. J'eus la nausée.

— Il y avait bien longtemps qu'entre les mains des ducs, les Neph avaient eu à subir un sort cruel. Autrefois, avant que le nombre de nos rejets ait diminué de manière aussi importante, de telles choses étaient monnaie courante. Enfin... Cette année-là, le sommet annuel avait lieu en Australie, et les deux garçons y ont été conduits pour se battre. Pendant un long moment, Erik a réussi à tenir sa place, mais une fois que Flynn est parvenu à prendre le dessus, il a perdu toute maîtrise.

— Il l'a tué, murmurai-je.

Papa leva le menton en signe de confirmation.

— La semaine dernière, c'était l'anniversaire de la mort d'Erik. Or, j'avais fait prendre Flynn en filature. Ce jour-là, avec sa voiture, il s'est rendu à la carrière où les ducs l'avaient fait se débarrasser du corps, il y a bien des années.

Papa sortit une autre photo de l'enveloppe.

On voyait Flynn assis près du bord de la carrière, sans sembler se soucier du gouffre de plusieurs centaines de mètres qui s'ouvrait devant lui ni de l'eau qui se trouvait au fond. Les jambes pendantes, il se cachait le visage dans ses mains. La représentation de tant de douleur et de remords me força à détourner le regard de la photo ; elle me rendrait malade.

— Il est un peu fruste, mais n'aie pas trop peur de lui, Anna. En fait, il devrait être plus facile à convaincre que la fille de Sonellion.

Ça, je l'espérais vraiment.

— Comment va Zania ? lui demandai-je. L'un de tes chuchoteurs a-t-il vérifié comment ça se passe pour elle ?

— Elle tient le coup.

Kope et moi nous regardâmes. Si seulement toute cette planification n'avait pas exigé tant de temps. Quoi qu'il en soit, papa nous donna des billets pour le combat de Flynn, deux laissez-passer pour l'arrière-scène, de même que les coordonnées de notre hôtel et l'adresse de l'appartement de Flynn, avant de me laisser partir avec une bise sur le front.

La dernière partie du voyage se déroula sans anicroche, si ce n'est un petit incident. Kope et moi avions toutes les difficultés du monde à rester éveillés. Aussi tentai-je de lui faire boire un peu de mon café au lait, dans l'espoir que la caféine le stimulerait assez pour qu'il se mette à bondir de tous côtés dans la cabine de l'avion. Mais en riant, il repoussa ma pathétique tentative de porter de force ma tasse à sa bouche. Puis, de manière surprenante chez lui, il m'enfonça un doigt dans la taille, ce qui me fit pousser un cri. Sur ce, le monsieur âgé qui était assis dans la rangée adjacente nous regarda avec réprobation, ce qui me fit abandonner mon projet.

— Faisons un marché, me proposa alors Kope. Prends une gorgée de mon thé vert, et je prendrai une gorgée de ta... boue sucrée.

— Marché conclu !

Nous échangeâmes nos boissons, et le goût amer de cette saveur naturelle me fit presque m'étouffer. De son côté, son nez se plissa, quand il goûta à mon café.

— Mais il n'y a pas de sucre là-dedans ! m'écriai-je au moment même où il s'exclamait :

— Mais c'est bien trop sucré !

Tout cela nous fit bien rire, après quoi je tentai de me calmer et de me concentrer sur mes devoirs. Cela prit un certain temps, mais je réussis à les terminer, puis je dormis un peu, jusqu'au moment où

nous commençâmes à descendre vers le sol. Au moment de m'éveiller, je fus heureuse de distinguer la ville de Melbourne à travers le hublot : elle était composée d'un ensemble de gratte-ciel situé au bord de l'océan irisé. L'eau scintillait, on aurait presque dit qu'elle nous faisait des clins d'œil, tandis que l'avion s'apprêtait à se poser.

L'été australien était des plus agréables, après le froid que j'avais laissé en Géorgie. À notre hôtel de luxe, les employés étaient amicaux et refusaient les pourboires. Leur fantastique accent me faisait sourire comme une idiote, même si en réalité, c'était sans doute moi qui avais un accent.

Lorsque je me présentai à la réception, on me donna une petite boîte scellée.

— Ce paquet a été livré pour vous, mademoiselle.

Je remerciai le concierge et l'enfonçai dans ma poche.

Kope et moi prîmes l'ascenseur aux parois recouvertes de miroirs jusqu'au cinquième étage. Une fois là, nous échangeâmes les doubles des clés de nos chambres, en cas d'urgence.

Après nous être mis d'accord sur l'heure à laquelle nous nous rencontrerions, nous allâmes chacun de notre côté. Une fois dans ma chambre, la première chose que je remarquai fut les chocolats disposés sur l'oreiller de mon lit format géant.

— *Super !*

Je me jetai sur cette gigantesque surface moelleuse pour manger tous les chocolats, l'un après l'autre. Puis, je m'assis, les jambes croisées, et j'ouvris la boîte qu'on avait laissée pour moi. Elle contenait un petit poignard et son fourreau.

« Merci, papa. »

J'étais fatiguée, mais débordante d'adrénaline, de sorte que je décidai d'explorer la chambre. J'ouvris l'espèce de commode géante en bois pour y trouver une télévision. Le meuble suivant recelait un miniréfrigérateur. Je m'accroupis et l'ouvris, m'attendant à ce qu'il soit vide. Ce n'était pas le cas.

En effet, il était plein d'alcool.

Mon cœur se mit à battre plus fort, et mes mains devinrent poisseuses.

Tout de même, il n'y avait pas de mal à jeter un coup d'œil...

Je m'assis, pris une minibouteille de téquila et la posai au creux de ma main. C'est étrange la manière qu'a notre corps de réagir en fonction des différentes envies, que ce soit une envie intense de drogue ou d'alcool ou encore de désir sexuel : le rythme sanguin et la respiration s'accélérent, la peau devient plus chaude, les paumes deviennent moites. Avec une lenteur consommée, je remis la bouteille de liqueur dorée à sa place, ravie par le bruit des bouteilles s'entrechoquant.

À ce moment, j'entendis frapper doucement de l'autre côté du mur et je fermai la porte du réfrigérateur brutalement. Je déployai mon ouïe au travers de la cloison, puis murmurai :

— Kope ?

— Anna ? Es-tu sage ?

Il y avait dans sa voix quelque chose de moqueur. Bien sûr, il avait entendu les bouteilles. *Aaaah !* Nom d'un chien, les autres Neph ne cessaient donc jamais d'être à l'écoute ?

— Euh, bégayai-je, j'étais seulement en train de jeter un coup d'œil, monsieur l'agent de probation.

Il eut un petit rire.

Évidemment, je n'aurais rien bu, mais cela ne m'empêchait pas de rêver.

— Bon, je vais prendre une douche, moi.

Quand je vis l'immense baignoire au sol avec tout plein de flacons et de savons raffinés, je décidai plutôt de prendre un bain moussant. Tandis que je me prélassais dans l'eau chaude et mousseuse, je

me surpris en train de chantonner le refrain de la nouvelle chanson de Lascif. Voilà qui était inacceptable ! Aussi la troquai-je pour la première chose qui me vint en tête : une petite chanson populaire que Jay nous faisait toujours jouer bien fort dans sa voiture, à Veronica et à moi. Mais soudain, une horrible pensée m'arrêta. Kope était-il en train de m'écouter, tandis que je m'ébattais dans la baignoire et chantais ? Il ne ferait pas une chose pareille, n'est-ce pas ? Rien qu'à y penser, tout mon corps se mit à picoter, et je me sentis devenir tout à fait paranoïaque. Aussi, silencieusement, je m'enfonçai davantage dans la mousse et je me tus.

Une fois que mes doigts et mes orteils furent bien ridés par toute cette eau, je m'enveloppai dans le luxueux peignoir fourni par l'hôtel. Par ailleurs, mon père nous avait conseillé d'être chics pour aller au stade, car il s'agissait d'un combat de veille de Noël. J'avais apporté une élégante jupe en tissu extensible qui s'arrêtait au genou et un chemisier bordeaux, mais il s'agissait d'un mauvais choix vestimentaire. En effet, où pourrais-je porter la poignée d'épée ? Pour ce qui était du poignard, il était déjà attaché à l'intérieur de ma cuisse. Je ne pouvais tout de même pas porter la poignée à la cheville. Elle fit une bosse sous ma jupe, quand je tentai de la mettre au niveau de ma taille. Kope pourrait-il la porter pour moi ? Aussi déployai-je mon ouïe jusqu'à sa chambre.

— Holà, Kope ?

Il n'y eut pas de réponse. Mon ouïe se déplaça un peu partout dans sa chambre, jusqu'à ce que j'entende un peu de musique étouffée, comme une radio que l'on aurait renversée. Je concentrai mon ouïe sur cette musique et je pus à peine distinguer qu'il s'agissait de musique classique, strictement instrumentale. Mon cœur se mit à battre plus vite, tandis que je l'appelais de nouveau. Toujours pas de réponse. Je ne pouvais imaginer qu'il se soit endormi. En outre, il m'aurait prévenue, s'il était sorti. J'écoutai dans sa salle de bain, de même qu'au bout du couloir, où se trouvait le distributeur de glace. Rien. Armée de nos deux clés, je parcourus à toute vitesse la petite étendue de couloir qui me séparait de sa chambre et je frappai doucement à sa porte. Toujours rien.

J'agrippai fermement l'étui de cuir contenant la poignée d'épée d'une main et de l'autre, je glissai la clé dans la serrure. Tout doucement, j'écartai la porte. Avançant un pied dans la chambre sombre, j'ouvris complètement la porte. Ce que je vis alors sur le sol, devant le lit, me fit rougir d'une chaleur piquante.

Kope allait bien. Il était tout simplement en train de méditer, les oreilles recouvertes par des écouteurs qui diffusaient, très fort, de la musique classique. J'aurais dû m'en aller immédiatement, mais je fus frappée de le voir ainsi dans un tel moment d'intimité. Il était agenouillé, avec tout son poids reposant sur ses talons, la tête baissée avec révérence. Il portait un pantalon de course bleu marine, mais sans chaussettes ni chemise. Les triceps de ses bras étaient renflés, et son dos arrondi était une véritable masse de muscles.

Cette manière par laquelle il s'offrait tout entier, modeste offrande, à même le sol, me coupa la respiration. Le fait de voir un homme grand et fort à genoux, dépourvu d'orgueil et d'égoïsme, en train de méditer de tout son être, était suffisant pour faire pleurer d'admiration une femme.

Il y avait bien trop longtemps que je le regardais. Quand je reculai d'un pas, il tourna brusquement la tête vers moi, et nos regards se croisèrent. Il arracha les écouteurs de ses oreilles, un air surpris dans ses yeux clairs.

J'étais vraiment prise la main dans le sac.

— D... désolée, m'excusai-je.

Je m'esquivai et fermai la porte, la respiration courte. Derrière moi, j'entendis Kope ouvrir sa porte et sortir de la chambre. Quand je me retournai, mes yeux durent s'écarquiller à la vue de son corps, car il jeta un coup d'œil sur sa poitrine nue et retourna précipitamment dans sa chambre pour

enfiler une chemise. J'attendis, le cœur battant, stupidement embarrassée, qu'il revienne dans le couloir.

— Quelque chose ne va pas ? me demanda-t-il.

— Non, je suis désolée. C'est seulement... J'ai cru que quelque chose t'était peut-être arrivé, quand tu ne m'as pas répondu.

À ces mots, il se détendit.

— J'aurais dû te prévenir. C'est le seul moment pendant lequel je bloque mon ouïe. Je ne voulais pas te faire peur.

— Ce n'est pas grave, murmurai-je. Penses-tu que, euh, tu pourrais venir dans ma chambre, un moment, quand tu auras une minute, je voudrais te poser une question.

Je lui montrai la poignée d'épée pour qu'il comprenne ce dont il s'agissait.

— Je viens avec toi.

Sur ce, il me suivit dans ma chambre.

Nous nous assîmes dans des fauteuils face à face, de chaque côté d'un petit bureau. Je pris une grande respiration et fis en sorte que mon rythme cardiaque se calme, tandis que des visions de Kopano à moitié nu ne cessaient d'apparaître dans mon esprit. Je n'éprouvais aucun sentiment amoureux pour lui, mais il était tout de même difficile de ne rien ressentir à un tel spectacle.

« Bon, allez, Anna, il attend que tu dises quelque chose. Reprends-toi. »

Je me raclai la gorge.

— Est-ce que ça te dérangerait beaucoup de porter la poignée d'épée pour moi, aujourd'hui ? Avec cet ensemble, c'est impossible.

Il répondit sans aucune hésitation.

— Ce serait un grand honneur pour moi de la porter.

— Bon, merci. Je me demandais aussi... Mais c'est un peu bizarre. Voudrais-tu sortir la poignée de son étui et la tenir ?

Je lui remis le tout. Il me regardait avec curiosité, mais il avait confiance en moi en ouvrant l'étui et en sortant la poignée. Il la tenait dans ses mains pleines de douceur et la souleva pour l'examiner avec émerveillement.

— Sens-tu quelque chose ? lui demandai-je.

— De quelle manière ? me demanda-t-il d'un air interrogateur.

— Physiquement. Ne ressens-tu pas une espèce de puissance sur ta peau ?

Il fronça les sourcils.

— Non.

— Bon, répliquai-je. Je me sentis un peu fléchir. Je pensais que tu serais capable de la brandir, toi aussi.

— Anna...

Il glissa la poignée dans son étui.

— Avant ma conversion, je me suis adonné au péché pendant plusieurs années.

Il était si difficile d'imaginer Kope ne pas se dominer.

— Je suppose que je le savais, repris-je, mais puisque tu t'étais racheté, et tout, je pensais que, tu sais...

Il me sourit doucement et se leva, puis mit la poignée d'épée dans sa poche.

— Peut-être l'Épée de vertu ne pardonne-t-elle pas autant que son Créateur.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte, quand il se retourna abruptement, et je m'arrêtai juste avant de lui rentrer dedans.

— Anna...

Son regard semblait quelque peu égaré. Je reculai d'un pas.

— Ouais ? lui demandai-je.

Jamais, il ne détourna son regard de moi :

— Parles-tu toujours à Kaidan ?

Je baissai les yeux et remuai la tête, épuisée par cette question.

— Il refuse de me parler.

— Mais tu l'aimes toujours.

J'avalai péniblement ma salive et hochai la tête, rencontrant de nouveau son regard grave.

Il resta silencieux pendant un long moment. Puis :

— Je vais faire un tour, mais j'ai mon téléphone. On se voit à midi et demi.

Il ferma la porte derrière lui. Je m'appuyai le front contre celle-ci pendant un instant, me demandant pourquoi il fallait que les choses soient si compliquées.

Un coup d'œil à l'horloge me permit de constater qu'il me restait une demi-heure. Je me rendis à la fenêtre et j'ouvris les rideaux. Melbourne était magnifique. Il était si étrange de voir les rues parées de décorations de Noël en un jour d'été ensoleillé. Au bout de quelques minutes, mes yeux se posèrent sur un visage familier dans la foule en marche.

C'était Kope, ce gentil Kope. Comme je voulais qu'il soit heureux !

Il sortit son téléphone cellulaire de sa poche, et je sentis un certain malaise s'installer en moi. Je me demandai qui il pouvait bien appeler. Il leva les yeux vers ma fenêtre, et rapidement, je me retirai afin de rester cachée. Puis, dans un moment de curiosité et de paranoïa, je déployai mon ouïe et ma vision à travers la vitre jusqu'à l'endroit où Kope s'était arrêté, dans un petit kiosque.

Je pouvais distinguer le grésillement et la sonnerie du téléphone à travers le combiné, de même que les traits de Kopano — la manière soucieuse dont il pinçait les lèvres. C'est alors qu'une voix d'homme à l'accent anglais répondit, et je me figeai.

Pourquoi téléphonait-il à Kaidan ?

— Frère Kaidan, le salua Kope.

— Kope.

Il semblait un peu nerveux, préoccupé.

— Est-ce que tout le monde va bien ?

— Oui, tout le monde va bien.

— Alors, que me vaut l'honneur ?

Le ton de Kai était devenu plus ferme, plus dur, avec quelque peu de sarcasme.

Kopano resta silencieux, et ses sourcils se contractèrent comme s'il regrettait cet appel. Je ne comprenais absolument pas ce qui était en train de se passer, mais en tout cas, ça ne me plaisait pas du tout.

— Selon Anna, tu refuserais de lui parler.

J'arrêtai de respirer.

— Où veux-tu en venir ? lui demanda Kai.

— Je veux...

Kope fit quelques pas, puis s'arrêta, porta la main jusqu'à son front.

— Elle a toujours des sentiments pour toi. Je voudrais donc savoir ce que tu ressens pour elle.

— Ça ne te regarde absolument pas.

Je pris une respiration qui m'arracha la gorge. Je ne pouvais pas croire que cette conversation avait lieu.

— Ça me regarde, car elle souffre. Si tu as des sentiments pour elle, tu devrais les lui manifester. Si tu n'éprouves plus rien pour elle, libère-la.

— Pour que tu puisses tenter ta chance avec elle ?

— Je ne tenterai pas ma chance avec elle, si tu préfères que je ne le fasse pas. Mais tu dois me le dire.

— Ce n'est pas de ma permission que tu as besoin, Kope. Adresse-toi à son père.

— Je t'en prie, Kope. Je ne veux pas que nous nous disputions.

— Bien sûr que tu ne le veux pas. Mais dis-moi : est-elle déjà au courant, à ton sujet ?

« Au courant de quoi, à son sujet ? »

Kope ne bougeait plus.

— Non, murmura-t-il avec un grondement sourd.

— Fais attention... le mit en garde Kaidan, sans aucune trace d'humour.

— J'en suis toujours conscient, frère. Mais à présent, c'est de ton honnêteté que j'ai besoin. Quels sont tes sentiments pour elle ?

Mon corps était sans mouvement, exception faite de mon cœur, qui battait dans ma gorge.

« Dis-lui que je ne suis pas libre. Dis-lui que tu éprouves toujours des sentiments pour moi... Que je suis à toi. »

Le rire méchant de Kaidan, une espèce de son sourd et froid, me donna la chair de poule. Il répondit enfin :

— J'ai été on ne peut plus clair avec elle. Il n'y a aucun avenir entre elle et moi, mon ami. Alors, vas-y. Je te souhaite de tout cœur bonne chance.

À ces derniers mots durs comme la pierre, je sentis mon estomac se retourner au moment même où Kaidan raccrochait. Kope soupira et baissa la tête. Quant à moi, dans tous mes états, je me laissai glisser à même le sol.

Non. Non, non, non. J'aurais voulu hurler et frapper quelque chose, donner des coups de pied, tout briser.

Il ne pouvait penser ce qu'il disait ; ce n'était pas possible.

N'est-ce pas ?

Quinze minutes plus tard, j'étais censée sortir avec Kope, aller rencontrer Flynn. Or, mon esprit était dans un état de confusion totale. Je me mis à prendre de grandes respirations. Je ne pouvais *pas* penser à tout cela : au son de la voix si froide de Kaidan, et... et... *non*. C'était trop pour moi. Il fallait que je reprenne mes esprits, que je me concentre sur ma tâche. Le côté dramatique de ma vie personnelle devrait être mis de côté, jusqu'au moment où j'aurais le temps de craquer, car c'était exactement ce qui m'attendait une fois que cette mission serait achevée.



## LE FANTÔME

Kope et moi montâmes l'escalier intérieur du stade, en silence. Nos sièges étaient situés vers le milieu, assez loin pour que Flynn ne puisse pas nous remarquer. Le premier combat était déjà terminé, et le deuxième avait commencé. Les partisans étaient bruyants sur notre passage. J'étais bien contente qu'il y ait tant de choses qui détournent mon attention et me donnent toutes sortes de prétextes pour éviter le regard de Kope.

Durant l'entracte, on put sentir un flux d'énergie déferler dans l'air, tandis que la foule se préparait pour le combat de championnat. En effet, de celle-ci parvenait un bourdonnement au sujet du « Fantôme », Flynn Frazer.

— Le « Fantôme » ? demandai-je en murmurant à Kope, toujours incapable de le regarder.

— Il se déplace avec une telle rapidité que ses adversaires ne le voient pas arriver, m'expliqua-t-il.

Je m'enfonçai dans mon siège, trouvant l'ambiance des plus intéressantes. J'imagine que je m'attendais à ce qu'il y ait beaucoup d'énergie négative, une soif de sang, dans un tel combat, mais je m'étais totalement trompée. La foule était joyeuse. Évidemment, parmi les teintes d'orange vif, il y avait bien quelques sombres auras, mais l'atmosphère générale était pleine d'excitation respectueuse. Tout de même, par habitude, je gardai un œil sur les esprits démoniaques.

La salle s'assombrit, et de la musique tonitruante commença à s'échapper des haut-parleurs surélevés : une musique composée d'un rythme tribal accompagné d'accords de guitare hard rock. Comme tous les autres, je me levai, tant j'étais impatiente d'apercevoir Flynn.

Ce fut son adversaire qui se présenta le premier, habillé en bleu ; il sautillait, donnait des coups de poing dans les airs. Toujours en sautillant, il atteignit le ring octogonal sur lequel il se hissa et il donna une autre série de coups de poing dans les airs, avant de se rendre du côté où l'attendait un homme, une serviette passée autour du cou. La foule le hua. Le bleu, personne ne l'aimait.

Puis, le silence se fit, la musique sembla devenir plus assourdissante. Quand Flynn arriva lentement dans la salle, tout de rouge vêtu, les yeux en feu, l'assistance explosa. Je m'aperçus que j'étais en train d'applaudir et de me pencher pour mieux le voir. Je me sentis devenir anxieuse en regardant le Fantôme prendre tout son temps pour se rendre jusqu'à l'octogone, son regard comme fou, fixé sur son adversaire, un étrange petit sourire sur ses lèvres épaisses. À mon avis, on pouvait difficilement aller plus loin dans l'intimidation. Le sourire qu'il affichait sur ses photos avait disparu.

L'annonceur vint se placer au milieu de l'octogone et présenta le premier combattant, dont je ne compris même pas le nom. Cependant, quand il annonça Flynn « le Fantôme » Frazer, je me joignis aux adulations de la foule.

Tout le monde resta debout, quand le combat commença. Flynn possédait un charisme naturel. Il se déplaçait autour de son adversaire, telle une panthère à l'affût, tandis que le garçon en bleu sautillait et bondissait de tous les côtés, comme un lapin. L'adversaire de Flynn ne semblait pas effrayé, mais il était évident pour chacun qu'il aurait dû l'être. Pour ma part, j'avais peur pour lui.

Flynn joua avec sa proie, ce qui permit au garçon de lui assener quelques coups, mais il était clair,

même pour moi, qui ne connaissais rien aux sports, que le Fantôme ne faisait qu'attendre son heure, sans quoi le spectacle se serait terminé trop rapidement. Ils échangèrent des coups et des parades sans importance pendant tout le premier round, mais vers le milieu du deuxième, la foule commença à devenir agitée, poussa des cris hostiles et moqueurs, en mal d'action.

Ce n'était pas le genre de Flynn de laisser la foule sur sa faim. Telle une véritable tornade, il tourna et d'un coup de pied, fit perdre l'équilibre à son adversaire, avant de le projeter sur le tapis, ce qui fit rugir la foule. Un peu plus tard, l'autre garçon donna un coup de genou qui atteignit Flynn sur le côté et le surprit. Flynn était alors irrité. Rapidement, il fit passer son adversaire par-dessus son épaule, atterrit sur lui et lui planta son coude dans le sternum, avant de se mettre à lui administrer une série de coups de poing au visage. Tandis que la frénésie gagnait la foule, encourageant Flynn à mettre son adversaire K.O., mon anxiété s'amplifia. En effet, Flynn ne semblait pas du tout disposé à s'arrêter. Son avidité était en train de se déployer.

« Gagne ton combat et quitte le ring, Flynn. »

Une fois que le visage de son adversaire eut suffisamment saigné, l'arbitre repoussa finalement Flynn, et je pus respirer de nouveau.

Kope et moi nous regardâmes en même temps. Le combat était terminé, il était temps d'y aller. Avant d'atteindre les portes et de montrer nos laissez-passer pour l'arrière-scène, Flynn était déclaré vainqueur et champion de sa catégorie, toujours invaincu.

Une fois que nous fûmes éloignés, nous nous retournâmes pour regarder derrière nous. Il n'y avait personne d'autre dans le couloir, de sorte que nous franchîmes la porte portant le nom de Flynn. Nous examinâmes la pièce : c'était une espèce de vestiaire et de loge avec deux bancs de bois alignés parallèlement, au centre.

Le souvenir soudain de Zania me tenant, un couteau à la gorge, fit monter une vague de nausée en moi. Comment Flynn réagirait-il en voyant arriver deux Neph sans avoir été prévenu ? Ses mains et ses pieds étaient des armes. Et pourquoi Kope ne semblait-il jamais nerveux ? D'ailleurs, il me mesurait du regard, tandis que je me rongais l'ongle du pouce.

Tout à coup, mon téléphone se mit à vibrer dans ma poche. Je le sortis. C'était un texto de mon père.

« Cachez-vous IMMÉDIATEMENT ! »

Je faillis lâcher l'appareil, comme s'il s'était agi d'un charbon ardent. Qui donc était sur le point d'arriver ? Valait-il mieux tenter de quitter l'édifice, ou seulement nous cacher ? Je montrai le message à Kope. Nous nous tournâmes, fouillâmes la pièce des yeux et aperçûmes simultanément la porte du placard vers laquelle nous nous dirigeâmes aussitôt.

Nous nous enfonçâmes tant bien que mal dans l'espace restreint du petit placard destiné aux articles de nettoyage, dans lequel régnait une odeur de sueur et d'eau de Javel. Tandis que je tirais la poignée de la porte vers nous, l'espace où nous pouvions à peine bouger devint tout à fait noir. Quand je me tournai pour faire face à la porte, sans doute fis-je bouger un seau, car le bruit du manche d'une serpillière heurtant le mur se fit entendre, et mon cœur faillit exploser. Kope se tenait tout juste derrière moi. Je pouvais sentir son cœur battre à toute vitesse contre mon épaule. Comme il n'y avait aucune fente dans le cadre de la porte, il était impossible de distinguer ce qui se passait dans la pièce. Il nous faudrait nous en remettre à notre ouïe.

Je me représentai en pensée le couloir que nous avions traversé, de la salle jusque-là. Je déployai ensuite mon ouïe dans cette direction, jusqu'au moment où je trouvai un groupe de personnes en train de féliciter Flynn. Mais tout semblait normal. Puis, au bout d'un moment, Flynn leur dit qu'il avait besoin de prendre une douche.

Nous restâmes tous les deux parfaitement immobiles, toujours à l'écoute tandis que Flynn entrait dans la pièce. On entendit ses pieds nus claquer contre le carrelage, pendant qu'il se rendait vers le coin douche de la pièce. Il se lava à une vitesse incroyable, puis des bruissements de vêtements se firent entendre, alors qu'il s'habillait. Je commençais à penser qu'il s'agissait d'une fausse alerte, quand l'odeur âcre d'un cigare se glissa sous la porte du placard.

— Père ! s'exclama Flynn.

Cela me donna un coup au cœur. Il y avait un satané duc, juste de l'autre côté de la porte. Je me mis à transpirer à grosses gouttes. Comment une telle chose avait-elle pu se produire ? Dieu merci, le duc Mammon ne serait pas capable de me sentir, au contraire de Pharzuph, avec son nez détecteur de vierges.

— Je ne t'attendais pas, lui dit Flynn. Tu as raté un sacré beau combat. Un grand succès !

Il rapporta les détails les plus sanglants à son père, qui sut les apprécier. J'entendis un rire rauque.

— J'écoutais, tandis que je conduisais jusqu'ici, mais ce n'est pas la même chose. Ce salon de l'auto était d'un ennui. J'ai déjà été propriétaire de la moitié des modèles qui étaient exposés, à un moment ou à un autre. Et on n'a jamais vu autant de croqueuses de diamants, et d'une laideur... Tu sais que je suis capable de m'amuser avec une femme avide aussi bien que n'importe qui, mais seulement à condition que ce soit une beauté, hein ?

Flynn s'esclaffa, un éclat de rire jovial qui devait correspondre au sourire qu'on lui voyait sur ses photos, et son père se joignit à son hilarité. La camaraderie qu'il semblait y avoir entre eux ne me disait rien de bon.

— Laisse-moi t'emmener déjeuner et prendre un verre cet après-midi, mon garçon. Emmène quelques copains. Il n'y a rien de tel qu'une bande de jeunes voyous pour attirer les femelles !

Ils plaisantèrent encore un peu, tandis que Flynn rassemblait ses effets, puis ils quittèrent la salle. Je déployai mon ouïe et les entendis inviter et rassembler des amis, avant de monter tous ensemble dans la voiture en poussant des cris plus forts les uns que les autres. Puis, ils fermèrent les portières, et leur voiture s'éloigna. Kope et moi restâmes figés, dans l'attente que leur voiture se soit éloignée d'au moins 10 kilomètres : c'est-à-dire hors du champ d'écoute du duc. Je laissai alors ma tête tomber contre la poitrine de Kope, afin de permettre à mon rythme cardiaque de ralentir.

Il s'en était fallu de peu. De très peu... Comment mon père avait-il su ? Si l'un de ses chuchoteurs avait aperçu Mammon en train d'arriver, celui-ci ne m'aurait-il pas prévenue directement, plutôt que de passer d'abord par mon père ? Ou alors, mon père était-il lui aussi en Australie, à ce moment ? Enfin, je supposai que ça n'avait pas d'importance ; la crise avait été évitée. Je découvrirais ces détails plus tard. Pour le moment, il ne nous restait plus qu'à nous faufiler hors de cet endroit sans nous faire remarquer...

« Mais quelle est cette odeur ? »

Mes pensées décousues furent interrompues par un arôme à la fois riche et sucré, évoquant le caramel, qui me ramollissait tous les muscles. Je reconnaissais cette odeur. C'était la même que celle que j'avais sentie, quand Kope m'avait plaquée contre le sol, le jour où nous avons fait connaissance.

Mon corps se raidit, dans la perception de ce qui était en train de se passer : je devenais consciente de sa large poitrine et de ses abdominaux contre mon dos, de son souffle chaud qui caressait mon oreille et mon visage. Il sentait tellement bon. Comme c'était doux d'être contre lui !

La surprise m'empêchait de réagir.

« Anna, ouvre la porte et éloigne-toi de lui. Fais comme si tu n'avais rien remarqué. »

Il ignorait que je perdais la maîtrise de mon odorat, quand mes émotions prenaient le dessus, ce qui me permettait de sentir ces phéromones pleines de désir.

Mais soudain, la conversation de Kope avec Kai me revint en tête, et tout mon organisme fut submergé par un torrent d'émotions. Je détestais cet épouvantable sentiment d'être en train de m'accrocher à quelque chose qu'en réalité, je n'avais jamais eu.

« Il ne te laissera jamais l'aimer. »

Une vague de souffrance traversa tout mon organisme. J'eus soudainement envie de tout abandonner. Une explosion subite de rébellion retentit en moi. Tandis que mon corps était toujours contre celui de Kope, je tournai doucement la tête et la levai vers lui. Nous restâmes dans cette position pendant un moment, nos visages près l'un de l'autre dans l'obscurité, sans faire un mouvement.

— Hé, murmurai-je.

Il ne répondit pas. Au lieu de cela, une autre salve de cette odeur riche et enivrante remplit l'espace, poussa mon corps à se tourner et à lui faire face. Encouragée par l'adrénaline et mon pouls qui s'accélérait, je lui caressai la nuque du bout des doigts. Je ne pouvais croire que j'étais en train de faire une chose pareille, mais une ombre de noirceur croissait en moi. Quant à Kopano, son corps restait immobile, telle une pierre.

Tout tournait dans ma tête, les émotions retentissaient dans mon cœur et débordaient dans mon estomac. Le besoin, le désir, la perplexité, l'affection, le chagrin : tout cela se précipitait en moi comme des trains sur le point de dérailler et de me détruire. Ou de me rendre téméraire, imprudente.

Je m'attendais à peine à ce qu'il m'arrête — à ce qu'il tourne la tête comme il l'avait fait avec l'agente de bord, ou se faufile hors de me bras et ouvre la porte. Mais ce ne fut pas le cas. Alors, avec douceur, j'attirai son cou.

Telle une fusée qui explose, Kope écrasa ses lèvres pleines contre les miennes en poussant avec force mon dos contre la porte. Un soupir de surprise totale s'échappa de ma bouche avant que je lui réponde, passant mes doigts dans sa chevelure épaisse, m'émerveillant de son corps contre le mien. Je me laissai happer par cet instant.

C'était si bon de se laisser embrasser — véritablement embrasser, par quelqu'un qui ne retenait rien de sa passion — quelqu'un qui s'abandonnait, tout comme moi.

Je ne l'arrêtai pas, quand il me prit la jambe pour la passer autour de sa hanche. Sa main douce releva ma jupe et erra sur l'arrière de ma cuisse.

Holà.

Holà.

*Holà.*

J'éloignai mon visage, tout à coup consciente du danger de cette situation délicate.

— Kope ?

Ma respiration était rapide, comme râpeuse.

Avec sa main ferme sur mon cou, il ramena mon visage contre le sien pour un nouveau baiser. Ensuite, il me saisit l'autre jambe et me souleva tout à fait du sol en me tenant de ses deux mains. Euh... Ouah...

— A... attends, lui dis-je, décontenancée.

Il quitta ma bouche, mais seulement pour dévorer de ses lèvres douces et chaudes mon cou sur toute sa longueur, ce qui me fit pousser un faible gémissement. Ses mains et sa bouche s'affairaient de manière folle sur moi. Dans tout cela, il n'y avait rien de « kopesque »...

— Un instant, Kope.

Je tentai de le repousser, mais il me caressait alors la clavicule et il était si fort. Je le poussai de nouveau, mais il était comme un rocher géant en mouvement.

— Kope ! Arrête ! criai-je en le poussant de toutes mes forces de mes deux bras, jusqu'au moment où il me laissa retomber par terre et m'écarter de lui, tout essoufflé.

J'avais déjà le dos contre la porte, de sorte que mes pieds me supportèrent, et je ne tombai pas. Les serpillières et les balais s'entrechoquèrent. Je tentai d'utiliser ma vision de nuit, mais il y avait tellement peu de lumière qui se glissait sous la porte que je ne pouvais pas voir l'expression de son visage.

— Anna..., dit-il d'une voix blanche.

— Tu n'as rien fait de mal.

Mon corps battait toujours trop fort.

— Pardonne-moi, Anna. Je t'en prie.

Spontanément, je tendis le bras pour lui prendre la main, le cœur sur le point d'exploser, tandis que le remords se répandait en moi.

— Je n'ai rien à te pardonner, Kope. C'est moi qui ai commencé. Je t'en prie, ne te sens pas mal.

Mais il avait toujours la tête baissée.

— Il y a si longtemps que je désirais cela, et je savais... je savais que je ne pourrais pas me retenir.

Je ne comprenais pas tout à fait pourquoi le champion de la maîtrise de soi avait pu craindre qu'un baiser lui fasse perdre ses moyens. Mais c'était un fait, il n'avait pu se dominer. Il y avait anguille sous roche.

— Tu sais que tu peux tout me dire, n'est-ce pas, Kope ?

— C'est trop humiliant, murmura-t-il.

— Mais non, lui répondis-je en frottant mon pouce contre le sien.

— Je... Anna... La colère n'est pas le seul péché qui m'empoisonne la vie. Ce n'est pas même mon principal péché.

Quoi ? Mes mains s'immobilisèrent. Avait-il plus d'un vice ? Comment cela était-il possible ?

Toutefois, les morceaux commençaient à se mettre en place. Par exemple, sa manière de réagir chaque fois qu'une femme le draguait ou le touchait, à l'exception de Marna, qui était comme une sœur pour lui. Il faisait toujours très attention de ne pas toucher les femmes, ni même de les regarder.

Le désir, donc. En plus de la colère. Quelle dangereuse combinaison.

Autant je voulais le reconforter, autant je n'osais pas le serrer dans mes bras. Au lieu de cela, je lui serrai la main plus fort.

— Qui d'autre est au courant ? lui demandai-je.

— Mon père et mes deux frères de sang... et Kaidan.

« Oh ! »

— Il est très observateur. Il m'a posé la question le lendemain du jour où nous avons fait connaissance. Il était bien jeune, à l'époque, et pourtant, il savait.

J'avalai péniblement ma salive.

— Je te promets de ne le dire à personne, Kope. Retournons à l'hôtel pour essayer de comprendre ce qui vient de se passer avec Flynn. D'acc ?

— Oui, d'accord.

Avant d'ouvrir la porte du placard, je m'assurai rapidement que ma jupe était bien en place. Puis, sur le chemin de retour, nous ne jetâmes même pas un coup d'œil dans la direction l'un de l'autre.

Il était évident que cette situation allait être plus qu'un obstacle sans importance qu'il nous suffirait de contourner. Durant le retour silencieux vers nos chambres, il m'apparut évident que je venais de ruiner l'amitié que nous avions développée l'un pour l'autre. Il serait alors très difficile de comprendre ce qui s'était passé avec Flynn, alors que nous n'arrivions même plus à nous adresser la

parole.

Je pénétrai dans ma chambre et me dirigeai droit vers mon lit, puis m'y laissai tomber la face la première. Qu'avais-je fait ? Allongée là, je me repassai la scène dans son intégralité, à partir de cette passion surprise que nous avions libérée. Au moment où j'avais repoussé toute pensée, cette intimité physique avait été plus que bienvenue. Pourtant, quelque chose manquait. Ce n'était rien de physique, car Kope était l'homme idéal. En plus, ce garçon savait embrasser... Là-dessus, aucun doute.

Mais il n'y avait pas eu d'étincelles dans mon cœur pour venir m'enflammer, aucune de ces sensations de frénésie et de triomphe n'avait point dans mon ventre. Il n'y avait qu'un garçon qui m'avait fait ressentir tout cela. À cette pensée, je levai la main jusqu'au collier que Kaidan m'avait donné.

Je sentis la nausée me prendre à l'estomac. Tout cela était tellement injuste pour Kope. Je voyais bien à cet instant que l'amour ne pouvait être arrêté, oublié ou dirigé vers une autre personne, malgré tous les plans que le corps et l'esprit pouvaient concevoir.

Je me retournai et descendis du lit, à la pensée qu'une douche pourrait me faire du bien. Quand je fermai la porte de la salle de bain et m'aperçus dans le miroir, mon regard fut attiré par deux taches sur mon cou. Je me rapprochai du miroir et hoquetai de surprise : j'avais des *suçons* ! Alors, ça, c'était une blague d'une ampleur interplanétaire. Kope les avait-il vus, tandis que nous retournions à l'hôtel ? Impossible. Il n'avait pas même cligné de l'œil vers moi. S'il les voyait, il en mourrait.

Je m'accroupis, tout étourdie. Un sentiment de culpabilité m'assaillit à la pensée que Kai apprenne tout cela. Mais pourquoi aurais-je dû me sentir coupable ? Après tout, Kai avait donné le feu vert à Kope. Quoi qu'il en soit, il ne saurait jamais rien de ce baiser, car je n'en parlerais à personne, absolument personne, et je savais que Kope, lui non plus, n'en dirait rien.

Un coup à la porte me fit oublier tout cela et me lever à toute vitesse, le cœur sur le point d'exploser de terreur. Mammon ou Flynn m'avait-il trouvée ? Impossible. Peut-être Kope voulait-il me parler ? Je déployai mon ouïe, mais le visiteur était silencieux. Je me glissai hors de la salle de bain et sur la pointe des pieds, je me rendis jusqu'à la porte pour regarder à travers l'œilleton. Ce n'était aucun d'eux : c'était mon père.

J'ouvris la porte toute grande, mais il posa un doigt sur ses lèvres et remua la tête pour empêcher toute salutation. Quand il se tourna pour me faire face, évidemment, la première chose que ses yeux remarquèrent fut mon cou, auquel, stupidement, je ne pensais plus, tant j'étais surprise de le voir.

Quelle horrible humiliation ! Je glissai la main sur les marques et me sentis devenir rouge comme une tomate, tandis qu'il me lançait un regard furieux et que ses sourcils se contractaient. Je l'imaginai en train de hurler en pensée :

« Et moi qui croyais que le garçon avec lequel je t'avais envoyé en mission était le plus sûr des deux ! »

Ouais, bien, il ne pouvait pas savoir que le garçon avec lequel il m'avait envoyée me balader était, en réalité, un Neph de désir. Je m'assis sur le lit, serrai mes genoux contre moi et posai mon menton sur mes avant-bras pour cacher mon cou.

Mon père griffonna un message sur le bloc-notes du bureau, qui se trouvait dans le coin de la chambre. Il déchira la feuille et la jeta sur le lit.

« Azaël n'a pas pu venir lui-même ; il devait faire des rondes. Je vais donc surprendre Mammon et le faire sortir de la ville, ce soir, afin que tu puisses aller voir son fils. Il pensera que je suis ici pour retrouver un revendeur de drogue insubordonné qui a fui les États-Unis. »

Je tendis la main vers le bloc-notes et le stylo qu'il me passa en fronçant de nouveau les sourcils au spectacle de mon cou que je ne cachais plus.

« Merci pour le tuyau. Informe-moi quand il ne sera plus dangereux d'aller voir Flynn. »

Il prit la note, la lut et hocha la tête. Je m'appuyai alors la tête contre les bras avec un soupir. Papa, lui, s'assit à côté de moi et me massa le dos un instant. Quand je me penchai vers lui, il passa le bras autour de moi. Pour un démon, il était plutôt gentil. Après tout, je suppose qu'à une autre époque, il avait été un ange. J'envisageai de le questionner au sujet des Neph à double péché, mais je décidai que ce n'était pas le moment approprié. Nous restâmes ainsi pendant quelques minutes, jusqu'au moment où il me tapota le bras et se leva. Il griffonna de nouveau quelque chose et me passa le bout de papier.

« Pas de relation sexuelle avant le mariage. »

Ah, très drôle. Je chiffonnai cette note et la lui lançai en pleine poitrine avant de me cacher le visage contre mes genoux. Il eut un petit rire et se rendit aux toilettes pour jeter toutes ces notes dans la cuvette et tirer la chasse.

Je lui fis un geste la main, tandis qu'il s'en allait, puis j'envoyai à Kope un message crypté concernant une sortie ce soir-là, pour la deuxième étape. Dès que je l'eus envoyé, je rougis de la tête aux pieds. Je voulais dire une deuxième étape pour parler à Flynn ! Sans doute que Kope comprendrait. Je me laissai tomber sur le lit, vidée de toute énergie.

J'aurais dû essayer de faire une sieste, mais mon esprit était dans un tel état de confusion que c'était impossible. Je pris une douche et regardai la télévision, dans l'attente que mon père nous donne le signal de départ.

J'espérai que cette pause nous permettrait de nous débarrasser du malaise qu'il y avait entre nous, que cela ne nous déconcentrerait pas, quand nous parlerions à Flynn.

Trois heures après le départ de mon père, je reçus le texto suivant : « La voie est libre jusqu'à demain.

»

Cela me fit soupirer odieusement fort.

— Hé, Kope, l'appelai-je à travers le mur, sachant très bien qu'il serait en train de m'écouter. Il est temps d'y aller. Je te rejoins dans un instant.

Je me levai pour me préparer. Heureusement que je guérissais rapidement, de sorte que les deux taches sur mon cou étaient à peine visibles. Une fois que j'eus appliqué un peu de maquillage, elles ne se voyaient plus du tout.

Il me fallait alors affronter Kope. Mon ami. Que j'avais embrassé ce jour-là.

Il ouvrit la porte de sa chambre avant que j'aie le temps de frapper. Nous nous regardâmes un long moment, puis il se détourna, fit un pas dans le couloir et ferma la porte derrière lui. Nous traversâmes en silence le couloir, le tapis aux dessins cachemire amortissant nos pas.

— Je me suis dit que nous pouvions tout simplement prendre un taxi, lui proposai-je, tandis que nous approchions de l'ascenseur.

Il hocha la tête. Plus tôt ce jour-là, j'avais mentionné la possibilité de prendre un de ces amusants trains, tramways ou autobus, mais notre humeur enjouée et touristique avait depuis tout à fait disparu.

Lorsque nous montâmes dans l'ascenseur, il essaya autant que possible de se tenir dans le coin de la cabine le plus éloigné de moi. Comme les parois et le plafond de la cabine étaient recouverts de miroirs, nous pouvions seulement regarder par terre. De manière accidentelle, nos yeux se croisèrent brièvement dans la réflexion de l'un des côtés. La tension entre nous était aussi palpable que le silence. Nous nous dépêchâmes de sortir de l'hôtel pour nous retrouver dehors, près d'autres personnes, respirant un peu d'air frais, avec tout le spectacle de la ville pour garder nos regards occupés.

C'était ridicule.

Je levai le bras pour héler un taxi et me demandai à quel point il serait embarrassant de partager la banquette arrière du taxi. Que Dieu nous vienne en aide, si par hasard, nous devons nous toucher sans faire exprès. Mais alors, Kope se tourna vers moi.

— Attends, m'enjoignit-il, tout essoufflé.

Je baissai le bras et je le regardai droit dans ses yeux tristes.

— Anna, pourrait-on d'abord se parler ?

Soulagée, j'acceptai.

— Ouais, ça serait une bonne chose. Nous pouvons juste...

Je fis un signe en direction d'un banc. Cela ne nous offrait aucune intimité, mais il ne faisait aucun doute que notre conversation chuchotée n'intéresserait personne dans une ville aussi affairée.

Le bruit propre à Melbourne fit en sorte que nous dûmes nous asseoir près l'un de l'autre, ma tête levée vers lui, la sienne baissée vers moi. Un groupe de personnes bruyantes affublées de grelots, en train de se pousser et de rire, nous croisa. Kope les regarda.

— On est toujours amis ? lui demandai-je.

— Anna, je serai toujours ton ami. Je serais bien plus, si seulement tu me le permettais.

Mes poings se serrèrent, et je me mordillai la lèvre, tandis que je me demandais comment répondre à une telle déclaration. J'ouvris la bouche, la fermai, incapable de trouver le mot juste. D'une manière ou d'une autre, par ce silence, Kope avait compris ce que je ressentais.

— Ton cœur sera toujours à Kaidan.

Nous nous regardâmes. Je hochai la tête.

Kope me fixa avec une expression plus dure.

— Kaidan est envieux des choix que j'ai faits. Il croit qu'il est impossible de résister à nos pères. Par conséquent, lorsqu'il pense à moi et considère ce que j'ai accompli, il se sent lâche. Mais ce n'est pas une comparaison juste. Il n'y avait aucune bravoure dans ce que j'ai fait. Au fond de moi, je savais très bien qu'Alocer ne me tuerait pas. Aussi, de bien des manières, c'est Kaidan qui est fort. Et quand il s'agit de toi, notamment, c'est lui le plus fort.

— Que veux-tu dire ?

Kope se rapprocha davantage de moi, et je retins mon souffle en voyant toute l'intensité de son regard clair.

— Si tu voulais de moi, Anna, je ne te dirais pas non. Je nous mettrais tous deux en situation de grand danger, mais je ferais ma vie avec toi. C'est en cela que je suis égoïste. Kaidan, lui, ne veut pas te mettre en danger, d'une telle manière.

Un tramway rouge passa, et sa cloche tinta, ce qui me fit détourner les yeux du regard si intense de Kope.

Je ne pouvais plus faire semblant de penser que Kaidan éprouvait pour moi ce que je ressentais pour lui.

— Je t'ai entendu au téléphone, aujourd'hui.

Les yeux de Kopano s'écarquillèrent de surprise, puis il les baissa, embarrassé.

— Je... je ne pensais pas que tu écouterais. J'ai outrepassé mes droits. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'il a toujours des sentiments pour toi.

— Euh... as-tu entendu la même chose que moi ? lui demandai-je. Parce qu'il m'a complètement abandonnée.

Kope fit non de la tête.

— Non. Il était en colère. Il a seulement affirmé ce qu'il pensait devoir dire, mais il n'y croyait pas. Ça, j'ai pu m'en rendre compte. C'est pourquoi, après lui avoir parlé, je n'avais aucune intention de

tenter ma chance avec toi.

Tandis qu'il poursuivait, ses paroles, comme un nouveau coup de fouet, m'accablèrent de culpabilité.

— Je me disais que ses sentiments avaient peut-être changé, mais je me trompais. Kaidan a été déchiré. Mais en fin de compte, sa décision d'opter pour ta sécurité est la bonne. Il n'est pas le seul à éprouver de la jalousie. Ainsi, j'ai pu espérer qu'un jour, tu me regarderais comme je t'ai vue le regarder. Quelle cruelle ironie !

Je me mordis la lèvre ; toutes ces émotions si poignantes m'empêchaient de croiser ses yeux. J'étais loin d'être aussi convaincue des sentiments de Kai que Kope, mais je détestais le fait que les choses devaient se passer ainsi : que nous soyons tous les trois malheureux, insatisfaits.

— Peut-être que tu ne connais pas cette anecdote, Anna, mais elle est célèbre chez les nôtres. Jadis, j'ai eu une sœur qui est tombée amoureuse d'un autre Nephilim.

Il fixa la rue trépidante, son regard frôlant les rangées de lumineuses décorations de Noël, avant de poursuivre.

— Ils furent assassinés devant tout le monde, afin de nous rappeler que nous sommes là pour travailler, pas pour aimer.

Les traits du profil volontaire de Kope étaient pleins de chagrin pour cette sœur qu'il ne connut jamais.

— Cela s'est passé il y a plusieurs siècles, continua-t-il. Mais je crois que mon père la pleure toujours.

— Est-ce lui qui... l'a tuée ?

— Non. Les ducs forcèrent un frère Neph à leur ôter la vie.

Cette pensée me fit frissonner.

— Si je te raconte tout cela, ce n'est pas pour que tu craignes l'amour, mais pour que tu comprennes pourquoi tant de Neph en ont peur.

Le silence se fit entre nous. Je ne savais quoi ajouter.

Kope se racla la gorge et se leva.

— Allons trouver Flynn, maintenant. Viens.

Je le suivis avec l'impression d'être démolie.

Flynn habitait au dernier étage d'une tour résidentielle vitrée au bord de l'eau à Melbourne. L'immeuble semblait composé d'une centaine de miroirs réfléchissant le ciel bleu sans nuage.

Kope et moi sortîmes de l'ascenseur et regardâmes au bout du couloir vers la porte de Flynn. Nous étions restés silencieux. Après avoir échangé un signe de tête, nous déployâmes nos ouïes à l'intérieur de son appartement. Avec un soupir, je ramenai mon sens auditif à son niveau normal. Flynn était occupé pour le moment. *Très* occupé. Kope émit un son sourd, ferma les yeux et remua la tête, comme pour oublier ce qu'il venait d'entendre. Je sentis mon visage rougir et je me balançai d'un pied sur l'autre, dans l'effort de réprimer ce sourire de nervosité qui voulait toujours se manifester aux moments inopportuns.

Tout près, je trouvai une aire de détente où l'on pouvait s'asseoir, en face de la paroi vitrée dominant la ville. Nous nous y installâmes pour admirer la vue. Une fois que ma stupide envie de sourire se fut calmée, j'eus le courage de regarder Kope et je me désignai moi-même en utilisant mon nouveau, et très limité, langage des signes, pour lui faire comprendre que je me chargerais d'écouter. Étant donné ce que je venais d'apprendre au sujet de son penchant au désir, ça n'était que normal. Je détournai rapidement le regard, embarrassée par la grossièreté de cette situation. Je

n'avais pas l'intention d'écouter en permanence. Je me contenterais de vérifier de temps à autre.

Dix minutes passèrent, et il était toujours occupé.

Puis, une demi-heure. Occupé.

Quarante-cinq minutes passèrent. Je secouai la tête pour indiquer à Kope qu'ils y étaient toujours. Il ne tenait plus en place, faisait les cent pas, privé de ces situations dans lesquelles il se sentait calme et à l'aise.

Une fois qu'une heure et dix minutes se furent écoulées, je m'étirai les jambes, à mon tour. En plus, je commençais à avoir faim. J'avais pensé en avoir fini avec lui, à cette heure-là. Bien sûr, nous pouvions l'interrompre, mais je ne voulais pas qu'il panique devant un tiers. Il était nécessaire que son invitée s'en aille pour que nous puissions lui parler seul à seul.

Au but d'une heure et demie, Kope jeta un coup d'œil à sa montre, puis me regarda. Je déployai une nouvelle fois mon ouïe vers sa chambre à coucher. Ah, ils n'étaient plus dans cette pièce. Enfin ! Je déplaçai mon ouïe dans son appartement, jusqu'au moment où j'entendis de l'eau couler. Une douche, voilà qui était un bon signe. Mais un instant... non. Je remuai la tête, les yeux écarquillés. C'était *normal*, ça ?

À ce moment, Kope fit quelque chose qui n'était pas son genre. Il me fit un grand sourire et pouffa. Cela provoqua un petit rire chez moi. Je voulus presser mes deux mains sur ma bouche, mais il était trop tard. Au point où j'en étais, je serais alors incapable de m'arrêter. Je pouvais sentir ce fou rire malencontreux croître en moi. Je me levai d'un bond et courus aussi vite que je pus jusqu'à la cage d'escalier, Kope sur les talons. Au pas de course, nous descendîmes quelques étages, avant que je m'appuie contre le mur et laisse libre cours à mon rire. Je ris, encore et encore, et cela ne fit qu'empirer, quand Kope se mit lui aussi de la partie avec son rire grave, véritable grondement plein de gaieté.

Cette hilarité nous permit de nous débarrasser de toute l'inquiétude et de tout le malaise que nous avions ressentis ce jour-là. Même si nous ne pourrions plus jamais nous reposer dans l'innocence de l'amitié, je savais qu'entre nous, tout irait bien.

Nous restâmes dans la cage d'escalier jusqu'à ce que j'entende l'invitée de Flynn s'en aller et emprunter l'ascenseur. Je remontai alors l'escalier et me dirigeai directement vers son appartement. Je me tenais en face de la porte, les mains sur les hanches, Kope derrière moi. Mais quand Flynn ouvrit et me déshabilla des yeux, toute ma nervosité refit surface : l'idée brillante que j'avais eue de lui sourire me quitta, tandis que mes mains glissaient de chaque côté de mon corps.

Flynn se tenait dans l'embrasement de la porte, l'un de ses avant-bras posé sur le chambranle. Ces cheveux roux, mouillés, étaient plus foncés, et il portait une serviette autour de la taille, une simple serviette. Il était petit, avec un corps de boxeur professionnel. Il examina nos insignes.

— Est-ce qu'il y a longtemps que vous attendez ? demanda-t-il.

Sa question semblait plutôt naturelle, mais je perçus un avertissement dans son regard. Il se méfiait de nous.

Je lui souris, mal à l'aise, ce qui, en retour, amena sur son visage couvert de taches de rousseur d'une beauté rude un large sourire.

— Ton père n'est pas en ville et il ne sera pas de retour avant demain, lui annonçai-je. Est-ce qu'on peut entrer ?

Il haussa les épaules et nous tourna le dos avec la confiance d'un homme qui n'a pas peur de mourir ni de se défendre, s'il est attaqué. Nous le suivîmes dans l'appartement, puis fermâmes la porte derrière nous. Flynn se dirigea dans sa chambre à coucher, mais Kope et moi restâmes dans le séjour, sur nos gardes.

Son appartement avait une vue sur la mer à couper le souffle, amplifiée par des fenêtres allant du parquet au plafond. Le fait de marcher vers la vitre me donna une impression bizarre de vertige, quand je pris conscience de la hauteur à laquelle nous nous trouvions. Je plaçai les mains sur le dessus d'un sofa noir lisse et brillant. Son ameublement était épars et moderne. La décoration se limitait à plusieurs étagères couvertes de centaine de trophées et de rubans, le long du mur, à l'autre extrémité de la pièce.

— Tu n'auras pas besoin de cela, affirma soudain Kope.

Je me retournai et je vis Flynn poser un révolver sur le comptoir qui donnait sur la cuisine. Mon cœur se mit à battre violemment. Au moins ne portait-il plus de serviette, mais un short rouge et soyeux.

— Ouais, je l'espère bien, mon pote, mais on n'est jamais trop prudent.

Flynn s'appuya contre le bar et nous mesura du regard, avec l'acier du révolver étincelant à côté de lui.

Bon, il était seulement en train de mettre les choses au clair. À cet instant, c'était à moi de le rassurer.

— Voici Kopano, un des fils d'Alocer. Moi, je suis Anna, la fille de Béliat.

— Tu as failli te faire tuer, l'an dernier, se rappela-t-il en me montrant du doigt. Je me souviens de ton joli petit cul.

Avant que j'aie même le temps d'ouvrir la bouche, Kope fit un pas dans sa direction, et la tension emplit la pièce. Je m'avançai et appliquai une légère pression sur l'avant-bras de Kope.

— Nous sommes venus dans ton pays pour t'apporter de bonnes nouvelles, Flynn Frazer, et nous venons en amis. Mais tu vas être respectueux avec Anna.

Je serrai les dents, tandis qu'un autre large sourire s'étira sur le visage de Flynn. Il nous regarda l'un l'autre à plusieurs reprises, sans savoir exactement comment il devait interpréter la situation.

— Ouais, d'accord. Aucun Neph n'avait exigé que je le respecte, avant cela, mais je pourrais y arriver cette fois, selon ce que vous avez à me dire.

— Et si on s'asseyait, proposai-je, pour me mêler à la conversation. Ça pourrait prendre un bon moment pour tout t'expliquer.

Flynn prit le pistolet et le glissa à l'arrière de son short. Il alla s'asseoir sur une chaise rouge, tout à fait à l'aise, les jambes complètement écartées, les bras derrière la tête. Pendant tout le temps que je parlai, le visage de Flynn afficha un air de méfiance spéculative, à tel point que je dus me rappeler la recherche qu'avait faite mon père à son sujet et croire que derrière cette attitude si dure, se cachait, quelque part, un comportement plus doux. De toute manière, chaque fois que nous dévoilions notre projet à un Neph, il nous fallait assumer la possibilité d'être trahis. C'était un risque que nous devions courir. Avec Zania, je n'avais pas eu aussi peur, peut-être parce que son père la traitait horriblement mal. Mais Flynn tenait davantage du joker. Il pouvait très bien ressentir de la culpabilité et de la colère par rapport à la vie qu'il avait été forcé de mener, tout en manifestant de la loyauté pour son père.

Tout cela ne me plaisait pas.

— Flynn, commençai-je, ce que je vais te confier ne pourra jamais sortir de cette pièce. Le simple fait d'en parler pourrait nous coûter la vie.

Il fronça les sourcils.

— Vraiment ?

— Oui, dis-je en avalant ma salive. Aussi ai-je besoin de savoir que je peux te faire confiance.

— Eh bien, moi aussi, j'ai besoin de savoir que je peux te faire confiance, me répondit-il. Autant que je sache, cela pourrait tout simplement être une quelconque mise à l'épreuve de ma loyauté

envers les ducs. Alors, qu'as-tu à proposer ?

Je réfléchis un instant.

— Montre-moi ton spectre de couleurs, lui intimai-je.

Il s'esclaffa.

— Montre-moi le tien, je te montre le mien.

Très drôle, mais ça paraissait juste. Effrayant, mais juste.

— D'accord, acceptai-je.

Dans un accès d'appréhension, j'ouvris mon esprit.

Flynn me fit un clin d'œil, puis redevenu sérieux, lui aussi me montra ses couleurs : un mélange de méfiance grise et d'excitation orange. Toutes mes pensées relatives à Kaidan restèrent loin au fond de ma tête, de sorte que je n'eus pas à craindre que l'une de ces couleurs se manifeste. En effet, mon esprit était tout à fait concentré sur ce qui était en jeu actuellement.

— Et toi, mon pote ? demanda Flynn à Kopano.

Kopano fronça les sourcils, mais il repoussa, lui aussi, son inquiétude grise.

Afin d'aller un peu plus loin, je remontai ma jupe de quelques centimètres et je retirai le poignard que je portais le long de ma cuisse, puis je le déposai sur la table, entre nous, ce qui fit sourire Flynn une nouvelle fois.

— Sais-tu t'en servir, hein ?

— Oh que oui ! lui certifiâi-je.

— J'en suis certain.

Kope grogna, ce qui ne fit qu'accroître le sourire de Flynn.

Sur un strict acte de foi, je confiai absolument chaque détail de notre projet à Flynn. Peu à peu, sa méfiance s'estompa et fut dominée par un tourbillon aux teintes jaune et orange. Il était clair que toute cette épreuve l'excitait. Je m'attendais à ce que quelque chose de sombre et de malveillant finisse par se manifester dans son aura, mais ce ne fut pas le cas. Une fois que j'eus terminé, il croisa les bras et pencha la tête.

— Et moi, qu'est-ce que j'ai à gagner dans tout ça ? Enfin, à part le fait de ne pas avoir mon paternel constamment sur le dos ?

Je regardai Kope, qui demeura impassible, puis Flynn de nouveau.

— Ce que je veux dire, commença-t-il en se penchant et en serrant ses bras autour de ses genoux, c'est que les ducs auront la chance de retourner au paradis. Mais nous ?

Étonnamment, personne d'autre n'avait soulevé ce détail, et j'avais moi-même peu réfléchi à cette injustice. Je ne pus que remuer la tête, car je n'avais pas de réponse à toutes les questions.

— Dans la prophétie, rien ne nous est promis, lui répondis-je. Je voudrais tellement pouvoir te dire qu'il y a quelque chose à gagner pour toi, mais je ne peux rien te garantir. Notre principale récompense sera une vie sur Terre sans les ducs. Il est possible que cela ne te plaise pas. Au fond, Mammon te traite bien...

C'était l'épreuve que je lui réservais, et il en était conscient. Il plissa la bouche, tandis que son aura s'assombrissait de haine.

— Pour mon père, je ne suis rien de plus qu'un jouet de luxe. Il ne s'imagine même pas tout ce qu'il m'a volé. Je veux le voir crever.

Ses paroles et son aura, qui étaient au diapason, restèrent entre nous ; et je le crus.

— Es-tu prêt à nous aider ? lui demandai-je enfin.

Flynn soutint mon regard un instant. Puis, il retira son pistolet de son dos et le déposa sur la table qui nous séparait, à côté de mon couteau.

— De toute manière, je n'ai sans doute pas les qualifications requises pour le paradis, poupée. Compte-moi dans ton équipe.

À côté de moi, je sentis l'aura de soulagement bleu clair de Kope, juste avant qu'il ferme les yeux et cache de nouveau ses couleurs.

Je pris une grande respiration et hochai la tête. Par ailleurs, je n'étais pas convaincue que Flynn ne possède pas les qualifications requises pour le paradis. Quand il me fit son sourire fatal, je lui souris aussi sans retenue.

Joyeux Noël à nous.



## JOURNÉE DE PRISE DE CONSCIENCE POUR CÉLIBATAIRES

Avant de connaître Kai, je pensais que la Saint-Valentin était une idée sympathique, même si je n'avais jamais eu de petit copain. Mais depuis, je comprenais à quel point cette fête était diabolique. D'accord, « diabolique », c'était peut-être un peu exagéré. « Cruel » était sans doute le mot juste.

Ce matin-là, j'étais allée courir dans l'herbe givrée, avant de me rendre à l'école, prête à affronter tout ce vacarme à l'eau de rose. Je croyais toujours en l'amour, vraiment, mais tout ce qui caractérisait cette fête semblait tellement manquer de spontanéité et n'être que le résultat de la pression sociale. Des filles pleuraient parce qu'elles n'avaient pas reçu de bouquet de fleurs par Flowergram du garçon qui leur plaisait. Veronica faisait la tête parce que Jay lui avait offert un énorme bouquet d'œILLETS roses et non de roses rouges. Par le biais de Flowergram, deux garçons m'avaient demandé de sortir avec eux, et j'avais poli-ment refusé. Puis, il y avait les couples heureux, qui se tenaient par la main, se regardaient dans les yeux et s'embrassaient furtivement, quand le professeur avait la tête tournée.

Partout où se posait mon regard, je ne voyais qu'amour et cœurs brisés.

De retour à la maison, j'étais tellement tendue que je décidai d'aller courir de nouveau pour faire passer le tout. Le mois de février en Géorgie était toujours frais, mais cette année-là, il était glacial. Mes doigts, mes oreilles et mon nez étaient en train de geler, ce qui n'était d'aucune aide pour me détendre. Je prenais le tournant en direction de l'appartement, quand il se mit à y avoir des rafales de neige.

Il y avait peu de neige, en général. En fait, nous n'en avons presque pas du tout. Ainsi, lorsqu'il en tombait, je me sentais pleine d'une espèce d'excitation enfantine. Je m'arrêtai de courir et je marchai jusqu'à chez moi, souriant bêtement aux flocons blancs en train de tomber, tendant mes doigts transformés en glaçons pour les attraper.

J'étais tellement perdue dans la contemplation de la beauté de la nature que je crus que c'était mon imagination, quand j'entendis une charmante voix grave à l'accent anglais m'appeler. Je m'arrêtai devant mon immeuble, toujours avec mon grand sourire, et je me retournai, avant de retenir ma respiration et de cesser subitement de sourire.

À l'autre extrémité du stationnement, à côté d'une voiture noire dont la portière du conducteur était ouverte se trouvait Kaidan. Nous nous regardâmes sans bouger et sans rien dire. Soudainement, je n'eus plus du tout froid.

Il portait une casquette de laine grise, et la manière dont ses cheveux en sortaient en boucles était adorable. Il me regardait dans les yeux, et malgré la neige qui tombait, leur bleu intense brillait comme un phare pour mon cœur. Mais je ne me rapprochai pas de lui. Sa manière de se tenir, une main sur la portière avec un air prudent, ni fâché ni joyeux, mais seulement sur ses gardes, évoquait pour moi un animal sauvage. C'était comme si dans les bois, je m'étais égarée et retrouvée face à face avec un cerf majestueux et que tout faux mouvement, tout bruit, allait l'effrayer et le chasser.

— Salut, murmurai-je.

— Salut à toi aussi, me répondit-il doucement.

Cela était vraiment en train de se passer. J’avalai ma salive, et ma poitrine trembla un peu, quand je pris une respiration.

— Je déteste la Saint-Valentin, lui avouai-je.

Ses lèvres esquissèrent un sourire triste.

— Ouais, c’est de la merde.

Ce fut à mon tour d’afficher un petit sourire.

— Tout va bien ? poursuivis-je, car je venais juste de me demander ce qu’il faisait là.

Il lui fallut un moment pour répondre, tandis que nos regards avides s’imprégnaient l’un de l’autre.

— J’avais juste besoin de m’assurer que tu allais bien. Il semble que ce soit le cas.

Je le vis agripper la portière et se déplacer légèrement, ce qui provoqua un léger accès de panique dans ma poitrine.

« Ne t’en va pas tout de suite. Je t’en prie, ne t’en va pas. »

Je fis un pas jusqu’au bord du trottoir, toujours dans la crainte qu’il disparaisse, si je m’approchais trop près de lui. Mais je devais lui parler de la prophétie, lui dire que je l’aimerais toujours, même s’il devait me rejeter à jamais.

À la vue de ces yeux bleus, je me mis à me demander comment j’avais pu croire qu’il pensait ce qu’il avait dit à Kope, ou comment j’avais pu croire que je pourrais facilement tourner la page. Je l’apercevais seulement ; et j’étais de nouveau à lui. Je fus alors transpercée par un accès de culpabilité à l’idée de ce placard en Australie.

J’avais traversé la moitié de la rue, battant des cils pour me débarrasser des flocons de neige. Il était en train de contourner la portière de sa voiture pour venir vers moi.

Voilà tout ce que je désirais, qu’il vienne vers moi, même si ce n’était que pour un instant. Cela n’avait aucune importance que je ne ressemble probablement à rien après ma course glacée, ni qu’il ait passé l’année précédente, et plus longtemps encore, à me repousser. Tout ce qui importait, c’était qu’il soit là, à ce moment et qu’enfin, nous allions tout régler. Je pouvais voir dans son regard chaleureux que c’était ce qu’il voulait, lui aussi.

C’est alors que la pire, la plus horrible vision apparut au loin, dans le ciel. Nous la remarquâmes tous les deux au même moment et nous nous arrê tâmes. C’étaient deux chuchoteurs. Ils n’étaient pas en rase-mottes ; ils donnaient plutôt l’impression de ne faire que passer, mais tout de même, nous ne pouvions courir le risque d’être vus ensemble.

Kaidan murmura quelque chose de dur et revint sur ses pas.

Je fus pénétrée d’un effroi glacé, tandis qu’instinctivement, je reculai vers l’escalier au milieu des voitures garées, mon regard toujours sur Kaidan. Ses yeux rencontrèrent les miens une dernière fois, et sa mâchoire se crispa.

— N’essaie pas de me suivre. Je me rends à l’aéroport.

Je hochai la tête, et il se glissa dans sa voiture comme une ombre. Le véhicule aux lignes pures démarra, tandis que je montai l’escalier à toutes jambes pour rentrer chez moi, le corps tout frissonnant.

Une seconde plus tard, Patti s’occupait de moi.

— Est-ce que ça va ? As-tu vu Kaidan ? Il est venu ici.

Je la laissai m’emmener jusqu’au sofa. Il semblait faire tellement chaud dans l’appartement, comparativement à l’extérieur. Mon regard glissait d’un mur à l’autre, tant je m’attendais à voir apparaître les chuchoteurs volant droit sur nous, mais ce ne fut pas le cas. Je m’aperçus dans le miroir accroché au mur et je vis qu’un peu de neige fondait dans mes cheveux. Patti posa ses mains chaudes

sur mes joues.

— Tu es glacée.

J'attrapai ses mains, et je la regardai.

— Je l'ai vu, mais nous n'avons pas pu parler, parce que deux stupides démons nous ont survolés et...

J'avais envie de pleurer. J'avais *besoin* de pleurer. Mes yeux et ma gorge brûlaient, mais les larmes ne voulaient pas sortir. Je ne pouvais qu'aspirer de petites bouffées. Les yeux écarquillés de Patti se dirigèrent vers la porte.

— Vous ont-ils vus ?

Je fis non de la tête, et elle me serra contre elle, ses bras autour de moi, pour me caresser le dos.

— Chut, tout va bien, ma petite fille chérie. Au moins, vous avez pu vous voir. Et c'est une bénédiction en soi, non ? Disons seulement que je l'ai serré dans mes bras assez fort pour nous deux.

Je la serrai contre moi plus fort, tellement j'étais heureuse de savoir qu'elle avait pu lui donner un peu d'affection en ce stupide jour des cœurs et des fleurs, même si cela n'avait duré qu'une minute.

— Tu devrais aller te préparer pour ton cours d'autodéfense, me murmura-t-elle, la bouche contre mes cheveux.

— Je n'ai pas envie d'y aller.

— Ton père va faire une crise, si tu manques ton cours. Et peut-être que ça t'aidera à penser à autre chose.

Je reniflai, sceptique.

— Peut-être...

Ça ne m'aida pas du tout. Le fait de me trouver là, en train de me battre avec mon entraîneur, à me trouver face première sur le tatami pour la troisième fois en 10 minutes, ne fit que me rappeler pourquoi, dans un premier temps, j'avais eu besoin de ces cours.

Paul, un homme d'âge mûr, ancien tireur d'élite du FBI et instructeur de combat rapproché, se balançait sur ses talons et secoua la tête en me regardant.

— Est-ce que tu es malade, ou quoi ?

Je me relevai.

— Non, désolée. J'ai la tête ailleurs, c'est tout.

— Pourquoi ? La Saint-Valentin ?

Il me donna un coup sur l'épaule qui me fit sourire. Quelque chose me disait que Paul était une de ces personnes inquiétantes qui pouvaient tuer quelqu'un d'une simple pression, mais on ne l'aurait jamais soupçonné sans connaître ses précédents emplois, tellement il était un bon papa poule.

Je levai les yeux au ciel et répondis simplement :

— Mauvaise journée...

— Allez, vas-y, insista-t-il en me montrant son menton. Frappe-moi aussi fort que tu en es capable. Ça te fera du bien.

— Pas question.

Il se mit à se moquer de moi, mais je n'avais pas envie de jouer. Il y avait un an que Paul tentait de me convaincre de le frapper en pleine figure. Au début, je pensais qu'il plaisantait, mais depuis, je savais qu'il était tout à fait sérieux, ce qui, pour moi, était plus qu'étrange. La douleur et les contusions ne lui faisaient pas peur, mais j'étais vraiment incapable de le frapper.

— Bon, comme tu veux, renonça-t-il. Nous avons assez travaillé sur le tatami. Prends tes couteaux, et répétons les lancers en mouvement.

Je réprimai un grognement. J'étais vraiment mauvaise, quand il s'agissait de lancer un couteau en mouvement. Juste à ce moment, une sonnerie de mon téléphone m'avertit que j'avais reçu un texto, et je courus le vérifier, malgré le regard noir que me lança Paul. C'était Veronica.

« Fête chez Will. Viens-tu avec moi ? »

C'était un jeudi soir. Si elle voulait sortir le soir de la Saint-Valentin, sans mentionner Jay, alors ils avaient dû se disputer. Je faillis lui répondre non, mais soudain, l'idée d'avoir dans la main un cocktail frappé me remplit de picotements d'excitation.

« J'y serai », lui écrivis-je.

Je retournai voir un Paul en train de s'impatienter, ses bras musclés croisés, prêt à me pousser jusqu'au bout.

Je ne réussis à atteindre la cible que deux fois. *Deux fois* sur environ un million de tentatives pendant lesquelles je devais courir, tourner, puis lancer le couteau. J'en avais tellement assez d'entendre Paul hurler ses instructions que je faillis accepter son offre et le frapper en pleine figure. Je n'avais encore jamais été aussi heureuse qu'une séance d'entraînement se termine.

Quand je commençai mon premier verre, je ne pris même pas la peine de regarder ma montre pour voir l'heure qu'il était. J'inclinai la bouteille de bière et je me mis à avaler à grandes gorgées avec la ferme intention de me saouler. À ce spectacle, les yeux de Veronica s'écarquillèrent.

— Mon Dieu, dit-elle.

— Ne mêle pas Dieu à ça. Fais-moi confiance.

Je jetai ma bouteille et j'en décapsulai une nouvelle.

— Zut alors, quelqu'un est de mauvaise humeur, ce soir, poursuivit Veronica.

La première bière me réconforta, et je me penchai vers Veronica.

— Je suppose qu'on a toutes les deux eu une mauvaise journée, hein ? lui demandai-je.

— Ouais.

Elle essaya de descendre sa bière cul sec, mais elle dut s'arrêter à la moitié.

— Comment fais-tu ça ? C'est tellement mauvais, la bière.

Ouais, en effet. Je choquai ma bouteille contre la sienne.

— On s'amuse ce soir, d'acc ?

— C'est exactement ce que j'avais en tête, chérie.

Nous trinquâmes de nouveau, et en criant à tue-tête, je m'adressai à Will, à l'autre bout de la pièce :

— Un peu de musique, s'il te plaît !

Cette demande reçut les acclamations générales.

Oh là là.

Tout ça n'avait rien donné de bon.

Je ne me souvenais plus exactement de tous les détails, mais voici à peu près ce qui s'était passé. Nous bûmes un peu. Bon, beaucoup. Veronica se mit à se plaindre de Jay, et nous finîmes par nous disputer. Puis, je l'entendis vomir dans la salle de bain et je m'y rendis pour m'occuper d'elle. Nous finîmes sur la véranda, dans les bras l'une de l'autre, en train de pleurer. Veronica vomit une dernière fois dans l'allée de la maison, puis Jay arriva vers minuit, et nous reconduisit.

Beurk...

Patti ne dit rien quand je rentrai, pas très solide sur mes jambes et puant l'alcool comme une brasserie. Elle avait seulement l'air soulagée que je sois rentrée vivante. Pour ma part, je me sentais coupable, car j'avais bu bien plus que nécessaire, alors qu'il n'y avait pas de chuchoteur sur place. Patti me plaignait d'avoir eu à travailler, mais je n'avais pas travaillé. J'avais simplement fait la fête.

J'allai dans ma chambre et me laissai tomber sur mon lit. Cette journée pesait encore sur moi. J'aurais voulu pleurer ou hurler, mais je ne pouvais faire aucun des deux. Je savais que je devrais dormir, mais j'étais surexcitée, agitée.

Je saisis mon cellulaire pour téléphoner à Marna. Elle répondit immédiatement.

— Il est 5 h du matin !

— Désolée ! J'ai besoin du numéro de Blake, laissai-je échapper.

Elle resta sans rien dire pendant un moment, puis elle soupira.

— C'est très sournois. Tout à fait mon genre.

Et elle me dicta le numéro de téléphone avant de raccrocher.

Je le composai aussitôt, particulièrement nerveuse.

— Allô ? répondit Blake avec son accent de surfeur californien.

Derrière lui, je pouvais entendre un grand nombre de voix.

— Salut, c'est Anna. Est-ce que je te dérange ?

— Anna !

Sa voix se réjouit.

— Pas du tout. Je suis seulement en train de me détendre avec quelques amis.

— D'accord...

Soudainement, je devins muette comme une carpe. Qu'étais-je censée dire, à ce point ? Donne-moi des nouvelles de Kaidan ? Travaille-t-il ? Va-t-il bien ?

— Laisse-moi deviner, me proposa alors Blake. Tu as bu et tu téléphones.

Un rire bruyant m'échappa, et je dus me couvrir la bouche.

— C'est un truc follement dangereux, tu sais, poursuivit-il.

— Oui, dus-je reconnaître.

Je m'allongeai, et la pièce se mit à tourner un peu.

Blake resta silencieux pendant quelques secondes, avant de reprendre la conversation.

— Il n'est pas ici, en passant.

— Je sais.

Il devait être en train d'arriver à Los Angeles. Je me mordis la lèvre, me mis en boule, un peu réticente à en dire plus. Le simple fait d'être en train de parler à Blake me faisait me sentir plus proche de Kai — ce truc au sujet d'un seul degré de séparation.

— Je croyais juste que...

— Je sais ce que tu ressens, chérie. Il n'y a rien de mal à ça. Tout va bien.

Blake semblait toujours désinvolte et léger, mais je pouvais percevoir tout le sérieux de ses paroles.

Un rire féminin, très fort, explosa de son côté, et Blake rit, lui aussi, puis couvrit le combiné pour s'adresser aux filles qui essayaient de lui parler.

— Je vais te laisser, Blake, lui dis-je. Je vois que tu es occupé.

— Jamais trop occupé pour toi. Est-ce qu'on se voit bientôt ?

Je sentis dans sa voix qu'il l'espérait vraiment, ce qui me fit sourire.

— J'espère que oui. Fais attention à lui, d'ac ?

— Je fais toujours attention à lui.

Sur ce, nous raccrochâmes, et un peu du froid que j'avais porté en moi toute la journée se dissipa.

\* \* \*

*Printemps*

*Dernière année*

\* \* \*



## LA SEMAINE DE RELÂCHE

Il faisait enfin de nouveau doux. Je vivais au jour le jour, toujours tendue, toujours en train d'attendre des nouvelles au sujet de ma prochaine mission. Le comptoir de crème glacée ouvrit pendant la semaine de relâche, de sorte que je recommençai à travailler. J'avais fait la moitié de mon quart de travail ce mercredi-là, quand soudain, la porte du commerce s'ouvrit violemment, provoquant les cris de ma patronne et de mes collègues. Il faut dire que l'homme de taille géante qui venait d'entrer faisait vraiment peur, avec sa tête rasée et ses vêtements noirs de motard.

— Papa !

Il me fit un signe de tête avant de regarder ma patronne, une femme d'âge mûr appuyée contre la machine à crème glacée molle, la main sur le cœur, qui le fixait.

— Je suis désolé, mademoiselle, mais il y a une urgence dans notre famille. Anna doit s'absenter quelques jours.

Sans le quitter des yeux, elle hocha la tête, et son aura grise de peur se mit à frémir pour tourner au rouge.

« Oh, vraiment, c'est tout simplement... beurk. »

Papa m'attrapa la main.

— Désolée, criai-je à ma patronne par-dessus mon épaule.

Nous nous dirigeâmes vers la petite voiture de location garée de l'autre côté de la rue. Il me faisait bien rire avec ces voitures qui ne correspondaient pas du tout à sa personnalité bourrue.

— C'est une Harley Davidson qu'il te faut, lui dis-je.

— Elles sont difficiles à louer quand on est pressé, me répondit-il en m'ouvrant la portière. Monte.

J'obéis, mais une fois qu'il eut aussi monté, il ne fit pas démarrer la voiture. Il tourna son grand corps vers moi, dans cet espace restreint, et se passa la main sur la barbiche en fronçant les sourcils.

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? lui demandai-je.

— Te souviens-tu, l'an dernier, juste avant le Nouvel An, il y a eu la rencontre régionale chez Pharzuph ?

Mon pouls s'accéléra.

— Eh bien, le moment est venu pour celui de cette année. Il aura lieu demain à Atlanta et ne réunira que les ducs des États-Unis.

Je sentis mon estomac se nouer.

— Dois-je y aller ?

— Par tous les diables, non. Il est hors de question que tu sois en présence de Pharzuph. Je dois donc te faire sortir de cette ville. Immédiatement.

Il se mit à tapoter le volant de ses doigts épais.

— Je vais leur dire que je t'ai envoyée visiter des universités.

— Et où vais-je aller, en réalité ?

— Un peu partout.

Il sortit une feuille de papier pliée de sa poche arrière. J'examinai l'itinéraire et m'aperçus qu'il ne plaisait pas. J'allais parcourir le monde, d'un aéroport à l'autre, pendant trois jours entiers.

— Ce sera plus sûr pour toi d'être en vol. Les Légionnaires ne s'aventurent pas là-haut ; ils restent sur Terre, ici-bas.

— Auras-tu des problèmes parce que je suis absente ? lui demandai-je.

— Mais non. Ne te tracasse pas avec ça. Ton avion décolle dans cinq heures. Va faire tes valises et demande à Patti de te conduire.

— Kaidan et Blake seront-ils là ?

— Certainement, me répondit-il.

Puis, il me tapota la tempe.

— Il faut rester concentrée, petite fille.

Sur ce, je lui fis un câlin au-dessus de la petite console centrale de la voiture, et il m'embrassa sur le front.

Pendant mon escale en France, je téléphonai à Marna. Je me poserais à Londres dans peu de temps, où j'aurais plus de deux heures avant mon prochain vol. Tandis que je composais son numéro, je surveillais des yeux le hall de l'aéroport, comme j'avais déjà fait lors des escales précédentes, à la recherche d'esprits. Jusque-là, je n'en avais vu aucun.

— Allô ? répondit-elle.

— Salut ! m'exclamai-je.

— Il n'y a pas de danger, de mon côté, me dit-elle. Il est allé à un gala quelconque.

— Est-ce que tu travailles, ce soir ? lui demandai-je.

— Nous allons sortir. Quoi de neuf de ton côté ?

Sans lui donner de détails ni d'explications, je lui appris que je m'arrêterais à Londres pour une escale durant mon voyage. Cela l'enthousiasma, et elle me dit qu'elle tente-rait de passer à l'aéroport pour me voir un instant, si elle avait fini de travailler à ce moment-là.

Lorsque j'arrivai à Londres, Marna me rencontra dans un café tout près de l'aéroport. Il était près de minuit, mais il y avait encore pas mal de monde. Nous prîmes place à une espèce de table haute, assises sur des tabourets pour boire nos cappuccinos crémeux.

— Ginger ne vient pas ? lui demandai-je.

Elle me sourit avec un air tendu, avant de boire une petite gorgée de son café.

— Elle est toujours en train de travailler. Qu'elle me tue plus tard, si ça lui chante.

Nous bûmes toutes les deux un peu de nos cappuccinos, tandis que Marna me mesurait du regard.

— Ne le prends pas mal, chérie, mais tu as l'air nase.

— Hein ?

Elle pouffa de rire.

— Vannée.

Ah, oui, « épuisée ». J'avais bien essayé d'apprendre un peu d'argot sur Internet, mais ça restait assez obscur.

— Je suis tellement à côté de la plaque.

Je posai la tête sur la table, ce qui la fit rire.

— Raconte-moi ce qui s'est passé depuis la dernière fois. De nouveaux *amis* ?

Je savais qu'elle voulait dire « alliés » et je souris en me redressant.

— Ouais. Un seul, mais un bon.

— Super.

Et elle sourit.

— Et notre ami Kope ?

J'avalai ma salive.

— Il va bien. Je ne lui ai pas parlé depuis que je l'ai vu à Noël.

— Hum.

Elle me regarda avec attention, et son regard inquisiteur me désarçonna. Je sentis ma bouche devenir sèche.

Il ne pouvait pas lui en avoir parlé. Impossible.

— Quoi ? lui demandai-je.

Ma voix parut pleine de nervosité et de culpabilité. Super.

— Rien.

Elle posa ses coudes sur le petit guéridon.

— Mais tu peux me raconter, si tu veux.

Elle devait vraiment avoir une espèce de détecteur à potin. Je n'avais vraiment aucune intention de parler à qui que ce soit du baiser ou du secret de Kope. Ce morceau, il n'était pas question que je le crache.

— C'est vraiment bien de travailler avec lui, lançai-je. Et j'ai bien aimé faire davantage sa connaissance.

Elle fronça les sourcils.

— Il s'est passé quelque chose, déclara-t-elle avec une conviction pleine de joie.

*Ahhh !* Bouche tellement sèche... Je saisis ma tasse, pris une gorgée de mon café, dans l'effort de regarder Marna avec l'air de la prendre pour une folle, mais j'étais incapable de froncer les sourcils de manière assez convaincante. Elle en eut le souffle coupé et bouche bée, elle laissa tomber ses mains, qui claquèrent sur la table.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Il t'a roulé un patin, hein ?

Je toussai.

— Quoi ? Marna, c'est de Kope qu'on est en train de parler.

— Oh que oui ! Anna, tu joues tellement mal la comédie.

Comment une telle chose pouvait-elle être en train de se passer ?

Je cachai mes yeux sous la paume de mes mains.

— Tu dois me promettre de n'en parler à personne et surtout pas à Ginger.

Je me redressai et fixai son visage au regard lubrique.

— Je suis tout à fait sérieuse, Marna, car ce qui s'est passé était complètement accidentel. Nous venions tout juste d'avoir une sacrée frousse et nous étions encore tout énervés. Il mourrait de honte, s'il savait que je te l'ai dit. Et ce n'était qu'un baiser.

Un baiser vraiment torride.

— Je te promets de ne pas en parler.

Je pouvais voir dans ses yeux et dans la détermination de sa bouche que c'était vrai.

— Mais Anna, un baiser, c'est toujours plus qu'un baiser, surtout avec quelqu'un comme lui. Kope te ferait sienne sur-le-champ, si tu le lui permettais.

Je remuai le café refroidi dans ma tasse.

— Je sais, Marna, mais je ne peux pas. Il est fantastique, vraiment, mais... c'est impossible.

Elle hocha la tête, comme si elle comprenait l'enchevêtrement de myriades de raisons pour lesquelles c'était impossible. Elle ne me jugeait pas, et je lui en fus reconnaissante.

— Raconte-moi, me dit-elle en se rapprochant de moi, car je vais mourir de curiosité, moi.

« Oh non... »

— C'était incroyable ? Était-il doux et réservé, ou a-t-il laissé s'exprimer l'animal féroce en lui ?

Je me cachai le visage dans les mains, tant je me sentais rougir de honte. Marna claqua des mains et fit résonner ses chaussures sur le repose-pied de la table tout en riant doucement.

— J'en étais sûre. C'était bon et bestial. Je me l'étais toujours demandé, même s'il ne m'intéresse pas de cette manière-là. Imagine un peu toutes ces testostérone accumulées...

— Bon, assez !

Je la fis taire, et elle rejeta sa tête en arrière, tout amusée. Moi-même, à cet instant, ça me faisait rire. Une fois que notre séance de fou rire fut terminée, nous nous regardâmes l'une l'autre, comme deux filles tout à fait normales dans un café douillet.

— Kai est venu me voir à la Saint-Valentin, lui appris-je.

Ses grands yeux gris scintillèrent.

— Je sais.

— Il te l'a dit.

Elle hocha la tête et posa sa tasse, puis croisa les jambes en mettant ses mains sur ses cuisses. J'attendis, car il semblait qu'elle tentait de déterminer ce qu'elle devait me dire.

— Te souviens-tu de ce que nous t'avons raconté la dernière fois que tu es venue ?

— Qu'il ne...

J'articulai silencieusement *travaille plus*, et elle fit oui de la tête.

— Eh bien, poursuivit-elle. C'est vraiment le cas. Il me l'a dit lui-même. Il travaille sans enthousiasme, si son père l'appelle, mais sinon, rien.

Oh, mon Dieu. J'eus alors plus que peur pour lui, et cela me donna la nausée.

— Pourquoi s'est-il arrêté ? murmurai-je.

Elle se passa la langue sur les lèvres et soupira.

— S'il te plaît, dis-le-moi.

Elle me regarda dans les yeux.

— Je ne veux pas que tu te mettes à espérer...

Évidemment, je me mis immédiatement à espérer comme une folle.

— Raconte-moi.

— Bon, d'accord.

Nous nous rapprochâmes l'une de l'autre.

— Ces derniers temps, il a posé beaucoup de questions sur toi et Kope. Il est tout à fait convaincu que, vous deux, vous êtes destinés à être ensemble, ou quelque chose du genre.

Je sentis mes joues se mettre à chauffer de honte et de culpabilité, et elle se mordit les lèvres, sans doute à la pensée du fameux baiser, tout comme moi.

— Évidemment, je lui ai dit que vous étiez strictement amis. Mais je pense qu'il croit avoir besoin d'être comme Kope pour prouver qu'il peut être assez fort et mériter... de t'avoir.

Je fermai les yeux, pendant que le cappuccino bu si tard me travaillait l'estomac.

— Il n'a rien à me prouver.

— À toi, peut-être pas, mais à lui, si.

Je me souvins de l'expression de son visage, quand il était venu le mois précédent. Il était dépourvu de cet air de bravade présomptueux et il faisait montre d'une confiance en soi plus profonde : une ouverture pleine de bonne volonté que je n'avais jamais vue chez lui auparavant et qui m'avait tellement attirée.

Une sonnerie s'éleva du sac à main de Marna, et elle en sortit son cellulaire entre ses doigts effilés.

Elle lut le texto et leva les yeux au ciel.

— Ahhh, il vaut mieux que je parte avant que Ginger vienne me chercher et qu'elle nous assassine toutes les deux.

Nous nous levâmes et nous nous serrâmes dans les bras l'une de l'autre.

— Tu me manques, murmurai-je, et je sentis qu'elle hochait la tête.

Puis, elle me fit la bise.

— Fais attention à toi.

Elle renvoya ses cheveux châtain derrière son épaule et s'éclipsa du café, emportant mon secret.

Lorsque je fus de retour à la maison le samedi soir suivant, je ne savais plus où j'en étais. Mon horloge interne se montrait tellement dérégulée que j'étais dans un état de confusion totale. Patti me força à manger et à boire un peu. Puis, elle s'assit sur le bord de mon lit en me passant les doigts dans les cheveux.

— Je n'ai pas vu un seul esprit tout le temps que j'ai été partie, marmonnai-je, tandis que la fatigue prenait le dessus.

— Merci, mon Dieu, murmura-t-elle.

Je l'entendis renifler et je la vis s'essuyer le visage. Avant de m'endormir, je dus me demander combien de temps encore je pourrais mener une telle vie.

\* \* \*

*Été*

*Fin de la dernière année*

\* \* \*



## DES VISITEUSES POUR LA CÉRÉMONIE DE REMISE DES DIPLÔMES

La sueur perlait sous ma toge bleu royal. Il faisait chaud pour une cérémonie de remise des diplômes à l'extérieur, mais tout le monde était trop débordant d'énergie pour se plaindre. Tandis que la fanfare interprétait la fameuse marche d'Elgar, *Pomp and Circumstance*, il était difficile de ne pas se sentir emporté par des accès de joie, de tristesse et d'espoir provenant de ces cœurs, dans toutes les directions. Si seulement tout le monde avait pu voir ce que je voyais. Des couleurs en train de tourbillonner, de danser, de se mêler les unes aux autres. Au-dessus de tous ces gens, la nuée irisée de leurs anges gardiens. Pas un seul démon en vue, de la joie pour tout le monde.

Comme pour chaque événement important dans ma vie, je ne pouvais m'empêcher de penser à Kaidan. Il était allé vivre à Los Angeles au milieu de sa terminale, et je ne savais même pas s'il avait obtenu son diplôme. Mon humeur s'aigrit, jusqu'au moment où j'aperçus Patti dans les gradins. Elle se protégeait les yeux du soleil, la main en visière. Quand je lui fis un signe, elle se mit à sourire et me fit à son tour un signe de la main endiablé. Je m'attendais presque à voir mon père à côté d'elle, mais il n'était pas venu. Toute cette guimauve un peu mièvre n'était pas son truc.

Après la remise des diplômes et les dernières déclarations des orateurs, j'aperçus deux beautés aux cheveux bruns à l'autre extrémité du terrain. J'eus un coup au cœur en les reconnaissant, une fois que j'eus déployé ma vue dans leur direction.

Mais qu'est-ce que Marna et Ginger portaient donc ? Je ne les avais jamais vues vêtues d'ensembles similaires. Grâce à un examen plus attentif, je me rendis compte qu'elles avaient des robes bleu marine s'arrêtant au genou, avec des ceintures rouges étroites et... un foulard rouge autour du cou. Puis, je remarquai le petit insigne en forme d'avion qu'elles portaient sur la poche de poitrine de leurs robes. Des agentes de bord ! Cela me fit sourire, et je leur fis signe de la main en déployant aussi mon ouïe dans leur direction.

— Est-ce que tout va bien ? leur demandai-je tout bas.

— Tout est fantastique, me répondit Marna. Aimes-tu nos ensembles ?

Elle leva les bras et tourna sur elle-même. Je levai le pouce en signe d'approbation.

Nous avons été placés en ordre alphabétique, aussi me penchai-je pour voir Jay, assis quelques rangées devant moi. Je me demandai s'il avait remarqué les jumelles, mais en fait, elles étaient trop éloignées pour qu'il puisse les voir.

Une fois que notre promotion fut annoncée, nous lançâmes nos toques dans les airs. Je dépassai des élèves en train de se féliciter, m'arrêtant en chemin pour serrer rapidement quelques personnes dans mes bras et retrouvai Patti aussi vite que possible. Au bas de l'escalier du stade, nous nous poussâmes pour laisser passer les gens et nous nous serrâmes dans les bras l'une de l'autre en tanguant quelque peu. Quand nous nous séparâmes, les yeux de Patti étaient rouges et larmoyants.

— Les jumelles sont là, lui murmurai-je, avant qu'elle devienne trop sentimentale.

Ses yeux s'écarquillèrent.

— Quelque chose ne va pas ?

— Je ne crois pas. Il semble en fait qu’elles aient obtenu un emploi dans une compagnie aérienne.

— Eh bien, je suis vraiment excitée à l’idée de finalement faire leur connaissance, depuis le temps et après tout ce que j’ai entendu sur elles.

Nous les retrouvâmes dans l’aire de stationnement, remplie de nouveaux diplômés et de leurs proches en train de flâner, de discuter et de prendre des photos.

Quand je les présentai à Patti, elle les surprit toutes deux par de gros câlins maternels auxquels elles répondirent en lui tapotant le dos avec un air gêné.

— Je sais bien que tu m’avais dit qu’elles étaient ravissantes, Anna, mais mon Dieu !

Elle recula d’un pas.

— Je suis si heureuse de finalement faire votre connaissance. Pouvez-vous venir chez nous, les filles ? Je vais préparer un gâteau, et nous ferons un poulet sur le gril dans l’aire commune de notre immeuble.

— Euh...

Ginger lança à Marna un regard de côté.

— Nous serions tellement heureuses de venir, rétorqua Marna, qui battit des mains.

Ginger fit la moue.

— Fantastique !

Patti était radieuse. Elle sortit son appareil photo de son sac à main et le tendit à Marna.

— Ça te dérangerait beaucoup de nous prendre en photo ?

J’attrapai Patti, et nous serrâmes nos joues l’une contre l’autre pour la photo.

— Maintenant, il en faut une de vous trois, les filles.

Patti prit l’appareil photo et nous fit signe de nous placer toutes ensemble.

Je me mis entre les jumelles, et comme si elles avaient répété cette scène, toutes deux placèrent un bras autour de ma taille, avec l’autre sur la hanche, puis ramenèrent un genou vers l’intérieur. J’étais prise entre deux professionnelles. Sans doute pourraient-elles même faire en sorte que le vent se mette à souffler dans leurs cheveux, si elles le voulaient. Patti se laissa d’ailleurs un peu emporter, multipliant les gros plans et les perspectives, et au bout de six ou sept clichés, je me mis à rire en lui disant :

— Assez !

Un éclat de rire nous parvint d’un groupe près de nous, et ce fut sans surprise que j’aperçus la famille de Jay. Mes mains en guise de porte-voix, je criai vers lui tout en lui faisant signe de la main. Dans un premier temps, il ne remarqua même pas les jumelles, quand il vint vers nous à la course, avec un petit sourire un peu bête. Sa tige ouverte pendouillait devant lui, et il avait sa vieille casquette de baseball de travers sur la tête.

— Madame Whitt !

Jay serra Patti dans ses bras avant de se tourner vers moi et de me soulever dans les airs. Je poussai un petit cri et j’entendis l’appareil photo de Patti en train d’immortaliser la scène sur pellicule.

— Nous sommes grands, maintenant.

Jay me reposa par terre et fit semblant de s’essuyer les yeux. Je fus à même de connaître le moment précis où il remarqua finalement les jumelles, car il cessa subitement de faire l’idiot et retira sa casquette de sa tête.

— Oh, salut, dit-il.

La scène suivante aurait pu être extraite d’un film, quand les regards de deux personnes se rencontrent au son d’une musique romantique, tandis que toutes les autres personnes se transforment en bruit de fond. Jay et Marna ne firent pas un geste, n’échangèrent pas une parole. Ils se contentèrent

de se regarder dans les yeux. L'aura de Jay se gonfla de jaune et d'orange de jubilation, comme un nuage bouffi, le tout défini par un tourbillon rouge. Même Patti sembla remarquer la densité de l'air qu'il semblait y avoir entre eux. Ginger, elle, croisa les bras.

Mais soudain, tel un disque rayé, Veronica arriva et glissa un bras autour de la taille de Jay en lançant des regards assassins en direction des jumelles. L'aura de Jay creva comme une bulle toute fragile, se transformant en une espèce de nuage gris clair de confusion et de culpabilité, tandis que Veronica arborait une bande verte assez large pour noyer le bleu de sa toge. Elle pencha la tête vers Jay et se força à sourire. De mon côté, je retenais ma respiration.

— Félicitations, mon bébé, dit-elle.

Ils avaient eu l'habitude, dans le passé, de s'appeler constamment « bébé », mais cela faisait plusieurs mois que je n'avais entendu aucun des deux employer ce mot. Jay se racla la gorge.

— Toi aussi, répondit-il.

Veronica se dressa sur la pointe des pieds et l'embrassa sur la bouche. Il l'embrassa rapidement et s'écarta.

Marna ne se départit pas de son gentil sourire, mais ses yeux avaient à cet instant perdu leur éclat. Veronica me regardait avec un air accusateur, comme si je l'avais trahie. *Oh là là...* Je fronçai les sourcils et haussai les épaules pour lui faire comprendre que je ne savais pas que les jumelles seraient là. Car vraiment, j'aurais évité ce malaise à tout prix.

— Les voitures se sont finalement mises en mouvement, dis-je alors à Patti. On y va ?

Son regard allait et venait sur mes amis, et une traînée d'inquiétude était en train de se profiler dans son aura, tandis qu'elle se rendait compte qu'il y avait quelque chose qui ne marchait pas. Je ne lui avais jamais parlé de la situation Veronica/Jay/Marna.

— Euh, oui. Laisse-moi juste prendre une photo de toi avec Jay et Veronica, puis nous partons.

Je fus soulagée quand Jay et Veronica nous quittèrent pour rejoindre leurs familles, puis nous montâmes toutes dans nos voitures, les jumelles nous suivant jusqu'à l'appartement.

Je grimpai les marches deux par deux, tellement j'étais excitée d'avoir des invitées un tel jour. Quand j'ouvris la porte, je m'arrêtai, le souffle coupé :

— Patti, c'est tellement beau !

Elle avait décoré l'appartement avec les couleurs de mon école. Des banderoles bleu royal et doré s'entrecroisaient au plafond, et il y avait des ballons partout. J'entendis les jumelles entrer derrière moi, Patti en train de glousser de joie et Marna poussant des « oh ! » et des « ah ! » d'admiration. J'étais sur le point de serrer Patti dans mes bras quand un mouvement de l'autre côté de la pièce attira mon attention. Je maudis mon stupide corps, dont la première réaction fut de crier.

Au milieu de mon cri, je m'aperçus que c'était mon père, mais mon organisme pris par surprise ne put retenir sa réaction initiale. Cela provoqua une réaction en chaîne ; Patti, puis les deux jumelles se mirent à crier, elles aussi.

Mon père repoussa les ballons et avança lourdement en riant. Nous nous tûmes toutes pour reprendre notre souffle.

— Reçois-tu tous tes invités de manière aussi chaleureuse ?

Patti avait toujours la main sur le cœur.

— Mon Dieu, John ! Tu nous préviens, la prochaine fois, s'il te plaît.

— Je parie que tu regrettes de m'avoir donné cette clé, répondit-il à Patti avec son sourire le plus charmant et le plus effrayant.

Il la fixa juste assez longtemps pour la faire rougir et pour faire frissonner son aura.

Elle leva les yeux au ciel et le croisa pour aller dans la cuisine.

— Nous sommes sur le point de faire un barbecue, dit-elle sans se détourner de la nourriture préparée. Tu es le bienvenu.

À ces mots, son aura fit montre d'un étrange mélange de jaune et d'irritation gris clair.

— Je ne peux pas rester longtemps. Je voulais seulement voir ma petite fille le jour de sa remise de diplôme.

Papa salua les jumelles d'un signe de tête, tandis qu'elles se glissaient furtivement jusqu'aux tabourets du comptoir de cuisine.

Mon cœur battait toujours à toute vitesse, quand il vint vers moi et me serra dans ses bras.

— Merci d'être venu, murmurai-je, le visage contre son t-shirt noir.

Je respirai son odeur de propreté acide, au refus de le laisser partir.

— Je suis venu te porter un cadeau.

Je le regardai, dans l'expectative.

— Mais je ne te le donnerai pas tout de suite.

Je fis la moue.

Patti s'approcha de la porte avec, dans les mains, un plat de poulet, une bouteille de sauce barbecue et les ustensiles pour le gril sous le bras et une boîte d'allumettes entre les dents.

Mon père et moi, de manière simultanée, nous avançâmes vers elle pour l'aider. Il leva une main dans ma direction pour affirmer :

— Je m'en occupe.

Il prit le plat, et elle retira les allumettes de sa bouche.

— Je suis capable de tout transporter, assura-t-elle.

Il sourit, et je leur ouvris la porte.

— Ouais, répondit-il par-dessus son épaule, puis il tourna la tête vers elle. Je sais que tu en es capable.

Ensemble, ils sortirent de l'appartement et se rendirent dans l'aire commune de l'immeuble, comme un homme et une femme d'intérieur. C'était des plus bizarre.

Les jumelles et moi restâmes silencieuses. On aurait dit des mannequins dans la vitrine d'un magasin.

— Vous savez, les filles, vous n'avez pas à avoir p...

À ces mots, Ginger plaqua sa main sur ma bouche et me lança un regard noir. Je me tus et m'éloignai, me rendant jusqu'au sofa à travers les ballons. Les jumelles me suivirent et s'assirent, elles aussi.

— C'est juste qu'on n'est pas habituées, murmura Marna.

— Je sais bien, mais il est de notre côté. Nous pouvons discuter, leur assurai-je. Alors, que se passe-t-il avec vous deux ? Êtes-vous vraiment hôtesse de l'air ?

Les yeux de Marna pétillèrent.

— Je préfère « poupées de l'air », dit-elle en pouffant de rire. Astaroth ne voulait pas nous permettre de...

Ginger l'interrompit d'un coup de coude, et elles se regardèrent, effrayées.

— Il n'y a pas de risque, réitérai-je, c'est vrai. Vous pouvez dire tout ce que vous voulez. Nous sommes en sécurité.

Ginger croisa les bras et les jambes, Marna avala sa salive avec effort et hocha la tête en me regardant avec ses yeux gris de biche.

— D'accord, commença-t-elle. Euh, eh bien, il ne voulait pas nous permettre de venir vivre aux États-Unis ou de nous inscrire à des cours à l'université, alors nous avons eu cette idée, et ça a

marché.

— Mais seulement après nous avoir suggéré de former un duo d'effeuilleuses, grogna Ginger.

— Dans un club sélect, évidemment, ajouta Marna, qui me fit un clin d'œil. Quoi qu'il en soit, comme nous avons juré de faire en sorte que les hommes mariés deviennent membres du Mile-High Club, ça l'a convaincu.

— Mais on est seulement à l'essai, précisa Ginger.

Je n'avais aucune idée de ce que le Mile-High Club pouvait être, mais il n'était pas question que je pose la question.

Marna poursuivit.

— Oui. Ce n'est qu'une période d'essai, afin de voir comment ça se passe. Astaroth a pu tirer des ficelles avec la compagnie aérienne pour que nous volions toujours ensemble. Notre escale dure huit heures, de sorte que nous devons bientôt retourner à Atlanta.

Le fait de voir Marna assise sur mon sofa et de savoir qu'elles avaient réussi à trouver un peu de liberté, même temporaire, fit s'élever une vague de bonheur en moi.

— Je suis tellement excitée pour vous deux, les filles, leur dis-je. Vous me promettez que vous me téléphonez chaque fois que vous êtes par ici, d'accord ?

Marna me le promit, et nous restâmes assises à bavarder, jusqu'au moment où Patti et mon père rentrèrent avec le plat vide.

— Le poulet est sur le gril ! nous annonça Patti, penchée au-dessus de l'évier.

Je souris, jusqu'au moment où, après s'être raclé la gorge, mon père annonça :

— Il faut que j'y aille.

— Mais tu viens juste d'arriver ! rétorquai-je.

— Tu ne restes pas pour le repas ? lui demanda Patti.

Il secoua la tête.

— Je suis désolé, les filles, je n'ai pas le temps. Je suis seulement venu vous voir rapidement et porter un cadeau à Anna.

Je me levai et fit face à mon père, qui gratta sa barbiche.

— Prête ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête, nerveuse.

— C'est quoi ?

— Ta nouvelle mission.

Cela me donna un coup au cœur, et je retins ma respiration.

— Tu as déjà tout raconté aux filles, n'est-ce pas ? avança-t-il en bougeant la tête vers les jumelles, qui ne remuèrent pas un muscle.

— Ouais, elles savent tout, répondis-je.

— Bon, c'est bien. Maintenant, tu pars pour la Californie informer les deux derniers de tes amis Neph. Toutes mes félicitations pour ton diplôme, et bon anniversaire la semaine prochaine !

« Californie ». Ce nom clignota et résonna dans mon esprit.

Mon cœur se mit à pétarader, tandis que papa me donnait mon itinéraire, sorti de sa poche arrière, et le faisait claquer contre la paume de ma main.

« Ne souris pas, garde ton sang-froid. »

Je fermai la main sur la feuille, tandis qu'intérieurement, je dansais et bondissais de joie.

— Merci, murmurai-je.

Patti ferma le robinet et me regarda, son visage masquant mal sa propre joie.

— Vas-tu en Californie ?

Une fois que j'eus hoché la tête, elle se précipita dans le salon, les mains toujours mouillées, et me serra dans ses bras.

— Enfin !

— Bon, bon, lâcha papa.

Puis, tapotant sa tempe du bout du doigt, il ajouta :

— Reste concentrée, petite fille.

Je hochai la tête tout en retenant un rire de nervosité et de joie, tandis que Patti me laissa aller et retourna dans la cuisine finir la préparation du repas presque en dansant. Je me sentais tout étourdie.

— À propos, bonne idée d'avoir appris la langue des signes, affirma mon père, les yeux tournés vers les jumelles et moi. Mais faites bien attention qu'aucun des ducs ou des esprits ne vous voit l'utiliser. En effet, dans le passé, tout usage de signes entre Neph a été arrêté. Je ferai en sorte que la fille de Sonellion et le fils de Mammon l'apprennent, eux aussi, me dit-il.

— Super. Merci, papa.

— Ouais. Notre sommet annuel a lieu la semaine prochaine à Las Vegas, pour les ducs exclusivement, par conséquent c'est à ce moment-là que tu iras en Californie. Je dois partir, maintenant, mais je voulais te donner ton cadeau en personne.

Il me pinça le menton, et j'attrapai sa main. Il me semblait que je ne passais jamais assez de temps avec lui. En plus, je voulais lui poser des questions au sujet des Neph souffrant de tentations multiples.

— Est-ce que je peux te téléphoner plus tard dans la journée ? lui demandai-je.

— Ouais.

Papa m'embrassa sur la tempe et il se dirigea de toute sa masse vers la porte, ses bottes résonnant sur le parquet. Il se retourna une dernière fois vers nous trois avant de partir.

— Il faut rester concentrées, les filles, répéta-t-il.

Il fit un clin d'œil à Patti, qui secoua la tête. Et il était parti.

Une fois qu'il eut quitté l'appartement, sans faire de bruit, Marna et Ginger se détendirent, soulagées. Je les rejoignis et me laissai tomber sur le sofa, le cœur battant à l'idée de la Californie.

Ginger jeta un coup d'œil sur Patti dans la cuisine, puis elle me chuchota :

— Ta mère aime-t-elle vraiment Kai ?

— Ouais. Elle l'aime bien.

Cela sembla surprendre Ginger. Elle fixa Patti, de l'émerveillement dans les yeux.

Quand je regardai Marna, elle avait un air pincé, les yeux baissés vers le tapis.

— Quelque chose ne va pas ? lui demandai-je.

— Non, rien, me répondit-elle en me faisant un sourire de vedette.

— Eh bien, les filles, je ne sais pas si c'est votre cas, nous cria Patti de la cuisine, mais, moi, je suis affamée. Est-ce que vous me donnez un coup de main pour ce qui reste à faire, pendant que je vais vérifier le poulet ?

Les jumelles eurent toutes les deux l'air de ne pas trop savoir comment réagir.

— Oui, bien sûr, nous allons te donner un coup de main, répondis-je pour elles. Que veux-tu qu'on fasse ?

— Bon, alors, Marna et toi, vous pourriez faire la salade, et Ginger pourrait m'aider avec ce gâteau.

Leurs yeux se remplirent d'horreur.

— Tu veux dire, comme trancher des choses ? murmura Marna.

— Ouais. Ce n'est pas difficile. On va le faire ensemble.

À mon invitation, elles se levèrent, mais ne firent aucun mouvement pour me suivre dans la cuisine.

— Je ne suis pas convaincue que tu devrais me faire confiance avec un couteau, avertit alors Marna.

— Ni à moi, en ce qui concerne la pâtisserie, ajouta Ginger.

Je ne l'avais jamais vue douter d'elle-même. Elle m'aurait envoyé paître, si je lui avais demandé un coup de main, mais aucune des deux filles ne semblait savoir comment se comporter avec Patti. Elles gigotaient tout en jetant des regards vers la cuisine.

Alors, Patti vint dans le salon et prit Ginger par le bras.

— Vous allez très bien vous débrouiller, insista-t-elle. On va s'amuser.

Le sérieux des jumelles dans la cuisine était des plus comiques. Elles exécutaient chaque étape de leurs tâches avec une grande attention pour chaque détail, vérifiant et revérifiant les mesures, pendant que Patti sortait à toute vitesse pour retourner le poulet. Au milieu de ces préparatifs, les filles se détendirent, et nous commençâmes à bavarder. Jamais je n'avais vu Ginger aussi à l'aise, et c'était grâce à Patti. À un moment donné, nous étions toutes en train de rire, et je m'aperçus que jamais je n'avais vu Ginger rire de manière insouciant, mais seulement aux dépens d'autrui, avec un amusement méchant. À mes dépens, en général. Ginger s'aperçut que je la regardais. Elle se redressa, et son sourire disparut. Mais Patti l'observait de son œil vif et sage, et elle comprit le sens de tous les gestes dont elle était témoin.

Une fois de retour, après avoir retiré le poulet du gril, Ginger lui dit :

— Oh, quelle odeur divine, Mademoiselle Patti.

Mais d'où sortait cette fille toute de compliments ? Patti sourit et la remercia.

Ginger était tellement fière du gâteau une fois qu'il fut prêt qu'elle en prit plusieurs photos avec son cellulaire. Elle voulut même une photo de Patti et d'elle en train de le tenir toutes les deux, ce qui faillit faire exploser Patti d'affection maternelle. Je ne pouvais même pas ressentir de jalousie, tandis que Patti déversait sur Ginger tant d'amour. C'était tellement mignon que mes yeux se mirent à brûler. Marna, elle, ne cessait de regarder sa sœur avec tendresse.

— Cette partie, je l'ai faite moi-même, dit-elle à Marna en lui montrant le glaçage. Brillant, non ?

— C'est vraiment du beau travail, Gin, la complimenta Marna en lui passant le bras autour de l'épaule.

De manière surprenante, nous nous amusâmes vraiment, toutes les quatre. Pendant tout ce temps, je sentais ma peau vibrer, chaque fois que je pensais au voyage que j'étais sur le point de faire en Californie.

Ce fut bien triste quand le moment vint pour les deux jumelles de partir. Je les accompagnai jusqu'à leur voiture de location, après qu'elles eurent reçu de gros câlins de Patti.

Tandis que nous étions sur le trottoir, Ginger poussa l'épaule de sa sœur du doigt :

— Il faut que tu le lui dises.

Je n'avais jamais vu Marna regarder Ginger de manière aussi acerbe. Le sentiment de légèreté que j'avais éprouvé pendant le dîner s'alourdit subitement.

— Me dire quoi ? leur demandai-je.

Les jumelles échangèrent un regard entendu. Puis, Marna et moi, nous nous regardâmes dans les yeux, en silence, jusqu'au moment où je sus. Je *sus*, tout simplement.

Ma voix tremblait quand je murmurai :

— Tu lui as dit, n'est-ce pas ?

— Non ! répondit Marna, d'une voix tout aussi tremblante. Pas directement. Il m'a posé la question et... et... je lui ai dit que non ! Mais...

Ginger dirigea son attention sur moi.

— Tu devrais savoir que Marna est la pire menteuse de tous les temps. La plupart des gens ne s'en

rendraient sans doute pas compte, mais Kai et moi, nous la taquinions, quand nous étions enfants, car elle fait toujours une pause avant de dire un mensonge — comme si elle arrangeait les faits dans son esprit pour les présenter.

Oh non. *Il savait.* Je me mis la main sur la bouche, me sentant malade.

— Anna, je suis vraiment désolée, murmura Marna.

— Qu'a-t-il dit ? lui demandai-je.

Elle se racla la gorge, ce qui produisit un son délicat.

— Il ne m'a pas laissée lui expliquer comment ça s'était passé. Il répétait seulement sans cesse qu'il devait raccrocher.

— Avoue-lui tout, la poussa Ginger.

— Y a-t-il autre chose ? demandai-je, le cœur au bord des lèvres.

Les yeux de Marna s'écarquillèrent en regardant sa sœur.

— Quoi ? lui demanda celle-ci. Elle doit savoir ce qui l'attend.

— Oui, c'est vrai, déclarai-je en croisant les bras à la manière de Ginger, moins par colère que pour tenter de me reconforter en me serrant bien fort.

Marna, l'air pathétique, se mit à marmonner :

— Il m'a téléphoné d'un bar où il se trouvait avec les membres de son groupe et d'autres personnes du studio...

— L'autre Anna était là, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

Ma voix, quand je prononçai ces mots, parut un peu vicieuse, et Ginger me regarda en fronçant ses sourcils épilés, l'air impressionnée.

— Ouais, répondit Marna. Elle essayait de convaincre des gens de venir chez elle, et Kai a accepté, puis il m'a dit qu'il devait y aller et que tout allait bien. Mais ça n'allait pas. Il n'était pas bien du tout.

— Et que s'est-il passé ?

Je pouvais entendre les coups de butoir de mon sang dans mes oreilles.

Marna remua la tête pour me dire qu'elle ne savait pas, et ce fut au tour de Ginger de prendre la parole.

— Ce salaud a probablement fini par abandonner et par coucher avec elle. Je suis sûre qu'il pensait à toi, quand il était en train de... *Oh, Anna...*

— Gin, tu n'aides pas !

Mais Ginger ne s'arrêta pas.

— Je me demande s'il était en colère et brutal, ou doux et...

— Ferme-la ! lui criai-je, et elle pressa ses lèvres souriantes l'une contre l'autre.

Je me tournai vers Marna.

— Avais-tu l'intention de me le dire, à un moment donné ?

— Bien sûr ! Mais j'avais peur. J'attendais de savoir que tu allais le voir.

Il fallait que je répare les pots cassés.

— Son numéro, c'est quoi ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas, sincèrement. Il l'a encore changé.

Je poussai un cri de frustration.

— Je t'aurais donné le numéro de Kai pendant tout ce temps, si tu me l'avais demandé, me lança Ginger.

Marna et moi la regardâmes, choquées.

— C'est vrai ? lui demandai-je, sceptique.

Elle haussa une épaule et contempla l'ongle de son pouce.

— Il ne *m'a* jamais dit de ne pas te le donner. Seulement à Marna.

Nous continuâmes de la fixer, jusqu'au moment où elle soupira d'exaspération.

— Écoute. Il n'y a pas plus con que lui, mais je ne l'ai jamais vu comme ça. Avant toi, je ne l'ai jamais vu désirer quelque chose ou quelqu'un, vraiment. On dirait presque qu'il est plus autodestructeur sans toi qu'il le serait avec toi. Alors, ouais, je t'aurais donné le numéro de ce sale con. Tout au moins pour le faire enrager. Mais, moi non plus, je n'ai pas son nouveau numéro.

Marna et moi nous regardâmes, mais sans oser parler.

— Oh, fis-je finalement.

Je ne savais pas quoi ajouter.

Ginger sortit son cellulaire et regarda l'heure.

— Il faut y aller, dit-elle à Marna.

— Bonne chance en Californie.

Marna, en guise d'au revoir, me serra dans ses bras.

— Je suis désolée, me répéta-t-elle en se redressant.

J'avalai ma salive avec difficulté.

— Merci.

Ginger me surprit en se penchant vers moi pour me faire son propre câlin express. S'apercevant de ce qu'elle venait de faire, elle se racla la gorge et s'écarta, puis me regarda dans les yeux.

— Transmets un message à Blake pour moi, veux-tu ?

— D'accord, acceptai-je.

Avec un battement malicieux de ses paupières aux longs cils, elle se pencha vers moi. Je me raidis, choquée, en sentant ses lèvres, petites et douces, sur les miennes. Puis, quand les hanches de Ginger se serrèrent contre les miennes et que je sentis sa langue remuer contre mes lèvres fermées, je poussai un petit cri et fit un saut pour m'écarter, la main à ma bouche.

Ginger sourit d'un air suffisant et inclina la tête.

— Je suppose qu'il vaut mieux ne pas transmettre ce message devant Kai.

Marna frappa l'épaule de sa sœur du revers de la main.

— Quelle garce tu fais !

Ginger éclata de rire, et sur ce, elles partirent en échangeant des plaisanteries entre sœurs. Marna me lança un regard désolé par-dessus son épaule, et je bredouillai quelque chose de confus avant de retourner à l'appartement, tout raide, tentant d'oublier tout ça.

Voilà bien un message que je ne transmettrais pas.

Je m'assis sur les marches de béton pendant un instant, désireuse de pouvoir éteindre mon cerveau. Je ne voulais pas penser à tout ça. À peine 10 minutes plus tôt, j'étais tout excitée à la perspective de voir Kaidan. Plus autant, depuis cet aveu. Je soupirai et je me forçai à me lever.

Une fois de retour dans l'appartement, Patti me montra mon sac à main du doigt.

— Ton téléphone n'arrête pas de sonner.

Je le vérifiai. Six messages pour des fêtes de célébration de la remise des diplômes, le soir même. Patti me regarda avec tristesse, et je sentis mes épaules s'effondrer. Il était temps de me préparer à sortir.

Cette nuit-là, après la fête, je téléphonai à mon père.

— Comment a été ta soirée de célébration ? me demanda-t-il.

— Pas trop mal. Il y avait un esprit, mais il n'est pas resté jusqu'à la fin.

— Bonne chose.

— J'ai une question un peu bizarre, commençai-je. J'ai entendu parler de Neph qui pourraient avoir

plus d'un péché.

— Ouais, bien sûr. C'est rare, mais ce n'est pas du jamais vu. Autrefois, quand il y avait moins d'humains, il y avait aussi moins de ducs, de sorte qu'ils étaient responsables de multiples tentations. Je suis le plus jeune duc, pour ainsi dire. Je suis sur Terre seulement depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Je n'ai que ce péché, tu ne devrais donc pas avoir de problèmes trop importants avec quoi que ce soit d'autre. Ce n'est pas le cas ?

— Si, si, mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. J'en ai entendu parler, et ça me laissait perplexe.

— Un seul des pères de tes amis a eu de multiples péchés, à un moment donné, et c'était Alocer, poursuivit papa.

Tandis qu'il continuait, je commençai à ressentir un mal de tête derrière mes yeux.

— À une certaine époque, il était le duc de la colère et du désir, avant que Pharzuph entre en scène. Mais attends un instant... Comment as-tu entendu parler de tout ça, déjà ?

Je me raclai la gorge.

— Euh, ouais, c'est Kope qui m'en a parlé, lui répondis-je en me dépêchant de changer de sujet. Tu aurais dû rester avec nous, ce soir. C'était drôle de voir Ginger et Patti...

— Holà, holà, attends une seconde, veux-tu ?

Je serrai le téléphone plus fort.

— Oui ? lui demandai-je avec innocence.

Un silence me répondit.

— S'il te plaît, dis-moi que Kopano n'est pas, lui aussi, un Neph de désir.

Je fermai les yeux.

— Papa, il possède une excellente maîtrise de soi...

Une interférence, comme si on avait raclé le téléphone, me coupa la parole, sans doute causée par sa main posée sur le combiné pour étouffer la série de jurons qu'il déclina de son côté, ce qui me fit me replier sur moi-même.

Finalement, ça se termina.

— Que s'est-il passé entre vous deux ? me demanda-t-il.

Pourquoi sa colère m'effrayait-elle, même au téléphone ?

— C'était ma faute...

— Ce n'est pas ce que je veux savoir ! Dis-moi seulement ce qui s'est passé !

— Il ne s'est rien passé, le rassurai-je. Je te le jure.

Je ne mentais pas, puisque je savais que ce qu'il craignait, c'étaient les relations sexuelles.

Le silence se fit sur la ligne téléphonique, tandis que nous nous calmions tous les deux.

Puis, je murmurai :

— S'il te plaît, papa, ne sois pas en colère après lui.

— Je ne le suis pas.

Il reprit sa respiration.

— En fait, il m'a parlé, quand vous êtes revenus d'Australie. Il m'a appris qu'il ne pensait pas qu'il devrait t'accompagner, dorénavant. Je pensais qu'il voulait dire que ses sentiments pour toi devenaient un obstacle.

— Mais c'est ce qu'il voulait dire, lui répondis-je. Tout est devenu un peu trop compliqué...

— Eh bien, tu iras en Californie sans lui, puis il faudra que je trouve une solution pour tes voyages suivants. Je ne veux pas que tu sois seule, quand des imprévus peuvent entrer en jeu.

Ça, je pouvais le comprendre, et j'étais d'accord.

— Mais, j'ai encore une question, lui dis-je. Pourquoi l'insigne de Kope n'est-il pas rouge ? Ou

rouge et noir ?

— Les Neph héritent de la couleur d’insigne dont leur père est responsable au moment de leur naissance, peu importe les influences passées qui peuvent se faire jour dans leurs gènes. C’est comme ça pour tous les Neph, à l’exception de toi, semble-t-il.

— Hum.

Je bâillai et je m’allongeai sur mon lit.

— Dors un peu, me conseilla papa.

Je me blottis contre mon oreiller et je fermai les yeux.

— Merci d’être venu aujourd’hui, murmurai-je.

Il grogna une espèce de « humph », et je souris dans la pénombre de ma chambre.

— Je t’aime, papa.

— Ouais, ouais, me répondit-il. Moi aussi, je t’aime.

\* \* \*

« L’amour n’est pas une fleur de serre, mais une plante sauvage,  
née d’une nuit de pluie, d’une heure de soleil, jaillie d’une graine folle  
qu’un vent de désordre a jetée sur la route. »

— John Galsworthy, *Le propriétaire*

\* \* \*



## RÊVE CALIFORNIEN

Peu de paysages sont aussi beaux que ceux de la côte de Santa Barbara. D'un côté de la route, on trouvait un alignement de superbes maisons, tandis que de l'autre s'ouvrait une falaise donnant sur l'océan. Je roulais vers la maison de Blake, la vitre baissée, l'air salin aspergeant mon organisme. Selon les jumelles, Kaidan passait souvent les fins de semaine chez Blake. Ça tombait bien, car c'était un samedi, et j'étais prête à tout leur raconter. Il ne restait plus que quelques kilomètres à parcourir.

Je baissai la main et la frottai contre mon estomac pour essayer de calmer ma nervosité.

Un vent chaud m'ébouriffa les cheveux sur les épaules, tandis que je conduisais la voiture vers une petite boutique de sports nautiques tout près d'une fête foraine. Je n'avais pas apporté de maillot de bain, parce que je ne m'attendaais pas à ce que ce déplacement devienne un voyage d'agrément. Cependant, depuis que j'avais senti l'océan et vu le sable lisse, sur un coup de tête, je décidai que ce serait une bonne chose d'en avoir un. C'était peut-être aussi un peu de procrastination.

Un garçon aux cheveux longs installé au comptoir m'accueillit avec un sourire, quand j'entrai dans la boutique. À la musique des Beach Boys, je trouvai le mur où étaient suspendus tous les maillots de bain. J'arrêtai rapidement mon choix sur deux d'entre eux : un joli tankini rose et un bikini blanc plus affriolant qui s'attachait autour du cou, bordé de ruchés. Soudain, une image de Kaidan me vint, et je pris le bikini blanc. Je choisis aussi un short de surf rose et argent et le t-shirt moulant qui allait avec, de même que des lunettes de soleil. Je balançai le tout sur le comptoir sans même jeter un coup d'œil sur le prix et je donnai la carte de crédit de mon père au caissier, de peur de me dégonfler au sujet de ce bikini des plus révélateurs.

Je me changeai dans les toilettes de la boutique, avant de reprendre la voiture pour franchir la dernière étape, me sentant soudain plus authentiquement californienne, le super bronzage en moins. Je passai devant quelques spectaculaires maisons sur le littoral. Par conséquent, après avoir contourné la courbe qui franchissait la barrière de sécurité ouverte, je n'aurais pas dû être surprise à la vue de la majestueuse maison de Blake, bâtie à flanc de falaise.

Mais, waouh ! Elle était plus qu'incroyable. J'en eus le souffle coupé.

Soudain, je sentis ma peau devenir brûlante quand je reconnus le Vus de Kaidan — le même que nous avons utilisé pour traverser le pays. Il était garé devant un garage à plusieurs portes en compagnie d'autres beaux véhicules. Je garai la voiture et j'attendis quelques minutes. J'étais trop nerveuse pour déployer mon ouïe et je pouvais entendre mon sang battre à tout rompre dans mes oreilles.

« Anna, ce sont des gens que tu aimes. Il n'y a aucune raison d'avoir peur. Tu n'as qu'à entrer et leur parler de la prophétie. Il n'y a pas de raison que cela se transforme en mélodrame. »

Galvanisée par mon discours de motivation, je pris une respiration hésitante avant de déployer mon ouïe vers l'intérieur de la maison, parcourant chaque pièce silencieuse. Je descendis de voiture et je me dégourdis les bras. Il faisait chaud à cet endroit, mais ce n'était pas humide, le vent rendait la température supportable. Je passai mon sac à dos par-dessus mon épaule et je montai quelques

marches en direction d'un auvent disposé le long du flanc de la maison. Le sentier menait à un portail qui n'était pas verrouillé. Même les murs extérieurs de la maison avaient fait l'objet d'un soin minutieux : les pierres étaient parfaitement placées, les plantes grimpantes en fleurs, le tout d'une propreté éclatante.

Le crescendo des vagues se fracassant contre la falaise et quelques voix au loin s'amplifièrent, pendant que je me rapprochais ; puis, un coup de vent chaud me donna la chair de poule. Le sentier débouchait sur une vaste terrasse à trois niveaux. Je m'arrêtai pour contempler la superbe piscine équipée d'un toboggan en spirale, d'une chute d'eau et d'une partie plus profonde pour le plongeon. Tout près, il y avait aussi un petit pavillon avec un auvent déployé sur un des côtés et un espace où se changer. En outre, au niveau suivant, il y avait une rampe de planche à roulettes et un terrain de jeu équipé pour le volleyball et le lancer de fer à cheval. Le reste de l'aménagement paysager s'enorgueillissait de plantes exotiques aux feuilles épaisses et vertes, de fleurs aux couleurs éclatantes desquelles émanait un parfum poivré. C'était une demeure tout à fait digne du duc de l'envie.

Je me déplaçai jusqu'à l'extrémité du niveau piscine, et mon cœur s'arrêta. Dans les vagues et le sable, plus bas sur la plage, se trouvait au moins une dizaine de garçons. L'un d'eux, torse nu, se maintint sur sa planche de surf au moins quatre bonnes secondes, avant d'être désarçonné par la puissance des vagues.

« Kaidan. »

Je m'agrippai à la balustrade chaude tout en observant la scène. Blake et un autre garçon, portant des combinaisons de plongée à manches courtes, étaient assis sur leurs planches de surf un peu plus loin, là où l'océan était moins agité. Blake était en train de rire de la chute de Kaidan.

Kaidan se releva et se secoua les cheveux, encore plus longs que quelques mois auparavant, tandis que certains des autres garçons lui frappaient le poing en signe de solidarité. Kai s'éloigna d'un pas lourd du flux et du reflux des vagues pour rejoindre la plage, où il déposa sa planche avant de s'asseoir sur celle-ci et de regarder Blake en train de se synchroniser avec la vague qui arrivait ; Blake rama avec les mains jusqu'à elle, se leva pour ensuite chevaucher la lame avec perfection. Quand ils se retrouvèrent sur la plage, Blake lui dit quelque chose, et Kaidan le plaqua au niveau des genoux, puis ils se mirent à se bagarrer, tandis que les autres garçons les encourageaient.

« Les garçons. »

Les voir rire et s'amuser, même de loin, me fit sourire.

Ce fut Blake qui me vit le premier. La main en visière au-dessus de ses yeux, il regarda là-haut, où je me trouvais, et donna un coup de coude à Kaidan. Tous les trois, de loin, nous nous regardâmes avec intensité, tandis que je sentais tout mon corps se contracter autour de mon cœur. Finalement, je soulevai la main en guise de salut.

Le sort en était jeté.

Laissant les planches sur le sable brillant, tout le groupe traversa péniblement la plage, puis emprunta un escalier raide dont les marches de bois menaient jusqu'à la maison, parmi les aspérités des rochers. Je me rappelai qu'il fallait que j'inspire, puis que j'expire. Inspirer, expirer.

Blake monta jusqu'au niveau supérieur de la terrasse et courut à toute vitesse vers moi, sautant par-dessus plusieurs chaises longues avant de me couper presque le souffle, tellement il me serra fort dans ses bras. Sa combinaison était froide et trempée, mais je ne m'en souciai guère. Il recula et lança un long sifflement en m'examinant.

— Quoi de neuf, chérie ? me demanda-t-il. Tu es belle à croquer !

— Toi aussi, lui répondis-je.

Les cheveux de Blake étaient longs de quelques centimètres, noir de jais, et lisses. Il avait un visage

rond typique des Philippins, que le soleil avait rendu mordoré, avec un perçage argenté au sourcil.

Je me raclai la gorge. Peu à peu, nous avons été entourés par la meute de jeunes Californiens bronzés et trempés. Pendant un instant, stupéfaite, je fus seulement capable de m'imaginer à quel point Veronica en baverait de désir. Ce serait vraiment le paradis, pour elle. Je n'osais même pas les regarder et je me demandais où se trouvait Kaidan dans ce groupe de beaux mecs.

— Super, dit une voix grave derrière moi, enfin autre chose que du boudin !

— Ferme-la, mec, lui ordonna Blake. Cette fille est vraiment trop bien pour toi.

Quelques-uns des garçons rirent. À l'école, désormais, je ne me sentais plus timide, mais il y avait quelque chose de différent dans le fait d'être examinée à la loupe par toute une bande de garçons. Je crois que Blake s'en rendit compte.

— Allez, il est temps que vous partiez, pour que je puisse prendre des nouvelles de ma vieille amie.

Il passa un bras autour de moi. Certains des garçons maugrèrent, mais l'un après l'autre, ils se dirent au revoir, se claquèrent la main et le dos tout en jetant un coup d'œil furtif vers moi. Blake me laissa pour les accompagner, tandis qu'ils parlaient. J'eus finalement le courage de chercher Kaidan du regard et je le trouvai, tout proche, appuyé contre la balustrade, en train de regarder la mer.

J'aurais voulu prendre une photo de lui tel quel. Ses cheveux bruns un peu longs, chatoyants de sable, que le vent caressait sur son beau visage anguleux. Je réussis à trouver assez de courage pour aller le rejoindre, me tenant contre la balustrade à quelques mètres de lui. Toutes mes pensées me quittèrent, tandis que je contemplai la vue.

C'était si paisible, si romantique.

J'imaginai Kaidan me prendre la main, me mener jusqu'en bas à travers le sable, jusqu'aux vagues, ses mains sur mes hanches, me soulever, poids plume dans ses bras, au-dessus de la houle, bercés par la mer. Mais surtout, j'imaginai des baisers au goût salin.

Je me réveillai de cette rêverie, tandis que Blake nous rejoignait à la course.

— Où est ton copain ? me demanda Kaidan, d'une voix dure.

Quand il tourna finalement son visage vers le mien, son regard me frappa comme une masse, et je fus incapable de répondre.

— Je suis surpris qu'il ne soit pas resté à tes côtés.

Son ton froid comme l'acier me déchira le cœur.

— Je croyais qu'à ce stade-ci, Béliat et Alocer vous auraient mariés et que vous auriez adopté toute une ribambelle d'orphelins.

Blake rit nerveusement, comme s'il faisait semblant de croire que Kaidan plaisantait, mais je savais très bien que ce n'était pas le cas. Tous mes sens se détraquèrent au passage éclair de mon sang dans mon organisme. J'avais beau m'en vouloir d'avoir embrassé Kope, Kaidan avait sa part de responsabilité dans ce qui était arrivé. Il m'avait fait beaucoup de mal, et il n'était pas question que je sois son souffre-douleur.

Je voulus soutenir son regard, mais quand il se tourna pour me faire face, je fus distraite par l'importance de son torse. J'évaluai la musculature de ses bras, sa poitrine, ses abdominaux. Comme son corps était sculpté ! Avait-il emménagé dans une salle de musculation ? Son ventre, qui, déjà, auparavant, était tonifié, ressemblait alors à une véritable tablette de chocolat. En général, les muscles, ce n'était pas mon truc, mais je devais reconnaître que ça convenait tout à fait à sa grande ossature. J'avalai ma salive et relevai la tête, tandis qu'il avait patiemment attendu que je finisse mon examen critique.

Je me raclai la gorge et croisai les bras.

— Kope et moi, on n'est pas une espèce de couple à la Hollywood, déclarai-je. On est amis.

*Seulement amis.*

La mâchoire de Kaidan se mit en mouvement pendant un instant, comme s'il remâchait ses pensées.

— Alors, tu roules des pelles à tous tes amis ?

« Reste calme », me mis-je en garde.

— Euh..., prononça Blake en tiraillant le lobe de son oreille. Je vais aller prendre une douche, pendant que vous discutez.

Et il s'éclipça.

Kaidan et moi continuâmes à soutenir le regard l'un de l'autre. Il était plus que furieux, ce qui me mit en colère et sur la défensive.

Sans la présence réconfortante de Blake pour jouer les tampons, un silence crispé s'installa entre nous. Que pouvais-je lui dire pour rétablir cette situation ? J'avais embrassé le seul garçon qui le rendait paranoïaque, qui excitait sa jalousie.

— Je n'ai jamais voulu que ça arrive, Kai. Nous étions...

— J'aimerais autant ne pas connaître les détails, merci bien.

Kaidan se dirigea vers l'espace ouvert devant le petit pavillon au toit de chaume. Il prit une bière dans la glacière, la décapsula et se mit à la boire. Mettant de côté la pensée qu'une bière bien froide serait vraiment agréable dans un tel moment, je me dirigeai droit sur lui.

— Kaidan...

J'aurais aussi bien pu être une ombre, alors que je le suivais sur la terrasse, car il se détourna comme si je n'avais pas été là.

— Écoute-moi.

Je touchai son avant-bras, mais il se dégagea aussitôt et me lança un regard qui signifiait clairement « ne me touche plus jamais ». Je sentis mon estomac se nouer.

À ce moment-là et pour la première fois, je crus l'avoir vraiment perdu. Pour toujours. En effet, jamais il ne m'avait regardée d'une telle manière.

— Tout ça, c'est à cause de Kope ? Tu te comportes comme si...

Nous nous immobilisâmes tous les deux, quand il se tourna, la tête inclinée vers moi, dans l'attente que je complète ma phrase.

— comme si je t'avais trompé, quoi.

Au moment où je prononçai ces mots, l'expression de son visage passa instantanément de la froide colère à une triste douceur, et je compris que c'était exactement ainsi qu'il se sentait : trahi, oublié. Même si c'était lui qui était parti, même s'il m'avait dit de passer à autre chose et permis à Kope de tenter sa chance, il ne pensait rien de tout ça. Mais ce n'était pas ma faute.

Il finit sa bière et se mit à faire tourner la bouteille dans les airs et à la rattraper, projetant des gouttes de bière. Je dus m'essuyer le bras. J'en avais soupé de tout ça.

— Tu n'as absolument aucun droit d'être en colère contre moi, lui reprochai-je. J'ai entendu ce que tu lui as dit au téléphone.

À ces paroles, Kaidan eut un petit rire sec et il lança la bouteille encore plus haut.

— Ce n'étaient que des mots, rétorqua-t-il.

Une colère subite ainsi qu'un sentiment d'injustice s'emparèrent de moi.

— Les mots sont puissants, Kai, de même que l'absence de mots. Tu ne voulais même plus me parler. Je ne savais pas quoi penser ! Et en t'entendant dire ça, je devais ressentir quoi ?

Pendant tout ce temps, son attention et son regard restèrent fixés sur la bouteille.

— Rien de ce que j'ai dit n'aurait pu te pousser dans ses bras, si tu n'avais pas eu envie d'y être.

— Ouais, eh bien, dans un moment terrible de panique totale, c'est là que je me suis retrouvée, mais

ce n'était pas prévu. Et ça n'avait aucun sens.

Kaidan eut un petit rire, à la sonorité bien sombre.

— Peut-être que ton petit Kopano manque d'entraînement. Pourtant, pour lui, certaines de ces choses devraient être naturelles.

— D'accord.

Je frappai les mains sur mes côtés.

— Tu es complètement insensé. Nous discuterons quand Blake sera de retour.

Je me dirigeai vers la piscine, furieuse, et il me suivit.

— C'était inévitable, dit-il derrière moi.

« Ahrr ! »

Je me tournai sur les talons de mes sandales pour lui faire face, tout juste comme il lançait de nouveau la bouteille haut dans les airs.

— Inévitable ? Comme toi et cette fille, Anna, avec laquelle tu travailles ?

Kaidan s'arrêta net, la bouteille frappa le dessus de sa main, tomba et roula sur la terrasse avec un bruit de verre.

— Merde, murmura-t-il avant de se pencher pour la ramasser.

Absolument consciente que ce n'était pas raisonnable, j'en profitai pour jeter un nouveau coup d'œil sur ce corps qu'il avait depuis. Il avait toujours eu un visage plus rude et une attitude plus confiante que les autres garçons que je connaissais, mais je n'en revenais pas à quel point il avait changé. Il ne restait plus rien de ce côté gamin un peu maigrelet dont je me souvenais. Il finit par regarder vers la maison.

— Je sais que tu as terminé, Blake. Il vaut mieux que tu reviennes.

Je soupirai silencieusement.

Blake arriva sur la terrasse avec nonchalance, portant un short taille basse et des tongs. Il semblait qu'être torse nu soit obligatoire en Californie. J'aurais aimé qu'ils s'habillent, afin que je puisse me concentrer correctement sur ce que j'avais à leur dire de la prophétie. Blake nous rejoignit finalement à côté de la piscine.

— Alors..., dit-il en se balançant sur ses talons. La dispute entre amants est-elle terminée ?

— On n'est pas amants, répondîmes-nous en même temps.

— Qu'est-ce qui vous en empêche ? demanda Blake en souriant.

— Qu'est-ce qui vous arrête, Ginger et toi ? lui demanda Kaidan.

— Un océan, mon ami. Va te faire enc...

Blake me regarda.

— Euh, *mettre*...

— Moi me faire *mettre* ? lui répondit Kaidan avec un sourire, Toi, fais-toi *mettre*.

Blake porta la main à sa bouche, quand il aperçut ce qui devait être un regard cinglant sur mon visage, puis il se mit à rire en donnant un coup sur le bras de Kaidan.

— Je te l'avais dit, mon ami. Quand on jure, ça la met en colère ! Ginger avait raison.

Je remuai la tête, incapable de les regarder, trop humiliée pour nier ce qu'il venait de dire.

— Chérie, tout ce que tu as à faire, c'est de prononcer la formule magique, et Monsieur Désir-Charnel ici présent te roucoulera toutes sortes de choses cochonnes dans l'oreille.

Kaidan affichait un petit sourire, et la sensualité qui émanait de lui avait la puissance d'une déferlante du Pacifique.

Je pris une grande respiration, tremblante.

— Je n'aime pas les gens qui sont *faux* avec moi, répondis-je en adressant cette phrase à Kaidan.

Bon, d'accord, lui dire qu'il était faux, c'était aller trop loin, surtout si tout ce qu'il faisait, c'était de me montrer du respect. Mais il m'avait blessée, insultée. Si Kai n'avait pas l'intention de me pardonner, ou s'il n'était pas prêt à discuter, je ne pouvais pas continuer à supporter son attitude négative. C'était trop douloureux, et son injustice me frustrait infiniment.

— Bon, si vous pouviez vous asseoir et vous taire un instant, je vais vous expliquer la raison de ma venue, puis je m'en irai. Vous trouverez quelqu'un d'autre de qui vous moquer.

À ces mots, tous deux cessèrent de sourire. Je tirai une chaise de jardin capitonnée et m'y assis. Ils approchèrent deux autres chaises et m'accordèrent toute leur attention. Dès les débuts de mon histoire, toute mon irritation fut dissipée par l'émerveillement que provoquaient en moi ces événements, passés et à venir. Dans un premier temps, je leur parlai de la prophétie et du rôle que je pourrais jouer pour expulser les démons de la Terre et donner à leurs âmes la possibilité de se racheter et de retourner au paradis. Les deux garçons m'écoutèrent avec grand intérêt ; ils me regardaient comme si j'étais baignée de lumière. Il n'y avait plus trace d'hostilité chez Kaidan.

Je poursuivis plus avant, pour leur raconter tous les voyages que j'avais faits, sans mentionner Kopano. Au lieu de cela, je mis l'accent sur Zania en Syrie et Flynn en Australie. Une fois que j'eus fini, Blake et Kaidan se regardèrent en clignant des yeux, calmes et sérieux. Ils étaient alors en mode professionnel, ayant mis toute émotion de côté.

— Que penses-tu que ton père fera ? demanda Blake à Kaidan.

Il secoua la tête.

— C'était justement ce que j'étais en train de me demander. Je peux imaginer le tien se tourner vers la lumière, mais j'imagine difficilement Pharzuph ravalant son orgueil.

— Bon, alors, que doit-on faire pour que tout cela se concrétise ? me demanda Blake.

— Sincèrement, je ne sais pas, lui répondis-je. Je ne peux pas aller frapper à leur porte l'un après l'autre, ça ne marcherait jamais.

— Non, en effet, approuva Kaidan. Ils ont toujours des chuchoteurs qui vont et viennent. En outre, à moins que les âmes des ducs soient traînées par Dieu lui-même, qu'est-ce qui les empêchera de rester sur Terre, posséder une nouvelle personne et te traquer ? Ils se préviendraient les uns les autres, à moins que tu les élimines l'un après l'autre avec l'Épée. Il faudrait rassembler les ducs, comme pour un sommet.

— Ouais, mais en général, les Neph n'y sont pas invités, sauf quand ils veulent tuer l'un d'entre nous.

Kaidan haussa les épaules.

— Eh bien, on se présente sans être invités.

— À ce stade-ci, on en est seulement au point de mettre sur pied la liste de nos alliés, leur dis-je. Il ne faut rien précipiter. Je pense que quand il sera temps d'agir, il y aura quelque chose qui mettra tout en branle et qui nous donnera le signal.

Nous considérâmes les possibilités, puis Kaidan s'enferma dans sa bulle, perdu dans ses pensées.

C'était le moment idéal pour partir. Il valait mieux les laisser sur une note positive, tandis que chacun de nous ressentait un moment de paix et d'espoir. Je savais que dès qu'il serait de nouveau question de nos histoires personnelles, Kaidan serait sur ses gardes. Et ce cœur ne pouvait plus être brisé davantage. Je ressentis un vif sentiment de perte dans ma poitrine.

Je me levai, ce qui leur fit lever la tête à tous deux comme si on venait soudain de les réveiller.

— Où vas-tu ? me demanda Blake.

— Je rentre. Je vous ai dit tout ce que j'avais à vous dire. Heureuse... de vous avoir vus, les garçons.

Je n'avais pas envie de leur dire au revoir. Je détestais l'idée de partir sans avoir rien réglé.

« Anna, tu es vraiment lâche. »

J'avais l'impression que mes pieds étaient rivés à l'endroit où je me tenais.

— En passant, dis-je à Blake pour gagner du temps, j'ai un message de la part de Ginger, la version « pour tous », en tout cas.

Et je lui soufflai un baiser qu'il fit semblant d'attraper et de presser contre ses lèvres.

— Merci, me répondit-il.

Je m'attendais à ce qu'il fasse une remarque drôle quelconque, mais au lieu de cela, il se leva et me serra dans ses bras.

— Ne pars pas, me supplia-t-il, avant de me lâcher.

— Je ferais vraiment mieux d'y aller.

Je baissai la tête et regardai l'ourlet argenté de mon short de plage.

— Ne sois pas fâchée à cause de ce qu'on disait plus tôt, nous plaisantions simplement, ajouta Blake.

— Je t'avais averti qu'elle pouvait être têtue quand elle voulait, non ? répliqua Kaidan, étiré sur sa chaise, les mains derrière la tête. Tu ne voulais pas me croire.

— Je ne suis pas têtue.

Je mis les mains sur mes hanches et lui jetai un regard mauvais, tout en me demandant si après tout, j'étais têtue.

— Toi, tu as la tête tellement dure, tu n'as rien à dire.

Quand il entendit mon reproche, Kaidan fronça un sourcil.

Blake éclata de rire et montra Kaidan du doigt.

— Elle vient de dire que tu as la tête dure, mon ami.

— Oui, et il y a autre chose qui est dur chez moi, déclara Kaidan.

Cela fit rire Blake encore davantage, tandis que je levai les yeux au ciel.

— Oh, allez, reste, implora Blake.

— Non, je ne crois pas.

Bon, d'accord, c'est un fait, j'étais têtue, mais il fallait reconnaître que Kai ne s'était pas montré sous son meilleur jour. Certes, j'avais commis une erreur, mais lui aussi, et il n'était plus question que je subisse davantage de méchanceté.

— Lève-toi et dis-moi au revoir, Kai, s'il te plaît.

Il se leva et me domina de toute sa masse en se rapprochant de moi de cette manière intimidante dont je me souvenais si bien. Mais j'étais déterminée à ne pas changer d'idée.

— Un vrai petit chef, hein ? me dit-il, la voix grave. Tandis que je levai les yeux vers ce regard d'un bleu parfait, je m'aperçus que j'étais incapable de répondre, et mes joues s'embrasèrent.

— Ouais, tu ferais mieux de te rafraîchir avant de partir.

Avant que j'aie eu le temps de comprendre ce qu'il voulait dire, il se pencha, m'attrapa et sauta directement dans la partie la plus profonde de cette satanée piscine, avec moi dans ses bras !

Nous coulâmes complètement jusqu'au fond, où, d'un coup de jambe, je remontai à la surface, à bout de souffle. Le rire de Blake résonnait dans l'air. J'essuyai mes yeux. Kaidan était juste en face de moi, et je poussai sa poitrine. Dans l'eau, mes mouvements étaient lents, comiquement inefficaces. Il m'attrapa les poignets en souriant. Je me débattis pour me libérer, toujours très émotive, d'une manière irrationnelle. Il n'était pas facile de tenter de se battre avec un grand garçon séduisant, juste à l'aide du sur place.

— Lâche-moi, lui demandai-je.

La déception et la frustration provoquées en moi par cette journée se combinèrent à la gêne que j'éprouvais et me mirent de nouveau en colère.

— Pas avant que tu acceptes de rester.

Il avait de l'eau plein les cils.

« Pourquoi ? », avais-je envie de lui demander.

Je me débattis encore un instant, mes cuisses se frottant contre les siennes, tandis que nous nous donnions des coups de pieds.

— Reste, murmura-t-il.

Cette requête si tendre fit son effet. Comme lorsqu'on éteint une chandelle en pinçant sa mèche du bout des doigts, tout ce qu'il me restait de colère se transforma en fumée.

— Très bien, acceptai-je, et il me lâcha.

Je nageai jusqu'à l'échelle et sortis de la piscine, le sentant tout proche de moi. Mon cœur battait toujours la chamade.

— Génial ! cria Blake de l'autre côté de la piscine. Je vais commander du chinois pour le repas.

Il courut vers la maison, et je me rendis lentement près de la balustrade où j'avais laissé mon sac. J'y trouvai des vêtements secs, mais quand je me redressai et reculai d'un pas, je rentrai droit dans Kaidan et me tournai aussitôt.

Il était trempé, et ses yeux étaient devenus orageux. Oh, mon Dieu. Il était si près de moi... Assez proche pour que je l'embrasse. Son odeur d'agrumes mordante nous entourait. Mes genoux faillirent se dérober.

— Pour que ce soit clair, affirma-t-il dans un murmure guttural, je n'ai jamais été davantage moi-même que pendant les trois jours que j'ai passés avec toi. Ce serait tellement plus facile, si je pouvais être faux avec toi, mais tu fais sortir tout ce que j'ai en moi, petite Ann. *Tout.*

Sa férocité subite m'effraya tout en m'excitant. Il était un peu déphasé. Je clignai des yeux plusieurs fois, avant de finalement reculer d'un pas et de me cogner contre la balustrade. Je ne pouvais rien faire d'autre que de le fixer pendant qu'il poursuivait.

— Et peu importe ce que tu *penses* ressentir pour moi, je peux t'assurer que ce n'est rien d'autre que la situation classique d'une personne désirant la seule chose qu'elle ne peut avoir. Si tu finissais par m'avoir et te débarrasser de ton désir pour moi, tu parviendrais à comprendre que le bon garçon est celui que tu veux vraiment.

Je me sentis déchirée par la frustration. Je fermai les yeux et comptai jusqu'à cinq avant de lui répondre.

— Ça, ce sont *tes* craintes, Kaidan, pas des faits, et je voudrais tellement que tu arrêtes de te venger d'elles sur moi.

Il remua lentement la tête d'avant en arrière, sans s'éloigner. D'une seconde à l'autre, j'allais pousser un cri de psychopathe. Il fallait que je m'éloigne de lui un instant. Je regardai vers le petit pavillon, puis je tentai de faire un pas de côté, mais il se déplaça de manière à me bloquer la voie.

— Excuse-moi, lui dis-je avec autant de patience que possible, je voudrais me changer.

J'étais sur le point de tenter de nouveau de le contourner, quand je surpris son regard plein de désir en train de parcourir mon corps, pour savourer le spectacle de mes vêtements humides me collant à la peau. Je qualifiai ce qui se passa ensuite comme le moment du « je-ne-sais-pas-ce-qu'il-m'a-pris ».

Toujours face à lui, je saisis le bas de mon t-shirt et tout doucement, le fis passer par-dessus ma tête, pour ainsi révéler le haut de mon bikini. Puis, je laissai tomber le t-shirt trempé sur la terrasse. Je n'avais jamais vu Kaidan aussi surpris. Il sembla encore plus secoué quand il vit mon regard sévère. C'est vrai, Kai. Je n'étais pas la seule à souffrir de ne pas pouvoir obtenir la seule chose que je

désirais. Je déboutonnai mon short et me dandinai pour le faire descendre, tout doucement, le long de mes fesses et de mes cuisses. Puis, le dégageant de mes jambes, je l'envoyai plus loin d'un coup de pied, sans avoir jamais quitté Kaidan des yeux.

Je n'étais pas une déesse, mais un tel regard de Kaidan Rowe valoriserait n'importe quelle fille. Une excitation dangereuse me traversa, juste à imaginer à quel point il devait être tendu de ne plus travailler et qu'un simple geste de ma part pourrait le faire passer à l'attaque et se jeter sur moi. Et pourtant, je n'avais pas encore fini de le torturer. C'était cruel et risqué, mais je m'en fichais.

Paraissant plus désinvolte qu'en toute autre circonstance de ma vie, je lui jetai un dernier regard torride, puis me penchai et ramassai lentement mes vêtements mouillés, avant d'aller chercher mon sac d'un pas nonchalant et de me diriger vers le petit pavillon, portée par la chaleur de son regard sur moi. Quand finalement j'entendis monter des profondeurs de son être un grognement provoqué par mon derrière en train de s'éloigner, je pris bien soin de me déhancher davantage encore.

Que Dieu me pardonne, mais c'était si bon.



## LE VERTIGE

Au début, le repas fut tendu en raison du moment torride que nous venions de connaître. Dieu merci, Blake était là. Avec lui, au moins, Kaidan était chaleureux, me réservant sa froideur. Je les observai, silencieuse. Ils se disputèrent la dernière crevette du général Tao, et je fus obligée de rire quand le crustacé, projeté dans les airs, atterrit sur une empreinte de pied humide près de la piscine.

— Je te la laisse, lui proposa Kaidan avec courtoisie, et pour toute réponse, Blake le poussa une dernière fois.

— Je dois roder ma nouvelle moto tout terrain avant la course de demain, dit ensuite Blake. Et vous, qu'est-ce que vous faites, aujourd'hui ?

Nous réussîmes à échanger un bref regard et haussèrent tous deux les épaules.

— Quand pars-tu ? me demanda alors Blake.

— Demain matin.

— Et le jour suivant, les ducs vont rentrer à la maison, poursuivit-il tout en réfléchissant.

Il était extrêmement rare d'avoir deux jours agréables sans devoir craindre d'être observé en silence par quelque duc ou chuchoteur. Blake se passa la main dans les cheveux, et son regard passa de Kaidan à moi.

— Voulez-vous voir ma moto ?

Nous contournâmes la maison pour parvenir jusqu'au garage. Une fois là, sur un clavier, Blake composa un code de sécurité pour ouvrir la porte. La moitié du gigantesque garage était le rendez-vous des amateurs de sensations fortes. Il y avait des jouets pour tous les sports extrêmes imaginables : ski, ski nautique, planche à neige, motos tout-terrain, 4 x 4, motomarine, casques et toutes sortes d'équipement pour la randonnée pédestre et l'escalade.

— Il ne te manque plus qu'un avion, dis-je à Blake.

— Plus pour longtemps, me répondit-il en souriant.

Puis, il avança une moto tout-terrain d'un noir brillant.

— Elle a été livrée hier.

Il attrapa une veste de moto en cuir suspendue au mur, l'enfila et enfourcha la moto. Une fois en marche, le moteur vrombit d'une manière spectaculaire.

— Et ton casque ? lui criai-je par-dessus le gémissement du moteur.

— Non ! Pas chez moi. À plus tard !

Je fis un bond en arrière lorsqu'il démarra, accélérant à travers les serres d'une roncière et soulevant un nuage de poussière.

Kaidan et moi restâmes sans bouger, fixant du regard l'endroit où venait de disparaître notre tampon humain et écoutant la moto s'éloigner de nous à toute vitesse. Plusieurs secondes tendues s'égrenèrent, pendant lesquelles tous deux nous regardâmes le garage autour de nous.

Kaidan finit par se racler la gorge.

— On pourrait aller faire un tour, proposa-t-il, si tu en as envie.

— Avec plaisir.

Nous retournâmes à la maison, descendîmes le long escalier à même le sable jusqu'au moment où nous arrivâmes à ce merveilleux endroit où l'eau rencontre la terre.

— Ouhh !

Je poussai un cri, quand une vague monta jusqu'à mes pieds et mes chevilles.

— Elle est glacée !

Il sourit pour lui-même. Il faisait assez chaud pour compenser la température de l'eau, de sorte qu'au bout de quelques minutes, je m'y habituai.

Nous marchâmes tous les deux vers les vagues, laissant nos empreintes sur le sable. Aucun de nous deux ne parlait. Nous croisâmes un homme et une femme enceinte qui se tenaient par la main. La main libre de la femme reposait sur son ventre. Ils nous sourirent en nous croisant. Je leur souris à mon tour, et un puissant désir se manifesta en moi. Ma main frôla celle de Kai, mais je fus certaine de sentir ses doigts se dérober instinctivement avant d'écarter tous deux les bras. Rien.

Je ne savais par où commencer avec lui. Il y avait trop de souffrance qui nous séparait, tel un gigantesque amoncellement de décombres entravant notre chemin.

— J'ai entendu le premier CD deux titres de ton groupe.

Il me regarda d'un air surpris, j'aurais même pu croire avec de la timidité, si je ne l'avais pas mieux connu. Ses cheveux cachaient une partie de ses yeux, quand finalement, il me demanda :

— C'est vrai ?

— Jay fait un stage dans une station de radio, alors il a pu mettre la main dessus. C'est bon. As-tu du plaisir à faire les enregistrements, et tout le reste ?

Il haussa les épaules.

— La musique, auparavant, était la chose qui me permettait de m'évader. Quand je jouais, c'était le seul moment pendant lequel je pouvais tout oublier.

Mais ce n'était plus le cas ? Sa mâchoire se serra pour ne plus laisser passer un son, comme s'il en avait trop dit. Et moi qui, pendant tout ce temps, avais pensé qu'au moins, il avait son groupe et sa batterie pour se reconforter. En réalité, il allait plus mal que je l'avais imaginé.

Il se passa la main dans les cheveux à plusieurs reprises, puis les enfonça dans les poches de son maillot de bain, laissant retomber les mèches de ses cheveux sur son visage, tandis qu'il baissait la tête pour regarder le sable. Nous contournâmes une grosse masse gélatineuse qui avait l'air d'un nuage.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lui demandai-je.

— Une méduse.

Nous marchâmes en silence un long moment. Dieu merci, il y avait les vagues et les cris des mouettes pour détourner notre attention, car la tension et la douleur qui nous séparaient étaient extrêmes. Si seulement j'avais su comment tout rétablir. Je voulais lui demander s'il travaillait, lui poser des questions sur sa visite de la Saint-Valentin, mais avant que cela soit possible, il fallait d'abord avoir une base d'entente.

Devant nous, pas très loin, il y avait une jetée sur laquelle avait lieu une fête foraine, avec sa grande roue qui dominait le rivage. Tout autour, la plage était bondée. Je ressentis le besoin de m'arrêter et de dire quelque chose, avant que nous soyons entourés par la foule.

— Kai ?

Je plaçai la main dans le creux de son coude pour l'arrêter doucement. Il tourna la tête avec une expression dure, mais au moins, il ne s'écarta pas de moi, cette fois-ci.

— Tout ce que je voulais, c'était de te parler, commençai-je.

Des émotions qui avaient été enfouies si longtemps s'élevèrent, donnant à mes mots toute leur ferveur.

— Je ne comprends pas ce tu attendais de moi. Tu m'as repoussée si longtemps, tu m'as même poussée *vers* quelqu'un d'autre. Je sais que je t'ai fait du mal, mais je n'en ai jamais eu l'intention. Ce n'était qu'un baiser, Kaidan, une erreur, et maintenant, nous sommes trois à en souffrir. Ce n'est pas juste.

— Anna, ne me parle pas de ce qui est *juste*. Il n'y a jamais rien de juste. Tu n'as qu'à demander à ton père.

Dès qu'il eut prononcé cette phrase, il grimaça et ferma les yeux.

— Mon père... ?

Et soudain, je compris.

Ma bouche s'ouvrit, et la fureur se répandit en moi, pour ravager tout mon être. J'étais incapable de parler.

Papa était responsable de tout ça.

— Est-ce qu'il t'a interdit de t'approcher de moi ?

Kaidan ouvrit les yeux.

— De toute manière, j'avais prévu d'aller m'établir ailleurs et de m'éloigner, alors nous avons conclu un accord. Et les quelques fois où j'ai ressenti le besoin de te téléphoner, le rappel de sa mise en garde m'a ramené à l'ordre.

Kai avait voulu me téléphoner...

— Mais c'est incroyable..., murmurai-je.

Je pressai les doigts contre mes tempes et tournai en rond sur le sable. Le fait que mon père ait pensé à mon bien-être était sans importance. Il m'avait laissée croire que je ne comptais plus pour Kaidan. Il m'avait trahie et il avait menacé le garçon que j'aimais — un garçon qui déjà, auparavant, vivait dans un climat de peur.

— Je ne lui dirai pas que tu me l'as avoué, lui promis-je.

Le seul résultat aurait été de le mettre en colère contre Kaidan.

— Béliar exigeait tout simplement ce qui était le mieux. C'était ce qu'il fallait faire.

Du bout de l'orteil, il poussa un crabe qui avait été découvert par une vague et qui retourna s'y cacher à toute vitesse.

— Tu es en sécurité, c'est tout ce qui compte.

Ses paroles étaient un vent chaud qui soufflait sur ma peau et me donnait la chair de poule.

— Kai, depuis le sommet, j'ai passé chacune de mes soirées à imaginer comment ça pourrait marcher entre nous. Le soir où je t'ai vu à Atlanta fut horrible. Puis, après ta visite en février, je n'avais pas prévu de me disputer avec toi aujourd'hui.

Je m'arrêtai pour avaler ma salive.

— Je ne peux pas effacer ce qui s'est passé en Australie, mais j'espère que tu peux me pardonner.

Un coup de vent me donna une excuse pour fermer les yeux.

— Mais alors, Anna, que veux-tu ?

Voilà qui était une question lourde d'implication. J'eus tout à coup peur de m'exposer et de me faire rejeter une fois de plus. Avec lâcheté, je répondis donc :

— Tout au moins, j'ai besoin d'un ami et d'un allié.

— Tu veux qu'on soit amis ? dit Kaidan en me regardant avec de grands yeux. C'est impossible, si tu ressens quoi que ce soit de plus que de l'amitié. Ton allié, d'accord, mais ton ami, non. Si tu peux me montrer tes couleurs et me prouver que tu n'éprouves plus rien pour moi, *alors* nous pouvons

être amis.

Ma mâchoire se relâcha, et je secouai la tête d'avant en arrière.

Il se fit plus imposant, les yeux brillants comme des pierres précieuses, la voix pleine de défi.

— Montre-les-moi, insista-t-il.

— Toi le premier, répliquai-je.

— Pas question.

Tout ça, c'était stupide. Il devait bien savoir que je l'aimais toujours. Mais peu importe. S'il voulait les voir, je les lui montrerais.

Je jetai un coup d'œil sur la plage autour de nous, puis je laissai tomber ma défense. Chaque fois, ça semblait si étrange. Les bras de Kaidan lui en tombèrent, et sa mâchoire se desserra. Mon cœur battait à toute vitesse, comme si j'avais été nue en public, en train de lui montrer ce qui devait être un véritable torrent de couleurs émotionnelles. J'étais seulement prête à les lui montrer pendant six secondes, avant de cacher de nouveau mon aura. Il examina mon visage et fit montre de cette vulnérabilité de petit garçon, juste une seconde avant de se reprendre et d'arborer de nouveau ce masque froid et dur qui lui était familier pour finalement croiser les bras.

Il avança le menton, un peu méprisant.

— Et comment suis-je censé savoir que ces couleurs s'adressent à moi ?

« Hein ? »

— Évidemment qu'elles s'adressent à toi, lui assurai-je, la mâchoire serrée.

— Si c'est le cas, alors, ce que j'ai dit tout à l'heure est d'autant plus valide. On ne peut pas être amis.

— Très bien, lui répondis-je, l'estomac noué. Fais comme tu veux et continue de me rejeter. Mais quand je choisis de *vivre ma vie*, tu n'as pas le droit de te comporter comme un con.

Il leva les mains jusqu'à la taille, tellement il était frustré.

— Anna, tu te comportes comme si nous pouvions former un couple. C'est impossible !

Mes poings se serrèrent contre mes flancs.

— Penses-tu que je ne le sais pas ? J'en suis douloureusement consciente ! Mais même Ginger et Blake trouvent des moments pour se parler. Tu n'es pas le seul à haïr cette vie. L'année qui vient de passer a été horrible !

À ce moment, je dus sauter pour éviter une planche de surf qui dérivait vers nous et nous heurta aux chevilles, poursuivie par un garçon en maillot de bain. Kaidan la ramassa et la lui tendit. Nous recommençâmes à nous déplacer dans les vagues, sans plus parler, ce qui me permit de retrouver mon calme. Nous nous retrouvâmes sur la jetée, avec sa grande roue aux couleurs de l'arc-en-ciel qui s'estompaient. C'était l'après-midi, et le soleil était chaud et brillant, quand nous quittâmes la plage pour marcher sur la promenade en bois. Des familles flânaient avec des cornets de crème glacée, et un groupe de jeunes planchistes traînait près de l'entrée de la fête foraine pour fumer et tenter d'exécuter des figures compliquées. Kaidan nous frayant un chemin, nous les dépassâmes pour pénétrer dans la fête où des odeurs de friture flottaient dans le vent.

— Es-tu déjà allée dans une grande roue ? me demanda-t-il.

Je fis non de la tête, et il se dirigea vers elle, croisant des kiosques de jeu tenus par des préposés grincheux.

— Laisse-moi d'abord aller aux toilettes, lui dis-je.

— Elles se trouvent près de l'entrée. On se rejoint ici.

Il me fallut quelques minutes, mais je finis par les trouver. De retour vers la grande roue, j'aperçus Kaidan en train de parler à une fille devant un kiosque. Je m'arrêtai pour observer, tandis qu'il

donnait un peu d'argent au préposé en échange de trois balles. La fille, une Latino-Américaine voluptueuse aux cheveux noirs soyeux, se pencha par-dessus le kiosque pour regarder. Ce faisant, son string en dentelle noire sortit de son short moulant. Je dus reconnaître que Kaidan n'en profitait pas pour se rincer l'œil. Il lança les balles l'une après l'autre, atteignant facilement les cibles pourtant presque impossibles à frapper, au grand dam du vieux préposé. La fille poussa des cris de joie et montra du doigt un ourson rose que le préposé saisit et lui donna en fronçant les sourcils.

Ils se détournèrent du kiosque, et me voyant soudain, Kaidan s'arrêta.

— *Es tu novia ?*<sup>1</sup> lui demanda la fille.

— Euh, désolé, mon espagnol est plutôt nul, lui répondit-il.

Comme j'avais suivi des cours pendant cinq ans, mon espagnol n'était pas mauvais, et je savais qu'elle venait juste de lui demander si j'étais sa petite amie. Je savais aussi que Kaidan avait des notions d'espagnol et qu'il évitait simplement la question.

— Merci, lui dit-elle.

Elle me jeta un dernier regard avant de s'éloigner, serrant la forme rose avec fierté.

Je commençai à me diriger vers la grande roue, quand il me rattrapa.

— Elle est venue me voir pour me demander si j'étais capable de le gagner pour elle.

— C'était gentil de ta part, lui répondis-je.

Et je trouvai son besoin de se justifier tout à fait mignon.

Personne ne faisait la queue pour aller dans la grande roue, de sorte que nous fûmes immédiatement admis dans l'engin branlant. Une barre d'acier appuyait de manière lâche sur nos cuisses.

Tandis que le tour commençait, un malaise nerveux se mit à me travailler, et je dus m'agripper à la barre.

— As-tu le vertige ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête avec raideur, ce qui le fit pouffer de rire.

« Ouais, je sais, je sais, je suis une poule mouillée. »

Il se pencha pour regarder vers le bas, ce qui fit se balancer l'espèce de nacelle d'avant en arrière. J'eus le souffle coupé un instant, m'agrippai à la barre encore plus fort et fermai les yeux. Peut-être que si je n'avais pas examiné aussi minutieusement les boulons rouillés qui maintenaient l'engin en un morceau, mon cerveau n'aurait pas été en train d'imaginer toutes sortes de défaillances.

— Détends-toi, me rassura-t-il en riant. Jette un coup d'œil.

Je me forçai à ouvrir les yeux pour regarder le spectacle magnifique du soleil brillant au-dessus de l'océan. Je me détendis en m'enfonçant sur le siège dur : tout allait bien. Nous étions presque au sommet, quand la roue s'immobilisa pour laisser monter quelqu'un d'autre. Je tournai la tête vers Kaidan, puis me mordis la lèvre. En effet, il était en train de me contempler. Il n'y avait pas d'autre terme pour ce qu'il était en train de faire. Il ne restait plus rien de sa dureté.

Qu'était-il en train de penser ?

— N'aie pas peur, murmura-t-il.

Nous avions recommencé à monter, plus haut, toujours plus haut, jusqu'au moment où nous nous arrêtâmes au sommet. Nous étions haut, vraiment haut. Il faisait très clair, c'était venteux, ce qui nous faisait plisser les yeux. Des voix éloignées, en bas, donnaient l'impression qu'un groupe de chahuteurs attendaient leur tour, les planchistes, peut-être. Mais tout semblait si loin de nous à ce moment, comme si nous étions en train de flotter des kilomètres au-dessus de tout ça.

— Je n'ai plus peur, lui répondis-je en murmurant.

Il plaça une main en visière au-dessus de mon front pour me protéger du soleil.

— Nous aurions dû apporter nos lunettes de soleil, murmura-t-il.

Il était si près de moi que je pouvais sentir son haleine et distinguer le sel de mer qui avait séché dans ses cheveux. Ma peau devint chaude. Il se pencha encore plus près, si près, et inspira.

— Mon Dieu, que tu sens bon ! murmura-t-il. Cette odeur m'a tellement manqué. Il n'y a rien de toi qui ne m'ait manqué, petite Ann.

Mon cœur faillit exploser, quand son regard plongea en moi. Nous étions seuls, tout seuls là-haut, comme si la gravité maintenait au sol tout ce qui était compliqué entre nous et que nous nous étions élevés au-dessus. La jalousie et l'insécurité ne pouvaient exister si loin du sol.

Kaidan approcha la tête vers le côté de mon visage comme pour me murmurer quelque chose, mais au lieu de cela, ses lèvres douces frôlèrent la zone si sensible sous mon oreille. Je ne fis plus un geste. La main qui m'avait protégée du soleil se glissa derrière mes cheveux, pour se transformer en caresse. Puis, sa bouche descendit jusqu'à mon cou, doucement, tel un bruissement de voix badin. À la base de ma gorge, je sentis sa langue chercher le goût de ma peau. Je passai la main dans ses cheveux. Et quand il leva son visage pour me faire face, nos souffles plus rapides se mêlèrent. Je respirai le doux parfum d'agrumes de ses phéromones, soulevées de son corps par le vent. Même assise, j'en étais étourdie.

Je tentai de l'attirer contre moi, pour que plus rien ne nous sépare, mais il résista.

— Dis-moi que c'est ce que tu veux, murmura-t-il contre ma bouche, ce qui me transforma en une flaque de désir.

Il grogna un son grave, plein de désir, ayant sans doute senti les phéromones qui émanaient de mon propre corps.

Je fermai les yeux et murmurai :

— C'est ce que je veux.

— Regarde-moi, quand tu dis ça.

Mes yeux s'ouvrirent, et ses mains m'agrippèrent, l'une autour de ma taille, l'autre derrière mon cou. Je le regardai droit dans ses yeux océan.

— C'est ce que je veux, Kai.

Se rapprochant encore de moi, du bout de la langue, il traça une ligne chaude sur ma lèvre inférieure, ce qui me fit frissonner. Je laissai échapper un gémissement. Je n'étais plus capable de supporter ce tourment sensuel par lequel il m'allumait. J'étais sur le point de me consumer par anticipation.

Combien de fois avais-je rêvé d'embrasser Kaidan de nouveau ?

Soudain, un nuage vint cacher le soleil, nous plongeant pour un moment dans une ombre froide.

Puis, une voix éraillée envahit mon esprit, et Kaidan se raidit.

*Tiens, tiens...*

Ce n'était pas un nuage qui écliprait le soleil. Mon cri, que je tentai de retenir, résonna dans les airs, quand je vis le démon flotter près de nous. Kaidan s'écarta de moi avec surprise, et la nacelle se balança. Je m'agrippai de nouveau à la barre, la terreur suintant de tout mon être. Ce démon n'était pas l'allié de mon père. C'était un chuchoteur à face de chacal que je n'avais jamais vu. Je serrai une main contre ma bouche, une nausée aigre refluant.

*Alors, que se passe-t-il donc ici, hein ? Deux petits Neph en train de s'en donner à cœur joie ?*

C'était grave. Très grave. Et j'avais laissé la poignée d'épée dans mon sac, chez Blake. Mon père allait être furieux que je ne sois pas restée sur mes gardes.

Le démon devait avoir envoyé son message dans nos deux esprits, car Kaidan fut celui qui répondit, avec une voix irritée.

— J'avais seulement besoin de son opinion sur une nouvelle technique. Tu peux aller te faire voir, maintenant. Ne devrais-tu pas être au sommet ?

J'eus le souffle coupé par la manière cavalière avec laquelle il s'adressait à l'esprit. La face de chacal rit, ce qui produisit un son des plus vils. Il laissa ses mots traîner, cruels et pleins de torture.

*J'étais en train de m'y rendre. Nous pouvons faire un marché, non ? Tu me fais une faveur, et je ne dirai rien de ce que je viens de voir à nos chers petits ducs.*

— Quel genre de marché ? lui demanda Kaidan.

*Je veux ressentir ce toucher pour lequel les humains vivent et meurent. Laisse-moi me servir de ton corps pour avoir cette petite Neph, juste une fois.*

Il se rapprocha et me lorgna.

*Une seule fois, et je garderai votre petit secret pour moi.*

Un serpent aurait pu ramper sur mes cuisses et se lover sur moi, tandis que j'assimilais ce qu'il était en train de demander. Jamais dans ma vie, quoi que ce soit ne m'avait autant répugnée.

Kaidan laissa échapper un son de dégoût.

— Tu ne peux pas sérieusement nous demander une telle chose.

De mon côté, mon esprit, avec rapidité, était en train de développer une idée.

— Ce n'est pas un secret, rétorquai-je à l'esprit noir avec assurance. Les ducs savent que nous travaillons ensemble. C'est même Pharzuph qui lui a ordonné de me former. Mais ce que tu nous demandes de faire va à l'encontre des ordres de Lucifer. Alors, que dis-tu de ce marché ? Tu nous fous la paix, et de notre côté, nous ne dirons pas aux *chers petits ducs* que tu as voulu posséder l'un de nous et faire une pause pendant ton travail.

Ses traits canins diaboliques se raidirent en un air renfrogné, avant qu'il pousse un crissement spectral et me lance toute une série d'insultes. Je retins mon souffle, jusqu'au moment où il s'éloigna de nous, ce qui permit au soleil brillant de réchauffer de nouveau nos visages, que le sang avait quittés. Kaidan et moi étions assis tout droit, sans nous toucher. Je fixai l'océan, qui semblait brouillé, dans l'effort de calmer mon estomac, tandis que la roue, avec un bruit sec et métallique, s'arrêta au sol. Kaidan se frotta le visage, étouffant un juron.

Qu'est-ce qui nous avait pris ? C'était un lieu public... Évidemment qu'il pouvait y avoir des chuchoteurs ! Mais nous étions tellement pris l'un par l'autre que nous avions baissé la garde.

Il nous tardait vraiment de quitter la grande roue. Je descendis de la nacelle en trébuchant, quand le préposé ouvrit la porte. Mais tandis que nous nous éloignions à toute vitesse de la grande roue, il était clair que nous n'en avions pas fini avec le démon. En effet, là-bas, dans l'allée des kiosques de jeux se tenait ce même démon chuchoteur, en train de nous surveiller.

— Prends vers la gauche, me murmura Kaidan en bougeant à peine les lèvres. Je vais le distraire. Va directement chez Blake, et je te rejoins là-bas.

L'idée de nous séparer m'inquiéta, mais il était déjà en train de s'éloigner. Je me dirigeai donc vers la gauche, où il y avait plusieurs petites attractions pour les enfants. Une horrible sensation d'effroi passa sur moi. Je tournai la tête de tous côtés, mais je ne voyais que des humains. Une pensée unique m'accablait :

« Kaidan est en danger. »

Au fin fond de mon être, j'en étais convaincue.

Je me retournai, désireuse de rester mêlée à la foule. Toujours éloignée, je regardai vers l'allée où étaient situés les kiosques de jeux et vis Kaidan tout au bout. Il était près du dernier kiosque, en train de parler à la Latino-Américaine à l'ourson rose, mais ils n'étaient pas seuls. Cet esprit révoltant virevoltait autour d'eux, observant sous tous les angles Kaidan ramener sa longue chevelure sur

l'épaule de la fille et passer le bout de ses doigts sur son bras. Le démon fondit sur elle pour lui chuchoter quelque chose à l'esprit, au moment où Kaidan se penchait pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Le désir flamba dans le spectre de ses couleurs, et Kai lui caressa la taille, tandis que la main de la fille se fermait sur son biceps.

La terreur se rapprocha comme une tempête faisant rage autour de moi, et je fus incapable de détourner le regard.

Des voix fortes résonnèrent quelque part au milieu de l'allée des jeux, où deux hommes se disputaient près de l'un des kiosques centraux. Le démon, curieux, fut alors distrait et s'éloigna pour voir quelle était la cause de toute cette agitation. Je fis demi-tour, dépassai à la course les attractions pour enfants, pour arriver de l'autre côté de l'allée des jeux. Kaidan avait emmené la fille un peu plus loin, près de l'endroit où se trouvaient les toilettes, de l'autre côté. Je déployai mon ouïe et me mis à observer, en partie cachée par un kiosque de beignets amish.

— ... ne me rendais pas compte de l'heure qu'il est, disait Kaidan à la fille, il faut que j'y aille.

Ma vision fut bloquée par un groupe de personnes en train de tourner pour se diriger vers eux.

— Te voilà ! *Qué pasa ? Donde estabas ?*<sup>2</sup>

Une fille plus âgée poussa brutalement la fille à l'ourson rose sur l'épaule. Elle semblait irritée et demandait à l'autre où elle était passée. Puis, elle jaugea Kaidan.

— S'cusez-moi...

Kaidan tenta de s'éloigner du groupe, mais soudain, une grosse main se dressa et s'appuya sur sa poitrine. Le garçon regarda alternativement Kaidan et la fille à l'ourson.

— Pas si vite, *gringo*.

Mon rythme cardiaque accéléra à une vitesse folle, tandis que j'évaluais les chances de Kaidan. Il y avait cinq garçons qui semblaient avoir la vingtaine. Tous avaient la tête rasée et des barbes taillées de manières différentes. Chacun d'eux avait les bras tatoués, et deux d'entre eux avaient même des motifs tatoués sur le cuir chevelu. Mais ce n'était pas tant leur apparence qui me faisait peur. Ce qui m'effrayait bien davantage, c'était que sous leurs auras gravement assombries, chacun d'eux portait quelque chose de rouge sur son corps.

Tous faisaient partie d'une bande, et ces garçons étaient ultra-violents.

« Je vous en prie, me mis-je à prier avec ferveur, aidez-le à s'en sortir ! »

— *Jugar con mi chica ?*

Celui qui avait la main sur Kaidan lui demandait s'il était en train de s'amuser avec sa copine. Merde. Il semblait être le chef de cette bande, à la manière dont les autres reculèrent d'un pas et le laissèrent gérer la situation. Il avait la mâchoire barbue, sauf à un endroit où il avait une cicatrice sur le menton et où le poil ne poussait pas.

Avant même que Kaidan puisse ouvrir la bouche, la fille, en remuant la tête, rejoignit son copain et se mit à lui expliquer avec insistance, mais d'une voix tremblante, que Kaidan était juste un garçon un peu idiot, qui avait seulement voulu être gentil, rien d'autre. D'ailleurs, il avait une copine, qui devait être dans les environs. Puis, elle lui demanda s'ils pouvaient s'en aller. Toutefois, du revers de la main, le garçon la gifla, et je dus me couvrir la bouche. Son ourson rose tomba sur le sol.

— Crois-tu que je suis stupide ? lui demanda-t-il en espagnol. Penses-tu que je suis aveugle ?

Kaidan se redressa, et son visage se durcit. Sa main glissa dans sa poche, tout comme celles des cinq garçons à sa suite. Un étrange sourire se profila sur le visage balafuré du chef.

Cela ne pouvait durer. Je traversai la foule à la course, évitant les gens, jusqu'au moment où je me fus rapprochée. Je jetai rapidement un regard du côté de l'allée des jeux et je ne vis plus le chuchoteur. Avec un peu de chance, il était alors en route pour le sommet. Je ralentis, me raclai la

gorge et me rendis derrière les garçons. Kaidan me vit et de sa main libre, il fit un geste sec pour m'indiquer de déguerpir. Avec défi, je fis non de la tête et je me rapprochai. Ses narines se dilatèrent.

Je me faufilai à travers le groupe pour venir me mettre à côté de Kai, et les membres de la bande me regardèrent avec surprise. Je ne voulais pas me mettre à argumenter avec ces garçons. J'aimais laisser le bénéfice du doute à toute personne, mais le danger émanait d'eux comme des nuages d'orage.

D'une voix forte et assurée, je leur dis :

— Ne sortez pas vos armes. Ne tentez pas de nous faire de mal. Et maintenant, laissez-nous partir.

Leurs anges gardiens profitèrent de cette occasion pour leur chuchoter quelque chose, afin de les calmer et de leur permettre d'assimiler mes paroles.

Tous les cinq se raidirent, tandis que Kaidan et moi reculions, nous préparant à partir à la course. Mais le chef balaféré tressaillit. Pour lui, il ne *pouvait* être question de se conformer à des injonctions pacifiques. Dans ce qui parut lui demander un grand effort, il grogna un ordre au garçon à côté de lui, qui sortit de sa transe après un moment d'hésitation et m'attrapa par l'épaule.

Spontanément, 15 mois d'entraînement se manifestèrent. De deux mouvements rapides, j'agrippai l'endroit où son épaule rencontrait son cou, le tirai violemment vers moi et lui projetai mon genou directement dans l'aine. Il s'effondra de douleur. Il n'était pas question de rester à admirer mon beau travail.

Je pris Kaidan par le bras pour le tirer. Après deux foulées de course, des cliquetis métalliques arrêtaient nos pas. Kaidan pressa ma main, et doucement, nous nous retournâmes. Je sentis l'effroi me monter sur la nuque, essoufflée comme si j'avais couru un marathon.

Le chef pointait un revolver dans notre direction, l'effort le faisant trembler.

— Ce n'est pas une petite *bruja*<sup>3</sup> qui va me donner des ordres.

Il regarda son ami, qui se tordait de douleur au sol et me dit :

— Tu vas payer pour ce que tu lui as fait.

Puis, par-delà le barillet du revolver, il regarda Kaidan.

— Personne ne touche à ma copine, sauf moi.

Lentement, Kaidan fit un pas de côté pour me protéger, au moins partiellement.

Les anges gardiens se regardèrent l'un l'autre et demeurèrent attentifs, comme s'ils étaient prêts à agir, même s'ils n'avaient pas le droit de faire plus que de murmurer. L'adrénaline submergeait mon organisme, mais je ne savais que faire. En outre, j'avais trop peur pour dire quoi que ce soit à voix haute, de sorte que je tentai de lui donner un ordre silencieux :

*Dépose ton arme.*

Le chef essuya la sueur de son front de sa main libre, et son front se plissa comme s'il éprouvait de la douleur, mais il ne déposa pas son arme. Ma propre main commença à transpirer dans celle de Kaidan.

— S'il te plaît, murmurai-je.

— Ferme ta gueule ! hurla le plus petit des types, quand il réussit à sortir de sa transe.

Il roula un peu les épaules pour se donner du courage. Il sortit un couteau à cran d'arrêt de sa poche et s'approcha de moi, mais il fut arrêté par un couteau contre sa propre gorge, ce qui le força à lever la tête pour regarder Kaidan. Tout cela était survenu si rapidement. Je n'avais même pas eu le temps de voir Kaidan sortir son couteau, mais ce qui arriva par la suite se produisit encore plus vite. Je n'eus pas le temps d'avoir aussi peur que les circonstances le commandaient.

— Pose un doigt sur elle, mon pote, et tu es un homme mort.

Le couteau de Kaidan rutilait, long et effilé, comparativement à la lame petite et teintée que le

membre de la bande tenait à la main. Les yeux du garçon luisaient de peur, mais avant qu'il puisse réagir, un rayon de lumière d'une clarté aride traversa le ciel déjà ensoleillé, pour briller directement sur le chef balafre, qui pointait toujours son arme vers Kai. Aucun des humains ne remarqua quoi que ce soit, mais je sentis que l'attention de Kaidan changeait d'objet.

En une fraction de seconde, l'ange gardien du chef, toujours baigné par cette lumière brillante, plaça un doigt scintillant sur le barillet du revolver, juste avant que celui-ci appuie sur la détente et que le son assourdissant d'un coup de feu se fasse entendre, suivi par des gémissements de douleur. Quelqu'un hurla dans mon oreille, mais je m'aperçus plus tard que c'était mon propre cri, combiné à ceux des deux autres filles.

Une main puissante m'attrapa par le bras.

— Viens vite !

C'était la voix de Kaidan.

Mes pieds obéirent, avant que mon esprit puisse comprendre ce qui venait de se produire. Kaidan me tira jusqu'au moment où, tous les deux, nous fûmes en train de courir à contre-courant de hordes de gens qui accouraient à toute vitesse pour voir ce qui se passait. Je regardai derrière moi et vis le chef de la bande par terre, à côté de son ami, tenant son visage ensanglanté, les filles penchées sur lui, en train de crier. Les autres garçons avaient disparu. Puis, toute la scène fut engloutie par le chaos général.

Toujours à la course, nous sortîmes de la fête foraine et nous frayâmes un passage en bousculant des gens, jusqu'à la sortie qui donnait sur la plage. Je regardai tout autour de nous, en état de panique, convaincue que les autres garçons seraient juste derrière nous.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je à Kaidan, haletante.

— Son arme a fait contre-feu.

Kaidan se pencha et posa ses mains sur ses genoux pour reprendre son souffle un moment.

— Il faut déguerpir.

Juste à ce moment, le son aigu d'un moteur se rapprocha à toute vitesse derrière nous. Je fis demi-tour, prête à me battre. Je portai la main à ma poche, par habitude, et je me blâmai de ne pas avoir un couteau sur moi. Le hurlement des pneus fendit l'air, tandis que Blake, sur sa moto, s'arrêta en dérapant à quelques mètres de nous.

— Monte !

C'était à moi que son ordre s'adressait, et Kaidan me poussa dans le dos. Je ne voulais pas le laisser, mais il n'y avait pas de temps pour argumenter. Je passai une jambe par-dessus la selle en entourant Blake de mes bras. Je jetai un regard en direction de la fête foraine, et mon cœur se mit à battre la chamade. Les quatre membres de la bande qui n'étaient pas blessés venaient tout juste d'arriver par une sortie adjacente et regardaient partout autour d'eux.

— Ils arrivent ! criai-je d'une voix sifflante.

— Partez ! nous hurla Kaidan avant de détalé vers la plage où il y avait foule.

J'appuyai la joue contre le dos de Blake, et il démarra à toute allure, cabrant sa moto de manière bien peu nécessaire, étant donné les circonstances, ce qui fut salué par des acclamations des gens près de nous, ainsi que de mon cri. D'une manière ou d'une autre, il put continuer de respirer pendant le kilomètre et demi qui nous séparait de chez lui, malgré la force avec laquelle je m'agrippais à sa cage thoracique, véritable prise d'étranglement.

Puis, de nouveau, je fermai les yeux, priant pour que Kaidan soit sain et sauf.

<sup>1</sup>N.d.T.: Cette phrase en espagnole signifie : « C'est ta petite amie ? »

2. N.d.T.: « Qu'y a-t-il ? Où étais-tu ? »

3. N.d.T.: « Sorcière ».



## EFFONDREMENT

Blake s'arrêta dans son garage et se dégagea de mon bras, serré comme un étau autour de sa taille.

— Un gang ? me demanda-t-il.

— Ouais.

Ma voix était aussi tremblante que mes membres, tandis que je descendais de la moto à sa suite.

Il me releva le menton.

— Ne t'inquiète plus, petite. Tout va bien, maintenant, me rassura-t-il, la voix grave.

Je suivis Blake, qui, au pas de course, se rendit jusqu'à la terrasse arrière pour chercher Kai. Alors que nous étions tous deux appuyés contre la balustrade, mon estomac, qui était dans tous ses états, ne voulait pas se calmer, ni mon cœur, d'ailleurs, qui continuait à battre à un rythme éperdu. J'étais trop ébranlée pour le degré de concentration que requérait le déploiement de ma vision.

— Le vois-tu ? demandai-je.

— Ouais, il est en un morceau. Il sera ici sous peu.

Je poussai un soupir de soulagement.

— Est-il suivi ?

— Non, ça ne semble pas être le cas.

Pendant ces quelques minutes, de graves pensées travaillèrent mon esprit. Plus jamais, je ne harcèlerais Kai pour que nous formions un couple ou pour qu'il me dise ce qu'il ressentait pour moi. Son comportement montrait que je comptais pour lui, et il faudrait que je me contente de cela. Je ne crois pas que jusqu'à ce jour, j'avais vraiment compris le danger que nous représentions l'un pour l'autre. Nous avons été imprudents, et cela ne devait plus jamais se produire.

La réalité était bien dure. Il était impossible pour moi de rester là, avec eux. J'avais l'impression d'avoir reçu une gifle qui finalement m'avait éclairci les idées.

Je laissais Kaidan et Blake derrière moi en tant qu'alliés, ajoutant ces moments sur la grande roue au nombre bien limité des souvenirs précieux que j'avais de Kai. Et ce serait le dernier de ma collection. Je sentis mon cœur se briser, s'arrêter presque, tandis que le rêve auquel je m'étais accrochée pendant deux années s'écroulait.

Les bras croisés, je faisais les cent pas, un reste d'adrénaline s'attardant dans mon organisme.

Puis, je pensai à mon père. Il fallait le mettre au courant de ce qui venait de se produire. Je lui envoyai notre code par texto, A411, pour lui signifier que j'avais de nouveaux renseignements.

« Plus tard. Occupé », me répondit-il immédiatement.

Je laissai tomber le téléphone sur une chaise et me mis à réfléchir à ce qui était survenu à la fête foraine.

— L'un des anges est intervenu aujourd'hui, confiai-je à Blake. Il a fait en sorte que le revolver fasse contre-feu, quand le garçon a voulu nous tirer dessus. Je ne croyais pas qu'ils avaient le droit de faire une telle chose.

Il garda le visage vers la plage et tourna seulement la ligne de ses sourcils pour me répondre.

— Ils n'interviennent que lorsqu'on leur dit de le faire. Cet ange a dû recevoir un message quelconque.

Cette lumière. Quelqu'un, là-haut, avait communiqué avec lui, et nous avons été sauvés. Une fois de plus. Je frissonnai dans le vent chaud, et je serrai mes bras encore plus fort autour de moi.

— Le voilà qui arrive, annonça Blake.

Quand Kaidan eut monté les marches menant jusqu'à la terrasse, il se dirigea droit vers moi, ses cheveux collés contre ses tempes par la sueur. Il prit mon visage dans ses mains, à bout de souffle, les lèvres serrées et les yeux tels deux incendies bleus.

— Ne fais plus *jamais* ça, me dit-il durement.

Il me fallut une seconde pour comprendre ses paroles et me souvenir de ce que je n'étais plus jamais censée faire. Alors, je me rappelai mon intervention.

— Je sais bien que c'était dangereux, reconnus-je, mais ils étaient cinq...

— Bon sang, Anna ! Je suis tout à fait capable de prendre soin de moi-même !

Il détacha les mains de mon visage.

— Peut-être, s'ils avaient été seulement deux, mais il s'agissait de *cinq* malades, enragés et armés ! Je ne pouvais tout de même pas rester là et regarder !

Kaidan, exaspéré, se tourna comme s'il allait tout simplement s'en aller, se passa la main dans les cheveux, puis me fit face de nouveau.

— Que pensais-tu pouvoir faire ? me demanda-t-il. Tu as eu de la chance cette fois en lui donnant un coup dans les couilles. Mais si ça n'avait pas marché ? Comme tu as pu le constater aujourd'hui, ton pouvoir spirituel n'est pas toujours efficace !

« Pfff. »

Il ne pouvait pas se douter de ce dont j'étais capable désormais. Je tendis la main dans sa direction.

— Donne-moi ton couteau.

Il fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Donne-le-moi, lui demandai-je en me rapprochant, irritée.

— Non, Anna. Je ne sais pas ce que tu as en tête, mais c'est ridicu...

Mes mouvements furent des plus rapides, tandis que je l'attaquai de toutes mes forces, me servant du poids de mon corps pour passer un pied derrière son genou et lui écraser la main sur l'épaule. Il atterrit sur le dos en poussant une espèce de « ouf » de surprise, et je m'accroupis sur lui.

— Donne-moi ton couteau, répétais-je.

— Eh bien..., dit Blake avec un long sifflement depuis l'endroit d'où il nous regardait, appuyé contre la balustrade.

Kaidan resta par terre, avec une espèce d'air émerveillé dans les yeux, puis il s'exclama :

— Mon Dieu, c'était tellement sexy.

Je tendis de nouveau la main, et cette fois, il prit son couteau sous sa ceinture et plaça sa poignée d'onyx dans ma main. D'où j'étais accroupie, pendant un instant, je mesurai du regard un oiseau en bois perché sur le dessus de la balustrade, à une distance de six mètres, puis je laissai le métal froid décoller de mes doigts. Il tourna dans les airs et produisit un son évoquant le battement rapide des ailes d'un oiseau, puis se ficha dans la tête de la sculpture avec un tac.

— Waouh ! cria Blake.

Sous moi, où se trouvait toujours Kaidan, jaillit, l'espace d'un instant, un nuage rouge vif qui disparut si vite que je me demandai si je l'avais imaginé. Je le fixai, complètement surprise.

— Tu as montré tes couleurs ! m'exclamai-je.

— Pas du tout.

Il se dressa pour se relever, ce que nous fîmes tous les deux.

— Tu les as tout à fait laissées sortir, mec, renchérit alors Blake avec un grand sourire.

— Ferme-la.

Puis, quand il me regarda, je lui expliquai :

— Je m'entraîne beaucoup. Je ne suis plus sans défense.

— C'est ce que je vois, murmura-t-il.

Nous restâmes sans bouger, face à face. Trop de choses nous séparaient, nous attiraient l'un vers l'autre tout en nous éloignant. Notre besoin l'un de l'autre serait constamment en lutte contre la nécessité que l'autre soit en sécurité.

— Je comprends maintenant, d'accord ? Toutes tes mises en garde, je les comprends. Aujourd'hui, c'était...

Je me raclai la gorge.

— Je suis venue et je vous ai dit tout ce que j'avais à vous apprendre. Maintenant, je dois y aller. Et je suis sérieuse, cette fois-ci.

Il laissa retomber ses bras et hocha la tête en remuant les mâchoires de droite à gauche. Tout comme moi, il semblait résigné au fait que les choses ne pouvaient être différentes. Mais Blake décida de s'en mêler.

— Que vas-tu faire pendant le reste de la journée, et demain ? me demanda-t-il.

— Je vais changer de vol pour partir plus tôt.

À ces mots, Blake fronça les sourcils.

— Seulement à cause de quelques voyous à une fête foraine ? Tu es en sécurité, maintenant.

— Ce n'était pas juste cette racaille, lui expliqua Kai. Tu n'as pas dû entendre ce qui s'est passé avant, quand on a eu le plaisir d'avoir la visite d'un chuchoteur sur la grande roue.

— Est-ce que c'est vrai ?

Ses yeux s'écarquillèrent, et il pâlit.

— J'ai seulement entendu la fin, avec les hispanophones, alors je vous ai rejoints. Que s'est-il passé ?

— Le fait que nous... soyons ensemble lui a paru suspicieux. On a réussi à s'en sortir, mais il vaut mieux qu'elle s'en aille.

Il me regarda, et je hochai la tête, en parfait, quoique douloureux, accord avec lui.

Blake émit un son de déception.

Je ne pouvais plus perdre de temps à peser le pour et le contre. Jusqu'à ce jour, j'avais considéré le temps que nous passions ensemble comme un peu de liberté volée, mais dorénavant, chaque minute passée près de ce garçon était une minute pendant laquelle nous pouvions tous nous faire prendre. Je ne pourrais vivre avec moi-même, si quoi que ce soit leur arrivait par ma faute.

Dans le petit pavillon, je trouvai mon sac et en sortis mon itinéraire, avant de téléphoner à la compagnie aérienne. Il y avait des places disponibles pour le prochain vol en partance de l'aéroport de Santa Barbara. Acceptant les frais d'administration, je changeai donc de vol, tandis qu'une carapace se formait peu à peu autour de mon cœur. En effet, je ne pouvais plus me permettre de m'accrocher au passé. Mon rôle était de me concentrer sur l'élimination des démons. Tout espoir de bonheur devrait être sacrifié, entre-temps. Un jour, cela en vaudrait la peine. C'était ce à quoi je devais croire, sinon je deviendrais folle.

Il était temps de partir.

Plus forte que je l'aurais cru possible, je me dirigeai vers le devant de la maison, les deux garçons

derrière moi. Je serrai Blake dans mes bras, puis je regardai Kai. Il maintenait ses mains sur ses hanches, sans avoir l'air de bonne humeur ni même approchable, mais je savais que si je ne le serrais pas contre moi, je le regretterais tou-jours. Après avoir examiné le ciel une dernière fois, je m'approchai de lui et lentement, je passai les bras autour de sa taille.

Être contre Kai et être contre Blake n'avait rien de commun. Ses muscles sous mes mains, ma tempe contre sa clavicule, l'explosion d'émotions que je ressentis lorsque ses bras se fermèrent sur moi : voilà qui n'avait rien à voir avec de l'amitié. J'aimais ce garçon. Et je l'aimais assez pour m'écarter et le laisser, exactement comme je le fis, nos doigts restant enlacés un dernier moment avant de nous séparer. Je croisai son regard une dernière fois, mais c'était trop. J'aurais pu mettre ma main au feu que ces profondeurs bleutées me suppliaient de rester, de sorte que je reculai et me forçai à monter dans la voiture de location étouffante de chaleur.

Ils restèrent sur le bord du trottoir et me regardèrent m'éloigner au volant de la voiture. Je ne me permis pas de sombrer dans la complaisance et le désir. À toute vitesse, je m'éloignai de cette maison, le long des falaises se jetant dans la mer, sans me retourner.

Alors, cette carapace autour de mon cœur ? Assise à l'aéroport dans l'attente de mon embarquement, je sentis quelque chose en moi céder, pour ouvrir dans mon âme une profonde crevasse qui se remplit d'une douleur assourdissante. Cette souffrance était si tangible que je pouvais à peine respirer. Je devais avoir l'air d'aller bien mal, car les gens me regardaient avec inquiétude.

Je voulais Patti auprès de moi. Je voulais être avec mon père. Mais surtout, je voulais Kaidan.

J'avais téléphoné à Patti, une fois à l'aéroport, pour l'informer que je rentrais plus tôt que prévu. Elle ne me posa aucune question, mais je pus entendre la tristesse et la déception dans sa voix, quand elle comprit que les choses ne s'étaient pas bien passées.

Je savais qu'il aurait mieux valu que je me lève et que je trouve les toilettes afin de ne pas me donner en spectacle, mais mon corps ne voulait pas coopérer. Pendant plus d'un an, je n'avais pu pleurer. Je sentais à cet instant le déferlement de larmes se préparer, tel un véritable tsunami. Peut-être était-ce le léger réconfort de savoir que les ducs et les chuchoteurs étaient tous au sommet ? Toutefois, à ma plus grande surprise et pour mon plus grand embarras, les larmes coulèrent librement, ruisselèrent sur mon visage : j'étais incapable de les retenir. Et ces sanglots qui faisaient leur chemin hors de ma gorge sans que je puisse les retenir, comme ils étaient humiliants !

— Ça va, réussis-je à dire en m'étouffant à la dame âgée qui avait posé la main sur mon bras.

Autour de moi, des visages inquiets prenaient part à mon effondrement. Je me penchai, cachant mon visage dans mes bras et mes jambes. J'aurais voulu disparaître.

— Elle a peut-être perdu un proche, entendis-je un homme chuchoter.

— Est-ce un jeune homme ? me demanda la dame près de moi, à voix basse.

Comme je parvins à hocher la tête, elle me tapota le dos.

— Oui, c'est toujours le cas, murmura-t-elle.

Un homme qui me faisait face me toucha l'épaule et me donna un mouchoir tout en me disant sur un ton plein de douceur que je pouvais le garder. Malheureusement, toute leur gentillesse eut pour seul résultat de me faire pleurer encore davantage. Je me forçai enfin à me redresser et à utiliser le mouchoir pour m'essuyer le visage et me tamponner le nez. Soudain, à l'annonce du préembarquement, le silence se fit.

— Bon après-midi, mesdames et messieurs. Dans quelques minutes, les passagers du vol 28...

Un brouhaha s'éleva de la foule, chacun rassemblant ses affaires et vérifiant sa carte d'embarquement. Après avoir hoqueté et reniflé, je sortis la mienne de mon sac à dos. Mais tout à

coup, à travers tous ces bruits confus, j'entendis une voix qui attira mon attention.

— Anna !

Un nouveau hoquet me secoua, puis je restai figée au son de cet accent britannique, mon cœur battant la chamade.

Tout mon corps se raidit... Si vraiment il était là, c'est que quelque chose n'allait pas.

Le mouchoir me tomba des mains à la vue de Kaidan traversant le terminal au pas de course et s'arrêtant à l'extrémité de notre rangée de fauteuils. Bon sang... Mes jambes étaient en coton. Les gens cessèrent leur remue-ménage à l'arrivée de ce jeune homme échevelé aux yeux bleus pleins d'intensité. Il était là, les cheveux sur son visage, me fixant avec un air étrange de joie et d'ivresse. Les gens nous regardèrent tour à tour, puis un espace s'ouvrit au milieu de l'allée.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demandai-je.

Je savais que j'aurais dû me lever, mais on aurait dit que tout mon corps était paralysé de surprise.

— Je... Rien.

Il regarda autour de lui, troublé, comme s'il était en train de chercher un danger potentiel.

— Comment as-tu fait pour passer la douane ? lui demandai-je.

— J'ai acheté un billet.

Il ne semblait pas dans son élément, mais paraissait plus beau que jamais dans son short, son t-shirt sale et ses tongs, tel que je l'avais quitté.

— Tu... Tu prends ce vol ?

Je ne comprenais plus rien.

— Non, me répondit-il, mais ces emmerdeurs ne voulaient pas t'appeler, et ton téléphone est éteint.

Je devins parfaitement consciente du public qui nous entourait, des murmures et des « oh » qui se faisaient entendre.

Enfin remise d'aplomb, je me levai et me dirigeai vers lui par le chemin que mes compagnons de voyage m'avaient frayé, sans m'arrêter, jusqu'au moment où nous fûmes face à face, je craignais toutefois de me bercer de faux espoirs sur ce qui était en train de se passer.

— Je..., commença-t-il, puis il baissa la voix, pour que moi seule puisse entendre. Je voulais juste...

Il prononçait un mot, puis se taisait, pour recommencer, remuant les mains, passant les pouces dans ses poches. Enfin, il soupira avec force.

— Anna... le soir du sommet, quand tu as été sauvée, ça a été le seul moment de toute ma vie où j'ai remercié Dieu pour quoi que ce soit.

Ces mots. Ils me feraient fondre encore et toujours de toute éternité.

Je le fixai du regard, il me fixa.

Puis, mes mains se posèrent sur son visage, touchant ses pommettes, sa mâchoire puissante. Enfin, je lui donnai mon cœur.

— Je t'aime, Kai.

Il ferma les yeux et frissonna comme si on lui avait passé une plume le long du dos. Quant à moi, j'avais les yeux qui brûlaient de nouveau. Il ne me dit pas qu'il m'aimait, mais ce n'était pas grave. Je comprenais. J'étais certaine qu'il n'avait jamais, de toute sa vie, prononcé ces mots pour qui que ce soit. Le simple fait qu'il soit là, qu'il soit venu pour moi, à cet instant, et ses actes, voilà tout ce qui comptait.

Il prit mon visage entre ses mains et murmura :

— Passe la nuit avec moi.

Un frisson chaud me traversa le corps. Toute ma résolution des deux heures précédentes céda,

tandis que Kaidan attendait ma réponse.

— Kai... on ne devrait pas.

Alors même que je prononçais ces mots, mon esprit trouvait des arguments contraires. Après tout, les ducs et les chuchoteurs seraient tous au sommet, ce soir-là, et terroriseraient Las Vegas pendant les 24 heures suivantes. Toutefois, quand il s'agissait pour Kaidan et moi d'être seuls ensemble, il n'y avait pas que les démons dont nous devions nous méfier.

— J'en ai assez de vivre comme si je n'étais pas en vie.

Il laissa retomber ses mains de mon visage et m'agrippa les épaules.

— J'en ai plus qu'assez. Je veux une nuit pendant laquelle je serai en vie. Avec toi.

Il ferma les yeux et posa son front contre le mien.

— Je t'en supplie, Anna. Une dernière nuit, puis on recommencera à vivre de manière sûre. J'en ai besoin. J'ai besoin de toi.

Mon Dieu, c'était réel, tout ça ?

Il souleva sa tête de la mienne.

— Je serai sage, promit-il. Je ferai en sorte que rien ne se produise.

Sans le quitter des yeux, je saisis sa main et entrelaçai mes doigts aux siens. C'était peut-être stupide. C'était incontestablement dangereux. Mais les plus sauvages des démons n'auraient pu m'empêcher d'accepter. Une dernière nuit.

Ensemble.

— Allons-y, lui dis-je.



## FÉE DU LOGIS

Tandis qu'il conduisait, tour à tour, nous nous observâmes. Je regardai droit devant ou je fixai le paysage par la fenêtre du côté passager, percevant ses longs regards avec ma vision périphérique. Puis, de nouveau, il se concentra sur la route, et c'était à mon tour d'examiner son profil. Mes yeux avaient faim de chaque petit détail : ce petit grain de beauté sur son cou, cette petite bosse sur son nez, qui, autrement, était parfait, ces cheveux légèrement ondulés, ces sourcils, ces cils si épais...

— Je suis surprise que tu possèdes encore ce véhicule, finis-je par lui dire.

— Ouais, bon. J'ai failli m'en débarrasser plusieurs fois, mais... la valeur sentimentale et toutes ces bêtises.

Il marmonna la fin de sa phrase, puis se gratta le cou. Mon cœur se gonfla à la pensée que le VUS pouvait lui rappeler notre voyage et que c'était la raison pour laquelle il l'avait gardé.

— Moi, je suis surpris que tu portes toujours ce collier.

Je touchai les turquoises.

— Je le porte tous les jours.

Il maintint son regard sur la route, mais à ce moment-là, il semblait être en paix.

Je me rapprochai de lui, autant que les sièges le permettaient, et pendant le trajet de deux heures en direction de Los Angeles, nous fûmes silencieux. Je ne m'étais pas sentie aussi à l'aise depuis bien longtemps. Je ne pensais plus à nos disputes, à Kope, ou à l'autre Anna, je ne pensais pas aux chuchoteurs. Je savourais simplement ce temps passé avec lui de manière si inattendue.

Kaidan habitait dans un grand ensemble immobilier débordant de vie. Son quartier faisait penser à un campus, avec ses immeubles à deux étages donnant sur une aire commune et une piscine autour de laquelle les gens se rassemblaient, un gobelet à la main.

Une fois qu'il se fut garé et qu'il eut arrêté le moteur, un air de panique traversa son visage.

— Quelque chose ne va pas ? lui demandai-je.

— Euh... Je viens juste de me souvenir... Mon appartement est, comment dire..., avoua-t-il en détournant le regard. C'est une catastrophe.

— Ça ne me dérange pas du tout. Je peux t'aider à faire le ménage.

Il écarquilla les yeux.

— Non ! Il n'est pas question que je te laisse faire le ménage. Je vais appeler quelqu'un pour nettoyer. Il y a tellement longtemps que j'en ai l'intention.

Bon, alors là, il était tout simplement ridicule.

Après que j'eus levé les yeux au ciel, il poursuivit :

— Tu vois, j'avais organisé une petite fête avant d'aller chez Blake.

— Je vois.

Tout en tendant la main vers la poignée de la portière, je lui souris.

— Allez, on y va.

Au moment où j'allais descendre, je l'entendis pousser un sifflement d'irritation. Je regardai dans

la même direction que lui, vers le haut de l'escalier, où un garçon aux cheveux coiffés en pointes attendait, l'air de mauvaise humeur.

— C'est Michael, de ton groupe, non ? lui demandai-je.

— Oui. *Merde.*

Il sortit son téléphone de sa poche et appuya sur une série de boutons, mais l'appareil était tout à fait déchargé.

— J'ai oublié de le recharger, chez Blake. Reste assise ici un instant, je vais m'occuper de lui.

Je me réinstallai dans mon siège et déployai mon ouïe vers l'extérieur, tandis que Kaidan montait l'escalier.

— Où étais-tu, mec ? lui demanda Michael. On avait une répétition, aujourd'hui. C'est la deuxième que tu manques.

Kai ouvrit la bouche pour lui répondre, mais Michael poursuivit.

— Mec, si tu veux tout abandonner, tu n'as qu'à le dire, mais je ne peux pas te laisser nous faire perdre notre temps. Depuis qu'on s'est installés ici, tu es déconcentré. Je pensais qu'après jeudi dernier, le bon vieux Kaidan était enfin de retour, mais voilà qu'aujourd'hui, tu rates...

— Je sais, d'accord. Je sais.

Kai se passa brutalement la main dans les cheveux.

— Il a fallu que je m'occupe de certaines affaires. Mais maintenant, les choses vont changer.

Michael soupira et remua la tête.

— J'espère bien, mec. On a reporté la répétition à 22 h, ce soir.

Kai regarda dans ma direction.

— Ouais, d'accord. J'y serai.

Avec un dernier regard sceptique, Michael descendit l'escalier, se dirigea vers une petite voiture très voyante et s'en alla. De mon côté, je descendis du VUS pour rejoindre Kaidan, resté au sommet de l'escalier, les doigts dans les passants de son pantalon. Il ne me regarda pas, et je restai coite, me contentant de jeter un coup d'œil sur l'aire de stationnement et la piscine toute proche, tandis qu'il ouvrait la porte.

Kaidan ne plaisantait pas, quant à l'état de son appartement. Il se prit la nuque, pendant que sur le seuil de la porte, nous examinions un salon qui semblait avoir été fouillé par des agents spéciaux.

— On dirait que c'était une bonne fête, lui dis-je en fermant la porte derrière nous.

Il y avait une odeur aigre dans la pièce, en plus de celle de tabac froid, sans compter une tension soudaine qui imprégna l'atmosphère. Nos regards se croisèrent comme ceux de deux enfants timides.

— On peut aller ailleurs, murmura-t-il.

— Non, lui répondis-je en me tournant vers lui.

Pourvu que nous restions occupés, tout irait bien.

— Tout ce que je veux, c'est être avec toi, et dans ce cas, autant être productifs. Faisons le ménage ensemble.

Je le regardai et pouffai en voyant ses sourcils froncés.

— Ça sera amusant, insistai-je.

— Amusant ? Tu es folle.

Pourtant, j'étais tout à fait sérieuse. Dans un premier temps, je me dirigeai vers la cuisine, qui avait été dévastée d'une manière inimaginable, et j'ouvris le placard sous l'évier. Il était vide.

— Tu n'as pas de sacs-poubelles ? lui criai-je.

Il s'aventura dans la cuisine, se prenant de nouveau la nuque.

— Euh..., émit-il en regardant autour de lui comme s'il n'avait jamais vu cette pièce.

Tandis que je me déplaçais vers le cellier, mes tongs couinèrent sur le sol collant. Il était vide, lui aussi, excepté un paquet de biscuits salés entamé. Me rendant compte qu'il pourrait bien y avoir un problème, j'ouvris le réfrigérateur. Des cartons de nourriture à emporter et des boîtes de pizza me dévisagèrent.

— Tu n'as rien à manger, remarquai-je. Et les produits nettoyants ?

Il secoua la tête et se rapprocha de moi, l'air pitoyable.

— Anna, s'il te plaît, laisse tomber. Tu n'as pas à...

— Chut.

Je posai le doigt sur ses lèvres douces. Nous ne fîmes plus un geste.

— Laisse-moi faire.

Nous restâmes ainsi, sans bouger, pendant plusieurs secondes. Puis, je m'emparai de quelques sacs d'épicerie en plastique qui avaient été balancés derrière des bouteilles et des canettes vides sur le comptoir. Je lui en donnai un et me dirigeai vers le salon et je me mis à ramasser les canettes, les bouteilles et les verres. Kaidan fit de même.

Je tombai sur le livret d'un disque séparé de son boîtier et qu'on avait mis de côté sur une petite table. Il s'agissait d'une maquette de couverture pour le premier album de Lascif. Je l'ouvris et aperçus un minuscule gribouillage que je reconnus : l'écriture de Kaidan. Je regardai plus en détail et dus retenir ma respiration quand je lus « *A Good Thing* : paroles de Kaidan Rowe ». À côté, il avait écrit « *Changer pour Michael Vanderson* ». Tout l'amour que j'avais pour lui jaillit, et un sourire se profila sur mon visage.

— C'est bien toi qui l'as écrite, murmurai-je.

De l'autre extrémité de la pièce, Kaidan me regarda, ses yeux s'écarquillèrent, quand il vit ce que j'avais en main. Il avala sa salive, baissa la tête en faisant comme s'il se concentrait sur le nettoyage.

— Ouais, en fait, Michael a écrit le début, puis il allait l'abandonner, alors j'ai simplement... terminé la chanson. Tu peux, euh, la mettre à la poubelle.

Je me mordis la lèvre, puis je pliai le livret, avant de l'enfourer au fond de la poche de mon short et de me remettre au ménage. Je vidai un bol plein de mégots et de cendre dans un sac tout en retenant mon souffle pour ne pas respirer l'air pollué que cela soulevait. À vrai dire, notre ménage progressait bien.

Tandis que je me déplaçais vers la table basse, une étrange sensation s'empara de moi. Je tentai de m'en débarrasser, mais rapidement, je me retrouvai le cœur battant et l'ouïe émoussée, en train d'avancer au milieu des verres et des canettes pour me mettre à genoux entre la table basse encombrée et son sofa de cuir noir, à la recherche de la source de cette sensation. Kaidan me dit quelque chose que je ne compris pas, car j'étais dans une espèce de brouillard. *Là !* Sur le bord de la table recouverte d'une plaque de verre se trouvaient des restes de poudre blanche. Je la voulais. Je tendis un doigt, la touchai, avant de la porter vers mon visage, mais on m'attrapa le poignet avec force.

— Anna...

Je tentai de dégager ma main.

— Laisse-moi l'avoir, le suppliai-je, les dents serrées.

Mais il souffla sur le bout de mon doigt, et je hoquetai.

— Anna, répéta-t-il.

— *Quoi ?* répondis-je agressivement, en colère pour des raisons que je ne pouvais comprendre.

Il lâcha ma main et essuya la table du bras. Je fixai l'endroit où il y avait eu de la poudre tout en me frottant les doigts.

Il resta silencieux assez longtemps pour que je finisse par le regarder. Je n'aimais pas la manière dont il m'examinait, comme si j'étais fragile ou que je lui faisais peur.

— En prends-tu souvent ? lui demandai-je, la jalousie rendant ma question brutale.

Sa voix était grave et prudente.

— Non, pas souvent.

— Aimes-tu ça ?

— Hum...

Son regard allait d'un endroit à l'autre du plancher.

— Ça ne dure pas longtemps. Ça ne vaut pas vraiment la peine...

— Mais est-ce que c'est une sensation agréable ?

Je savais que mes yeux étaient déments, lorsque son regard les croisa. Il avait les lèvres serrées, au refus de répondre. Il tenta de me prendre les mains, mais je les retirai.

— Est-ce qu'il y en a encore ? lui demandai-je.

— Non !

Sa voix était dure.

Je pris une grande respiration qui m'arracha les poumons, désireuse que cette ignoble agitation me quitte.

— Continuons de faire le ménage, dis-je enfin machinalement.

Je tendis la main vers un morceau de papier plié qui était au centre de la table basse, mais juste à ce moment, Kaidan le saisit entre mes doigts et le mit dans sa poche tout en grommelant un juron vulgaire. Je regardai sa bouche, stupéfaite.

— Tu viens de prononcer le mot qui commence par *m*...

Cela n'aurait absolument pas dû me libérer de mon irritation ; or, ce fut pourtant le cas.

— Désolé. Je... Je ne voulais pas que ça se passe de cette manière.

Je me demandai ce qu'était ce papier, pourquoi il ne voulait pas que je le voie, mais ces questions furent mises de côté par d'autres instincts. En effet, mon sang bouillait encore d'envie de drogues et de fêtes, ainsi que de mots vulgaires sur les lèvres de Kaidan. Une impudicité en fusion s'éleva en moi, tandis que nous nous fîmes face à genoux. Kai croisa mon regard et le soutint. Des nuages sombres s'élevèrent dans ses yeux.

— Fais attention à la façon dont tu me regardes, me prévint-il. Je suis tendu depuis ta petite séance d'effeuillage de tout à l'heure.

— Ouais, murmurai-je à ce sujet...

Tout en me mordillant la lèvre inférieure, je passai la main sur son épaule, jusqu'à son avant-bras découvert. Sa poitrine se mit à se gonfler et à se dégonfler à un rythme accéléré, puis nos regards se croisèrent et se perdirent l'un dans l'autre.

Il me prit la main et la leva entre nous ; choisissant le doigt sur lequel il y avait eu de la poudre, il en frotta l'extrémité de la pulpe de son pouce.

— Ce que ça fait comme sensation ? poursuivit-il. Celle que tu provoques en moi.

Il lâcha ma main et me prit par la taille.

Je me rapprochai de lui. J'avais envie de l'embrasser, mais il n'était pas question que ce soit un chaste baiser. Un son grave s'éleva de sa gorge, et ses doigts se serrèrent davantage autour de ma taille. Je n'aurais pas dû l'encourager, alors que nous étions tous les deux dans un tel état, mais c'était ce que je voulais. Il m'avait déjà dit que je jouais avec le feu. Or, à ce moment, je sentais l'extrémité de la flamme, le risque d'être brûlée. Mais je souhaitais céder à cette tentation, lui faire perdre sa maîtrise. Je me giflai mentalement, tandis qu'en moi la fille angélique et la fille démoniaque

s'empoignaient.

Ce fut l'ange qui l'emporta, épuisé, essoufflé, car à ce moment précis, plus qu'à tout autre, nous ne pouvions nous permettre d'être brûlés. *Rhââ !* Cette décision marqua mon côté sombre au fer rouge du regret.

Je m'écartai de lui, reculai de quelques mètres et m'accroupis. Mais il continuait de soutenir mon regard. Nous avons besoin d'être séparés afin de nous calmer les idées, car je voyais qu'il était sur le point de ramper jusqu'à moi. Je me levai d'un bond, mon sang toujours en ébullition dans mes veines.

— Où sont tes clés ? lui demandai-je, haletante.

Nous étions passés devant une épicerie au bout de la rue.

— Je vais aller acheter de la nourriture et des produits nettoyants.

Toujours en train de me dévisager, il sortit ses clés et quelques dollars. Nos mains se touchèrent, et je pus entendre la grande respiration qu'il dut prendre. Je restai sans bouger tout en me passant nerveusement les doigts dans les cheveux.

— Je n'en ai pas pour longtemps.

À mon retour, il semblait plus calme et plus propre. Il s'était lavé et changé.

Grâce aux grands sacs-poubelles et aux lingettes antiseptiques, il fut possible de nettoyer le salon et la cuisine bien plus rapidement. Quand vint le moment de passer à la salle de bain et à la chambre à coucher, je me préparai au pire, mais elles étaient dans un état moins catastrophique que ce à quoi je m'attendais. Dans la chambre, il y avait des vêtements partout, et les draps étaient à moitié sur le sol. En un rien de temps, j'en eus terminé avec la salle de bain, tandis que Kaidan retirait les draps et les mettait dans la machine à laver.

— Euh, Anna, m'appela-t-il du couloir.

Je le trouvai en train de régler les commandes de la machine. J'avais déjà décidé que je ne ferais pas tout à sa place. Si ce garçon avait de telles piles de vêtements sales dans sa chambre, c'était qu'il préférerait en acheter de nouveaux, plutôt que de faire la lessive. Aussi lui montrai-je et lui expliquai-je les fonctions de la machine, avant de le regarder l'utiliser lui-même.

Ensuite, je pris une douche, totalement salie par tous les événements de la journée, qui, pourtant, semblaient appartenir au passé. Sa salle de bain sentait bon les produits masculins, et je me souris à moi-même, encore surprise d'être là, avec lui, même si le contexte était bien peu romantique.

Puis, j'allai dans la cuisine préparer plusieurs repas. Je voulais remplir son congélateur. Sur chaque rond de la cuisinière, il y avait quelque chose en train de mijoter, un plat en train d'être poêlé ou d'être saisi, et les comp-toirs regorgeaient d'aliments. Les mains sur les hanches, je surveillais le tout, calculant les temps de cuisson exacts dans ma tête, quand soudain, l'air s'épaissit autour de moi.

Avec hésitation, mon regard se dirigea vers la porte, où Kaidan se tenait, occupant bien trop d'espace, avalant bien trop d'oxygène. Tandis qu'il se dressait là-bas, ses yeux devinrent agités, et son insigne rouge se dilata.

Mon cœur se mit à résonner si fort dans mes oreilles que le bruit des poêles en train de grésiller et des casseroles où l'eau bouillait fut noyé. Kaidan, tel un prédateur, fit un pas vers moi. Instinctivement, je reculai. De cette manière lente, il me suivit jusqu'au moment où je fus acculée contre l'évier. L'intensité que je pus lire dans son regard me survolta, et je me fis la promesse que cette fois, je tuerais toute créature qui tenterait de s'interposer. Il tendit les mains, agrippa l'évier de chaque côté de ma taille, et sans un seul mot, sa bouche chaude fut sur la mienne.

Mes mains s'enfoncèrent aussitôt dans sa chevelure, mes doigts tortillèrent ses boucles soyeuses. Ce fut un baiser tel que jamais nous n'en avons connu : d'abord possessif et dévorant, puis prolongé par des bécots les plus doux, les plus tendres, avant de redevenir possessif. Jamais ses mains ne

cessèrent de s'agripper avec force au bord de l'évier. En fait, tandis que je gigotais et l'attirais contre moi, son corps tout entier demeura immobile comme si seule sa bouche avait reçu la permission d'intervenir. Mais quand mes mains descendirent jusqu'à ses avant-bras et sentirent à quel point ils étaient crispés, je sus qu'il livrait un combat furieux pour se dominer. Je m'appuyai de nouveau contre l'évier et avec les plus grands efforts, j'interrompis le baiser.

Nous nous regardâmes dans les yeux, séparés d'à peine quelques centimètres. Je me sentais si légère, si sensible.

— Est-ce que ça va ? lui demandai-je.

— Tu fais la cuisine, gronda-t-il.

— Ouais ?

— Pour moi.

— Euh..., émis-je en me mordant la lèvre. Est-ce que c'est un problème ?

Il sembla s'arracher de moi, recula d'un pas, les mains dans les cheveux. L'incendie qui faisait rage dans ses yeux ne s'était pas calmé, mais alors pas du tout.

— Bon sang, j'ai encore besoin de prendre une douche, dit-il d'une voix râpeuse.

Et là-dessus, telle une ombre, il sortit de la cuisine.

Pendant quelques instants, je restai sans bouger, avant de me mettre à sourire pour moi-même, à me toucher les lèvres, jusqu'à ce que la minuterie se déclenche et que je doive me concentrer à mettre au congélateur les plats maison que je lui avais cuisinés.

Une fois que Kaidan eut pris sa douche et empilé ses vêtements sales, je lui donnai pour mission de s'occuper des poubelles et du recyclage. Le fait qu'il avait lui-même sorti ses draps du sèche-linge et mis une nouvelle brassée en marche, pendant que je faisais la cuisine, me remplit d'une joie toute bête.

Je retirai les draps chauds du sèche-linge, qui se trouvait dans le couloir, et fis son lit. Les draps en coton ivoire devaient avoir la plus haute densité de tissage imaginable, car ils étaient d'une douceur paradisiaque. Une fois les draps bien tirés, je sortis les vêtements de la machine à laver pour les mettre dans le sèche-linge, puis décidai de lancer une nouvelle machine, tant que j'y étais. Alors que j'étais sur le point de jeter son short dans la machine, un bruissement attira mon attention. Je retirai de sa poche un morceau de papier plié, celui-là même qui se trouvait plus tôt sur la table basse et qu'il m'avait retiré des doigts.

Mon cœur se mit à battre plus rapidement. Je ne devrais pas le lire. Cela ne me regardait pas. Pourtant, je me surpris à le déplier. C'était un reçu de station-service au revers duquel, d'une jolie écriture, une note avait été griffonnée.

*K.*

*Merci de nous avoir tous reçus hier soir. Tu sais que tu aurais dû me dire bien plus tôt que tu avais laissé quelqu'un en Géorgie. Au moins, elle a un prénom fantastique. Tiens-moi au courant quand tu seras prêt à passer à autre chose. J'aimerais beaucoup reprendre là où on s'est arrêtés. Et je te promets de ne pas être toute*

*bizarre au travail.*

*Bisouxxx*

*Anna*

Ma gorge était devenue sèche, et mon cœur battait à tout rompre, quoique par à-coups. Je retournai le reçu pour en connaître la date. Il datait de deux jours plus tôt, soit le jeudi précédent. Il lui avait parlé de moi. Mais jusqu'où étaient-ils allés ?

J'étais toujours rivée à cet endroit du couloir, quand Kaidan arriva, après avoir sorti les poubelles. Ses yeux passèrent instantanément de mon visage à la note, puis de nouveau à mon visage. Il pâlit.

— J'ai entendu dire, commençai-je, avant d'être obligée d'avalier ma salive pour humidifier ma gorge sèche, que tu ne travailles plus. Est-ce que c'est vrai ?

— Presque, me répondit-il d'une voix rauque. Je travaille si des chuchoteurs se montrent, ou si mon père me donne une mission, mais même avec les nièces de Marissa, il n'y a généralement pas de sexe.

En effet, ces filles avaient plus de valeur vierges. Je dus me battre pour réprimer une nausée subite et m'assurer que ma voix ne tremblait pas.

— Y avait-il des chuchoteurs, quand tu as reçu tous ces gens ?

Il remua la tête de droite à gauche.

— Non.

Il ne s'agissait donc pas de travail. Je fis une boule du papier que j'avais toujours à la main et je me remis à remplir la machine, ramassant les vêtements au sol pour les fourrer dans le tambour.

— Anna.

L'eau commença à couler avec bruit, après que j'eus mis en marche la machine et je mesurai la bonne quantité de détergent, avant de le verser. Une larme s'échappa de mon œil, et je l'essuyai avec mon épaule. Bon, il semblait bien que mes conduits lacrymaux fonctionnaient de nouveau.

— Ann, je t'en prie, écoute-moi.

Il m'avait appelé Ann. Je fermai le couvercle et me tournai vers lui. À la vue de mes larmes, il marqua un temps d'arrêt. Il s'enfonça les doigts dans les cheveux et garda les mains sur sa tête.

— Ça s'est passé après que j'ai parlé à Marna. Je croyais que Kope et toi, vous étiez ensemble, même si Marna disait que non. J'étais convaincu que tu étais tombée amoureuse de lui. Ç'a été une période difficile pour moi.

Ma pression artérielle dépassait toute limite, mais je tentai tout de même d'imaginer comment il avait pu se sentir, comment moi-même je me sentirais si je croyais qu'il était amoureux de quelqu'un d'autre. Je fus frappée par une jalousie glaciale. Je fermai les yeux et m'appuyai contre la machine.

— As-tu couché avec elle ?

— Non. J'ai failli, mais non.

Il fit une pause et murmura :

— C'était tellement plus facile d'arrêter qu'avec toi.

Je gardai les yeux fermés. Je détestais cette situation. C'était tellement injuste qu'une autre Anna puisse l'avoir, ou presque, alors que moi, qui l'aimais, je devais rester loin de lui et prudente. Je détestais l'imaginer murmurer « Anna » dans son oreille et se tourner vers elle plutôt que vers moi.

— J'ai tout gâché, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

Je rouvris les yeux. Il était toujours dans la même position, les mains sur la tête, le regard

désespéré.

— J'ai été sage pendant si longtemps, Anna, tu ne peux même pas te rendre compte à quel point. Il y avait presque huit mois que je m'abstenais. Après l'appel de Kope, je m'attendais à apprendre quelque chose, mais Marna, continuellement, me disait que rien ne se passait entre vous. Quand je t'ai vue, le jour de la Saint-Valentin, j'allais tout te dire. Puis, j'ai appelé Marna, croyant entendre un autre non, mais elle a hésité... et il n'y avait plus aucune raison pour que je me comporte bien.

Jamais il ne s'était autant révélé à moi, et je pouvais voir l'effort que chaque mot lui coûtait.

J'aurais voulu me mettre en colère, l'engueuler d'être si stupide quand il était question de sentiments amoureux, d'être si prudent avec moi et si téméraire pour tout le reste. Il pouvait voir toute la souffrance dans mes yeux. Je le savais, car j'en voyais le reflet dans les siens. Pouvions-nous souffrir davantage ? Combien de temps pouvions-nous encore perdre ?

Nous avions une nuit. Nous avions le moment présent. Je lui tendis la main. Il la regarda et tendit la sienne pour la prendre. Je la serrai et je l'attirai contre moi.

— Plus jamais, lui dis-je. Plus jamais tu ne t'enfuis dans la mauvaise direction.

L'air incrédule, il se pencha vers moi et embrassa, l'une après l'autre, les traces que les larmes avaient laissées sur mes joues, pendant qu'il murmurait :

— Plus jamais.

Les nerfs à fleur de peau, je pris ses joues rugueuses entre mes mains.

— La bonne direction, c'est *moi*, lui dis-je en attirant sa bouche contre la mienne.

Il s'avança jusqu'à ce que je sois contre la machine à laver et le sèche-linge, tous deux chargés, et glissa son genou entre mes jambes.

— C'est toi, murmura-t-il en soufflant son haleine chaude contre ma bouche. Je te le jure.

Le baiser devint intense et passionné, tandis que nous nous pressions davantage l'un contre l'autre avec nos mains avides, jusqu'à ce que Kaidan s'écarte et souffle à mon oreille :

— Laisse-moi te voir de nouveau.

— Quoi ?

Je tentai de reculer pour le regarder, mais il me tint fermement et embrassa le grain de beauté au-dessus de ma lèvre, avant de murmurer d'une voix grave dans mon oreille :

— Laisse-moi te déshabiller. Pas complètement... seulement comme tu étais tout à l'heure, chez Blake. Je t'en prie. Laisse-moi te voir de nouveau.

*OH.*

J'écoutai les battements de mon cœur résonner au moins cinq fois dans mes oreilles. Oserais-je ? En tout cas, j'en avais envie. Je voulais dépasser les limites avec lui. Je hochai donc la tête et je sentis immédiatement ses doigts au bas de mon tricot. Je levai les bras, et il le passa par-dessus ma tête pour le retirer avant de le faire tomber à nos pieds, me laissant en soutien-gorge rose, le cœur battant toujours à tout rompre. Pour égaliser la situation, je trouvai le bord de son t-shirt et le soulevai, permettant à mes doigts d'effleurer ses flancs tendus. Il grogna et m'embrassa de plus belle ; la chaleur qui se dégagait de nos peaux dénudées menaçait de s'embraser à tout instant.

Une fois de plus, il s'écarta, le souffle court, et chercha mes yeux, tandis que ses doigts travaillaient sur le bord de mon short et s'enfonçaient pour toucher la peau si sensible de mes hanches et de mes abdominaux inférieurs. Mon souffle s'accéléra, quand il le déboutonna, baissa la fermeture à glissière, sans jamais détourner son regard brûlant du mien, comme s'il apprenait par cœur chacune de mes réactions.

Quand mon short tomba, je m'en débarrassai d'un coup de pied et me sentis incroyablement nue, même si c'était la même chose que d'être en bikini. Kaidan recula de quelques centimètres et regarda

mon corps, avant de fermer les yeux et de lever la tête vers le plafond. Il avala sa salive, et sa pomme d'Adam remua.

Les yeux toujours fermés, il marmonna d'une voix rauque une nouvelle supplication.

— Laisse-moi t'embrasser.

— D'accord, murmurai-je.

— Non.

Son regard pénétra le mien, et ses mains se posèrent à plat, au-dessus de mes épaules, sur le sèche-linge.

— C'est ton corps que j'ai besoin d'embrasser.

Oh... Ouiohouihoui...

— D'accord, finis-je par réussir à dire.

— Garde-toi bien d'enlever quoi que ce soit d'autre, me prévint-il, quoi qu'il arrive.

— D'accord, murmurai-je de nouveau.

Apparemment, c'était le seul mot que j'étais capable de prononcer.

— Tu dois me le promettre, Anna.

— Je te le promets, lui dis-je, même si je me sentais extrêmement faible.

Jesavais que c'était à moi d'être forte cette fois-ci et que l'incident de la chambre d'hôtel ne pouvait pas se reproduire.

Sur ce, ses mains me saisirent la taille, et ses lèvres chaudes trouvèrent mon épaule. Je perdis le souffle un instant, quand ses mains parcoururent mon ventre, puis mon dos et que sa bouche se mit à laisser la trace de son festin tout au long de mon torse, de ma taille et de mes hanches, s'arrêtant pour embrasser chaque grain de beauté sur son chemin, jusqu'au moment où il se retrouva à genoux. Mes mains agrippèrent ses épaules puissantes.

Fixant la breloque bleue en forme de cœur qui pendait de mon nombril, il lança seulement :

— Tu me tues.

Et je dus prendre une profonde respiration, quand du bout de la langue, il forma un cercle tout autour.

Puis, il se mit à poser ses baisers sur la ligne que créait ma culotte sur mes hanches, me goûtant littéralement. Je sentis ses dents égratigner ma peau, suivies par sa langue chaude, et mes genoux faillirent se dérober. Mais heureusement, ses mains me tenaient toujours fermement par la taille, car j'avais l'impression qu'une tornade chargée de sensations s'élevait en moi. Je ne savais pas encore combien de temps je pourrais résister. J'étais à bout de souffle, comme si je venais de courir un sprint.

Pendant ce temps, une de ses mains était descendue sur l'arrière de mon genou et le pliait de manière à ce que ma jambe s'écarte pour lui permettre d'embrasser l'intérieur de ma cuisse. À ma propre surprise, je poussai un gémissement sonore avant de sentir ses dents de nouveau. Mes doigts labouraient ses cheveux, et je m'agrippai à lui, tandis que tout en moi se tendait.

Mais soudain, une pensée froide traversa mon esprit et me dégrisa : « l'épée ». Considérerait-elle cet épisode comme une espèce de rébellion contre ma « pureté » ? Étais-je déjà allée trop loin ? J'ignorais totalement où je devais m'arrêter, en ce qui concernait l'épée et ses jugements.

— Kai, hoquetai-je, je... je... Tu dois arrêter.

En un instant, il fut debout, son regard enflammé cherchant le mien, passant d'un endroit à un autre de mon visage ; Kai percevait mon souffle court et de ma peau cramoisie. Avec la confiance d'un garçon qui sait rendre une fille folle, il poussa sa hanche contre la mienne, et je renversai ma tête contre le sèche-linge, étouffant un grognement. Le plaisir à venir était presque douloureux, mais il ne

s'écarta pas. Il se mit à me mordiller le lobe de l'oreille, et je serrai les mains sur son dos, mon corps ne s'étant jamais senti aussi désespéré.

— Laisse-moi te toucher, murmura-t-il. Juste à l'extérieur. Laisse-moi te donner du plaisir.

Oh, mon Dieu. Je n'avais, de ma vie, jamais rien désiré plus féroce.

Sa main glissa contre le bas de mon ventre. J'eus envie de pleurer, quand je me forçai à remuer la tête.

— Non, non, on ne peut pas.

— Qu'y a-t-il ?

Il recula d'un pas, et une expression de regret paniqué traversa son visage.

— Anna, je suis désolé...

— Non.

Je me penchai pour ramasser mes vêtements sur le sol, les enfilant aussi rapidement que possible.

— Je ne veux pas que tu sois désolé. Je ne le suis pas.

Je tendis la main vers la sienne et l'attirai vers moi pour le serrer dans mes bras. Il me tenait avec hésitation, ce qui me fit le serrer encore plus fort. Je pressai ma joue contre sa poitrine nue.

— Tu trembles, me dit-il.

— Ouais, eh bien, mon corps m'en veut terriblement, en ce moment, admis-je avec un rire sec. Mais je ne veux prendre aucun risque, en ce qui concerne la poignée d'épée.

Il se raidit à la mention de l'Épée de vertu.

— Crois-tu qu'elle est sensible à ce point ?

— Je n'en sais rien, dus-je reconnaître. Mais elle est conçue pour des anges, vois-tu ?

La notion de « pureté de cœur », à vrai dire, restait toujours assez floue pour moi. Les anges n'avaient pas de corps, mais dans le cas des Neph et des humains, le corps et l'esprit étaient liés de bien des manières, qu'on le veuille ou non. L'épée semblait bien stricte, et il n'était pas question de mettre en jeu nos chances de nous débarrasser des ducs.

— Est-ce que ça va aller ? lui demandai-je en inclinant la tête pour voir son visage.

Il me caressa la joue, l'air surpris de pouvoir me toucher ouvertement avec tant de tendresse.

— Ne t'en fais pas pour moi. Je ne voulais pas te contrarier.

Je passai les bras autour de son cou et le regardai droit dans les yeux.

— Tu ne m'as pas contrariée. Je t'aime. Je veux tout, avec toi. Un jour, peut-être ?

Ses yeux se fermèrent, et les muscles au niveau de ses tempes se contractèrent. Je savais qu'il craignait d'espérer. En me soulevant sur la pointe des pieds, je posai un baiser sur ses lèvres. Je voulais alléger l'atmosphère pour qu'il cesse de se sentir mal et pour que de mon côté, j'arrête de penser à sa bouche partout sur moi.

— Je crois que j'ai besoin de chocolat, lui confiai-je.

Cela le fit rire.

Alors, je lui demandai :

— Me ferais-tu des brownies ?

Il s'écarta et plissa les yeux.

— *Moi ?*

— C'est mon tour de te regarder cuisiner.

Cela me valut un petit sourire très sexy.

— Des brownies spéciaux ? me demanda-t-il.

Cela me donna un coup au cœur.

— Ne plaisante pas avec ça.

Je lui donnai un petit coup de poing sur l'estomac, ce qui était une mauvaise idée, car mes sensations étaient encore exacerbées, et la masse de ses abdominaux était tellement alléchante.

— Je suppose que tu voudras pouvoir les manger, ces brownies.

Je le menai jusqu'à la cuisine par la main. Après tout, si Marna et Ginger pouvaient apprendre à se débrouiller dans une cuisine, Kai le pouvait aussi.

— C'est une préparation à brownies, impossible de rater son coup. De toute manière, je te supervise.

Je m'assis sur le comptoir, dont la surface était fraîche contre mes cuisses, avec mes pieds nus se balançant dans le vide

— Tiens, lui dis-je en lui passant la boîte qui était à côté de moi.

Il soupira et lut les instructions, me laissant lui montrer comment préchauffer le four. L'œuf se brisa dans sa main, mais nous pûmes retirer les morceaux de coquille. J'applaudis, quand il mit les brownies au four et qu'il régla la minuterie. Tandis qu'il s'appuyait contre le four, je pouvais voir qu'il se sentait toujours mal à cause de ce qui s'était passé et je ne voulais pas de ça. Toutefois, j'étais moi-même toujours un peu en état de panique, surtout en raison de ma crainte pour la poignée d'épée, mais je ne voulais pas que cela jette une ombre sur notre soirée.

— Ce qu'il y a de mieux dans le nettoyage, c'est le bol, lui dis-je alors.

Je passai un doigt dedans et j'en léchai la pâte. Kaidan regarda le mélange gluant un instant, puis il fit comme moi. Rapidement, nous fûmes engagés dans une bataille rangée pour la pâte, nous poussant l'un l'autre du coude en riant. Je réussis à détourner son attention en lui mettant un doigt mouillé dans l'oreille et je pus finir le chocolat.

— Hé, tu ne joues pas franc jeu, se plaignit-il en s'essuyant l'oreille avec la manche de son t-shirt.

Je riais franchement. À un moment de notre bagarre, il s'était retrouvé entre mes genoux. Le fait que je sois assise sur le comptoir nous plaçait tête à tête. Je tentai de me reculer un peu, mais il mit ses deux mains sur le dessus de mes cuisses pour m'arrêter.

— Ça va, me dit-il. Je me domine, en ce moment.

« En ce moment. »

Mes doigts se serrèrent sur le bord du comptoir pour me redresser, tandis qu'il posait ses mains sur mon visage, passant le bout du doigt sur l'arête de mon nez, la courbe de mon menton. L'attention qu'il me portait me faisait sentir belle, en vie.

— Tu ne te rends pas compte de l'effet que tu as sur moi, Anna.

« Oh, je crois que je peux imaginer. »

Je ne sais pas au juste qui bougea en premier, mais c'était sans importance. Tout ce qui importait, c'était la douceur avec laquelle nos lèvres se rencontrèrent. Je pouvais sentir son hésitation et toute l'intensité de sa retenue.

— Ça va, Kai, murmurai-je. On va être prudents.

— Je n'irai pas aussi loin, cette fois, me promit-il.

Un sentiment de déception s'empara de mon cœur pour tout ce que nous ne pouvions avoir, mais je hochai la tête.

Je m'avançai, jusqu'à ce que nos poitrines soient l'une contre l'autre, puis passai mes bras autour de son cou, pendant que les siens entouraient mon dos. Nous prîmes notre temps, pour gaver avec espièglerie nos lèvres de tendresse. Je promenai alors ma langue le long de sa lèvre inférieure et le mordillai, comme il m'avait fait dans la grande roue. Cela fit surgir du fond de sa gorge une espèce de rugissement qui m'emplit de satisfaction, tandis que sa bouche s'emparait de la mienne dans un baiser si profond que toutes mes pensées disparurent pour laisser place à mes seules sensations.

Son étreinte se resserra, et il me souleva du comptoir, forçant mes jambes à envelopper sa taille et à se serrer dans son dos.

— On va être prudents, me promit-il en répétant mes propres paroles.

— Oui, approuvai-je, contre sa bouche.

Nos lèvres ne se séparèrent jamais, tandis qu'il nous conduisit dans la chambre à coucher et nous allongea sur le lit.

Nous nous embrassâmes et nous roulâmes sur le lit, nos membres entremêlés, nous touchant autant que possible sans dépasser les bornes. À ce point, une énergie glorieuse jaillit entre nous. Je perdis toute notion du temps et du monde extérieur.

Les gens utilisent souvent des termes marins pour parler de la vie : un océan de possibilités, une multitude de poissons dans la mer. Mais il n'en était pas ainsi pour les Nephilim. Nous étions comme des poissons pris dans un filet, n'ayant d'autre choix que de suivre les instructions des requins ou de se faire dévorer par ceux-ci. Aucune possibilité pour nous dans l'océan. Mais de temps à autre, nous nous retrouvions dans un bassin privé, sans requin en vue. Ce bassin était petit et temporaire. Nous en profitons.

Quand nous fîmes une pause pour reprendre haleine et nous regarder, j'éclatai de rire.

— Tes cheveux, remarquai-je.

Ils étaient tout dressés sur sa tête. Avec mes doigts, je les aplatis, alors qu'il souriait, penché au-dessus de moi.

— Je t'aime, murmurai-je.

Il ferma les yeux et pressa un nouveau baiser soyeux contre mes lèvres. Aussi longtemps qu'il m'embrasserait d'une telle manière, aucune parole ne serait nécessaire.

Nous nous dressâmes sur le côté pour nous faire face, un de mes genoux entre les siens. Je me passai la main dans les cheveux, qui, derrière, étaient tout emmêlés.

— Ce n'est pas un peu... ennuyeux, pour toi, tout ça ? lui demandai-je, gênée.

— Quoi ?

Sa main était posée sur ma hanche. Il avait presque l'air offensé.

Du bout des doigts, j'essuyai une poussière imaginaire sur son épaule.

— Tu sais ce que je veux dire, seulement *s'embrasser*.

— Je n'ai jamais rien fait de comparable.

Sa voix était douce et sincère, quand il dit ces mots et repoussa une longue mèche de cheveux de mes yeux.

— D'ailleurs, chérie, tu t'es déjà fait embrasser avec la langue ? C'est incroyable.

Je ris en cachant mon visage dans son cou, et lui aussi eut un petit rire.

— Pourquoi ? me demanda-t-il en jouant avec mes cheveux. Tu t'ennuies, *toi* ? Après tout, avec tous les garçons que tu as embrassés, ces derniers temps...

Je redressai la tête.

— Beurk, ne parlons pas de ça. C'était dégoûtant et bâclé, et...

— Pas de détails, s'il te plaît.

— Bon, d'accord. Et si je te disais... que je pourrais t'embrasser toute la nuit, Kaidan Rowe.

— C'est bien mon intention, me répondit-il.

Nous nous penchâmes et fîmes interrompus, à quelques centimètres l'un de l'autre, par une sonnerie incessante provenant du couloir. J'eus un coup au cœur avant de comprendre ce que c'était.

— Des brownies au lit ? lui demandai-je.

Mais il se raidit et eut l'air de souffrir.

— Quoi ? Es-tu contre la nourriture au lit ?

— Non, c'est seulement que tu... m'excites tellement avec ton numéro de Betty Crocker.

Son regard se troubla, pendant qu'il semblait imaginer quelque chose. Je ne voyais pas en quoi il pouvait trouver sexy le fait que je cuisine.

Je lui donnai donc un coup d'oreiller, et il leva les bras en signe de reddition.

— Je vais peut-être apporter un verre d'eau froide, au cas où j'aurais besoin de te rafraîchir les idées, lui dis-je en me levant.

— Reviens vite, me cria-t-il. Je serai ici... en train de rêver à toi en tablier et gants de cuisine.

Une image aussi absurde me fit pouffer.

— Un rien te suffit, marmonnai-je.

Son rire me suivit dans le couloir, et je m'en délectai. À cet instant précis, mon océan n'avait jamais été aussi beau.



## À MOI

La seule chose qui était encore meilleure que d’embrasser Kaidan, c’était l’embrasser entre deux bouchées de brownie encore chaud. Je comprenais alors ce dicton selon lequel l’amour est comme une drogue. Tout mon corps était en éveil. Même si je n’utilisais pas mes sens à leur degré supérieur de puissance, ils étaient en émoi en raison de l’espèce de bourdonnement, de sensation évanescence qui traversait mes veines. Je comprenais désormais en quoi aimer pouvait être dangereux, car plus rien n’existait en dehors de cette chambre. Plus rien n’importait, ni les ducs ni les chuchoteurs. Ni la guerre spirituelle. Et il n’y avait, surtout, aucune raison pour que quelque âme que ce soit désapprouve une relation qui remplissait deux personnes d’une telle joie.

Non. Rien de tout ça n’était vrai. Ce n’était que des cauchemars fugitifs et lointains que nous repoussions encore plus loin, chaque fois que nous pressions nos lèvres les unes contre les autres, à chaque mot doux que nous prononcions. Nous étions ensemble, nous étions *en vie*.

Et j’étais toujours incapable de croire qu’il laisse une telle chose arriver. Qu’il me laisse l’aimer en le touchant. Et que lui me touche en retour. Avec tant d’avidité.

De temps à autre, je le sentais s’écarter quand je voulais aller plus loin, me maintenant à distance lorsque je m’emportais. À un moment, après que je lui léchai le lobe de l’oreille, il ferma les yeux, et son front se crispa en une grimace.

Je me mordis la lèvre.

— Je suis désolée.

En effet, même pour des garçons ordinaires, il aurait été difficile de se contenir, alors pour lui, ça devait l’être tout particulièrement.

Il ouvrit les yeux, me révélant la tempête qui faisait rage en lui.

— Chacun de mes instincts me dit d’agir à ma guise avec toi.

Il était tout à fait sérieux, et mes joues se mirent à chauffer. De son côté, ses yeux étaient brûlants, et je dus détourner le regard, me cachant le visage dans sa poitrine soyeuse.

— Mais c’est tellement moins difficile que d’avoir passé tout ce temps sans toi, nuança-t-il.

J’attrapai son t-shirt et me redressai de manière à lui faire face. Ses yeux me dévoraient.

— Ne nous faisons plus jamais autant de mal.

J’agrippai le tissu encore plus fort, un accès de panique surgissant en moi à l’idée d’être sans aucun contact avec lui.

— Je suis sérieuse, Kai. Peu importe ce que mon père dit, ou à quel point nous avons peur. Nous pouvons nous parler, quand c’est sûr. Nous serons prudents. Je t’en supplie, ne me repousse pas...

— Chut, murmura-t-il, me serrant contre lui.

Je respirai le parfum de la peau de son cou. Il passa la main sur mes cheveux en désordre, tandis que cette crise d’anxiété se calmait.

— À quel rythme ton père te téléphone-t-il ? me demanda-t-il.

— Tous les mois, ou tous les deux mois.

Je restai serrée contre lui, pendant qu'il continuait de me caresser les cheveux.

— Bon. Alors, que dis-tu de ça : on sait qu'il vérifie que tout est sûr de ton côté. Alors, chaque fois qu'il te téléphone, tu peux me contacter immédiatement après.

— Marché conclu, répliquai-je tout en pressant mes lèvres contre son cou.

Il me serra plus fort.

— Il est 21 h 30, me dit-il avec réticence. Je dois aller à ma répétition. Tu m'accompagnes ?

Je lui souris. Regarder Kaidan jouer ?

— Avec plaisir !

Oh, wow !

Oh, mon Dieu ! J'avais oublié ce que regarder Kaidan jouer de la batterie me faisait. Il était seulement en train de s'échauffer pendant que les autres garçons accordaient leurs instruments, et déjà j'avais besoin d'un éventail.

Je regardai les autres personnes assises ou debout dans la salle — des filles, surtout, même s'il y avait aussi quel-ques garçons. L'une des filles me fit un petit sourire que je lui rendis, avant qu'elle se remette à fixer Michael, le chanteur.

Une fois qu'il eut terminé de se préparer, le bassiste alla voir Kai, et curieuse, je déployai mon ouïe.

— Tu as emmené une fille ? murmura le garçon.

— Ouais.

Il eut un sourire complice.

— Mec, ça fait une éternité que tu n'en as pas emmené une.

— Où veux-tu en venir, Raj ? dit Kaidan en passant la main sur le dessus de la batterie.

— À rien. Elle est pas mal du tout. Te l'es-tu déjà faite ?

Bon, ça va, Raj.

Kaidan lui adressa un regard glacial.

— Tu es une vraie fouine, hein ?

Raj éclata de rire et en désignant Kai du doigt, s'exclama :

— Mon ami, si tu ne veux rien dire, c'est que tu en pincas vraiment pour elle. Je pensais qu'Anna et toi, vous...

— Non.

Kaidan lui coupa la parole et se racla la gorge, juste au moment où Michael les appela, et Raj le laissa en paix.

J'étais en train de me mordiller la lèvre, quand Kai me regarda avec un air inquiet. Je lui fis un petit sourire pour le rassurer. Il n'était pas question que je sois contrariée, même si le fait d'entendre parler d'*elle* me donnait envie de vomir.

Kaidan souleva sa baguette au-dessus de sa tête pour indiquer le tempo de la première chanson, mais Michael arrêta tout, au bout de quelques secondes, car l'un d'eux jouait faux. J'avais trouvé que c'était formidable, ce qui montrait à quel point je m'y connaissais peu en musique. Ils recommencèrent, et tout mon corps se tendit quand Kai adopta son être de musicien. Je pus voir le moment exact où il cessa de penser et se perdit dans la musique. Cela me fit me demander s'il pourrait continuer de jouer avec moi assise sur ses genoux.

Il était mon batteur. Mon homme. À *moi*. Je dus me mordre la lèvre pour retenir un sourire.

Durant la chanson, la porte de la salle de répétition s'ouvrit, et quelques personnes s'écartèrent. Une fille mignonne aux cheveux blonds courts entra. Elle s'appuya contre le mur en croisant les bras, son corps délicat entouré d'une aura jaune. J'étais sur le point de me concentrer de nouveau sur le

groupe, quand un courant rouge la traversa. Elle regardait quelqu'un fixement.

Kaidan.

J'aurais dû détourner le regard, mais une sensation écœurante de jalousie rageuse et de curiosité morbide s'empara de moi. Je savais qu'il s'agissait de l'autre Anna. Elle se mordillait le bout du pouce, et bientôt, toute son aura fut rouge. J'aurais tellement voulu utiliser mon pouvoir de persuasion silencieux pour la forcer à partir, pourtant, je me retins.

« Dégage. Arrête de le fixer. Dégage, dégage, dégage. »

J'avais l'impression que des lutins maléfiques déchiraient mes entrailles. L'autre Anna était sans nul doute une fille très bien, mais j'aurais voulu lui récurer la peau et en arracher chaque cellule ayant eu le moindre contact avec Kaidan.

À la fin de la chanson, elle applaudit.

— C'était super, les gars, s'exclama-t-elle.

Il était clair qu'elle était proche du groupe, et ses compliments les réjouirent tous. Sauf Kaidan. Il était figé sur place, gardant les yeux baissés sur sa batterie.

Soudain, un horrible moment de malaise, pendant lequel tout le monde sembla comprendre ce qui se passait, survint. Toute l'assistance regardait tantôt Kaidan, tantôt nous deux, les deux Anna, même si elle sembla d'abord ne se rendre compte de rien, jusqu'au moment où son regard se posa sur moi et qu'elle comprit qui j'étais. Elle tourna brusquement le visage vers Kaidan, puis elle me regarda dans les yeux. Tandis qu'elle me dévisageait, son aura se teinta d'un vert ignoble.

La fille qui se trouvait à côté d'elle lui chuchota quelque chose, mais Anna l'ignore, préférant plutôt, dans son short en jeans et son t-shirt moulant lavande, aller voir Kaidan. Je me dressai sur le bord de ma chaise, tandis que Kaidan la regardait, l'air sérieux.

— C'est elle ? lui demanda Anna.

Elle parlait tout bas, et une fois de plus, j'étais tout à fait en train d'écouter de manière indiscreète.

— Oui, lui répondit Kaidan.

— Bon Dieu, tu aurais pu m'avertir qu'elle venait.

— Je ne l'ai su qu'aujourd'hui. De toute manière, d'ordinaire, tu n'assistes pas à nos répétitions.

— Alors... quoi ? Maintenant, tout d'un coup, vous êtes ensemble, ou quoi ? Juste après avoir été avec moi ?

— Je n'ai jamais été *avec* toi, Anna. Je t'ai tout expliqué, et tu semblais avoir compris. En plus, ce n'est pas le meilleur moment pour bavarder.

— Super, grogna-t-elle. Vraiment super.

Kaidan se passa une main dans les cheveux, l'air frustré.

Juste à ce moment, du micro, Michael s'adressa à elle.

— Holà, Anna, on essaye de répéter, nous.

Elle lui jeta un regard qui signifiait « ne m'emmerde pas », avant de se retourner et de quitter la salle à grands pas en s'essuyant les yeux et sans se retourner.

Alors, voilà comment c'était d'être avec Kaidan, hein ? J'étais persuadée qu'il avait été honnête avec elle, mais même si elle avait fait semblant de comprendre, il était clair qu'au fond de son cœur, elle avait continué à espérer qu'ils finiraient par être ensemble. Je me sentais mal pour elle... Elle était une autre victime de ces circonstances tragiques. En même temps, j'étais contente qu'elle soit partie.

D'ailleurs, le sentiment de soulagement fut palpable dans toute la salle, même si quelques personnes continuèrent de chuchoter, tandis que le groupe amorçait la séquence suivante. Il était difficile de se concentrer de nouveau sur la musique, après ce mélodrame. Je fus soulagée, quand la

répétition se termina.

Il vint directement vers moi, une fois qu'ils eurent rangé leur matériel, et j'ignorai les quelques personnes qui nous fixaient du regard.

— Je ne savais pas qu'elle serait là, me murmura Kaidan, le visage rongé par la culpabilité.

— Rentrons chez toi, et n'y pensons plus. S'il te plaît.

Il me prit la main et la tint, tandis que nous sortions de l'immeuble. Mais une fois dehors, instinctivement, nous nous séparâmes tout en examinant les cieux assombris, à la recherche de quelque chose de bien pire qu'une ex en colère.

Une fois de retour à son appartement, nous n'en parlâmes plus. En fait, nous ne parlâmes de rien du tout. Quand la porte fut fermée derrière nous, il prit mon visage entre ses mains et m'embrassa comme s'il voulait me prouver qu'il n'y avait personne d'autre — comme si plus fort il m'embrassait et me serrait, plus il pouvait effacer les souvenirs des autres personnes dans nos esprits. Nous étions plus affamés l'un de l'autre que jamais, glissant contre les murs et nous cognant contre les meubles, alors que nous nous rendions dans sa chambre.

Je n'avais aucune intention de dormir, cette nuit-là, car cela aurait voulu dire ne pas être en train de le toucher et de l'embrasser consciemment, en train d'absorber chaque seconde du temps passé avec lui.

Pendant des heures, il m'embrassa. Et à mon tour, je l'embrassai.

Vers 3 h, mon corps commença à s'alourdir de sommeil, tandis que nous étions allongés tous les deux, complètement immobiles. J'entendis sa respiration se calmer, tandis que nous flottions dans cette zone entre la veille et le sommeil. Mais soudain, sa main s'aventura paresseusement le long de mon dos, sur ma hanche, jusqu'au moment où il eut la courbure de mon derrière en pleine main, une partie de mon corps qu'il avait volontairement évité de toucher pendant toute la soirée.

*Qui s'endormait ?*

Sa main ferme m'étreignit davantage, et je respirai une bouffée d'air enivrant près de sa gorge. Pendant toute la soirée, j'avais fait bien attention de ne pas trop manifester à quel point ses caresses me donnaient du plaisir, car je savais que chacun de mes sons jetterait de l'huile sur le feu et rendrait les choses encore plus difficiles pour lui. Il roula sur le dos, m'attirant sur lui, ses deux mains tout à fait sur mes fesses.

— Kaidan, murmurai-je.

L'air à moitié endormi, il me fit taire avec un baiser brûlant, pour écraser ainsi mes hanches contre les siennes, ce qui me fit gémir dans sa bouche.

— Mon Dieu, ces petits sons, dit-il contre mes lèvres. Je veux t'entendre, quand je te ferai...

— Kai !

Je m'éloignai de lui presque en bondissant, et il se redressa, les yeux en feu, se léchant les lèvres. Moi, j'étais essoufflée. Il devait être aussi fatigué que moi, après la longue journée que nous avons eue, et cela commençait à nous rendre nettement plus faibles.

Aussi m'éloignai-je rapidement.

— On devrait peut-être essayer de dormir, suggérai-je, alors que j'étais tout à fait réveillée.

Il me regarda avec un air de passion féroce.

— Je crois qu'il est l'heure d'une troisième douche, dit-il.

Un petit rire idiot voulut sortir de ma gorge, mais il n'y avait aucun humour dans ses yeux, seulement du désir.

Je me raclai la gorge et aperçus nos assiettes de brownies. Je rassemblai le tout et m'empressai de sortir de la chambre, pour ne pas y retourner avant d'entendre l'eau couler.

À voir comment j'étais habillée, je me dis qu'un t-shirt et un pyjama en flanelle n'avaient rien d'attirant. Mais quand il sortit de la salle de bain, torse nu, les cheveux humides, et me vit assise sur son lit, j'eus l'impression de porter la dentelle la plus révélatrice. Sans doute que la douche n'avait pas eu beaucoup d'effet.

— Il vaut peut-être mieux que je dorme sur le sofa, suggérai-je.

« S'il te plaît, dis non. »

— Non !

Son regard se fixa sur moi un instant, avant qu'il cligne des yeux et avale sa salive.

— On n'a qu'une seule nuit. Je te veux avec moi.

Il se dirigea de l'autre côté du lit. J'éteignis la lampe de chevet, et la faible lueur des réverbères pénétra entre les lattes du store. L'espace qui nous séparait était plein d'une tension des plus palpables, mais tout doucement, nous soulevâmes les couvertures et nous nous glissâmes sous elles.

— Viens, murmura-t-il en tendant les bras vers moi.

Je me rapprochai, jusqu'au moment où nous partageâmes le même oreiller, nos corps aussi près l'un de l'autre que possible sans se toucher. Nous étions face à face et respirions l'air du même petit espace. Tandis que mes yeux s'accommodaient à la pénombre, j'étudiai son visage, et il étudia le mien.

— Tu as 18 ans, maintenant, murmura-t-il.

— Ouais, répondis-je. Hourra !

Il pouffa et se passa brusquement la main dans les cheveux.

— Te souviens-tu quand tu es venue chez ce disquaire, à Atlanta, l'été dernier, tu m'as dit que tout ce que j'avais à faire, c'était de dire le mot... ?

— Et je serais à toi ?

Je tentai de ne pas me mettre à me tortiller d'excitation.

— Oui, je me souviens.

— Je...

Il avala sa salive. Je posai la main sur sa poitrine et sentis son cœur battre plus vite.

— Je veux... merde, j'ai l'air d'un imbécile. Vois-tu l'effet que tu me fais ?

Il se racla la gorge et reprit, les yeux assombris d'une passion impétueuse.

— Le truc, c'est que je ne peux pas te partager. J'ai besoin que tu sois à moi. À moi seulement. Quand j'imagine quelqu'un d'autre en train de te toucher...

Il s'arrêta et poussa un son grave qui me fit frissonner.

— Es-tu en train de dire *le mot* ? laissai-je échapper.

Il ferma les yeux et eut une espèce de rire étouffé, tandis que mon cœur se gonflait de joie.

— Tu veux être mon « copain » ?

Il se hérissa.

— Oh, ce satané mot.

Je jetai mes bras autour de lui, incapable de retenir mon sourire. J'aurais voulu sauter sur son lit et chanter. Bien sûr, c'était une étiquette stupide, mais il y avait une certaine puissance dans ces mots possessifs : « copain » et « copine ».

— Donc, continua-t-il.

— Donc, répétei-je, toujours tout sourire.

— Que ce soit clair : ça veut dire ne plus embrasser qui que ce soit avec la langue.

— Ni coucher, ajoutai-je.

Nous devînmes tous les deux tendus. Sa mâchoire bougea, et il hocha la tête.

— Et ça, oui.

— Sauf...

Je me reculai assez pour voir son visage.

— Quand nous devons travailler, Kaidan...

— Je ne travaille plus, affirma-t-il d'une voix pleine de détermination qui me remplit de terreur.

Il ne pouvait se permettre de défier son père ou de faire en sorte que les chuchoteurs le suspectent.

Il ne s'en sortirait jamais.

— Pour moi, ça ne serait pas comme si tu me trompais, lui expliquai-je avec douceur.

Il ouvrit la bouche pour protester, et je me dépêchai de poursuivre.

— Je sais que tu ne veux pas travailler et je n'en ai pas envie non plus. Je suis fière que tu aies été si fort, mais si jamais c'était nécessaire, je comprendrais.

Il détourna le regard.

— Tu fais comme si l'idée que je travaille ne te dérangeait pas.

La douleur sous-jacente que je sentis dans sa voix fut comme un coup de couteau, mais je lui pris la main, car il fallait qu'il comprenne. Je ravalai une montée de bile avant de poursuivre.

— Je déteste cela, Kaidan. Le simple fait d'y penser me rend dingue. Quand je pense à l'autre Anna, je voudrais, je ne sais pas, donner des coups de couteau.

Ses sourcils se froncèrent, pleins d'inquiétude.

— Désolée, c'était fou. Tout ce que je veux dire, c'est que travailler vaut mieux que l'autre possibilité. Si c'est une question de vie ou de mort, tu dois choisir la vie, *pour moi*. Je sais que tu ne ferais rien, si ce n'était pas nécessaire. J'ai confiance en toi.

— Tu as confiance en moi, murmura-t-il.

Il passa ses doigts dans mes cheveux, près des tempes, avec un air d'étonnement effrayé, comme si ma confiance était un don qu'il ne s'était jamais attendu à recevoir et qu'il allait vivre dans la crainte de le perdre.

— Je ne te mérite pas.

Son avant-bras se contracta, et sa main quitta mes cheveux, tandis qu'il se tournait sur le dos, fixant le plafond, les deux mains sur la poitrine.

— Je ne t'ai jamais méritée.

Tout mon être se raidit.

— Kai... ce n'est pas une question de mérite. Tu n'as pas à me prouver quoi que ce soit. Je connais ton cœur.

— Évidemment, c'est facile pour toi de dire ça, étant donné que tu ne sais pas tout ce que j'ai fait et que j'ai encore envie de faire. Mes besoins...

Je posai un doigt sur ses lèvres.

— Je ne t'aimerais pas moins. Ce qui importe, en ce moment, c'est d'avancer et de guérir. D'être honnête aussi. J'ai honte de toutes les choses que j'ai faites cette année, de cette image de moi-même que j'ai créée — comme si rien ne m'intéressait à part faire la fête —, mais au moins, ça m'a gardée en vie, et je tente de me faire pardonner quand je peux. Je déteste le fait que ma vie soit un mensonge.

— Oui, murmura-t-il.

Il ferma les yeux, et je me glissai jusqu'à son visage, me penchant sur lui. Je passai les doigts sur sa barbe de deux jours, puis caressai avec la pulpe de mes doigts ses longs cils noirs, ce qui le fit cligner des yeux. Je le touchais parce que je le pouvais, parce qu'il me permettait de voir ses failles.

— Mon copain est si gentil, murmurai-je. Et plutôt beau gosse, aussi.

Un sourire commença à se dessiner sur sa bouche, et il roula vers moi. Je me blottis contre lui, nos

membres automatiquement se dressèrent pour prendre possession de l'autre et s'entremêlèrent, sans plus tenir compte de notre pacte tacite, qui nous engageait à garder une certaine distance entre nous.

— Ma copine est une fêtarde angélique qui sait se battre et faire la cuisine.

Je ris et je déposai un dernier baiser sur ses lèvres. Nous restâmes ainsi sans bouger, nos visages l'un près de l'autre, jusqu'au moment où nous nous endormîmes. Ensemble.

La chambre était sombre et silencieuse, quand je m'éveillai. Le regard embué de sommeil, je jetai un coup d'œil au réveille-matin, qui indiquait 5 h 23, en me demandant si Kaidan avait parlé dans son sommeil. Ce fut alors que j'entendis de nouveau cette voix.

*Fille de Bélial.*

Kaidan et moi, en même temps, nous dressâmes sur le lit, et je saisis la poignée d'épée dans son étui de cuir sur la table de nuit.

Un chuchoteur, ses ailes déployées, suspendu dans les airs, nous dominait.

Même une fois que j'eus ajusté ma vision et remarqué ses traits félins, mon cœur battait encore à tout rompre.

Aussi ma voix trembla-t-elle, quand je prononçai son nom.

— Azaël.

Je laissai tomber la poignée d'épée sur mes cuisses et poussai un soupir de soulagement.

*Bélial t'envoie un message*, m'informa alors Azaël. *Allume ton téléphone.*

Oh, zut !

Je sautai hors du lit et me laissai tomber devant mon sac resté près de la porte. J'avais oublié d'allumer mon cellulaire, après avoir quitté l'aéroport ! Je ne pouvais croire qu'il avait été éteint tout ce temps. Je le cherchai, le trouvai et l'allumai, Kaidan accroupi à côté de moi.

Les textos et les messages vocaux de Patti et de mon père, mais aussi de camarades de l'école, faisaient clignoter l'appareil. Mon estomac se serra de culpabilité. Patti s'attendait à ce que je sois de retour plusieurs heures plus tôt. Elle devait être morte de peur !

Les textos de mon père indiquaient un passage de la frustration à la colère. Quant à ses messages vocaux, ils se résumaient à des silences colériques, à la suite desquels il raccrochait.

Je levai la tête, à la recherche de l'esprit.

— Que se passe-t-il, Azaël ?

— Il est parti, m'apprit alors Kaidan.

— Zut, marmonnai-je.

Je commençai par envoyer un texto à Patti pour lui dire que tout allait bien. Puis, je composai le numéro de mon père, qui répondit du premier coup. Un frisson de peur parcourut mon cuir chevelu en entendant la fureur contenue dans sa voix.

— N'éteins plus jamais, *jamais*, ton téléphone !

Mon corps ne savait pas trop comment réagir, pleurer ou vomir, ou encore lui parler. Heureusement, ce fut la parole qui l'emporta, même si ma voix était bien piteuse.

— J'ai oublié de le rallumer. Je suis désolée.

— Je présume que tu es avec le fils de Pharzuph, gronda-t-il.

Je me redressai, au souvenir soudain de ses menaces envers Kaidan pour s'assurer qu'il ne communiquerait pas avec moi.

— Oui, en effet.

Cela sortit avec défi, et j'en étais bien contente. De plus, il n'était pas question que je le rassure en lui disant que j'avais été « sage », parce que si au point où nous en étions, il n'avait pas confiance en

moi, c'était son problème.

Il y eut un long silence pendant lequel j'attendis qu'il explose. Mais ce ne fut pas le cas. Au lieu de cela, il soupira, émettant un son de fatigue profond et guttural.

— Nous avons eu notre sommet, hier soir, comme tu sais.

— Oui ? lui demandai-je, car il semblait avoir de mauvaises nouvelles.

Le rythme de mon pouls s'accéléra de nouveau, tandis que je me demandai si à la suite du dernier sommet, les ducs voulaient faire un suivi sur mon compte, ou si ce démon dégoûtant leur avait raconté qu'il nous avait vus ensemble la veille, Kaidan et moi.

« Oh, je vous en prie, faites que ce ne soit pas le cas. »

— Je te téléphone de Reno et je dois retourner à Las Vegas. Le sommet a été prolongé d'une journée. Nous sommes en train de procéder à la relève, mais ce n'est pas pour ça que je te téléphone.

J'adressai à Kaidan un regard perplexe au sujet de cette histoire de relève, et de la main, il me fit signe qu'il m'expliquerait de quoi il s'agissait plus tard, pour se concentrer totalement sur le téléphone.

— D'accord, dis-je, indiquant à mon père de poursuivre.

— Zania est en prison.

Mon cœur se serra, ainsi que tous mes autres organes internes, ce qui me perturba profondément. Je rampai jusqu'au mur et m'y appuyai, les yeux brûlants.

— À Damas ?

— Non. Elle était en train de travailler à l'extérieur de la ville, dans une zone plus conservatrice. Elle a été emprisonnée pour ivresse et comportement indécent.

— Que va-t-il lui arriver ? lui demandai-je en posant la paume de ma main sur mon front.

— Sonellion n'en veut plus. Selon lui, elle est maintenant une cause perdue. Il leur a donné la permission de faire ce que bon leur semble d'elle. Ils vont probablement la battre en public pour donner l'exemple. Puis, s'ils sont discrets, ils pourront la vendre au plus offrant. De l'esclavage clandestin...

Je sentis Kaidan se raidir à côté de moi, tandis qu'il écoutait grâce à son ouïe de Neph. En raison de son père et de madame Marissa, pour lui, c'était un sujet sensible.

Je me levai et me mis à faire les cent pas.

— On doit faire quelque chose.

— Anna, il n'est pas question que tu t'en mêles. Sonellion sera bientôt de retour là-bas, et il va garder un œil sur la situation afin de s'assurer que Zania reçoive ce qu'elle mérite. Il est même déçu de ne pas être sur place pour voir quelle tournure les événements prendront. Il n'y a rien qu'on puisse faire, ni toi ni moi.

Une image de Zania en prison me vint soudain en tête, entourée par ces hommes qui lui manifestaient un mépris presque aussi violent que la haine qu'elle éprouvait pour eux. Et pendant tout ce temps, elle allait souffrir du manque d'alcool.

Je m'assis lourdement sur le lit et me frottai le front, aux prises avec un début de migraine. Pendant ce temps, Kaidan me regardait, appuyé contre le mur.

— Il doit y avoir un moyen, dis-je.

— Il y en a un, me répondit mon père. Toi et moi, on ne peut pas y aller. Mais on ne peut pas non plus se permettre de perdre un de nos alliés.

Il fit une pause, et j'attendis, une lueur d'espoir naissait en moi.

— Kaidan est-il en train d'écouter ? me demanda mon père. Il faut qu'il entende ce que je vais dire.

— Oui, lui répondis-je.

Je regardai Kaidan en fronçant les sourcils, mais il se contenta de hausser les épaules.

— Bon, commença mon père. Fils de Pharzuph ?

— Oui, monsieur ?

Kai s'éloigna du mur, comme si mon père était réellement dans la chambre.

— Je présume que tu as accepté de t'allier à nous et de nous aider dans notre cause, de quelque manière que ce soit.

— Bien sûr, duc Béliat.

Kaidan et moi échangeâmes un regard en nous demandant ce qui allait suivre.

— Alors, fais ta valise, mon garçon. Tu pars pour la Syrie.

Ma tête se releva brusquement vers Kaidan, dont les yeux s'écarquillèrent de surprise. Et comme si cela ne suffisait pas, mon père en rajouta.

— Tu dois partir pendant que le sommet est en cours. Je devrais mentionner que tu te déplaceras en compagnie du fils d'Alocer, qui sera responsable des opérations. Mais je suis convaincu que tu n'y vois aucun inconvénient, n'est-ce pas ?

Oh, papa...

Les poings de Kaidan se serrèrent, puis se desserrèrent tandis qu'il se raclait la gorge.

— Non, monsieur, aucun.

Je fixai le téléphone, qui répercuta le petit rire sardonique de mon père. C'était un son digne d'un démon. Il n'était vraiment *pas* drôle.

— Le fils de Mammon vous rejoindra d'Australie. Il restera discret et surveillera vos arrières. J'aurais préféré envoyer Blake, qu'il aurait été plus facile de déguiser que Flynn, mais son père a mentionné qu'il participait à une course de motocross demain. Enfin, peu importe, Vous devrez être extrêmement prudents, là-bas, car je suis sûr que Sonellion enverra des informateurs humains garder un œil sur tout ça.

Ensuite, mon père expliqua à Kaidan où rencontrer ses relations pour se procurer des armes et lui donna aussi des instructions concernant leur arrivée à Damas.

— Des questions ?

— Une seule, monsieur.

Kai, sérieux, se tenait très droit.

— Quand partons-nous ?



## DES INCONNUS

Mon père avait déjà lancé le projet, avant de pouvoir enfin nous joindre. Kope était dans un avion pour Los Angeles et prendrait un taxi pour se rendre à l'appartement de Kaidan, afin qu'ils puissent discuter de la mission et arriver ensemble. Une maquilleuse et costumière de Los Angeles viendrait aussi pour faire des garçons des Syriens acceptables, avec comme prétexte que leur déguisement était destiné au tournage d'un film.

Kaidan et moi courions en tous sens dans son appartement depuis cet appel. Nous avions tous deux pris une douche et nous nous étions forcés à avaler un petit déjeuner. Je l'aidai à faire ses bagages, nous en tenant au strict minimum, puisque nous ne savions pas de quoi il aurait besoin. Pendant toute la matinée, Kaidan avait été silencieux.

Nous nous arrê tâmes enfin et nous nous assîmes ensemble sur le sofa de cuir noir en fixant la télévision et la chaîne stéréo, tous deux éteints. L'attitude de Kaidan et son silence témoignaient du degré de tension qui augmentait. Tout en glissant mes pieds sous moi, je me tournai vers lui, afin de le toucher et de le réconforter, d'une manière ou d'une autre. Doucement, j'écartai la mèche de cheveux ondulés de ses yeux. Ils étaient juste assez longs pour que je puisse les passer derrière son oreille. Il ne bougea pas.

— À quoi penses-tu ? murmurai-je.

— Hum ?

Il tourna le visage vers moi, mais ses yeux restèrent vides.

— As-tu... peur ? lui demandai-je.

Cette question éclaircit son regard.

— Pour la mission ? Non, je suis heureux d'y participer.

Et il se remit à fixer le mur. Ensuite, il fit craquer les jointures de son pouce, et je pris sa main chaude.

— Es-tu contrarié, parce que mon père a décidé que Kope serait à la tête des opérations ? Tu sais, je ne pense pas que ce soit contre toi. Comme Kope parle arabe...

— Ce n'est pas ça.

— Alors, qu'est-ce que c'est ?

Je serrai sa main, inquiète de trop le presser.

— Rien.

Il se tourna finalement vers moi et me regarda dans les yeux en levant la main pour me caresser la joue de son pouce.

— Tout ira bien, me promit-il.

Je passai mes bras autour de lui. Il m'attira sur ses genoux, et nous nous embrassâmes, nous respirant l'un l'autre, jusqu'au moment où nous entendîmes la portière d'une voiture se fermer. Kaidan me tapota le derrière avec un petit « hum », et je me levai.

J'ouvris la porte, m'attendant à voir Kope, mais c'était une petite dame au style gothique avec des

cheveux noirs, coupés à la garçonne, coiffés en pointes, qui, tant bien que mal, portait sur son épaule des vêtements accrochés à des cintres et un énorme café dans son autre main, tandis que le mégot de sa cigarette continuait de se consumer entre ses lèvres. Je sortis et dévalai l'escalier pour aller l'aider, mais elle fit non de la tête avant de l'incliner vers sa voiture.

— Prends mon équipement sur le siège avant.

Elle parlait la cigarette aux lèvres, d'une voix rauque.

Sur le siège passager, je trouvai une boîte à tiroirs en plastique que j'apportai dans l'appartement. Kaidan fronça un sourcil en me voyant entrer, l'air de ne pas trop savoir que penser de tout ça. Il regardait ce spectacle les mains dans les poches de son short treillis, qu'il portait sous la taille. La maquilleuse s'arrêta pour faire passer une brève quinte de toux et prendre une grande gorgée de café.

À l'extérieur, une autre portière de voiture claqua, et Kaidan se raidit tandis que je me dirigeai vers la porte. Si cette situation n'avait pas été nécessaire pour sauver Zania, j'aurais fait tout mon possible pour éviter cette rencontre entre nous trois, qui, au mieux, ne pouvait être que source de malaise. Tandis que j'ouvrais la porte, je ressentis un accès de culpabilité à la vue du visage lisse de Kopano. Je voulais le prévenir que Kaidan savait ce qui s'était produit entre nous, mais c'était impossible. J'esquissai un faible sourire dans sa direction, et il hocha la tête. Aucun de nous n'essaya de se faire d'accolade, quand il pénétra dans l'appartement. Je fermai la porte derrière lui, tandis qu'il déposait son petit sac marin.

Kope et Kai, silencieux, se défièrent du regard, et je restai figée sur place. Kai avait l'air dur, les lèvres pincées. Kope, quant à lui, avait l'air calme, mais je pouvais voir que la spéculation allait bon train dans son cerveau.

— Je me doutais bien que tu n'étais pas sincère, quand je t'ai téléphoné d'Australie, lui reprocha doucement Kopano.

— Eh bien, en tout cas, ça ne t'a certainement pas arrêté, lui répondit Kai.

Kope, qui avait d'abord eu l'air si calme, fronça les sourcils.

— Ne fais pas la victime, quand tu portes une partie du blâme.

Kai avait les poings serrés. Il se rapprocha, tout comme moi. C'était encore pire que ce à quoi je m'attendais.

— Frère, reprit Kope, avec une douce mise en garde dans la voix, mais Kaidan lui coupa la parole.

— Quoi ? Ta vie n'était pas assez parfaite ? L'université ? Ne pas avoir à travailler ? Tu avais besoin de quelque chose de plus ?

L'insigne de Kope augmenta de volume. Il ferma les yeux, secoua la tête, et ses poings, l'espace d'un instant, se serrèrent, comme s'il cherchait à se dominer, tandis qu'il affrontait la colère d'un autre homme.

Kaidan entretenait un profond sentiment de trahison, et la situation m'angoissait. Ces deux-là devaient s'entendre, pour que la mission réussisse.

La maquilleuse termina son café et soupira, puis rompit le silence de sa voix rauque.

— Gardez vos répliques pour le plateau, les garçons. Je n'ai pas l'habitude de travailler si tôt durant la fin de semaine et je ne suis pas d'humeur.

Comme ils ne faisaient toujours aucun mouvement et continuaient à se défier du regard, j'intervins.

— Sérieusement, c'en est assez. On n'a pas de temps pour ce genre de comportement. Allez !

Je tremblais, quand je pris le bras de Kaidan et fis un geste en direction de la chaise. Avec un dernier regard en coin vers Kope, il obéit. Je m'assis sur le sofa et tendue, je croisai les bras et les jambes. Kope resta contre le mur. Je ne le regardai pas, mais je savais qu'il tentait de se calmer.

Zut, ça allait mal.

La maquilleuse se mit tout de suite au travail et dirigea Kope vers la chambre à coucher. Pour plus d'efficacité, elle faisait en sorte que l'un des garçons s'habille pendant qu'elle s'occupait de l'autre. Je restai assise sur le sofa et regardai le tout avec le plus grand étonnement. Quand elle appliqua une barbe bien longue et fournie à Kaidan, il vit mon regard et me fit un petit sourire. Je secouai la tête de surprise. Il avait déjà l'air d'un inconnu. Cette transformation avait quelque chose d'inquiétant.

Les deux garçons reçurent des habits traditionnels bien amples qui consistaient en deux longues chemises de coton blanc et pantalons avec cordon. Chacun portait un foulard blanc couvrant sa tête et son front, maintenu sur le sommet du crâne par un bandeau noir. Pour couronner ce déguisement, tous deux durent mettre des lentilles cornéennes marron, car leurs yeux clairs les auraient dénoncés. À la fin de cette opération, seuls leurs mains, leurs visages et leurs pieds étaient visibles.

— Ouah ! m'écriai-je, tandis qu'ils se tenaient devant moi.

Puis, je me tournai vers la femme.

— Beau travail !

Elle haussa les épaules.

— C'était un boulot facile. Voici les costumes de rechange que votre producteur a exigés. Alors, je vous dis « merde », les garçons.

Après avoir nettoyé rapidement, elle nous quitta. Dès que la porte se fut refermée derrière elle, le malaise s'installa dans la pièce.

Quand Kaidan alla dans sa chambre chercher son sac, j'adressai un petit sourire à Kope par-dessus mon épaule, dans l'espoir qu'il ne serait pas trop blessé ou contrarié. Il me répondit par une expression de résignation pleine de compréhension. Je lui passai alors une pile supplémentaire de vêtements qu'il rangea dans son sac. Je me retournai rapidement, quand j'entendis Kaidan revenir. Le regard noir de Kai alla de Kope à moi pendant un instant. Je dus avaler ma salive, tellement à cet instant, il n'était pas lui-même. En fait, aucun des deux n'était lui-même. Jaloux, paranoïaques, barbus. C'était troublant.

Kaidan prit sa pile de vêtements et la fourra dans son sac de sport. De mon côté, je vérifiai l'heure. Il était 8 h 30.

— Je vais vous conduire à l'aéroport, leur proposai-je.

Kaidan prit ses clés sur la table basse et me les lança sans dire un mot.

Je ne pouvais m'empêcher de considérer tout ce qu'il y avait de mauvais dans cette situation, tandis que nous montions dans le VUS et que nous démarrions. Forcer Kaidan et Kopano à travailler ensemble, sauver une jeune femme de la prison en l'achetant — je comprenais plus ou moins le plan, à ce moment, car mon père était pressé et avait dit à Kaidan que Kope le mettrait au courant dans l'avion. Tout ce que je savais, c'était que ça me rendait malade. Ma seule consolation était que les ducs et les chuchoteurs seraient toujours à Las Vegas. Si les garçons pouvaient procéder rapidement, ils ne passeraient qu'un jour dans la campagne syrienne, avant de ramener Zania à Los Angeles.

C'était mon idée de l'envoyer à Los Angeles, et mon père était d'accord. J'avais immédiatement pensé au couvent où j'étais née, qui servait aussi de refuge et d'abri pour femmes. Ma tâche, ce jour-là, serait de téléphoner au couvent et d'expliquer la situation de mon amie, une réfugiée en provenance de Syrie. Je priai pour qu'il y ait de la place pour elle. Évidemment, elle ne pourrait rester là toujours, mais nous nous occuperions de cela le moment venu. Je ne pouvais gérer qu'un grave problème à la fois.

Lorsque je me garai le long du trottoir à l'aéroport de Los Angeles, je pris la parole, tandis que les deux garçons tendaient la main vers la poignée de portière.

— Les gars.

Je me tournai sur mon siège pour les regarder.

— Écoutez. Je sais bien que tout ça est plutôt bizarre, mais je vous en prie, pensez à Zania. Elle va être morte de peur, et elle risque aussi d'être blessée.

Puis, ma voix se fit plus grave.

— En outre, elle *déteste* les hommes. Elle aura du mal à accepter votre secours. N'empirez pas la situation par vos disputes. S'il vous plaît, aidez-la et mettez votre animosité de côté, d'accord ?

Aucun de nous trois ne bougea. Peu à peu, la tension diminua légèrement.

— Tout ira bien, Anna. Ne t'inquiète pas.

Les paroles pleines de douceur de Kope me réconfortèrent. Je fermai les yeux et hochai la tête, car je le croyais. Il descendit du véhicule, puis laissa Kaidan et moi nous dire au revoir, tandis qu'il s'engageait seul dans l'aéroport.

Comme je savais que Kope pouvait toujours nous entendre, je m'adressai à Kaidan par le biais du langage des signes.

*Ne sois pas fâché contre lui. Il a du respect pour toi.*

Il poussa un soupir plein d'ironie et me répondit :

*Il savait ce que je ressentais pour toi. Pourtant, il a tout de même tenté sa chance.*

Je fermai les yeux et secouai la tête.

— Si seulement tu avais été sincère au sujet de tes sentiments, quand il t'a téléphoné, murmurai-je.

Il tapota la console et me répondit en regardant ses doigts.

— C'est peut-être que j'avais besoin d'être convaincu que vous deux, vous n'étiez pas destinés à être ensemble.

Je lui touchai la main et repris en langage des signes.

*Pour moi, il n'y a jamais eu que toi. Seulement toi.*

Je voulais que le cerveau de Kaidan soit rempli de pensées positives au moment de nous séparer. Je lui pris la main, à la recherche d'indices confirmant que cet inconnu en face de moi était bien mon Kai. Or, même ses yeux étaient différents. Alors, mon regard se posa sur ses lèvres. Ah, oui, je les reconnaissais.

— Je t'aime, murmurai-je.

Nous nous penchâmes au-dessus de la console pour un baiser. C'était étrange de sentir ce tissu qui recouvrait son visage et son cou. J'embrassai un endroit de son visage qui était découvert, au-dessus de sa joue, puis sur son nez et ses lèvres. Sa fausse barbe me chatouillait le menton.

— Je t'en prie, sois prudent, chuchotai-je. Pas de stratégie folle, superflue ou dangereuse. C'est compris ?

J'avais utilisé un ton un peu autoritaire, ce qui le fit sourire. Il n'y avait rien de plus étrange que de voir ce sourire que j'aimais sur ce visage inconnu.

Kaidan prit son sac sur le plancher du véhicule, tandis que je tentais de l'imaginer faire la connaissance de Zania.

— Fais-moi une faveur, lui demandai-je, une idée en tête. Prends une photo de moi avec ton téléphone pour lui montrer qu'on est alliés.

Peut-être que de cette manière, elle ne tenterait pas de lui casser la gueule.

— Excellente idée, approuva-t-il en cherchant son téléphone.

Il prit ma photo, puis sourit d'un air entendu en la sauvegardant. Ensuite, il se pencha et en prit une de nous deux. Nous rîmes tous les deux en la regardant, une fois qu'elle fut prise. Quel couple étrange ! Moi, avec ma queue de cheval blonde, mon haut noir, et lui, dans sa tenue typique du Moyen-Orient.

— Tu devras les supprimer, une fois que tu les lui auras montrées, lui conseillai-je.

Il hocha la tête, l'air mélancolique tandis qu'il regardait les photos, avant de remettre le téléphone dans son sac.

L'inquiétude me nouait les tripes d'une poigne de fer.

« Ils n'auront pas de problème », me dis-je.

— Téléphone à Blake. Je ne veux pas que tu sois seule, et je sais qu'il sera heureux d'être avec toi. En fait..., me dit Kaidan en vérifiant l'heure, il a cette course de motocross, aujourd'hui. Ça pourrait t'amuser, je pense.

— D'accord, murmurai-je, toujours transpercée par une vrille d'anxiété.

Kaidan s'escrima avec le géonavigateur, jusqu'à ce qu'il trouve le Circuit de motocross en périphérie de Santa Barbara. Il m'embrassa une dernière fois avant de descendre du VUS et s'éloigna. En route pour aller sauver Zania.

Je me mis à prier.



## UNE SURPRISE AU MOTOCROSS

Je conduisais, une seule main sur le volant, rongant les ongles que j'avais réussi à laisser pousser. Je ressentis à peine la douleur causée par le fait de les arracher aussi férocement, tandis que je regardais la route et calculais combien de temps il faudrait à Kai et Kope pour arriver en Syrie, soit une vingtaine d'heures. J'espérais avoir de leurs nouvelles le lendemain soir. Puis, il leur faudrait un jour de plus pour rentrer, si tout se passait bien.

Une longue conversation avec Patti fit des merveilles pour me permettre de penser à autre chose qu'à la mission. Le fait de ne pas me voir arriver à Atlanta avait mis Patti dans tous ses états, d'autant plus qu'elle ne parvenait pas à me joindre au téléphone. Mais elle me pardonna et pleura, quand je lui racontai que Kaidan m'avait poursuivie à l'aéroport et qu'il ferait désormais partie de ma vie. Elle pleura encore davantage, lorsque je lui appris ce qui était arrivé à Zania, et que les deux K, ainsi que Flynn, avaient été envoyés en mission pour la libérer.

— Tout ira bien pour eux, me rassura-t-elle en renflant. Au fond, ce qui lui est arrivé, c'est un mal pour un bien. Elle pourra enfin être hors des griffes de son monstre de père.

— Je sais bien, répondis-je.

Mais sans doute Patti sentit-elle l'hésitation et la peur dans ma voix.

— Tout va bien se passer, ma douce petite fille, je le sais. Téléphone-moi, une fois qu'ils auront réussi à mettre Z en sécurité.

— C'est promis, lui dis-je, calmée par sa confiance. Encore quelques jours. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime. Tu me manques tellement.

Puis, avant même que j'aie le temps de m'en rendre compte, le géonavigateur m'avait conduite dans une aire de stationnement en terre battue.

Il était plus de 11 h, quand je descendis du véhicule imposant de Kaidan dans la chaleur californienne. Les compétitions avaient déjà commencé. Les moteurs des motos tout-terrain vrombissaient sur les pistes, les engins sautaient par-dessus des bosses et soulevaient des nuages de fumée. Les spectateurs étaient éparpillés un peu partout autour du vaste circuit de motocross, certains étaient rassemblés dans les gradins, tandis que d'autres étaient debout sur le toit de fourgonnettes et de camionnettes. Certains, allongés sur des couvertures, formaient de petits groupes dispersés sur la colline toute proche. Et quant aux anges gardiens, on pouvait à peine les distinguer, avec tout ce soleil, et ils se réduisaient à des espèces de spectres flous.

À cause de la chaleur, la peau me démangeait, tandis que je regardais ce spectacle ; et je regrettai de ne pas avoir acheté d'écran solaire en chemin. J'examinai les motards engagés dans la course à l'aide de ma vision surpuissante. Blake, en première position, était suspendu dans les airs au milieu d'un saut. Sa victoire fut accueillie par des cris et des acclamations. Un groupe de filles assises sur la colline se mit à scander des encouragements en son honneur. C'était son groupe de meneuses de claques personnel.

Entre deux compétitions, la foule commença à se déplacer vers les toilettes et les glacières. Je

sentis que ma peau commençait à brûler, de sorte que je me dirigeai vers la colline, pour trouver un peu d'ombre près des meneuses de claqué. Je les enviais cruellement, tandis que je les regardais rire ensemble et boire du cidre. Elles étaient assises en plein soleil, leur peau déjà dorée absorbant les rayons du soleil. L'une d'elles se leva pour raconter une anecdote, sans que les autres filles la quittent des yeux. C'était leur chef. Elle était l'incarnation de la jeune Californienne : des cheveux aux reflets blonds de plusieurs nuances, mince, mais avec des rondeurs juste aux bons endroits, bronzée et à la mode. L'aura de plus d'une fille s'assombrit de quelques soupçons de vert forêt, tandis qu'elle s'animait en racontant son histoire.

Je me mis à m'intéresser à son aura. Je remarquai le violet foncé de l'orgueil qui remontait à la surface, pendant qu'elle monopolisait l'attention. Ses amies riaient comme des folles, à ce moment-là, alors qu'elle reconstituait une dispute qu'elle avait eue avec quelqu'un. Aussi faillis-je ne pas m'apercevoir que Blake se glissait derrière elle, dans sa combinaison de moto jaune vif, attirant sur lui l'attention de tous. Que faisait-il donc ? Il posa un doigt sur ses lèvres à l'intention de la bande de filles, avant d'attraper l'autre par la taille.

Elle poussa un petit cri, lorsqu'il la chatouilla, et les autres battirent des mains. Blake ne m'avait pas aperçue, car j'étais assise un peu à l'écart de ce groupe. Et ce fut un choc pour moi de le voir en train de tourner la fille vers lui pour l'embrasser. Elle passa ses bras autour de lui, comme si tout cela était des plus naturel, et des touches de rose se mirent à apparaître tout autour d'elle. Cela fit jaillir encore plus d'auras pleines d'envie, aussi bien chez les filles que chez les garçons, qui s'étaient tournés vers le groupe pour voir ce qui se passait. Blake lui donna encore un bisou avant de regarder autour de lui et de m'apercevoir.

— Anna ?

Il me dévisagea, incertain, les bras toujours autour de la blonde. Je lui souris et me levai, tandis qu'il me rejoignait, la fille sur les talons.

— Hé, lui répondis-je.

Il m'enlaça, et la fille s'arrêta en croisant les bras. Je me concentrai sur Blake.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Où est Kai ?

— J'aurai des choses à te raconter à ce sujet, mais pas ici, lui répondis-je en regardant la foule nous observer.

— Est-ce que tout va bien ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête et m'écartai légèrement de lui, car je pouvais ressentir le malaise de la fille. Je me penchai pour lui faire un signe de la main par-dessus Blake.

— Salut, je m'appelle Anna, me présentai-je.

Elle fronça les sourcils pour toute réponse, son aura devenant un mélange de vert et de gris.

Cela éveilla l'attention de Blake, qui se poussa sur le côté.

— Ouais, hé, Michelle, voici une de mes amies d'enfance. Anna, voici Michelle, ma... copine.

« Copine » ? Blake ne voulut pas me regarder.

Michelle m'examina des pieds à la tête, avant de décider que je ne représentais aucune menace. Elle décroisa les bras et prit la main de Blake en me faisant un petit sourire.

— Hé, sortit-elle seulement.

Puis, elle se plaça devant Blake afin d'obtenir toute son attention. Ils avaient la même taille.

— Belle course, bébé.

Elle l'embrassa, et il lui sourit.

— Encore une épreuve, et c'est terminé, dit-il. Laisse Anna s'asseoir avec toi, d'accord ?

Son aura fut traversée d'agitation grisâtre, mais son visage ne montra rien.

— Bien sûr, lui répondit-elle.

Il l'embrassa de nouveau et me fit un clin d'œil, avant de retourner à la compétition, s'arrêtant pour serrer des mains et recevoir des claques dans le dos en chemin.

Michelle se retourna et se dirigea droit vers ses amies. Elles ne pouvaient distinguer son aura, mais sans doute son langage corporel pouvait-il leur indiquer qu'elle n'était pas contente de devoir jouer les nounous avec la jeune amie de Blake.

— Qui d'autre a envie d'un verre ? demanda Michelle.

Les filles s'assemblèrent autour de la glacière, pendant que je regardai la piste de terre battue. J'aurais tellement aimé pouvoir retourner à ma petite zone d'ombre sans me faire remarquer, afin de réfléchir au fait que Blake avait une copine. Du point de vue du travail, c'était logique qu'il dispose de l'admiration de la plus belle fille. Mais il avait pour elle une véritable affection, et elle l'aimait.

J'éprouvai soudain beaucoup de tristesse pour Ginger.

— Alors, depuis combien de temps connais-tu Blake ?

Michelle s'était assise à côté de moi, l'une de ses jambes minces allongées, l'autre repliée. Elles étaient dorées et brillantes dans la lueur du soleil, en comparaison des miennes. Elle ouvrit une bouteille de cidre et jeta la capsule dans l'herbe.

— Ça fait un bout de temps, déjà, répondis-je, restant volontairement aussi vague que possible. Et depuis quand êtes-vous ensemble ?

— Un an, déclara-t-elle.

Nous observâmes la file des participants se préparer à la nouvelle épreuve de cascades de moto.

— Toute une année, et tu n'étais pas au courant. Intéressant, si on considère que tu es une amie intime, non ?

Je me raidis devant ce commentaire passif-agressif. Je tournai la tête vers elle, mais elle regardait le circuit. À travers ses grandes lunettes de soleil, je pus voir des cils, trop longs pour être naturels, encadrer ses yeux clairs. Son visage était d'un ovale parfait, ses lèvres charnues et boudeuses.

— Nos familles sont amies, lui expliquai-je. Cela fait plus d'un an qu'on ne s'est ni parlé ni vus. J'étais hors circuit.

— Quel âge as-tu ?

— Dix-huit ans.

— Ah. Tu as l'air plus jeune.

Elle prit une gorgée de sa bouteille sombre.

— As-tu un copain ?

Je faillis répondre non, par habitude, mais un sourire spontané se forma sur mon visage.

— Oui, lui répondis-je.

À cette réponse, elle se détendit, s'appuya sur les coudes et prit une nouvelle gorgée.

— En veux-tu une ?

Je brûlais de chaleur, et l'idée d'un verre bien frais était par trop agréable. Comme j'hésitais, elle poursuivit :

— Personne ne fait attention, il n'y a pas de problème.

J'avalai ma salive avec effort.

— Non, merci. Je vais bientôt devoir reprendre la route.

Elle haussa seulement les épaules. Nous regardâmes et applaudîmes les motards en train de réaliser des exploits impressionnants et insensés. La foule poussait des cris inquiets et tressaillait quand une cascade tournait mal, mais Blake, lui, ne tomba jamais. Il était sans peur, et la foule l'adorait.

Après la remise des prix, il nous rejoignit, chargé de trophées. Je retournai à l'ombre d'un arbre

sans me faire remarquer, pendant que des admirateurs s'approchaient de lui pour le féliciter, avec Michelle toujours à ses côtés. En fait, son aura pleine d'orgueil m'inquiétait. Le violet y était si foncé et profond qu'il supplantait le rose de son amour pour Blake. Je ne pouvais voir l'orgueil sans penser au duc Rahab, le plus dégoûtant des travailleurs de l'enfer. Ma peau se refroidit au souvenir de la torture mentale qu'il avait exercée sur Gerlinda, avant de la tuer. En dépit de la chaleur, je frissonnai.

Quand la foule commença à se disperser, je rejoignis Blake et Michelle. Il était en train de lui expliquer qu'il allait devoir se consacrer à des « obligations familiales » pendant quelques jours. Sa lèvre inférieure fit encore davantage la moue.

— Bon, d'accord, soupira-t-elle.

Il lui prit le menton pour lui relever la tête, et elle leva ses yeux de chien battu vers lui.

— Il n'y a pas de problème, Chelley. Je te vois dans quelques jours.

— Tu vas me manquer, bébé, lui dit-elle.

— Toi aussi, tu vas me manquer.

« Beurk. »

Il l'embrassa jusqu'au moment où un courant rouge apparut dans l'aura de Michelle, ce qui me força à détourner le regard. Je ne savais pas au juste à quel jeu il jouait avec elle, mais cela me mettait mal à l'aise.

Je suivis Blake jusqu'à chez lui. Il conduisait un camion flambant neuf à l'arrière duquel sa moto était attachée. Le fait d'être de nouveau chez un duc me rendit nerveuse, même si je savais qu'il était à Las Vegas. Le sommet pouvait encore durer toute la journée, pourtant, comme j'étais paranoïaque, mon instinct me disait qu'il se terminerait sous peu.

En un rien de temps, Blake avait pris sa douche et était prêt, puis il me rejoignit à l'extérieur de la maison, vêtu d'un jeans noir et d'une casquette de baseball à l'envers.

— Alors, que se passe-t-il ? me demanda-t-il.

Je poussai un grand soupir, tant j'étais heureuse de ne pas être seule.

— Si tu n'as rien d'autre de prévu, j'aimerais bien rester en ta compagnie. Mon père a envoyé Kai en mission avec Kope.

— C'est vrai ?

Ses sourcils se soulevèrent, et il eut un demi-sourire.

— *Gêêênant...*

— Ouais, en convins-je. Peux-tu venir avec moi à Los Angeles ? Juste en attendant qu'ils reviennent ? Je te raconterai tout en chemin.

— D'ac, dit-il. Mais à une condition.

— Oh là là.

Je le dévisageai, tandis qu'il faisait tourner le perçage de son sourcil d'un air démoniaque.

— Je veux te changer les idées à ma manière. Et tu dois jouer le jeu.

C'était une condition inquiétante. D'après ce que je connaissais de Blake, il voudrait me faire sauter en parachute. Mais j'acceptai, pleine de reconnaissance d'être avec lui. Il retourna à l'intérieur de la maison à la course pour prendre quelques affaires, et nous partîmes dans le VUS de Kaidan.

Je partageai avec lui tous les détails de la mission, sans regarder le compteur de vitesse, car comme conducteur, il faisait encore plus peur que Kaidan. Mais au moins, il ne pouvait pas cabrer le VUS.

— Tout ira bien pour eux, Anna, me rassura-t-il. Ça me semble être du tout cuit, ce plan. Je sais que tu es inquiète, mais je vais essayer de te changer les idées, d'accord ?

Je mordillai l'intérieur de ma lèvre. Il n'y avait rien de tout cuit là-dedans, mais j'appréciais les efforts qu'il faisait pour atténuer mon inquiétude. D'ailleurs, le fait de parler aidait.

— La relève de la garde, c'est quoi ? lui demandai-je. Mon père m'a dit que c'était ce qu'ils étaient en train de faire à ce sommet.

— Ah, ouais, c'est logique. C'est l'occasion pour les ducs de changer de rôle, de s'installer dans une autre région du monde ou de posséder un nouveau corps.

« Beurk. »

— Vont-ils tous avoir un nouveau corps ?

— Non, seulement ceux dont le corps est en train de devenir trop vieux, comme mon paternel. Il avait mentionné le fait qu'il allait devoir en changer. Ça va être bizarre. Très bientôt, mon père et moi, on pourrait avoir le même âge, et il pourrait être encore plus sexy que moi.

Cela le fit rire. Je me demandai si mon père allait devoir changer, lui aussi.

— Vas-tu devoir partir bientôt ? lui demandai-je.

— Sans doute que non. Certains ducs font en sorte que leurs rejetons les suivent dans leurs déplacements, mais d'habitude, pas mon père. Après tout, il a laissé mon frère au Panama...

Je tournai brusquement la tête vers lui.

— Ton frère ?

— Ouais.

Il sembla surpris de me voir si choquée.

— Je ne savais pas que tu avais un frère.

— Il doit avoir quelque chose comme 40 ans. J'ai aussi une sœur en Belgique, qui est vraiment âgée.

Je le fixai. Comment se faisait-il que je n'étais pas au courant d'une chose pareille ?

— Penses-tu qu'ils pourraient vouloir s'allier à nous ?

Il fit un son sarcastique et secoua la tête.

— Aucune chance. Ma sœur a 90 ans, et mon frère déteste les humains. Il est venu ici pendant ma formation pour travailler avec moi, et je ne pouvais pas le blairer.

— A-t-il participé à ta formation ?

— En général, s'il y en a, ce sont les frères et les sœurs plus âgés qui s'occupent de la formation des plus jeunes. S'il s'agit d'une sœur plus âgée, c'est elle qui élève le jeune Neph. Ainsi, Kope et ses frères ont été élevés par leur sœur. Elle doit être bien vieille, aujourd'hui.

— Qui d'autre a des frères et des sœurs ?

— Pas Kai. Sa dernière sœur a été tuée, alors qu'il était tout petit. Elle avait la trentaine, et ce maniaque avec lequel elle sortait l'a assassinée. Sinon, je ne suis pas sûr, mais je pense que l'enfant précédent de Pharzuph était aussi une fille et qu'elle est tombée enceinte.

Il était inutile de demander ce qui était arrivé, à elle et au bébé. Mon estomac se noua à la pensée de la cruauté des ducs.

Je ne posai aucune autre question sur les frères et sœurs. Pour moi, une famille devait être unie, mais de toute évidence, les ducs et les Neph ne partageaient pas la même logique que les humains, à l'exception de Marna et Ginger.

— Alors..., repris-je en me raclant la gorge. Tu as une copine, hein ?

Il renifla et changea de main sur le volant.

— Ouais. Kai me casse toujours les couilles avec ça.

Il tenta de garder un ton léger, mais je sentis dans sa voix qu'il faiblissait.

— C'est une occupation comme une autre, vois-tu ?

Une occupation. Évidemment.

— L'aimes-tu ?

— Non. Bien sûr, elle est cool. Même si elle a des problèmes, elle peut être très gentille. On s’amuse ensemble.

— Mais... pourquoi ne pas seulement sortir avec elle ? Pourquoi avoir décidé d’être avec une seule fille, tout ce temps ?

Il retira sa casquette, puis se passa la main dans ses cheveux noirs et brillants tout en conduisant de la main droite.

— C’est la seule chose que mon père a exigée.

Il poussa un soupir triste et plein d’un sentiment de défaite.

— Selon lui, je dois avoir une potiche comme épouse, et tout doit avoir l’air parfait pour le monde extérieur. J’ai traîné les pieds autant que possible, mais je ne peux plus remettre cela pendant bien longtemps. Au bout d’une dizaine d’années, il voudra que je la laisse tomber pour un modèle plus jeune. Mon frère en est déjà à sa quatrième femme.

Je fermai les yeux et remuai la tête.

— Ne dis rien à Ginger, me pria-t-il doucement. Je veux patienter aussi longtemps que possible.

Ça, je pouvais tout à fait le comprendre. Même s’il s’agissait d’un mariage forcé, cela changerait bien des choses. Et le fait de savoir que Blake était attaché de manière intime à une autre fille rendrait Ginger folle.

— Eh bien, dis-je, pour alléger l’atmosphère, la prochaine fois que Kai voudra, euh, te casser les couilles, tu pourras lui rendre la pareille, car maintenant, lui aussi, il a une copine.

Ses yeux en forme d’amande s’arrondirent un instant, et il leva le poing.

Je frappai mes jointures contre les siennes, mais il commença à ricaner et porta ce même poing à sa bouche.

— Qu’est-ce qui est si drôle ? lui demandai-je.

— Tu as dit « couilles ».

— Ferme-la.

Je lui donnai un coup sur le bras, incapable de contenir le sourire en train de se former sur mon visage.

— Mais sérieusement, dit-il, je suis content que vous soyez ensemble. Il a été tellement chiant, le cœur brisé et merd...*iii*...

Je levai les yeux au ciel.

— Bon, Blake, ça suffit.

— J’essaie de bien me comporter ! Rends-toi compte du défi que cela représente pour moi, remarqua-t-il avec un grand sourire. J’étais sérieux à propos de ce que j’ai dit sur Kai et toi. Mais tu dois être prudente. Je m’inquiète pour lui quand il est question de... tu sais.

— Quoi, son travail ? lui demandai-je.

Ou son absence de travail, justement...

Il hocha la tête, l’air grave.

— Oui, je sais, en convins-je, moi aussi.

Nous arrivâmes à l’appartement de Kaidan en un temps record. Une partie de moi aurait voulu me pelotonner dans ses draps si doux et faire une sieste, mais pour Blake, il n’en était pas question. Il se dirigea vers la chaîne stéréo. Quand il la mit en marche, nous sursautâmes tous les deux en entendant hurler une chanson de la manière la plus assourdissante : « *Despite all my rage I am still a rat in a cage...* » Blake chercha aussi vite que possible le bouton du volume pendant que je faisais la grimace. « *Then someone will say what is lost can never be saved<sup>4</sup>...* »

Il réussit finalement à baisser le son, pour mettre un terme à ce bruit déchirant.

— Ouah, marmonna Blake en fouillant dans les CD, quelqu'un qui a des problèmes de colère.

Il trouva un morceau de techno. Ses pieds se mirent aussitôt à bouger, bientôt suivis par ses bras et ses mains dans des mouvements fluides.

— Voilà qui est mieux. T'arrive-t-il de danser, Anna ?

Oh, mon Dieu. J'aimais danser, mais je me souvenais de la performance de Blake sur la piste de danse lors de cette fête de fin d'année à Atlanta. Il connaissait des mouvements qui ravalaien ce que j'appelais « danser » à de pauvres dandinements de hanches et gigotements de bras.

— Je ne sais pas, lui répondis-je, tandis qu'il se rapprochait et qu'il me prenait la main.

Je voulais m'écartier et éclater de rire. Au fond, sauter d'un avion aurait peut-être été moins embarrassant.

Il posa une de ses mains dans le creux de mon dos, nous rapprochant ainsi l'un de l'autre. Quand nos hanches et nos cuisses se touchèrent, cela ne me sembla pas naturel de rester sans bouger, alors qu'il était en mouvement. Mon corps essaya de s'accorder au sien, qui suivait le rythme de la chanson, et soudain nous fûmes en train de danser. C'était séduisant, mais rien de sexuel. Ça me faisait du bien de bouger, et je savais que ses intentions étaient strictement amicales.

— Très bien, petite.

Il me fit tourner de manière à ce que mon dos se retrouve contre sa poitrine, guidant mes bras sur les côtés et au-dessus de ma tête.

— Hé, je sais ce qu'on fait, ce soir, annonça-t-il en s'arrêtant de danser et en claquant des doigts.

Je me tournai pour lui faire face et vis un sourire digne d'un joker se former sur son visage. Je mis les mains sur mes hanches.

— Est-ce que je devrais être inquiète ?

— Pas du tout. Tu vas adorer.

J'aurais dû être inquiète.

Blake m'amena en boîte. Jusque-là, il s'était très bien débrouillé pour nous faire passer le temps, et même si j'avais toujours Kaidan en tête, au moins mon anxiété était-elle maintenue à distance. En effet, il était difficile de s'en faire en essayant d'apprendre une nouvelle danse à l'improviste. Nous avons passé trois heures à parfaire l'exécution de chaque mouvement, riant de manière hystérique quand mes pieds se prenaient dans les siens et que je me retrouvais par terre. Blake, lui, ne perdait jamais l'équilibre. Jamais. Ça avait quelque chose de troublant.

— Hé, tu dances bien, me dit-il, l'air surpris. Tu dois faire ressortir ton côté coquin, quand tu sens ce rythme.

Je lui fis mon meilleur « grrr » !

Il fronça les sourcils et fit claquer sa langue.

— Tu ne dois pas sourire en faisant ce son.

Zut, alors. Je remuai les bras. Bon, assez rugi. Il était temps de passer à autre chose.

Une fois que nous eûmes maîtrisé la danse, il nous resta à trouver les ensembles parfaits. Blake savait où aller : des magasins au luxe excessif avec des chemisiers scintillants pour les femmes et des chemises cintrées pour les hommes. Il y avait seulement certains types de garçons à qui l'allure typique des boîtes convenait, et Blake en faisait partie.

La nuit était chaude, mais je me sentais mal à l'aise dans ce haut à dos nu que Blake avait choisi pour moi. Et je tentais continuellement de relever mon pantalon taille basse noir, mais sans résultat.

— Et si ça se défait ? lui demandai-je, sentant le nœud sur mon cou et le bas de mon dos, tandis que nous marchions sur le trottoir sombre. Es-tu sûr qu'on ne voit rien par les côtés ? Comment ai-je pu me laisser convaincre ?

— Arrête de t'en faire. J'ai fait un double nœud, et tous tes appâts sont en sécurité. Tu es superbe. Kai me tuerait, s'il savait que je t'ai laissée sortir comme ça.

Mon malaise s'estompa, quand nous entrâmes dans la boîte et que je constatai que mon ensemble n'attirerait pas l'attention. La salle géante était composée de trois étages avec des balcons donnant sur la piste de danse au centre. À côté de moi, Blake hurlait pour que je puisse l'entendre, la musique étant assourdissante.

— T'es-tu déjà demandé comment tu te sentirais, si des milliers d'yeux étaient fixés sur toi ? Car tu es sur le point de le découvrir.

Il avança d'un pas, mais je lui attrapai la main, soudain terrifiée.

— Détends-toi, petite.

— Je ne suis pas prête.

Il haussa une épaule.

— Peut-être as-tu besoin d'un verre ?

Je fis non de la tête avec véhémence, pendant que la petite voix avide en moi faisait une crise.

— Écoute, Anna. Je n'essaie pas de profiter de toi. J'assure tes arrières, ce soir. Tu peux prendre un verre.

Je me mordis la lèvre. Ça serait si bon de se laisser aller, et je savais que les seules attentes de Blake étaient que je m'amuse et que je sois prête à prendre des risques. Il n'y avait pas plus dragueur que lui, mais je ne ressentais aucune attirance chez lui. Avec lui, j'étais en sécurité. C'était en moi que je n'avais pas confiance.

— Je ne veux pas être ivre, lui avouai-je.

— Je ne te laisserai pas le devenir.

— Une fois que je commence à boire, j'en veux plus. Je me mets en colère et je deviens sournoise. Je pourrais même devenir méchante, si tu ne me laisses pas boire plus.

— Penses-tu que tu peux avoir le dessus sur moi ?

Cela le fit éclater de rire.

— Je n'ai pas peur de toi, petite.

— Mais...

Je sentais que mes arguments devenaient faibles.

— Je n'ai pas de sceau, contrairement à toi, lui dis-je en désignant sa main.

J'aurais pu utiliser ma fausse carte d'identité, mais je n'avais pas eu l'intention de boire.

— Personne ne fait attention, fais-moi confiance. Viens.

Cela me réjouit intérieurement. Il était exactement l'ami dont j'avais besoin à mes côtés, ce soir-là.

Blake me donna une bière, puis envoya promener un garçon qui essayait de me draguer en lui intimant de laisser la copine de son meilleur ami tranquille. Cela me réchauffa le cœur de savoir que Kaidan avait un meilleur ami et d'entendre Blake dire que j'étais sa copine.

Quand j'eus finalement bu mon verre et que nous nous retrouvâmes au centre de la piste de danse, j'étais détendue et prête à danser. Blake avait demandé la chanson sur laquelle nous avions répété et quand elle commença, Blake devint sérieux, tandis que je faisais de mon mieux pour ne pas éclater de rire. Très rapidement, la foule s'écarta, créant un espace libre dans lequel Blake et moi nous mouvions de manière plus synchronisée et fluide que lors de nos répétitions chez Kaidan. Je n'arrivais pas à y croire. Veronica adorerait ça. Qu'on me regarde me faisait bouger de manière plus précise, et vers la moitié de la chanson, je me débarrassai enfin de mon sourire nerveux. Je m'aperçus que plus les gens nous acclamaient, plus je me mettais en valeur.

Je portais mes cheveux détachés et lissés. Selon Blake, les cheveux étaient le meilleur accessoire

d'une fille, et les miens bruissaient à chacun de mes mouvements. Je comprenais alors ce qu'il voulait dire, et j'utilisai tout ce que j'avais pour en mettre plein la vue à tous ces gens qui nous applaudissaient et nous acclamaient. Enfin, la chanson se termina, et je serrai Blake dans mes bras en riant, à bout de souffle.

La nuit passa ainsi, Blake me gardant toujours légèrement éméchée, sans jamais me laisser m'arrêter assez longtemps pour trop penser ou analyser à outrance ce qui pouvait être en train de se produire à l'autre bout du monde. Même une fois de retour chez Kaidan, Blake avait toujours l'intention de m'épuiser. Il me fit enfiler mon maillot de bain, tandis qu'il en empruntait un à Kaidan, et ensemble, nous allâmes nager en pleine nuit. Nous n'étions pas seuls, et quand Blake se mit à faire des plongeurs et des figures acrobatiques, d'autres personnes sortirent de leurs appartements. Quelqu'un mit de la musique et apporta à boire, transformant cette séance de nage en une véritable fête de piscine à la belle étoile. Je gardai mon téléphone près de moi, pour le vérifier à l'occasion, mais je ne reçus aucun appel.

Je pensai à Jay et Veronica à Atlanta. Ils croyaient que je rendais visite à mon père, mais je leur avais dit que je verrais peut-être Kai. Ils ne comprenaient pas quels liens de « parenté » unissaient ma famille et celle de Kai, si ce n'est que nos pères étaient, en quelque sorte, en relation.

Avec un sourire un peu ivre, je sortis de la piscine, pris mon téléphone et envoyai un texto à Jay et Veronica.

« Devinez ! Kai et moi = couple ! »

Je ris toute seule, dans l'attente.

Deux secondes plus tard, l'appareil sonna. C'était Veronica. Quand je répondis, elle s'écria :

— Arrête tes histoires, je ne te crois *pas* !

J'éclatai de rire, et elle poursuivit.

— Vous êtes vraiment copain-copine ? Oh, mon Dieu ! Comment ça s'est passé ? Quelle heure est-il, pour toi ? Tu n'as même pas encore dormi ? Ça valait tout à fait la peine d'être réveillée avant 6 h. Raconte-moi chaque détail, et je te jure que si tu omets quoi que ce soit, je te tue. Et s'il te donne de faux espoirs, c'est un homme mort !

Je ne pus pas m'arrêter de rire pendant toute sa tirade. Puis, je reçus un texto de Jay :

« Si c'est une blague, gare à toi de m'avoir réveillé. Appelle-moi quand tu es rentrée. »

Je tentai de tout expliquer à Veronica avec autant de détails que possible, sans que cela paraisse étrange. Elle ne cessait de hurler dans mon oreille.

— Je vais te laisser te rendormir, lui dis-je, une fois qu'elle fut calmée. Rends-moi service, et transmets un message à Jay pour moi, tu veux ?

— Bien sûr, répondit-elle en bâillant.

— Dis-lui que c'est *bien* Kai qui a composé cette chanson. J'avais raison.

— Jay, Anna te fait dire que tu l'as dans l'os ! Bonne nuit, chérie. Je suis si heureuse pour toi. Mais j'étais sérieuse tout à l'heure : je le tue, s'il est en train de se moquer de toi.

— Je sais, ma belle. Ne t'inquiète pas.

Nous raccrochâmes, et Blake était à côté de moi avec un nouveau verre. Quand je l'eus terminé, il m'attira de toutes ses forces dans l'eau. Tous ensemble, avec d'autres personnes, nous nous mîmes à nager le long des bords de la piscine pour créer un tourbillon qui nous entraîna comme un courant.

Vers 3 h, nous eûmes faim et nous commandâmes plein de pizzas d'une pizzeria ouverte en permanence. Plus tard, Blake réussit à convaincre un garçon de lui prêter sa planche à roulettes. Une fois de plus, il nous divertit. Si un objet avait des roues, Blake savait s'en servir.

— Est-ce que c'est ton copain ? me demanda une fille derrière moi.

Je me tournai vers le groupe, qui était en train de regarder Blake. Sur le bord de la piscine, ces filles étaient toutes bien coiffées et si belles dans leurs bikinis. Quant à moi, mes cheveux mouillés étaient attachés en queue de cheval, et j'étais enveloppée dans une serviette.

— Non. C'est le meilleur ami de mon copain. On surveille son appartement, pendant qu'il est... en voyage.

Un accès de peur me traversa, quand je pensai à Kai.

— Comment t'appelles-tu ? me demanda une brune aux lèvres brillantes.

— Anna, lui répondis-je en souriant.

— Salut. Moi, c'est Jenny, se présenta-t-elle. Et voici Daniela et Tara.

— Salut, leur dis-je.

— Alors, ton copain habite ici ? me demanda la blonde, Daniela.

Elle avait un accent vraiment cool — de quelque part en Europe.

— Oui, répondis-je en désignant son appartement du doigt.

Les filles se regardèrent et froncèrent leurs sourcils épilés.

— Un instant, ajouta Jenny. Est-ce qu'il s'agit de ce garçon qui est dans un groupe ?

La troisième fille, qui s'appelait Tara, s'étouffa :

— Le batteur ?

Je hochai la tête, et elles se regardèrent toutes, sidérées.

— Oh, mon Dieu, ne te fâche pas, mais puis-je te dire qu'il est un régal pour les yeux ? reprit Jenny.

À ces mots, ses amies éclatèrent de rire.

— À croquer..., murmura Tara.

Daniela, pour rire, lui donna un coup de coude.

Jenny redevint sérieuse.

— Ne t'inquiète pas. Il ne sort jamais de son appartement, il ne parle jamais à personne. Maintenant, on sait pourquoi.

Et elle me fit un clin d'œil.

— Tu es tellement adorable. D'où viens-tu ?

— De Géorgie.

Cela fut salué d'une salve de « ohhhh ».

— Alors, tu es une fille du Sud, me dit Tara. Tu devrais aimer ceci.

Elle me montra une bouteille de bourbon par laquelle je me sentis tout de suite attirée, et je tendis la main.

— Juste une larme, lui précisai-je.

Daniela sourit et augmenta le volume de la musique.

Un quart d'heure plus tard, et après trois doses de bourbon, j'avais abandonné ma serviette et j'étais en train de danser avec les filles, leur disant à quel point je les aimais, tandis qu'elles me faisaient le serment d'ivrogne de ruiner les chances de toute autre fille qui s'intéresserait à mon homme. Nous formions un cercle et nous chantions à tue-tête une chanson qui passait à la radio. Soudain, Blake passa un bras puissant autour de mes épaules et se fit une place dans notre groupe. Les filles se mirent à hurler de rire en le voyant commencer à danser au milieu de nous. Puis, sans faire exprès, il renversa la bouteille de bourbon vide d'un coup de pied.

— Désolé, s'excusa-t-il en redressant la bouteille.

Ensuite, il tourna la tête vers moi pour me regarder. Je lui souris, chancelante, et il marmonna.

— Oh, zut. La petite est tombée dans l'alcool.

— Blake, danse avec nous ! l'incitai-je en battant des mains.

Mes nouvelles amies poussèrent toutes des cris d'encouragement.

— Non, madame. Il est temps que tu ailles dormir.

Il m'attrapa la main, mais je réussis à me faufiler. Il dut me poursuivre autour du groupe de filles, tandis que je criais que j'avais besoin d'un autre verre, jusqu'au moment où il m'attrapa et me prit sur son épaule.

— Ne partez pas ! nous supplia Jenny.

— Désolé, lui répondit Blake. J'ai promis à son homme que je ne la laisserais pas se saouler. Dans ces cas-là, elle devient folle et elle se met à embrasser n'importe quel garçon.

— Ferme-la ! criai-je en lui martelant le dos. Ce n'est pas vrai.

En tout cas, ça ne l'était plus.

Blake me donna une claque sur les fesses. Bien forte. Cela me fit hurler encore plus et lever les bras pour protéger mon arrière-train, tandis qu'il nous emportait loin de la foule hilare.

— Je vais le dire à Kai !

Pendant tout le temps qu'il monta l'escalier et même en entrant dans l'appartement de Kaidan, Blake rit de me voir me débattre. Puis, il me jeta sur le lit, sur lequel je me glissai jusqu'à l'oreiller de Kaidan pour y enfouir mon visage et respirer son odeur.

Blake me laissa, avant de revenir avec un verre d'eau qu'il déposa sur la table de nuit.

Comme je n'arrivais pas à sortir mon téléphone de ma poche, Blake le prit et me le donna. Je le serrai contre ma poitrine après avoir regardé l'heure. Il était 6 h.

— Il t'aime, tu sais, me dit Blake dans un moment de sérieux auquel je ne m'attendais pas.

— Oui, je sais, murmurai-je.

Et je sentis mon cœur fondre à la certitude de ce que je savais.

— Bien. Maintenant, bois ton verre d'eau et dors.

Avec beaucoup de difficulté, je me relevai un peu et j'avalai le contenu du verre, qu'il me retira ensuite.

— Merci, Blake.

— Non, me répondit-il. Merci à *toi*.

Il me laissa et alla s'effondrer sur le sofa. Je m'endormis sans avoir une seule pensée, exactement ce que Blake avait voulu.

[4](#). N.d.T.: Il s'agit de la chanson *Bullet with Butterfly Wings* des Smashing Pumpkins. Les paroles citées signifient : « Malgré toute ma rage, je ne suis qu'un rat en cage/Alors, quelqu'un dira que ce qui est perdu ne peut jamais être sauvé. »



## L'ÎLE

Quelques heures plus tard, un son familier, quoiqu'irritant, me força à ouvrir les yeux. J'étais complètement perdue, la bouche sèche comme si j'avais mangé une éponge. J'essayai d'avaler ma salive et je clignai mes yeux à la vue trouble.

« Où suis-je ? »

À la troisième sonnerie de mon téléphone, je me redressai brutalement sur le lit. Les mains tremblantes, au bord de la nausée, je répondis.

— Allô ?

J'avais la voix enrouée.

Il y eut un bourdonnement à l'autre bout de la ligne.

— Anna ? C'est toi ?

Je pressai la main contre mon cœur, soulagée d'entendre la voix de Kai. Je me raclai la gorge.

— C'est moi.

— On dirait que tu as fumé tout un paquet de cigarettes.

Je souris. S'il plaisantait, c'était qu'il allait bien.

— As-tu récupéré Z ? lui demandai-je.

— Oui.

— Merci, mon Dieu, merci ! murmurai-je. Ça n'a pas pris de temps. Est-ce que ça s'est bien passé ?

— Pas vraiment, même si Kope a été incroyable.

Il y avait dans sa voix une admiration réticente.

— Que veux-tu dire, pas vraiment ?

— On n'arrive pas à trouver Flynn. Il nous a envoyé un message, juste au moment où on la sortait de là. Il disait qu'il pensait être filé. Il y avait pas mal de brouhaha dans le coin, et on n'a pas eu de nouvelles de lui depuis.

J'agrippai le drap, tandis que mon ventre se serrait de peur.

— L'avez-vous dit à mon père ?

— Oui. Lui non plus n'a pas de nouvelles. Il nous a dit de nous rendre à l'aéroport avec ou sans lui.

— Oh, mon Dieu, murmurai-je.

Je me représentai le grand sourire de Flynn.

« Faites qu'il soit sain et sauf. »

— Penses-tu que quelqu'un vous a vus ?

— Non. S'il a été surpris en train de faire le guet depuis sa position privilégiée, il devait avoir l'air d'un espion, mais aucun humain ne penserait à l'associer à nous.

— Restons positifs, repris-je, plus pour moi que pour lui. Je suis sûre qu'il va bien, non ?

— Ouais.

Malheureusement, il ne semblait pas en être convaincu.

— Ton père a aussi des aides humains sur place. Je suis sûr qu'ils s'en occupent. On est à l'affût de

tout signe de lui.

À ce moment précis, je voulais désespérément qu'ils prennent l'avion et qu'ils se rendent dans un lieu où ils seraient en sécurité. *Tous.*

— Et Z, ça va ?

Je me levai, me prenant la tête qui palpitait de douleur, puis me traînai jusqu'à la salle de bain pour prendre un verre d'eau.

— Elle est nerveuse et elle refuse de parler, mais elle nous suit sans se plaindre, maintenant qu'elle a reconnu Kope et que je lui ai montré ta photo. Il y a eu un incident, mais rien de bien grave. De ton côté, est-ce que tout va bien ?

— Oui, tout va bien. Tout ce que je veux, c'est que tu rentres à la maison.

Il y eut un silence bourdonnant, avant qu'il poursuive.

— J'aime t'entendre dire ça.

La « maison ». C'était un mot merveilleux.

— Je t'aime, Kai. Sois prudent.

— Oui, on sera prudents. Je t'envverrai un texto avec les détails de notre vol. Je dois y aller.

Une fois que nous eûmes raccroché, je bus un verre d'eau et me remis au lit, toute nerveuse à la pensée de Flynn. Il était fort — un guerrier même, de bien des manières. Il serait difficile à terrasser. Tout de même... Qu'arriverait-il, s'il était pris ? Si nous avions remplacé un Neph emprisonné par un autre ?

J'étais en train de ronger mes cuticules, quand Blake fit irruption. Ses cheveux étaient tout aplatis d'un côté et dressés de l'autre. Il se laissa tomber sur l'autre côté du lit, le visage encore marqué par son oreiller.

— Quoi de neuf, ivrogne ? me demanda-t-il. C'était Kai ?

— Ouais. Ils l'ont.

— Super.

D'où il était allongé, il tendit le bras pour me frapper le poing.

— Tu vois, il n'y avait pas de raison de s'en faire.

— Flynn manque à l'appel.

Il se redressa.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. Il pensait qu'il était surveillé ou suivi, et puis...

— Ça va. Ne t'inquiète pas, me réconforta-t-il en me prenant la main. Viens. Allons manger quelque chose, et nous en discuterons en même temps.

Au restaurant où Blake m'emmena, je fus incapable de rester en place, de sorte que nous commandâmes nos plats à emporter et nous rentrâmes chez Kai pour y demeurer bien calmement. Nous regardâmes la télévision et nous jouâmes à des jeux vidéo, mais j'étais incapable de m'empêcher de regarder mon téléphone, de plus en plus nerveuse à mesure que le temps passait.

\*Je reçus enfin cet appel.

— Allô ? répondis-je.

— Tout le monde est en sécurité dans l'avion, fit la voix de mon père. Par ailleurs, le sommet est terminé, et je suis de nouveau à Reno. Certains des ducs rentrent chez eux, d'autres restent un peu plus longtemps à Las Vegas.

— Et Flynn ? lui demandai-je.

— Il va bien.

Je pris une grande respiration, soulagée.

— Que s'est-il passé ?

— Deux humains l'ont vu en train de se conduire de manière suspecte et ont voulu le livrer à la police. Il a fallu qu'il se batte avec eux pour pouvoir s'enfuir. Dans l'échauffourée, il a perdu son téléphone. Ensuite, il a fait profil bas, mais il a réussi à retourner à Damas et à se rendre à l'aéroport sans autre problème.

Je pus enfin respirer.

— Ils arriveront à Los Angeles demain après-midi, poursuivit-il. Il faudra que tu installes Z au couvent, puis que tu retournes en Géorgie. De mon côté, je retourne à Las Vegas pour garder un œil sur Sonellion, jusqu'à ce qu'il parte. Je veux être sûr qu'il gobe l'histoire de l'acquisition de Z par des acheteurs inconnus. De ton côté, ça va ?

— Ouais, murmurai-je. Maintenant, ça va. Je suis avec Blake.

— Très bien. Je te rappelle demain.

Je mis fin à l'appel avec un sourire de soulagement. Évidemment, Blake avait écouté, car son sourcil percé ne cessait de se lever et de se baisser.

— Alors, on retourne en boîte ?

— Absolument pas question ! répondis-je en riant.

Il était complètement fou.

— Bon, d'accord. Alors, est-ce que tu m'affrontes au jeu de danse ?

Je grognai.

— Je suis nulle à tous ces jeux. Je ne vois pas comment ça peut être amusant pour toi de jouer contre moi.

— Pourquoi pas ? Tout ce que ça implique, c'est que je vais toujours gagner. Et j'adore gagner.

Je ris de nouveau.

— Bon, d'accord. On va jouer à tout ce que tu veux.

Le lendemain matin, je reçus un texto de mon père.

« Il se passe quelque chose. Mammon a convoqué Flynn à Las Vegas. »

Mon estomac se noua. Toutefois, je repensai au comportement de Mammon avec son fils en Australie et je lui répondis.

« Il veut peut-être seulement l'avoir avec lui ? »

« Peut-être que oui, peut-être que non. »

« Reste sur tes gardes. »

Cet après-midi-là, nous attendîmes dans la voiture devant la porte des arrivées, jusqu'au moment où Zania, Kope et Kai sortirent de l'aéroport.

Zania sanglota et courut jusqu'à moi.

— Tout ira bien maintenant, lui murmurai-je.

Elle s'accrocha à moi. Mes yeux parcoururent les quatre coins du ciel, car l'idée d'esprits égarés, éloignés des ducs pour une raison ou une autre, me rendait paranoïaque.

De ma main libre, je caressai le doux visage de Kai, tellement heureuse de revoir ses yeux bleus, tandis qu'il se délectait de ma présence. Je souris au taciturne Kope, tandis que nous nous dirigeons vers le véhicule. Tout le monde allait bien, et tout irait bien, désormais. Plus j'y pensais, plus j'étais convaincue que Mammon avait convoqué Flynn à Las Vegas dans le but de se divertir. Il aimait exhiber son fils ; de plus, Flynn lui servait de garde du corps. Mon père était tout simplement prudent. Ça devait être ça.

Blake s'étant attribué le siège passager, Kope et moi nous installâmes sur la banquette arrière, Zania entre nous deux.

— Où va-t-on ? demanda Kaidan.

— Au couvent, lui répondis-je.

Zania se serra contre moi et d'une voix tremblante, murmura :

— J'ai besoin d'un verre, un seul. S'il te plaît, ça m'aiderait tellement.

Sa prière provoqua un accès d'empathie en moi, mais je ne lui répondis pas. Kaidan, par-dessus son épaule, me regarda pour me mettre en garde. Cela me fit comprendre que ce ne devait pas être la première fois qu'elle en demandait. Aussi, quand elle laissa échapper un faible grognement, je passai les bras autour d'elle. Elle s'effondra sur mes genoux et pleura, toute tremblante.

Kopano la regarda un moment, les yeux pleins de tristesse, avant de tourner la tête et de regarder par la fenêtre.

Je passai mes doigts dans ses cheveux, comme me le faisait Patti quand je souffrais. Et j'espérai que les femmes du couvent sauraient comment gérer tout cela.

Nous y étions presque, quand mon téléphone sonna. C'était mon père.

— Allô ?

— Sont-ils de retour ?

Il semblait tendu.

— Ouais, ils sont là.

— Il faut que vous quittiez Los Angeles immédiatement. Allez aussi loin que vous pouvez. Compris ?

Les trois garçons se tournèrent vers moi, les yeux écarquillés.

— D'accord, répondis-je, tandis que mon rythme cardiaque accélérât.

— Quelques-uns des ducs sont dans l'avion de Pharzuph en direction de l'aéroport de Los Angeles, avec des femmes qu'ils ont draguées à Las Vegas. Mammon et Flynn sont avec eux. Tout le monde est parti avant que je puisse obtenir des réponses claires. Au mieux, ils vont se contenter de s'amuser à Hollywood un jour ou deux, mais je ne veux pas que vous soyez là. Tu m'enverras un texto pour m'indiquer où vous vous trouvez, et j'enverrai quelqu'un vous prévenir quand vous pourrez rentrer sans danger.

— Oui, monsieur.

Il raccrocha, et l'intérieur du véhicule se remplit d'inquiétude. Zania se redressa et s'assit.

— Où pourrait-on aller ? demandai-je aux autres.

— Le Mexique n'est pas bien loin, suggéra Kaidan.

— Non, dit Blake en secouant la tête. On n'a pas de temps à perdre à la douane. On quitte le continent. Dirige-toi vers le port.

Blake commença à consulter le géonavigateur.

Kopano se pencha vers Blake.

— Tu proposes qu'on aille en mer ? On en a peut-être pour plusieurs jours...

Les yeux de Kaidan s'écarquillèrent, tandis qu'il regarda Blake.

— L'île ?

— Ouais, répondit Blake en souriant.

— Quelle île ? leur demandai-je.

— Le père de Blake possède l'une des Channel Islands, m'expliqua Kaidan. Il ne l'utilise jamais. C'est un véritable gaspillage.

Il possédait une île ? Je secouai la tête : waouh !

— Y es-tu déjà allé ? demandai-je à Kaidan.

— Une fois.

Il devint silencieux et s'agita sur son siège. Blake éclata de rire.

— Il a eu un sacré mal de mer ! Il n'a pas cessé de vomir, jusqu'à ce qu'on arrive.

Kaidan se pencha vers Blake et lui donna une claque sur la tête.

— La mer était vraiment agitée.

Cela fit rire Blake encore davantage.

— Enfin, sérieusement, on peut rester là aussi longtemps que nécessaire, nous apprit Blake. L'île au complet est une réserve naturelle, alors il n'y a pas grand-chose, sauf une de ces maisons qui fonctionnent à l'énergie verte. Je vais affréter un bateau, quand on sera au port.

— Mais l'île est-elle assez éloignée du continent ? demandai-je.

— C'est à 15 milles marins de Santa Barbara — et encore plus loin, d'où on est. Donc pas de souci. Ils ne sauront jamais qu'on est là. Imagine que ce sont de petites vacances.

Zania fut traversée par un tremblement particulièrement douloureux et s'effondra de nouveau sur mes cuisses. Je la tins, tandis que Kaidan se faufilait dans la circulation, provoquant les coups d'avertisseur des autres automobilistes. Avant d'arriver au port, il s'arrêta pour acheter de quoi boire et manger pour quelques jours, ainsi que des bracelets et des comprimés contre le mal de mer. Zania refusa de prendre le comprimé qui lui était proposé et de boire de l'eau. Elle se contenta de gémir et se pelotonna en une petite boule sur la banquette. Je regardai les garçons, désarmée, mais ils n'avaient rien d'autre à offrir que des regards compatissants.

Une fois au port, Blake loua un hors-bord de luxe, qui se rapprochait davantage d'un yacht. Je n'y connaissais rien en bateaux, mais comparativement aux autres, le nôtre était gros et brillant. Mes cheveux flottaient au vent, et le soleil brillait au moment où nous embarquâmes. Dans d'autres circonstances, j'aurais eu l'impression d'être une vedette.

Tandis que Blake s'éloignait du quai, je me souvins de mon père. Je lui envoyai un bref message qui indiquait « l'île de Melchom ». Puis, je téléphonai à Patti.

— Je vais être partie quelques jours de plus, et il n'y aura pas de réseau cellulaire.

— Est-ce que tout va bien ? Ont-ils trouvé... ton amie ?

Elle ne voulait pas prononcer le prénom de Zania.

— Oui et oui.

— Comment va-t-elle ?

Je baissai la tête pour regarder Z, allongée à côté de moi sur le banc recouvert de coussins blancs à l'arrière du bateau, la tête sur mes cuisses.

— C'est... difficile, pour elle, en ce moment.

Patti soupira dans le combiné.

— Pauvre petite. Ce dont elle a besoin, en ce moment, c'est qu'on s'occupe d'elle avec douceur. C'est tout ce que tu peux faire.

Nous nous dîmes au revoir, et je lui promis de lui téléphoner dès que possible. De mon siège confortable, je regardai les garçons ranger les affaires et piloter le bateau. Celui-ci était secoué et remué de tous côtés, ce qui me fit penser que le Pacifique était peut-être toujours agité. Une vague particulièrement puissante me retourna l'estomac, et je fermai les yeux.

Soudain, je sursautai au toucher de quelqu'un.

— Ce n'est que moi, me rassura Kaidan avec douceur.

Zania se glissa plus près de moi, au son de la voix de Kaidan. Il pressa les lèvres et posa l'un des bracelets contre le mal de mer au-dessus de ma main, le fixant à mon poignet.

L'eau et le ciel donnaient à ses yeux une nuance de bleu plus clair, que je me laissai aller à fixer. Des mèches de cheveux me fouettaient les yeux, aussi Kaidan, la main tendue, renvoya-t-il toutes mes

mèches emmêlées derrière mon oreille, avant de poser la main sur ma joue.

— As-tu besoin de quoi que ce soit ? murmura-t-il.

Je secouai la tête.

Je surpris Kopano en train de nous observer de sa position au sommet de la tour du capitaine. Il soutint mon regard un instant avant de se détourner.

Très rapidement, Zania fut malade. Elle s'écarta de mes cuisses, s'assit et se tourna juste assez pour se pencher vers l'extérieur du bateau. Je lui tins la taille, de peur qu'une grosse secousse la fasse passer par-dessus bord. Je pouvais sentir ses côtes, tant elle avait perdu de poids. Après une série de haut-le-cœur pendant lesquels elle ne vomit rien, elle resta allongée, une joue contre le bord du bateau, tandis que je renvoyai ses cheveux vers l'arrière, percevant des larmes sur sa peau.

— Il y a un lit, en bas, lui dis-je. Aimerais-tu aller t'allonger ?

Elle grogna, lorsqu'une rafale remua le bateau. Aussitôt, Kopano arriva et la prit dans ses bras.

— Non, protesta-t-elle faiblement.

Elle ouvrit les yeux et le regarda, redevenue consciente. Elle poussa un cri et tenta de le repousser, donnant des coups de pied, mais il la tint serrée et lui murmura quelque chose en arabe. Je lui pris la main.

— Kope ne te fera pas de mal, murmurai-je dans son oreille. Il va te transporter jusqu'en bas. Je serai avec toi tout le temps.

Zania ferma les yeux et pleura en silence, mais sans plus se débattre.

Blake et Kaidan nous regardèrent passer, l'air grave, et Kaidan me donna un autre bracelet.

En bas, la cabine faisait penser à un tout petit appartement. On y était à l'étroit, mais il respirait le luxe avec sa propreté éclatante et ses appareils ménagers miniatures. Kopano déposa Zania sur le lit qui occupait l'angle. Elle se tourna, pour ne plus lui faire face.

— Elle a besoin de manger, me dit-il tout bas.

Cela me fit supposer que manger avait été une autre source d'affrontement. Je hochai la tête, et Kope nous laissa.

— Je t'en prie, Anna. Je ne peux rien avaler.

Elle leva la main vers moi et je m'approchai. Je m'assis à côté d'elle et pris sa main tendue dans la mienne, pour lui glisser le bracelet.

— D'accord, Z, mais bientôt, il faudra manger. Quand on aura débarqué, je veux que tu essaies. Tu veux bien ?

Elle hocha très faiblement la tête.

— Mais ne me laisse pas seule.

Zania avait besoin de me sentir contre elle en tout temps. Pour ma part, j'étais reconnaissante de l'avoir à côté de moi, même en aussi mauvais état.

— Essaie de te reposer, lui murmurai-je. Tu es en sécurité, maintenant.

Je ne me rendis pas compte de la durée de la traversée... Une heure, deux peut-être. Je restai à côté de Zania pendant qu'elle sommeillait, jusqu'au moment où le bateau s'arrêta. Blake se montra une seconde pour me dire que tout allait bien. Zania ne tenta pas de bouger.

— Veux-tu venir voir l'île ? lui demandai-je.

— Non, me répondit-elle d'une voix rauque. Vas-y, je vais me reposer.

Le fait qu'elle soit prête à rester seule me parut être une victoire, mais son manque d'énergie me préoccupait. Il lui arrivait toujours d'avoir des convulsions, son corps allant même jusqu'à trembler tout entier. Je dénichai un paquet de biscuits salés et une bouteille d'eau et je les posai près d'elle.

— Promets-moi que tu vas essayer d'en manger quelques-uns, lui demandai-je.

Elle grogna, et je pressai son épaule.

— Promets-le-moi. Tu *dois* manger quelque chose.

— Je vais essayer, grommela-t-elle, le visage dans l'oreiller.

Je me levai, vérifiai les placards avant de partir, pour m'assurer qu'il n'y avait pas d'alcool caché quelque part.

Une fois en haut, je vis Kaidan qui m'attendait sur le pont. Il était appuyé contre le côté du bateau, les cheveux décoiffés par les rafales de vent. Je m'avançai dans ses bras, le laissant me protéger de la forte bise.

Le bateau était amarré à l'extrémité d'un long quai usé par les éléments. Au centre, il y avait un hangar, que Blake déverrouilla et dans lequel il pénétra.

Quand le son d'un moteur se fit entendre, Kai et moi nous écartâmes pour regarder par-dessus le bord du bateau. Blake arrivait sur une motomarine, fendant les eaux pour glisser jusqu'à nous. Il ne portait que son caleçon.

— Je les avais oubliés, ceux-là, dit Blake. Va en prendre un, mec !

— Tu es en caleçon, mon pote ? lui demanda Kaidan en secouant la tête au spectacle des sous-vêtements de Blake.

— Ouais. Tu devrais couvrir la vue de ta copine.

Il me fit un clin d'œil, et ce fut à mon tour de secouer la tête, tandis qu'il nous fixait avec un air malicieux.

— Mais non, ça ne la dérange pas du tout, n'est-ce pas, Anna ? Tu as raconté à Kai comment tu t'es saoulée et qu'il a fallu que je te donne une fessée pour te ramener à l'ordre ?

Je hoquetai, le visage en feu. Ces événements semblaient bien pires qu'ils ne l'étaient, racontés hors contexte.

— Ce n'est pas drôle, Blake, lui reprocha Kaidan. Tu cherches les coups...

Blake éclata de rire et fit tourner la motomarine en rond, projetant de l'eau de tous côtés

— Il faudra d'abord que tu m'attrapes !

Mon cœur battait la chamade, quand Kaidan se tourna vers moi avec un petit sourire, mais il fronça les sourcils à la vue de mon visage.

— Il te fait juste tourner en bourrique, chérie.

« Hein ? »

— Il blague, clarifia-t-il.

— Oh.

Je baissai la tête.

— Oui, mais c'est *vrai* que j'ai pris un verre pendant que tu étais parti. Je n'ai pas encore eu l'occasion de te raconter.

— Anna, me dit-il en me relevant le menton, j'ai confiance en toi. Et Blake peut dire tout ce qu'il veut, j'ai confiance en lui aussi.

Je me mordillai la lèvre et hochai la tête. Après la réaction de Kaidan au baiser avec Kopano, je ne savais pas s'il était jaloux par nature. Sans doute que non. Il n'y avait que Kope qui le faisait se sentir vraiment menacé.

— Bon, sinon, ça va ? me demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Je me sens bizarre.

Je serrai mes bras autour de moi et regardai l'île pour la première fois. À côté du quai, il y avait une plage vierge, sauvage, sans habitants. J'avais envie de vivre et d'apprécier cette expérience, mais un sentiment de crainte s'était installé en moi après l'appel de mon père.

— C'est... ?

Il s'arrêta et de la tête, indiqua la cabine où Zania reposait.

— En partie, reconnus-je.

Le fait de la voir si malade, mentalement et physiquement, était troublant. Je ne voulais pas qu'elle se sente abandonnée, quand je rentrerais en Géorgie. J'aurais voulu qu'elle vienne vivre avec Patti et moi, mais cela aurait été bien trop dangereux pour nous tous.

— C'est probablement le fait de savoir que les ducs sont en Californie, même si je sais qu'on est loin d'eux.

— Arrête de t'inquiéter et profite de l'île.

Je soupirai et me hissai sur la pointe des pieds pour l'embrasser. J'aimais la façon dont un baiser un peu appuyé lui faisait fermer les yeux et amenait sur son visage cet air de désir rêveur.

— Allez vous amuser, les garçons, lui dis-je. Moi, j'ai besoin de marcher et de me rafraîchir les idées. Allez.

J'enfonçai ses abdominaux, et il m'attrapa la main et m'embrassa l'extrémité des doigts.

— Je serai à l'écoute, alors appelle-moi, si tu as besoin de quoi que ce soit.

Nous nous embrassâmes de nouveau, et il s'en alla. Je descendis voir comment Zania allait une dernière fois. J'eus un regain d'espoir en constatant qu'elle avait mangé un biscuit salé et bu un peu d'eau. Elle était alors dans un profond sommeil. Je sortis sur la pointe des pieds, me sentant plus libre d'explorer ce paysage montagneux.

L'île possédait une beauté préhistorique presque préservée de toute intervention humaine. La « plage » était une étroite bande de sable sombre et de rochers, recouverte par une flore luxuriante. Un peu partout, plusieurs espèces d'oiseaux de mer dominaient cet écosystème précaire. À l'extrémité du quai, un sentier serpentait dans les bois et menait, supposai-je, à la maison que je pouvais distinguer là-haut, au bord de la falaise.

Comme je ne voulais pas prendre le risque de me perdre dans la forêt, je décidai plutôt de marcher le long de l'eau.

Je ne sais pas depuis combien de temps exactement j'étais en train de marcher, mais je ne fus pas surprise d'apercevoir Kopano, assis sur un rocher. Son jeans était roulé, et la houle se fracassait sur ses pieds. Mon cœur se mit à battre un peu plus vite, quand nos regards se croisèrent et qu'il tapota de la main le rocher à côté de lui. J'y grimpai et m'assis les jambes croisées, sans savoir exactement quoi dire. Je ne voulais pas contrarier Kaidan en passant un moment avec Kope, mais il était mon ami. J'envisageai de lui parler en signes, mais je ne voulais pas qu'il y ait de secrets entre Kaidan et moi. Il avait dit qu'il avait confiance en moi, et je n'avais rien à cacher.

— Comment vas-tu ? demandai-je à Kope.

— Je vais bien. Tout comme toi, je vois. Ton bonheur me... fait plaisir. Tu as été triste trop longtemps.

Nous restâmes assis en silence à regarder l'océan, agité par une houle incessante.

— Selon Kaidan, tu as été formidable en Syrie.

Kope baissa la tête et regarda ses pieds.

— Ces hommes ne connaissaient que le langage de l'argent et ils étaient bien contents de se débarrasser d'elle. Mais ça m'a rendu dingue de voir ses conditions d'emprisonnement. Elle était battue et dévêtue. Elle...

Il s'arrêta brusquement et secoua la tête, respirant par le nez pour se calmer. Je tentai d'imaginer à quel point Kope avait dû sembler effrayant, en Syrie, tandis qu'il tentait de contenir sa colère provoquée par le traitement que Zania avait subi. Ces hommes ne pouvaient savoir pourquoi Kope

avait l'air si féroce, mais ils avaient dû comprendre qu'il ne fallait pas le mettre en colère.

— Merci, lui dis-je. Pour tout.

Il me regarda, et j'espérai qu'il pouvait voir à quel point je l'estimais. Je n'aurais pas pu faire tous ces voyages sans lui et je voulais tant qu'il soit heureux.

Il hocha la tête.

— Ça m'a fait plaisir, Anna, tout.

— Penses-tu que ça va aller pour Z ? lui demandai-je en murmurant.

Il fit une pause et regarda de nouveau l'océan.

— Je pense que si elle se bat pour sa vie autant qu'elle s'est battue contre Kaidan et moi, elle va s'épanouir.

Et il se sourit à lui-même.

Puis, il inclina la tête, à l'écoute.

— Elle est en train de bouger, me murmura-t-il.

— Je vais aller la voir.

Je sautai du rocher et pressai le bras de Kope, avant de refaire le chemin en sens inverse jusqu'au bateau. Je tournai la tête pour lui faire un signe, mais déjà, il contemplait de nouveau la mer.

Zania était sur le bateau, les bras serrés autour d'elle. J'étais heureuse de la voir debout, même si elle était pâle et voûtée.

— Comment te sens-tu ? lui demandai-je.

— J'ai faim.

Mon visage s'éclaira d'enthousiasme, et je battis des mains.

— Allons piller la cuisine !

Elle me suivit dans la minuscule coquerie. Il n'y avait pas grand choix, de sorte que je préparai des sandwiches au beurre d'arachides et à la confiture, puis en empilai un grand nombre sur une assiette, pour nous tous.

Zania mangea rapidement, puis avala toute une bouteille de soda. Je pus distinguer sur son visage le moment où elle se sentit malade.

— Va t'allonger, lui recommandai-je en la conduisant jusqu'au lit.

Elle se pelotonna et gémit. Après plusieurs jours l'estomac vide et dérangé, toute cette nourriture et ce liquide avaient été démesurés et engloutis trop vite. J'espérai tout de même qu'elle ne les rendrait pas.

Les trois autres revinrent, aussi leur apportai-je l'assiette et les boissons. Kaidan et Blake étaient tous deux torse nu, les cheveux mouillés, vêtus seulement de shorts. Je jetai un regard furtif sur sa peau nue, pendant que les autres étaient occupés à discuter.

« C'est mon copain, celui-là », déclarai-je mentalement.

Il finit par me surprendre et fronça un sourcil, aussi détournai-je le regard en souriant.

Tout le monde devint silencieux et hocha la tête avec respect vers Zania, quand elle remonta. Elle baissa le regard, mais se tint droite et vint se mettre à côté de moi en me prenant la main. Certains aspects de sa nature royale commençaient à refaire surface. Quand les garçons eurent fini de manger, tous trois débarquèrent du bateau en même temps. Ils sortirent ensuite trois kayaks du hangar et les mirent immédiatement à l'eau. Pour une raison ou une autre, le fait que Kope soit torse nu, lui aussi, me surprit. Des trois, il était le plus large. J'étais contente de le voir avec eux. Il n'était pas aussi démonstratif que les deux autres, mais il rit quand Blake l'arrosa avec une pagaie. Une fois qu'ils se furent éloignés, Zania, en langage des signes, s'adressa à moi :

*Kopano. Il n'est pas comme les autres hommes.*

*Non, lui répondis-je de la même manière. C'est vrai.*

Je tentai de ne pas sourire, tandis qu'elle se tournait pour les regarder. Alors, Kope avait finalement fait ses preuves avec elle, ce qu'à mon avis, aucun autre homme n'avait jamais réussi à faire avant lui.

Elle frissonna, mais légèrement, si on comparait aux convulsions qui l'avaient secouée auparavant. Quand elle me vit la regarder, elle me dit :

— Je ne peux me souvenir de la dernière fois que je me suis passée d'alcool si longtemps.

— Comment te sens-tu ? lui demandai-je.

— Bizarre, mais mieux. J'en ai toujours une folle envie, mais pour la première fois, j'ai l'impression que je pourrais arrêter. Je *voudrais* tellement arrêter et ne jamais recommencer, mais...

— Mais c'est difficile, murmurai-je.

Elle hocha la tête et se passa les doigts dans ses cheveux sans corps.

— Je crois que j'aimerais prendre un bain, me dit-elle alors, ce qui me donna encore plus espoir pour son bien-être.

Elle revint un peu plus tard, l'air revigoré, les joues roses, avec un ton éclatant sur sa peau bronzée.

— Tu es belle, la complimentai-je.

Elle sourit.

Ensemble, nous débarquâmes du bateau et nous marchâmes sur le quai, puis nous nous arrê tâmes vers le milieu pour nous allonger sur les planches de bois et absorber le soleil et le vent.

— Je dois présenter mes excuses à ton galant, me dit-elle au bout d'un moment.

— Quoi ?

Je roulai sur le côté et posai la tête dans ma paume.

— Mon galant ?

— Le fils de Pharzuph, précisa-t-elle.

Elle avait les yeux fermés.

— Je savais qu'il était à toi, quand il m'a montré ta photo sur son téléphone. Il la regardait sans cesse. Je lui ai fait un œil au beurre noir, quand nous nous rendions à Damas, parce qu'il ne voulait pas me donner d'alcool.

— C'est vrai ?

Cela me fit pouffer de rire.

Elle ouvrit les yeux.

— Il faut que je m'excuse.

— Ne t'en fais pas, Z. Il ne t'en veut pas.

— J'aime que tu m'appelles Z.

— C'est comme ça que ma mère et moi t'appellons quand on parle de toi. J'ai tellement hâte que tu la rencontres, un jour.

Je lui souris, mais son propre sourire se décomposa et disparut. Elle plissa les yeux, fixés sur l'horizon. Une main en visière, je regardai au loin, moi aussi. Une tache grise et floue s'approchait de nous en battant des ailes, défigurant le ciel. Nous eûmes toutes deux le souffle coupé, quand le démon chuchoteur devint visible.

*Non.*

Il n'y avait nulle part où se cacher, et, à ce point, il devait déjà nous avoir vues. À côté de moi, Zania se mit à trembler, tandis que ma respiration devint aussi faible que la sienne.

— Les garçons, les avertis-je en essayant de ne pas remuer les lèvres, tandis qu'il se rapprochait. Il y a un esprit. Un chuchoteur.

Le fait de sentir la poignée d'épée rangée contre ma cheville me donna un peu de fausse confiance.

Zania en guise d'écran, je sortis la poignée discrètement et la glissai derrière mon short, où on ne pourrait la voir.

Je me levai, le dos tourné à l'esprit et en signes, je dis à Zania que j'allais m'en occuper, pour ensuite me retourner et me diriger vers l'extrémité du quai, près du bateau, sans avoir aucune idée de ce que j'allais dire ou faire. Tandis que le chuchoteur se rapprochait, la tension quitta soudain tout mon corps, et je poussai un grand soupir.

— C'est Azaël.

Je ne pus être soulagée que le temps d'une seconde, avant de voir l'air féroce des traits d'Azaël, et j'eus peur de nouveau. Il vola vers moi à une telle vitesse que je tressaillis, quand il s'arrêta à quelques centimètres de mon visage, son chuchotement hurlant dans ma tête.

*Cachez-vous ! Immédiatement ! Ils sont à 12 milles marins d'ici et se rapprochent rapidement. Selon mes calculs, vous avez 40 minutes. Allez !*

Et sur cette mise en garde résonnant dans mes oreilles, il s'éloigna à toute vitesse.

Mon cœur manqua de s'arrêter, et pendant une horrible seconde, je fus incapable de produire le moindre son. Puis, je pris une grande respiration et je hurlai.

— Ils viennent sur l'île !

Où pourrions-nous aller ? Pourrions-nous nous cacher ? Le temps que les garçons reviennent, retourner en mer pourrait être trop dangereux. Les ducs pourraient entendre notre bateau et décider de découvrir qui était si proche de l'île.

Les pas de Zania firent trembler le quai, quand elle courut me rejoindre. Je pouvais en outre entendre les garçons pagayer à toute vitesse et les kayaks furent bientôt en vue. Je déployai mon ouïe dans leur direction, mais tout était silencieux, à part le son de l'eau contre leur pagaie. Ils avaient probablement peur de parler. Je savais bien que les ducs n'étaient pas assez proches pour nous entendre, mais j'étais tout de même terrifiée à l'idée de parler.

— Ils sont à 12 milles marins, criai-je dans leur direction. Nous avons 40 minutes. Dépêchez-vous !

Zania me prit la main. Les trois garçons pagayaient à vitesse maximale, mais cela paraissait tout de même lent. Après ce qui sembla une éternité, ils atteignirent la berge et coururent sur le quai avec les petits kayaks sous leurs bras afin de les remettre à leur place. Nous nous rassemblâmes pour nous consulter, utilisant nos mains pour communiquer en silence, formant nos phrases avec difficulté, et sans savoir où donner de la tête, car tout le monde faisait des signes en même temps. Blake remua une main paniquée pour attirer notre attention. Son utilisation des signes était d'une lenteur des plus pénibles.

*Pas assez de carburant dans le bateau pour reprendre la mer et pouvoir revenir. Ne sais pas dans quelle direction aller, car je ne sais de quel port ils sont partis.*

*On pourrait se cacher dans les arbres ?* suggéra Kopano.

Ça, c'était une bonne idée. Il devait y avoir des kilomètres de forêt.

*Et le...*

Zania remua les mains, frustrée, puis épela :

*B-A-T-E-A-U ?*

*On le cachera du côté le plus éloigné de l'île,* répondit Blake en signes. *Espérons qu'ils n'y aillent pas.*

*On pourrait rester dans le bateau ?* demandai-je.

Blake remua la tête.

*Mieux vaut se cacher, au cas où ils le trouveraient.*

Kaidan leva la main pour se prononcer à son tour.

*Ça ne marchera pas. Mon père va sentir Anna.*

Tout le monde me regarda, et je fermai les yeux. Il y avait constamment du vent, et l'odorat de Pharzuph était puissant. Si jamais il captait ne serait-ce qu'un effluve de mon odeur très particulière...

J'ouvris de nouveau les yeux, et nous regardâmes tous autour de nous comme des animaux traqués. Puis, les yeux de Blake s'agrandirent.

*L'eau*, dit-il en signes tout en désignant l'océan. *Si elle est dans l'eau, il ne peut pas la sentir.*

J'imaginai être sous l'eau dans un costume de plongée sous-marine, ce qui me fit paniquer un peu, même si j'étais prête à le faire.

Kaidan considéra cette suggestion, puis il hocha la tête avant de claquer des doigts et de désigner Blake comme s'il avait eu une idée.

Au bout de quelques minutes, nous mîmes au point un plan avant de nous mettre au travail. J'allais sous l'eau. Nous y allions *tous*.

\* \* \*

« Tu ne peux atteindre la liberté de mon esprit. »

—John Milton, *Comus* <sup>5</sup>

« Le prince des ténèbres est un gentilhomme. »

—William Shakespeare, *Le roi Lear* <sup>6</sup>

\* \* \*

<sup>5</sup>. N.d.T.: Traduction libre.

<sup>6</sup>. N.d.T.: Traduction de François-Victor Hugo, 1872.



## DANS L'EAU

Il n'y avait pas d'équipement de plongée sous-marine. Et l'île ne comportait aucun endroit où nous pouvions nous cacher sous l'eau en sécurité, à l'abri des regards, sans être entraînés au large. Il nous fallait quelque chose à quoi nous accrocher. Kaidan inspecta le hangar, et indiqua une zone libre de laquelle nous pouvions descendre dans l'eau et nager sous le quai en nous accrochant aux piliers. Tout le monde était d'accord : c'était notre meilleure chance.

À toute vitesse, Blake s'éloigna avec le bateau, suivi de Kopano sur une motomarine pour le ramener. Quant à nous, nous les attendîmes en silence à l'intérieur du hangar. J'attachai de nouveau la poignée d'épée à ma cheville.

Une seule autre fois m'étais-je sentie aussi maladivement nerveuse... C'était un an et demi plus tôt, quand j'avais cru me faire tuer au sommet. Mais cette fois-ci, c'était encore pire. À New York, il n'était question que de moi. Là, sur l'île, nous formions un groupe. Si nous étions attrapés, c'était la mort pour nous tous. Je me jurai d'abattre autant de démons que possible, avant qu'une telle chose survienne.

Nous étions assis tous les cinq au bord de la passerelle à l'intérieur du hangar. Nous avons arrosé tout le quai pour effacer toute trace de pas. Blake fut le premier à se glisser dans l'eau, suivi de Kope, puis de Zania. Elle laissa échapper un petit cri, mais se reprit et se tut. Ils disparurent tous sous les planches de bois. Je me tournai vers Kai pour voir s'il était prêt et m'aperçus qu'il me fixait avec ce même regard intense qu'il avait eu avant le sommet. Aucune parole n'était nécessaire. Il leva une main sans quitter mon visage des yeux. Je crus tout d'abord qu'il la tendait vers moi, mais en signes, il me dit qu'il m'aimait.

Une joie profonde emplit mon cœur. Mes yeux se mouillèrent, et silencieusement, j'articulai :

— Moi aussi, je t'aime.

Je l'attirai vers moi et le respirai, de chacun des pores de ma peau, pour laisser son amour recouvrir tout le reste. Ses bras puissants passèrent autour de moi. Bien sûr, ses actes avaient montré son amour, mais le fait qu'il me le dise rendait tout plus concret. Ça devait être difficile pour lui de prononcer ces mots pour la première fois de sa vie, de s'ouvrir complètement et d'être vulnérable. Nous nous étreignîmes aussi longtemps que possible, jusqu'à ce que quelqu'un nous tire les pieds, et nous sûmes qu'il était temps.

Nous nous pressâmes la main une dernière fois, puis nous glissâmes dans l'eau en tenant les planches qui dépassaient afin que notre descente se fasse en silence. J'eus le souffle coupé, surprise par la température de l'eau. Kaidan, lui, ne sembla pas surpris, car il avait été dedans toute la journée, mais moi, je ne pouvais pas croire à quel point elle était froide. Nous étions sur une île au large de la Californie en plein été ! L'eau n'aurait-elle pas dû être plus chaude qu'elle ne l'était ?

Nous nous plongeâmes doucement dans l'eau, le quai à seulement quelques centimètres au-dessus de nos têtes. Je bougeai en faisant attention de ne rien éclabousser. Certaines des planches au-dessus de nous avaient d'assez grosses fentes pour que nous puissions nous y cramponner. Et à travers ces

fentes et les trous de certaines des planches gauchies, nous pouvions voir sur le quai, sans que personne ne puisse nous voir.

Les faibles courants de l'île nous faisaient aller et venir, d'avant en arrière, tandis que je me dirigeais tout doucement vers l'un des piliers en bois ancrés dans le fond marin. Je préférais ne pas imaginer ce qu'il pouvait y avoir dans l'eau avec nous. Je passai la main sur le pilier glissant, afin de m'habituer à sa texture lisse et visqueuse. Plusieurs gros clous en sortaient, et je pus les attraper. Zania se trouvait au pilier éloigné d'environ un mètre de moi, tandis que Kope, Kaidan et Blake étaient juste de l'autre côté, nous faisant face.

L'eau était vraiment *très froide*, à tel point que j'étais incapable de ne pas y penser. Combien de temps devrions-nous y rester ? J'eus un accès de panique.

« Calme-toi, Anna. Tu es capable d'y arriver. Tout ira bien. »

Kai hocha faiblement la tête dans ma direction, et l'émotion faisait toujours rage dans ses yeux.

Puis, l'attente commença.

Des siècles, une éternité passèrent. Il fallut tant de temps pour s'habituer à l'eau glacée. Mes cours de géographie me revinrent en tête, et je me souvins que la côte Est avait des courants chauds qui se jetaient dans le Golfe, tandis que la côte Ouest avait des courants froids provenant d'Alaska. D'une certaine manière, examiner la question du point de vue scientifique la rendit un peu plus tolérable. Mais seulement un peu.

Je me laissai bercer par la marée, qui nous faisait monter et descendre. De temps à autre, des vagues plus importantes nous éclaboussaient d'eau salée, mais celles de l'île étaient toutes petites en comparaison de celles du continent. Peu à peu, je fus dans la lune.

Peut-être, après tout, que les ducs ne viendraient pas sur l'île. Peut-être avaient-ils plutôt décidé de faire une promenade en bateau, de Los Angeles à Santa Barbara.

Je pus constater que les autres étaient à l'écoute, aussi fis-je de même. Je déployai mon ouïe vers l'océan, la faisant aller et venir au-dessus des eaux. Je n'avais pas l'habitude de pouvoir déployer mes sens si loin sans rencontrer de sons humains ni de voix. Les seuls sons qu'il y avait étaient paisibles : des oiseaux qui criaient, des bourrasques de vent, le son de l'eau qui se gonflait et se fracassait. Mais soudain, le vrombissement grave du moteur d'un bateau, suivi par des bruits de conversation et des rires, se fit entendre.

Mon cœur se mit à battre à toute vitesse, et aussitôt, tous les cinq, nous nous transformâmes en statues. Les ducs étaient vraiment là.

Je fermai les yeux, à l'écoute tandis qu'ils se rapprochaient. Bientôt, ils furent assez près pour que je n'eus plus à utiliser mon ouïe à un degré supérieur de puissance. Le pilier vibra entre mes mains, quand le bateau frappa le quai avec un bruit sourd. Les vagues créées par le bateau déferlèrent sur nous, nous forçant à fermer les yeux et à retenir nos respirations. Nous nous accrochâmes pour ne pas être emportés. Une fois que l'eau se fut calmée, je m'essuyai les yeux.

Des voix résonnaient d'excitation — j'écoutai avec soin et pus distinguer quatre voix de femme et cinq d'homme. Je reconnus immédiatement Mammon et Flynn à leur accent australien. Puis, j'entendis le fort accent britannique de Pharzuph, un autre Anglais qui devait être Astaroth et un léger accent japonais qui, supposai-je, appartenait à Melchom. Je m'enfonçai davantage, inclinant ma tête afin qu'elle soit complètement dans l'eau, à l'exception de mon visage. J'envisageai de m'immerger totalement, mais j'eus peur de faire du bruit en remontant pour respirer.

Je retins ma respiration, quand le quai fut secoué par des pas, qui se dirigeaient vers la maison. Tandis qu'ils nous dépassaient, je m'attendais tout à fait à ce que Pharzuph s'arrête soudain et fasse une remarque au sujet de l'odeur nauséabonde qu'il y avait dans l'air, comme il le faisait chaque fois

que j'étais alentour. Mais à mon grand soulagement, il passa sans rien remarquer. Ça marchait ! Quand ils se furent tous les neuf engagés sur le sentier à travers les bois, je sortis la tête, la levant et l'abaissant pour ôter l'eau de mes oreilles.

Je commençai à me concentrer, déployant mon ouïe à travers les arbres, vers la maison. Kaidan put sans doute déterminer ce que j'étais en train de faire, car il secoua la tête en me regardant. Il sortit une main de l'eau et épela « N'écoute pas ».

Ouais. C'était sans doute une bonne idée.

Il était difficile de se rendre compte du passage du temps, tandis que nous étions là, en train de flotter et d'attendre. À en juger par la lumière du soleil qui filtrait jusqu'à nous, c'était la fin d'après-midi. Au bout d'un moment, mon corps s'était adapté à l'eau froide, même si mes doigts étaient alors tout engourdis, et mes pieds étaient bien lourds dans mes chaussures mouillées. Je me demandai combien de temps nous pourrions rester ainsi. La température de l'eau devait se situer entre environ 15 et 20 degrés, et elle baisserait encore davantage, quand le soleil se coucherait.

Le corps est capable de choses étonnantes, pourvu que l'esprit y participe. Quant aux esprits forts, j'étais en bonne compagnie avec ce groupe de Neph. Je jetai alors un coup d'œil vers Zania. Elle était dans sa bulle, fixant l'eau, les lèvres plissées. Je ne pouvais dire si elle était en train d'écouter ou non, tout comme pour Kope, d'ailleurs. Il avait les yeux fermés, en pleine méditation. De temps à autre, Kaidan et Blake se regardaient en fronçant les sourcils, ce qui me rendit heureuse de ne pas être témoin de ce qui se passait dans la maison.

Au bout d'un moment, je levai une main hors de l'eau et j'épelai : « Pour Flynn, ça va ? »

Kai et Blake hochèrent tous deux la tête, et je me détendis.

Je ne sais pas exactement quand je me mis à grelotter. J'étais tellement perdue dans des pensées sans queue ni tête que je ne m'étais pas aperçue que peu à peu, la nuit était tombée. Les insectes de l'île commencèrent leur concert nocturne, pour leur seul bénéfice. Ma mâchoire trembla, et je dus la maintenir fermée pour empêcher mes dents de claquer. Un coup d'œil aux lèvres bleuies de Zania me permit de constater que je n'étais pas la seule à être en train de geler.

Le temps passa. Des minutes ? Des heures ? Cela devait faire des heures que nous flottions dans cette eau. Les ducs resteraient-ils toute la nuit sur l'île ? La pensée de passer la nuit dans cette eau glacée me remplit de nouveau de panique. J'étais tellement engourdie que je ne ressentais plus le froid. Les seuls indices que j'étais en train de geler étaient mes membres raidis et le fait que je ne pouvais arrêter de grelotter. Même les trois garçons, de temps à autre, se mettaient à frissonner. Zania avait les bras et les jambes autour de son pilier visqueux, appuyant la joue contre lui, les yeux fermés. Sa mâchoire tremblait. Kaidan avait un air inquiet en me regardant. Je voulais le rassurer en lui souriant, mais mon corps refusait d'obéir.

« Arrête de grelotter, souris. »

Le fait de ne plus maîtriser mes facultés me fit peur.

Encore plus d'heures ? La nuit noire. Je luttais pour utiliser ma vision de nuit en profitant de la lueur d'une demi-lune. Je n'avais même plus peur, mon cerveau était vide, et une envie de rire morbide s'éleva en moi.

Soudain, je sentis des écailles se frotter sur moi, et je dus retenir un cri, ce qui me fit lâcher le pilier et me débattre un instant. Alors, je ressentis un élancement de douleur dans mes membres raidis. Mais Kaidan était là. Il passa un bras autour de ma taille et mit son autre main sur ma bouche.

Un autre gloussement se manifesta, et il dut presser davantage, puis m'attirer plus près de lui. Il était chaud, et sa présence réveilla mes sens, ce qui me permit de m'éclaircir les idées, juste assez pour que je puisse me rendre compte que j'avais failli dévoiler notre cachette. Je me mis à avoir peur,

ce qui me soulagea. En effet, mon esprit devait rester sur ses gardes. Je me cramponnai de nouveau au pilier, et Kaidan resta derrière moi.

Plus tard, quand mes yeux commencèrent à se fermer, Kaidan me serra soudainement plus fort, et je sus que quelqu'un approchait.

J'entendis les pas de deux personnes, et la voix du duc Astaroth et d'une femme. Ils passèrent le hangar et s'arrêtèrent à l'extrémité du quai, à côté de leur bateau. Mais que faisaient-ils donc ? Je détestais le fait de ne rien voir.

De l'autre côté du pilier, l'une des planches était gauchie, avec une large fente à l'extrémité. Je me déplaçai lentement autour du pilier en désignant la fente du doigt à Kaidan pour qu'il sache ce que j'étais en train de faire. Il me regarda d'un air grave pour que je sois prudente tout en me tenant par la taille. Je gardai une main sur l'un des gros clous qui dépassaient des planches de bois et l'autre sur l'épaule de Kai — juste assez pour me hausser de quelques centimètres.

Ensuite, j'ajustai ma vision comme des longues-vues. À travers la fente, de biais, je pouvais voir leurs silhouettes, à la lueur pâle de la lune : Astaroth, qui ressemblait à l'un de ces hommes blonds que l'on retrouve sur la couverture des romans d'amour, et une femme aux cheveux foncés.

— Tu n'as pas besoin de rester avec moi, lui dit-elle. Vraiment, ça va aller.

Il se tenait proche d'elle et la regardait avec tendresse et affection.

— Je vois bien que tu es contrariée, chérie. Quant à moi, j'aimerais autant ne pas retourner là-haut, dans ce lieu de perdition, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

Il eut un petit rire, comme si ce qui se passait dans la maison le mettait mal à l'aise.

La femme rit sèchement tout en secouant la tête et en croisant les bras.

— Je ne sais pas ce qui a pris à mes amies. Bien sûr, Katrina a toujours été un peu tête brûlée, mais jamais comme ça.

Astaroth haussa les épaules.

— Elle enterre sa vie de jeune fille, cette fin de semaine. Ce sont ses dernières folies, quoi. Tu ne penses pas ?

— Je suppose.

La femme regarda la masse de l'océan sombre devant elle.

— Mais prendre l'avion avec des inconnus pour se retirer sur une île... sans vouloir te blesser... Mon Dieu, il me semble...

Il rit.

— Ça ne me blesse pas du tout. Je crois que nous nous sommes tous laissés emporter, à Las Vegas. Mais nous allons bientôt rentrer, et tout ça ne semblera avoir été qu'un rêve. Essaie de t'amuser.

— Je ne peux pas. Au début, c'était amusant, mais...

Elle soupira, frustrée.

— Nous sommes toutes des femmes mariées et heureuses en ménage. Katrina ne va pas tarder à l'être. Et maintenant, elles sont toutes là-haut... Elles ne sont pas comme ça, d'habitude.

— Je suis désolé, chérie, murmura-t-il. Moi aussi, je trouve ça exagéré.

Puis, ils furent silencieux. Il la regarda un moment avant de reprendre.

— Quand je t'ai vue pour la première fois, ce soir, j'ai espéré que j'aurais le plaisir de passer du temps avec toi. On dirait qu'il y a si peu de femmes qui ont de l'estime pour l'intelligence et qui en même temps sont superbes. J'ai été vraiment déçu d'apprendre que tu n'étais pas libre.

Elle le regarda, et une bande rouge l'entoura. Je réprimai difficilement un frisson en partie seulement provoqué par la température de l'eau. Mon corps était dans un si piteux état que j'en étais à me demander si cela se déroulait vraiment. Après tout, ce n'était peut-être qu'un mauvais rêve ou une

hallucination.

Astaroth sourit à la femme avec timidité.

— Pardonne-moi... Je ne devrais pas dire de telles choses à une femme mariée.

Elle baissa la tête et s'écarta de lui. Mais il se rapprocha et poursuivit de sa voix insinuante, pleine de fausse passion.

— C'est seulement que dès le premier moment, j'ai senti qu'il se passait quelque chose entre nous. Je suis désolé d'être si impudent, mais je sais que tu l'as ressenti, toi aussi.

Elle remua la tête.

— Non. Je... je ne peux pas.

— Il n'y a rien que tu puisses faire par rapport à ce que tu éprouves, ronronna-t-il en lui caressant les cheveux.

À ce moment, Kaidan me serra plus fort et me tira, afin de m'écarter, mais je pouvais toujours les entendre.

— Je mentirais, dit la femme, si je disais que je ne ressens rien. Mais je n'ai pas l'intention que cela mène à quoi que ce soit. Je suis désolée. C'est un homme bien.

— Et tu es une femme bien. J'ai peur de ne jamais rencontrer une femme telle que toi. Je penserai à toi, demain, quand je retournerai en Angleterre, au regret de n'avoir pu te toucher... une seule fois. Personne ne le saurait jamais, ni tes amies et surtout pas ton mari. Nous seuls le saurions. Et nous ne ferions aucun mal à qui que ce soit.

Elle hésita avant de répondre.

— Je ne peux pas.

Elle semblait être au bord des larmes.

Kaidan me serra plus fort, et je sentis sa poitrine remuée par une puissante aspiration d'air. Je levai de nouveau la tête jusqu'à la fente de la planche pour voir ce qui provoquait une telle réaction chez Kai.

Deux chuchoteurs étaient descendus sur la femme, tandis qu'Astaroth continuait de la cajoler et de lui parler avec douceur. Puis, il l'embrassa, et elle lui rendit son baiser. Je dus fermer les yeux.

J'étais trop engourdie, trop gelée pour ressentir toutes les émotions que cela aurait provoquées chez moi dans des circonstances normales. J'entendis seulement le couple embarquer sur le bateau.

Puis, mes dents se mirent à claquer, et je ne pus plus les retenir.

Tout doucement, Kaidan me positionna face à lui, afin que mon visage repose sur son épaule, ce qui empêcha mes dents de claquer. Toutefois, c'était alors ma respiration qui était bruyante, si forte dans mes oreilles. Je sentis des mouvements dans l'eau et dirigeai mon regard vers Blake et Kopano, qui entouraient alors Zania, à peu près dans le même état que moi.

Je fermai les yeux et je laissai mon cerveau se reposer, trop embrouillé pour penser.

Et le temps passa. Des minutes ? Des heures ? Je n'en avais aucune idée.

Nous attendîmes encore, jusqu'à ce que des pas secouent de nouveau le quai, tandis que le duc Astaroth accompagnait la femme jusqu'à la maison. Quelques minutes plus tard, les quatre ducs et Flynn descendirent et s'arrêtèrent sur le quai, près du bateau. Il fallait que je regarde ce qu'ils étaient en train de faire.

Une tension des plus vives remplit le petit espace que nous occupions tous sous le quai. Les quatre ducs formaient un cercle et parlaient à voix basse, tandis que deux chuchoteurs volaient en boucle au-dessus d'eux. Toutefois, nous pouvions les entendre. Ils étaient proches. Bien *trop* proches. Flynn se tenait à l'écart, les bras croisés.

— Elles sont toutes là-haut en train de pleurer, dit Astaroth au sujet des femmes. Ah, la douceur des

regrets... Bonne idée, cette île, Melchom.

— Oui, reconnut Melchom.

Le père de Blake semblait petit à côté des trois autres ducs.

— Si seulement on pouvait se débarrasser d'elles immédiatement. La traversée jusqu'au continent va être tellement plaisante...

— Oui. Les femmes tristes sont bien ennuyeuses, renchérit Pharzuph. Au moins, tu as quelque chose d'amusant qui t'attend après, ajouta-t-il en donnant un coup de coude à Melchom, qui hocha la tête.

— J'ai tellement hâte de me débarrasser de ce vieux corps. Il devrait y avoir un large choix en Chine.

Nous regardâmes tous Blake, qui fronça un sourcil tout en écoutant.

— Est-ce que tu emmènes ton Neph ? lui demanda Astaroth.

— Bof, répondit Melchom en haussant les épaules. Il est bien installé ici.

— En tout cas, ne le laisse pas devenir trop à l'aise, l'avertit Astaroth. Cette génération de Neph est paresseuse. Ils ne se rendent pas compte à quel point ils ont la belle vie.

Flynn se raidit, mais ne bougea pas.

— C'est bien vrai, dit Pharzuph. Surtout depuis le sommet de New York. Je pense toujours que nous aurions dû tuer la fille de Béliel.

Je sentis mon estomac se retourner, et Kaidan resserra son étreinte autour de ma taille.

— Béliel était bien pressé de la défendre, n'avez-vous pas trouvé ?

Immédiatement, les autres hochèrent la tête.

— Elle m'a laissé un mauvais goût dans la bouche, celle-là. En plus, elle a une mauvaise influence sur les autres. Je peux vous dire que depuis cette soirée, mon fils n'est plus dans le coup, il n'a plus cette concentration qu'il avait auparavant. Je devrais le surveiller davantage. Le fait de voir ces satanés anges l'a peut-être troublé.

— Nous avons eu l'air faible, dit Astaroth en crachant dans l'eau. J'ai tellement hâte de tous les exterminer.

— Vous savez..., reprit alors Pharzuph, avec une certaine hésitation et en baissant la voix encore davantage. Rahab pense que la fille de Béliel est *l'élue*.

Mon rythme cardiaque, qui avait sévèrement ralenti, repartit de plus belle.

Flynn avait l'air de ne plus respirer, tandis que les autres ducs restaient silencieux, analysant ce qu'ils venaient d'entendre.

— Quoi ? s'étonna Mammon, dont les bijoux en or qu'il portait au cou et aux poignets scintillèrent en réfléchissant la lueur de la lune. Cette bêtise d'ancienne prophétie ?

Mon cœur s'emballa de nouveau, provoquant une douleur fulgurante.

— Je pensais que c'était une farce, cracha Astaroth.

Pharzuph haussa les épaules.

— Ce n'est pas ce que Rahab semble croire. Après le sommet, il a commencé à enquêter sur Béliel, mais jusqu'à maintenant, tout est en ordre, dans son cas.

— S'il pense que cette fille est l'élue, c'est sur *elle* qu'il devrait faire une enquête, exprima Melchom.

— Elle est un peu idiote.

Je me hérissai en entendant ce que Pharzuph venait de dire.

— Il est difficile de croire qu'elle puisse représenter une menace, mais il y a un problème avec son insigne. Je pense que nous devrions la faire tuer... juste au cas où.

« Oh, merde... »

Il fallait que je parle à mon père immédiatement. Kaidan me serrait alors si fort que je pouvais à peine respirer, et je dus lui pincer l'avant-bras avec ma main toute faible pour qu'il desserre un peu son étreinte.

Flynn fit passer son poids d'une jambe à l'autre et fit bien attention de continuer à observer la mer, afin de ne pas paraître intéressé par cette conversation.

— Il y a eu trop de coïncidences étranges, ces derniers temps, poursuivit Pharzuph. Rahab avait peut-être raison quand il soutenait que la race des Neph devrait être exterminée.

Mammon jeta un drôle de coup d'œil à son fils, qui regardait ailleurs et reporta son regard sur les autres ducs.

— En tout cas, j'en ai vraiment assez des miennes, dit Astaroth en parlant des jumelles. Elles argumentent à tout bout de champ. Autrefois, les Neph fournissaient un bien meilleur soutien.

— Sans compter qu'ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas, ajouta Mammon.

Puis, il fit craquer ses jointures, et ses yeux brillèrent d'une lueur rouge.

— N'est-ce pas, fils ?

« Non... Mon Dieu, non. »

Les ducs dirigèrent tous leur attention sur Flynn, qui cligna des yeux en les regardant.

— Pardonnez-moi, monsieur ?

— Tu n'as pas entendu parler de ce garçon bizarre qui rôdait autour de la prison où la fille de Sonellion était retenue ?

À ces mots, j'eus envie de vomir.

Flynn secoua la tête en regardant son père, avant de se racler la gorge.

— Non, monsieur.

— Apparemment, quand ce garçon a dû se battre, il a perdu le foulard qui lui couvrait la tête, et il était roux.

Mammon se rapprocha alors de son fils.

Mais de nouveau, Flynn fit non de la tête, et son front se plissa.

— Où voulez-vous en venir, père ?

Sentant que la situation était tendue, les esprits noirs volaient en cercle autour de Flynn et des ducs.

— Voilà où je veux en venir : c'est une fameuse coïncidence, ne trouves-tu pas ? Une coïncidence que tu aies été en Europe quand je t'ai téléphoné, et non dans notre patrie ?

— J'avais envie de voir du pays, c'est tout, lui répondit Flynn. De toute manière, je n'ai jamais rencontré la fille de Sonellion.

Un étrange rire enfantin se fit alors entendre du bateau. Je me rapprochai de la fente pour mieux voir. Flynn et les ducs levèrent la tête en direction d'une petite fille qui était juchée sur le bord du bateau, les pieds dans le vide, et qui ne devait pas avoir plus de 12 ans. Ses cheveux noirs étaient coiffés en chignon, et elle avait un petit insigne sur le torse. C'était une petite Neph !

D'où sortait-elle donc ? Était-elle restée cachée dans le bateau tout ce temps ?

— Il ment, dit-elle de sa petite voix chantante. Sauf pour la dernière partie. Il ne l'a jamais rencontrée.

Tous les ducs, à l'exception de Mammon, sourirent vicieusement, les yeux brillants de haine, et les esprits noirs s'approchèrent pour mieux entendre.

— Fils de Mammon, dit Pharzuph à Flynn, as-tu fait la connaissance de Caterina, la jeune fille de Jézebet ? Il est très utile de l'avoir avec soi, quand on recherche la vérité.

Jézebet... le duc du mensonge.

Comment une telle chose pouvait-elle se produire ? C'était exactement ce que Flynn semblait être

en train de se demander.

— Ce que tu ne savais pas, fils, lui murmura Mammon, c'est que le duc Sonellion avait emprunté un des fils du duc Thamuz pour surveiller la transaction impliquant sa fille, pendant qu'il était à l'étranger.

Kope et Kai se regardèrent avec surprise, et je sentis mon estomac se déchirer.

— Il jure qu'il a suivi un Nephilim qui répond à ta description, qui s'est battu et enfui de cette région, mais je ne croyais pas que c'était toi. J'ai pris ta défense. Et tu ne l'as jamais rencontrée ?

Il éleva la voix et se mit à crier :

— Que faisais-tu là-bas ? Tu as distrait le fils de Thamuz, et il n'a même pas pu assister à la conclusion de la transaction ! Qui t'a envoyé en Syrie ?

Flynn resta sur ses positions et ne dit pas un mot. Des larmes froides me brûlaient les yeux.

Alors, Mammon attrapa Flynn par la gorge, les yeux d'un rouge brillant et il hurla :

— Réponds-moi !

D'un geste rapide, Flynn le renversa d'un coup sur la tempe. Mammon tomba à genoux, sidéré, et les chuchoteurs poussèrent des cris.

— Mauvaise décision, Neph, lui dit alors Pharzuph.

Il sortit une arme à feu équipée d'un silencieux de derrière son pantalon avant de la pointer sur Flynn.

« Non ! »

Kaidan me serra fort, si fort. Il pressa ses doigts sur mes lèvres dans un geste qui me suppliait de ne rien dire. Silencieusement, des larmes coulaient le long de mes joues : ma propre eau salée qui allait se perdre dans l'océan. Je ne pouvais sauver Flynn. Je n'étais pas en état de combattre, et à cause de moi, tous les Neph seraient tués. Quant à mon pouvoir de persuasion, jamais il ne marcherait sur un duc. Tout ce que je pouvais espérer, c'était un miracle.

— Attends, dit Astaroth en levant la main vers Pharzuph et en poussant Mammon du pied. Laisse ce plaisir à Mammon.

Avec réticence, Pharzuph passa l'arme à feu à Mammon, qui la pointa sur son fils, tandis que de l'autre main, il se tenait le côté de la tête.

— Pour qui travailles-tu ? lui demanda Mammon.

Quand Flynn sourit de manière ironique, ce fut un spectacle impressionnant et effrayant à la fois. Alors, Mammon voulut d'abord se rapprocher de lui, mais changea d'idée et préféra garder ses distances.

— Je t'ai tout donné ! C'est grâce à moi que tu es ce que tu es ! Et voilà comment tu me remercies ? Dis-moi pour qui tu travailles !

— Je ne te dirai rien, mon vieux.

— Vérité ! affirma alors, du bateau, la fille de Jézebet.

Mais Mammon, en la désignant du doigt, lui ordonna seulement :

— Ferme-la, petite !

Et dans un moment de colère enragée, Mammon poussa un cri primitif et fit feu sur la poitrine de son fils. Je pressai les lèvres, tandis que Flynn portait les mains à sa blessure et chancelait avant de tomber. Il s'accroupit en tentant de respirer de tous ses efforts. Les esprits noirs, eux, dansaient et glissaient autour de ce spectacle avec une joie vicieuse. Kaidan me serra encore plus fort contre lui.

— Dernière chance.

Mammon se tenait au-dessus de son fils, l'arme pointée sur sa tête.

Flynn leva son visage maculé de sang et répondit seulement :

— On se verra en enfer.

Mammon appuya de nouveau sur la gâchette, et Flynn convulsa avant de ne plus bouger. Je n'oublierai jamais l'image de notre ami, notre allié, cet être vif, plein de vie, recroquevillé sur le bord du quai.

Ma respiration saccadée faisait trembler mon corps tout entier, comme si mon organisme avait voulu s'hyperventiler sans pouvoir y arriver, dans l'état glacé qui était le sien.

Les ducs et les chuchoteurs regardèrent le corps de Flynn dans un silence plein d'attente. Je le regardai, moi aussi, stupéfaite, tandis que l'esprit de Flynn s'élevait lentement de son enveloppe. Il n'était pas aussi lumineux et glorieux que celui de sœur Ruth, sans être sombre ou faible. Il s'éleva jusqu'à sa pleine hauteur au-dessus du corps qu'il abandonnait et fit face aux ducs.

— Effronté, celui-là, n'est-ce pas ? dit Pharzuph à Mammon, qui ne pouvait regarder l'esprit de son fils qu'avec un certain regret.

Puis, Pharzuph fit un signe de tête aux deux chuchoteurs.

— Occupez-vous de lui, vous deux.

Bondissant comme une flèche, chaque chuchoteur se saisit de lui. L'âme de Flynn était tout embrouillée, tandis qu'il se démenait contre eux. Pendant tout ce temps, j'espérai. J'attendis qu'une lumière vive se manifeste dans la nuit et qu'un ange intervienne, mais personne ne vint à la rescousse de Flynn. J'étouffai un sanglot, tandis que les chuchoteurs entraînaient son esprit, jusqu'au moment où il disparut.

— Damnation ! grommela Astaroth. Tu l'as tué trop vite. Nous n'en avons rien tiré.

Mammon respirait difficilement, ses yeux affichant toujours un air dément.

— Il m'a irrité.

— Au moins, nous sommes maintenant sûrs qu'il y a un traître parmi nous, reprit Astaroth. Il ne nous reste plus qu'à découvrir de qui il s'agit.

Mammon, les bras flasques, regardait le corps de son fils, qui avait été si plein de force.

— Allez. Ramenons ces ordures humaines sur le continent. Nous traînerons le corps du Neph jusqu'en mer avec une corde accrochée au bateau, puis nous le libérerons. On ne le retrouvera jamais. Quant à toi, ordonna-t-il en montrant la petite Neph du doigt, retourne te cacher.

Elle se sauva du rebord du bateau et disparut.

— Je vais aller chercher les femmes, pendant que vous attachez le corps, dit Melchom.

Les ducs se mirent au travail en grommelant qu'ils auraient dû emmener un autre Neph pour faire le sale boulot. Pharzuph se plaignit du sang sur sa chaussure.

Je crus que j'allais être malade, quand ils tirèrent le corps de Flynn et qu'il atterrit dans l'eau en éclaboussant. Ils l'attachèrent et le poussèrent sous le quai de manière à ce que les femmes ne puissent pas le voir. Le corps flottait alors dans l'eau à trois mètres de nous à peine. Je fermai les yeux et je contins un haut-le-cœur.

Quelques minutes plus tard, les femmes embarquèrent, et tandis que le bateau se mettait en mouvement, l'eau se mit à bruisser, entraînant le corps derrière lui. Kai m'aida à me hausser un peu plus haut juste à temps, sans quoi j'aurais avalé de l'eau.

De nouveau, nous attendîmes, dans la mer glacée, afin de donner aux ducs amplement de temps pour ne plus être dans leur rayon d'écoute. Cela sembla durer une éternité. Puis, Blake se dirigea vers le bord de la passerelle suspendue, à l'intérieur du hangar, l'attrapa et se hissa hors de l'eau. Il grimaça, mais réussit à grimper avec des mouvements raides. Puis, il tendit un bras en direction de Kopano, qui grimaça un peu de douleur. Ensemble, ils tirèrent Zania hors de l'eau. Ensuite, Kai nous emmena jusque-là et me souleva par la taille. Les autres garçons purent m'attraper par les bras et me

tirer hors de l'eau. Le fait de lever les bras me faisait mal, mais ce n'était pas une de ces douleurs normales de surface. Elle se trouvait dans les profondeurs de mes muscles.

Je ne sentais plus mon corps et j'eus du mal à ne pas m'écrouler. Zania cria de douleur quand elle fit un geste vers moi, et nous nous retrouvâmes par terre, côte à côte, dans la nuit. Finalement, Kaidan se hissa sur le quai en jurant, tandis que Blake le tirait par le bras.

— Il f...faut aller ch...chercher le bateau, dit Blake en claquant des dents.

— J...je vais a...avec toi, dit Kope dont la voix était un murmure rauque.

Avec des gestes saccadés, Kaidan s'assit sur le quai à côté de moi et me tira sur ses genoux, pour ensuite aider Zania à s'installer à côté de moi. Toutes deux, nous dûmes lutter contre de violents tremblements. J'étais incapable de garder les yeux ouverts et de comprendre ce que Kaidan me disait, quelque chose au sujet de l'hypothermie, car mon cœur et mon corps étaient brisés.

À un moment, Zania quitta mes genoux et fut hissée dans les airs. La respiration de Kaidan me réchauffait la tempe, tandis qu'il murmurait sans cesse :

— Tu es en s...sécurité, maintenant.

J'aurais voulu lui dire que lui aussi tremblait, mais j'étais incapable de parler.

Je me retrouvai ensuite dans le bateau, sur une chaise à côté de Zania, pendant que les autres s'affairaient, s'interpellant les uns les autres d'une voix tremblotante au sujet de couvertures, de chaufferettes et de vêtements mouillés. Avec les plus grands efforts, je tendis le bras au-dessus des cuisses de Zania pour lui prendre la main, qui était froide et humide comme un poisson mort. Ma tête se renversa, et mes yeux se fermèrent. Au-dessus, sur le pont, les bruits de pas de plusieurs personnes résonnèrent, tandis que l'une d'entre elles mit le moteur en marche et qu'un courant d'air chaud se mit à souffler dans la cabine.

— Il faut retirer nos vêtements mouillés, dit une voix réconfortante en face de nous.

J'essayai de mon mieux. Comme je n'y arrivais pas, je sentis qu'on me retirait mes chaussures. Elles frappèrent le sol avec un bruit spongieux. Puis, on m'ôta mes chaussettes, mais on me laissa la poignée d'épée à la cheville. Ensuite, Kope murmura quelque chose à Zania en arabe, mais elle ne réagit pas, endormie qu'elle était.

— Peux-tu enlever le reste toi-même ? me demanda-t-il.

Je voulus prendre le bouton de mon short, incapable de le saisir avec mes doigts engourdis, tandis que Kope défaisait les sandales de Z. Avec les plus grands efforts, je réussis à baisser la fermeture éclair et je soulevai mes hanches en poussant. Toutefois, le tissu mouillé collait à ma peau, et j'étais trop faible pour descendre mon short jusqu'en bas.

— Je ne peux pas, murmurai-je.

Si j'avais eu toute ma tête, je lui aurais dit de se concentrer sur Zania, pendant que j'attendais que Kaidan ou Blake descende. Mais je n'avais pas les idées claires, et dans ces circonstances, le fait de devoir se déshabiller n'était rien de plus qu'une nécessité.

Alors, Kopano prit une couverture sur le lit.

— Tiens, me dit-il en la plaçant sur mon ventre, je ne vais pas regarder. Essaie de nouveau.

Et il fixa le plancher à côté de moi.

Je geignis et réussis à descendre mon short un peu plus bas. Quand il fut au niveau de mes genoux, Kope en attrapa le fond et le tira jusqu'à mes chevilles, toujours en détournant le regard. Mais soudain, un rugissement de fureur s'éleva de l'embrasement de la porte, et mon cœur s'arrêta.

— Retire tes sales mains de là !

Kope ferma les yeux et grinça des dents, avant de s'écarter de moi. Mon regard flou se dirigea vers le milieu de la cabine, où Kaidan et Kopano se faisaient alors face dans leurs vêtements trempés. Je

sentis Zania se réveiller à côté de moi au son bruyant des voix.

— Elle est dans le pire des états. Il faut lui retirer ses vêtements mouillés...

— Mais pas toi ! hurla Kaidan. Je n'en reviens pas que tu profites d'une telle situation.

Un accès de colère écarquilla les yeux de Kope, et il fit un pas vers Kaidan.

— Tu vas trop loin, mon frère !

Il tremblait, et je savais que ce n'était pas seulement en raison du froid. Il n'était pas en état de retenir sa colère, et ses poings se serrèrent avec une grande intensité.

— Tu ne la toucheras plus jamais, lui dit Kaidan d'une voix grave et assassine.

— Les a...amis, murmurai-je pathétiquement en claquant des dents. On est tous bouleversés. Arrêtez.

Mais ils m'ignorèrent et nez à nez, ils étaient prêts à se battre. Quant à moi, je n'étais pas en état d'essayer de les arrêter.

Je réussis tout de même à réunir assez d'énergie pour appeler Blake. Il descendit à toute vitesse, et je me demandai comment il pouvait se déplacer si vite. Il se jeta entre les deux K et appuya sur leur poitrine pour les éloigner.

— Calmez-vous, leur dit-il. Ne pensez-vous pas qu'il y a eu déjà assez de dégâts, ce soir ?

Son corps tremblait toujours des effets persistants du froid.

Kope et Kaidan continuaient de se fixer des yeux, mais finalement, Kai recula. Tous trois tremblaient.

— Va, lui dit Blake. Va t'occuper d'Anna.

Cela sembla le faire sortir de sa crise de jalousie. Avec un dernier regard noir en direction de Kopano, il les dépassa et se dirigea vers moi. Zania aida à maintenir la couverture au-dessus de moi, pendant qu'on me retirait mon chemisier, et Kaidan me prit avec la couverture enveloppée autour de moi et me porta jusqu'au lit, me déposant au milieu et me recouvrant d'une couverture de plus. Tout mon corps me faisait mal, jusqu'à l'intérieur des os.

La cabine était trop silencieuse, et cette horrible tension était toujours parmi nous. Un regard vers Kope nous indiqua pourquoi. Il avait les yeux fermés, les poings serrés comme des étaux, il avait le souffle court et était sur le point de perdre la tête. Son insigne ne nous était jamais apparu si grand. Nous nous regardâmes tous les uns les autres, les yeux écarquillés. Aucun de nous ne savait comment désamorcer cette bombe sur le point d'exploser.

Et soudain, la voix de Zania se fit entendre, si claire, malgré ses tremblements.

— Frère Kopano.

Nous nous immobilisâmes tous, tant nous étions surpris. Kope garda la tête baissée, puis lentement, il ouvrit les yeux et dirigea son regard vers Zania. Il contenait à peine sa rage. Personne ne bougea. Zania croisa son regard effrayant et d'une voix effrontée, lui demanda :

— Peux-tu venir me réchauffer ?

À ce point, je ne respirais plus, j'attendais. Elle avait réussi à transformer la tension pleine de colère qui régnait dans la cabine en nous mettant tous dans l'expectative.

Kope la fixa, une expression très dure sur le visage. Il ne la quitta pas du regard, tandis qu'il franchissait la petite distance qui le séparait d'elle. Je ne pouvais toujours pas respirer quand il se tint devant sa chaise et qu'il fit passer son t-shirt par-dessus sa tête. Je n'aurais pas dû les regarder, mais quelque chose d'important était en train de se passer, et j'étais fascinée. Nous l'étions tous.

Ils se regardèrent l'un l'autre, avec un manque d'assurance, puis elle commença à déboutonner son chemisier. Kope regardait son visage, il le regardait *vraiment* avec ce regard si intense, si sérieux qui lui était propre. Quand elle éprouva des difficultés à retirer le vêtement mouillé, il le tira doucement

le long de ses bras. Puis, sans un mot, il saisit un drap sur une étagère pour la couvrir et l'aider à retirer son pantalon beige. Je détournai le regard, quand il déboutonna son jeans mouillé, mais je l'entendis l'enlever. Ensuite, il la transporta jusqu'au lit et la posa à côté de moi. Il se coucha à côté d'elle et tira les couvertures sur eux tout en se serrant contre elle.

Je le vis jeter un dernier regard noir vers Kaidan, qui se tenait à l'extrémité du lit, mais sa colère s'évanouit, quand il plaça son visage contre la nuque de Zania et qu'il ferma les yeux. Elle me regarda avec un léger sourire d'incrédulité, et je lui souris.

Je regardai finalement les deux autres garçons, tout aussi étonnés que moi. Puis, Blake haussa les épaules, retira son t-shirt et enleva son short, se retrouvant en caleçon.

— Prêt à dormir dans m...mes bras ? demanda-t-il alors à Kai en bégayant légèrement.

Il n'y avait que Blake pour plaisanter un soir comme celui-ci et s'en sortir.

Kaidan secoua la tête, se mit lui aussi en caleçon, et à mesure qu'il se déshabillait, toute tension le quitta.

— Je te jure, mon pote, si je sens quelque chose de dur contre mon dos...

Le rire de Blake fut sec.

— Oh, je suis plutôt convaincu que mon bazar est complètement gelé ; alors, ne t'inquiète pas, mon ami.

Kaidan s'allongea à côté de moi. Je tournai le dos à Zania tout en me serrant autant que possible contre elle, tandis que Kaidan me faisait face, avec Blake derrière lui. Il y avait juste assez de place pour chacun de nous, serrés comme des sardines sous plusieurs épaisseurs de couvertures, mais c'était exactement ce dont nous avions besoin. Je glissai une jambe entre les cuisses de Kai et je le sentis prendre une respiration heurtée avant de se détendre. Tous ensemble, nous frissonnions, tandis que peu à peu, notre température corporelle remontait.

Au bout d'un moment, Blake se leva, soi disant parce qu'il transpirait à cause de Kaidan, la fournaise humaine. Tandis que mon thermomètre interne se stabilisait, je restai dans un demi-sommeil. Il me sembla me souvenir d'une visite d'Azaël m'annonçant que les ducs étaient à l'aéroport et retournaient à Las Vegas. Et quand le bateau se mit en mouvement, mon esprit comprit que nous étions en sécurité, et je m'endormis tout à fait.

Je rêvai à Flynn « le fantôme » Frazier en train de bondir sur la pointe des pieds au milieu du ring, à son grand sourire, aussi. Notre allié sans peur. Je rêvai que Kaidan me disait qu'il m'aimait, cela juste avant que Rahab et Pharzuph pointent leurs armes sur nos têtes. Et tous les ducs éclatèrent de rire.



## LA VÉRITÉ

Je m'éveillai tout en sueur sous quatre couvertures. Je les rejetai et poussai un petit cri en m'apercevant que j'étais en soutien-gorge et en culotte. Je me recouvris rapidement avec le drap et regardai autour de moi, mais j'étais seule avec Zania. Elle aussi avait repoussé toutes les couvertures, à l'exception du drap. Je m'assis et aperçus mes vêtements étendus sur des chaises. Avec des mouvements raides et douloureux, je me levai et attrapai mon chemisier et mon short. Ils étaient encore un peu humides, mais assez secs pour que je puisse les porter. Mon téléphone, quant à lui, était toujours sur la table sur laquelle je l'avais laissé la veille. J'envoyai à mon père le message convenu, A911, puis je montai sur le pont.

La main en visière au-dessus de mes yeux en raison du grand soleil matinal, avec un vent tiède qui soufflait dans le ciel ensoleillé, je constatai que nous étions amarrés au port qui se trouvait en banlieue de Los Angeles. Kope et Kai étaient tous les deux habillés et se trouvaient aux deux extrémités opposées du bateau, en train de regarder chacun de son côté.

Kope avait les bras croisés, tandis que Kai avait les coudes appuyés sur le bastingage. Je secouai la tête, triste de constater qu'ils étaient toujours en désaccord. En effet, avec tant de choses contre nous, nous ne pouvions nous permettre la moindre division.

Je rejoignis Kai et je lui pris la main, entremêlant mes doigts aux siens, mais il continua de fixer la mer. Je me méfiais de l'air vide de son visage, celui qui avait toujours signifié qu'il se refermait et qu'il me repoussait. Je savais qu'il était en train de penser à ce que nous avions entendu la veille. Je pressai sa main, et il me regarda.

Tout mon corps se détendit, quand je vis son visage s'adoucir.

— Sympa, tes cheveux, chérie, dit-il en tirant une mèche sèche et pleine de sel.

Je pouffai avant d'appuyer mon front contre sa poitrine. Cette fois, il ne m'abandonnerait pas. Quoi qu'il arrive, nous y ferions face ensemble, peu importe la distance qui nous séparerait. Cela m'apporta un réconfort infini. Mais soudain, le visage de Flynn refit surface dans mes pensées, et je m'accrochai à la chemise empesée de Kai. Mes larmes se mirent à couler, tandis qu'un sanglot restait pris dans ma poitrine. Kai m'attira plus près de lui et me frotta le dos. Toutefois, consciente que nous étions en public et qu'il pourrait y avoir des chuchoteurs dans les environs, je m'écartai de lui brusquement avant de sécher mes larmes. Kai sembla comprendre.

Soudain, mon téléphone sonna, indiquant le numéro de mon père.

— Toujours à Los Angeles ? me demanda-t-il, quand je répondis.

— Oui, monsieur.

— Amène la fille où tu dois l'amener. L'avion du fils d'Alocer décolle cet après-midi, et le tien en soirée. Je suis en chemin. Je te rejoins pour discuter en personne. Azaël dit qu'il se passe quelque chose.

— Il a raison.

Ma voix était rauque, tandis que je contenais ma tristesse et mon anxiété.

Mon père laissa échapper l'un de ses soupirs de frustration pour finir en me disant qu'il me verrait bientôt.

Zania arriva de la cabine, les cheveux coiffés en une queue de cheval lisse et brillante, ses vêtements légèrement froissés, mais elle se tenait droite, le menton haut. Kope et elle se regardèrent un instant, avant de se mettre tous deux à étudier la mer et tout ce qui leur tombait sous les yeux. Blake traversa le pont dans notre direction.

— Bon, écoutez-moi. J'ai rendu le bateau. Il est temps d'y aller.

Il lança à chacun de nous une barre de protéines que nous mangeâmes en marchant péniblement jusqu'à l'aire de stationnement. Le soleil brillant offrait un étrange contraste avec notre humeur sombre. Sur le chemin du couvent, personne ne dit mot dans la voiture. Nous avions tous les yeux vitreux, et nous étions dépassés par les événements.

Nous nous garâmes dans l'aire de stationnement gravelée du couvent, et je conduisis les autres jusqu'à l'entrée, où nous fûmes accueillis par la religieuse, la même que deux ans plus tôt, sœur Emily. J'aurais d'ailleurs pu jurer qu'elle portait exactement la même robe à fleurs. Kope, Kai et Blake restèrent près de la porte, tandis que Zania et moi nous rendîmes dans un salon. J'expliquai à la religieuse que mon père avait contribué à sauver Zania de graves dangers au Moyen-Orient et qu'elle était alors une réfugiée. De plus, Zania me permit d'aborder son problème d'alcool et son passé mouvementé avec les hommes, hochant la tête pour confirmer les faits.

Le fait que les couleurs de sœur Emily n'aient cessé d'indiquer sa compassion contribua à diminuer certaines des craintes de Zania.

— C'est une situation temporaire, dis-je à la religieuse. Mon père est en train de lui chercher un foyer.

— Je suis si heureuse que tu sois parmi nous, Zania. Nous offrons de la consultation psychologique, et tu seras nourrie et logée. Tu seras en sécurité, ici.

Son sourire était attachant. Elle ne tenta pas de toucher Z, mais ses yeux promettaient de l'affection et du réconfort à toute personne en ayant besoin.

— Je vais te laisser dire au revoir à tes amis.

Nous nous levâmes et nous retournâmes dans le hall, mais Kope ne s'y trouvait plus. Blake et Kai, de la tête, nous indiquèrent les portes ouvertes à l'extrémité du couloir, où se trouvait une chapelle. Tous les quatre, nous parcourûmes le couloir silencieux jusqu'au petit sanctuaire aux cinq rangs de bancs.

Trois religieuses plus âgées étaient à genoux devant un crucifix. Leurs anges gardiens se tenaient au-dessus d'elles, les veillant avec amour. Des chandelles vacillaient, et Kope était assis au troisième rang, la tête baissée. Je pénétrai dans la salle et immédiatement, je fus submergée par une émotion si pure, si paisible, que je dus refouler mes larmes. Après la soirée de la veille, il y avait tout de même sur Terre un endroit qui n'était pas sali par la haine des ducs.

Zania me suivit, et je lui indiquai Kope de la tête. Elle avala sa salive, mais hocha la tête, passa devant moi et se glissa à côté de lui sur le banc. Je m'assis au bout, à côté d'elle, et elle prit ma main. Je regardai derrière moi pour voir Kaidan et Blake, qui se tenaient respectueusement dans le couloir, appuyés contre le mur. Ils ne souhaitaient pas entrer.

— Je n'ai jamais prié, me chuchota Zania. Veux-tu me montrer ?

Je fermai la bouche. En dépit du fait que j'étais capable de brandir l'Épée de vertu, je ne me sentais tout de même pas adéquate.

— Je ne fais que... parler, lui expliquai-je dans un murmure. Que dirais-tu de me laisser parler ? Tu pourras m'écouter. D'accord ?

Elle hocha la tête, l'air aussi nerveuse que moi. Mais quand je me prosternai et qu'elle fit de même, nous nous penchâmes l'une vers l'autre et nous nous perdîmes dans la paix de ce moment. À la fin, son visage était humide, et instinctivement, je dus essuyer mes propres larmes du revers de la main.

— Merci, murmura-t-elle. Tu as tant fait pour moi, ma sœur.

— Je t'en prie. Je suis si heureuse que tu sois avec nous.

Je la serrai, et elle passa son bras autour de moi. Je baissai la tête pour m'apercevoir que de l'autre main, elle tenait celle de Kope. Je ne savais qui avait pris la main de l'autre le premier, mais cela m'emplit de joie. Je lui fis un clin d'œil, et elle se mordit la lèvre avant de m'adresser un sourire incertain. Je fus alors sûre que même si ça allait être difficile, Zania s'en sortirait. Tout irait bien pour elle, tout comme pour Kopano, d'ailleurs.

Nous fîmes nos adieux et nous emmenâmes Kope à l'aéroport. Je le serrai dans mes bras, puis il claqua la main de Blake, et ils se frappèrent l'épaule. Je fus reconnaissante de voir que quand ils se serrèrent la main, Kai et Kope se regardèrent de manière éloquente, sans un sourire, mais avec un air d'excuse.

Blake insista pour louer une voiture et retourner le jour même à Santa Barbara. Je regrettai qu'il doive rentrer ainsi, mais il était aussi détendu qu'à l'habitude, tout heureux de pouvoir choisir une décapotable. Il me souleva dans les airs, quand il me serra dans ses bras, ce qui me rappela Jay, au moins jusqu'au moment où il me lécha la joue.

— Ouais, tu es salée, me dit-il, avant de me reposer sur mes pieds.

Sacré Blake...

Alors, Kaidan lui donna une claque sur l'oreille.

— Garde ta langue pour toi !

Puis, ils se donnèrent une accolade, et des claques dans le dos. J'étais triste de voir Blake s'en aller.

Tout au long du chemin jusqu'à l'appartement de Kaidan, je ne lui lâchai pas la main. Je savais qu'il devait avoir aussi faim que moi, sans doute plus, mais une fois chez lui, nous nous dirigeâmes droit vers le sofa pour nous faire des câlins dans l'attente de mon père. Nous aurions le temps de manger plus tard, mais qui sait quand nous pourrions nous toucher de nouveau ? Je crevais de peur que mon père recommence avec ses instructions : « vous ne pouvez plus vous parler ! » Je tentai de me préparer mentalement à cette discussion. Kaidan et moi allions devoir être extrêmement prudents, plus que jamais. Autant que je sache, à ce moment même, on pourrait attenter à ma vie. Ou alors, les ducs pourraient décider de procéder à une autre Grande Purge et nettoyer la Terre de tous les Neph. Mais nous avons mon père de notre côté, et il avait des relations, de sorte que je refusais de perdre espoir.

Je sursautai quand les jointures de mon père résonnèrent sur la porte. Kai me regarda une dernière fois avec un air affectueux avant de se lever pour ouvrir. Tous deux se firent un signe de tête, et mon père entra sans dire un mot. Il resta debout, en apparence trop agité pour s'asseoir. Kai s'appuya contre la porte, les bras croisés.

— J'ai entendu leur conversation, quand ils retournaient à Las Vegas. Flynn est mort, déclara mon père.

J'avalai ma salive avec difficulté et hochai la tête.

— Que s'est-il passé, hier ? me demanda ensuite mon père.

J'allai directement au fait, lui racontant que les ducs étaient venus sur l'île et que nous avions dû nous cacher.

— Ils ont parlé de la prophétie. Rahab sait que je suis l'élue, et ils veulent me tuer, peut-être même nous tuer tous. En outre, ils savent qu'il y a un traître, mais Flynn n'a rien voulu leur révéler.

— Rapporte-moi exactement ce qu'ils ont dit. Chaque mot, depuis le début.

Il s'assit à côté de moi sur le sofa de cuir noir, pour écouter ce que Kaidan et moi lui relatâmes en détail. Kai ne bougea pas de son poste contre la porte. Mon père eut l'air assommé, et pendant quelque temps, nous restâmes silencieux.

— Je vais faire suivre les ducs, finit-il par décider, le regard toujours perdu dans ses pensées.

— Et Jézebet et sa fille ? lui demandai-je alors. Les ducs peuvent les utiliser pour déterminer qui ment.

Je hoquetai et eus l'impression qu'on m'étranglait.

— Ils doivent déjà le savoir : tu as menti au sommet !

— Jézebet est un allié.

La voix de mon père était calme, et je le dévisageai. Tant de secrets. Cela me fit me demander combien d'autres alliés inconnus nous avions, mais il ne me dirait jamais rien, sauf si cela était nécessaire.

— Et sa fille ? lui demandai-je à la pensée de l'inquiétante petite fille du bateau.

Il secoua la tête.

— Caterina. Elle n'était pas à New York pour le sommet, trop jeune. Elle vient juste de commencer sa formation. Jézebet a aussi une fille qui est plus vieille, une femme âgée qui a élevé la petite. Aucune d'elle ne ferait une bonne alliée.

Je frissonnai au souvenir de la sombre joie de Caterina.

Puis, mon esprit vagabonda, et je pensai à Flynn. Mon cœur gémit.

— Papa..., murmurai-je.

Ses yeux croisèrent mon regard, et je poursuivis.

— Pourquoi personne n'est intervenu pour Flynn ? Je pensais que les anges viendraient à son secours, mais non.

Il se contenta de me regarder, avec tristesse, sans me répondre. Simplement, pour les Neph, c'était comme ça. Bon ou mauvais, notre destin était de finir en enfer après la mort. Je secouai la tête et enfouis mon visage dans mes mains. Ce n'était pas juste. Et pour moi, c'était incompréhensible. Je ne voulais même pas imaginer ce que Flynn était en train de subir à ce moment, alors qu'il avait été si courageux sur Terre.

Mon père ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais la ferma de nouveau. Quoi qu'il dise, ce ne pourrait être qu'un cliché.

*Un jour cela prendra tout son sens. Ce n'est pas à nous de remettre quoi que ce soit en question.*

Pouah ! Mon cœur ne voudrait d'aucune de ces réponses.

Quand finalement, mon père ouvrit de nouveau la bouche, ce fut pour changer complètement de sujet.

— Il va falloir que tu ailles vivre ailleurs, Anna. Je ne peux plus te laisser à Atlanta.

Mon cœur se serra à l'idée de quitter le seul foyer que j'avais jamais connu, tout comme mes amis, mais je hochai la tête. Au moins, ce serait un soulagement d'être loin de Pharzuph.

— Je serai toujours nomade, mais durant le sommet, on m'a dit de me concentrer sur la région de Washington. Ce sera probablement là que tu t'installeras.

— Et Patti ? lui demandai-je.

Mon père se frotta le visage de ses mains sèches.

— Je ne sais pas, mon bébé. Je regrette de te le dire, mais elle pourrait te mettre en danger. Il pourrait l'utiliser contre toi, s'ils découvrent à quel point vous êtes proches l'une de l'autre.

Mes yeux devinrent humides. Je voulais être forte, mais Patti *était* mon foyer. Je ne pouvais pas

imaginer la vie sans elle.

— Tu habiteras encore un peu avec elle, le temps que je règle tous les détails.

Il me tapota le genou. Sa voix devenait plus rauque et plus dure, quand il était ému.

— Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour te protéger, Anna, je veux que tu comprennes cela. Cette fameuse nuit, quand j'ai envoyé deux chuchoteurs pour te hanter, toute cette affaire avec ces deux garçons, t'envoyer dans une autre région, tout. Je déteste que tu sois bouleversée, mais ça a toujours été pour ton bien.

— Quelle *affaire* avec les deux garçons ?

Mon père me regarda.

— Je...

Puis, il jeta un regard vers Kaidan, qui, volontairement, fixait le tapis et faisait craquer ses jointures. Mon père me regarda de nouveau, et je me sentis malade en voyant tout le regret dans ses yeux.

— Je pensais qu'il te l'aurait dit.

— Dit quoi ?

— Écoute, commença alors mon père en levant les mains. Reste calme, d'accord ? Le fils d'Alocer est le seul Neph qui n'est pas surveillé. Je pensais que peut-être, lui et toi, vous finiriez par former un couple et que tu serais heureuse et en sécurité...

Bientôt, je n'entendis plus qu'un filet de voix. Mon père me regarda, dans l'attente de ma réaction.

— En as-tu parlé à Kope ? murmurai-je, alors que je commençais à comprendre, à rassembler les pièces du casse-tête.

Mon père secoua la tête.

— Non.

— Mais tu l'as dit à Kai, quand tu lui as ordonné de ne pas s'approcher de moi, n'est-ce pas ?

Mortifiée, je soutins le regard de mon père.

— Oui, j'ai dit au fils de Pharzuph...

— *Kaidan*, l'interrompis-je. Il s'appelle Kaidan.

— Je l'ai dit à *Kaidan*. Et à l'époque, il a reconnu que c'était ce qu'il y avait de mieux pour toi.

J'essayai d'imaginer mon père en train de dire à Kaidan que je serais mieux avec Kopano. J'étais des plus ner-veuses, quand je lui répondis en murmurant.

— Et qu'est-ce qu'il était censé faire ? Tu es un satané duc !

— Non, Anna, ajouta alors doucement Kaidan.

Mon père et moi levâmes alors les yeux pour le regarder.

— J'étais d'accord avec lui, à l'époque.

— Ouais, eh bien, vous aviez tous les deux tort, affirmai-je avant de m'en prendre de nouveau à mon père. Je t'en prie, dis-moi que tu comprends à quel point tout ça était mal !

Mon père leva les mains pour se défendre.

— Mal d'espérer que tu tombes amoureuse d'un garçon bien ? Je ne voulais pas te faire souffrir. J'essayais juste de te donner un coup de main et de rendre deux personnes heureuses en même temps. Et s'il n'y avait pas eu ce garçon, ça aurait pu marcher, remarqua-t-il en désignant Kaidan du pouce.

Je sentis mes joues s'embraser.

— Mais il *était* là, papa. Et il l'est toujours. Voilà *pourquoi* c'était mal. Résultat : on a souffert tous les trois.

Je me levai, très droite, et j'avalai difficilement ma salive, tandis que mon père se grattait la tête en fixant le sol.

Nous n'étions que des marionnettes aux mains des autres ducs, mais je ne pouvais tolérer l'idée que mon père nous traite d'une telle manière, peu importe que ses intentions aient été « bonnes ».

— Papa, repris-je, sois honnête avec moi, à partir de maintenant. Plus de secret ni de manipulation.

— D'accord, reconnut-il.

— Je suis sérieuse. Et je comprends tout à fait que je dois être en sûreté, que je dois être prudente dans mes relations, mais tu ne peux pas complètement exclure de ma vie les gens que j'aime.

— Je suis désolé, d'accord ? Je ne suis pas très bon avec tout ce truc de paternité. Je n'ai jamais voulu faire souffrir qui que ce soit. Je pensais qu'entre vous, ce n'était qu'une tocade. Quand j'ai fini par comprendre que ça ne marcherait pas entre Kope et toi, je t'ai acheté un billet d'avion pour que tu viennes ici. Je ne sais pas ce que je peux faire de plus pour réparer les pots cassés. Je sais que tu es furieuse, mais tu es en vie, et je te garderai en sécurité, quel qu'en soit le prix.

Je me laissai tomber sur le sofa, à distance de mon père.

Kaidan me regarda enfin, mais avec un air prudent, les mains enfoncées profondément dans les poches. Je tentai de lui présenter mes excuses avec les yeux. J'avais plus mal pour lui que pour moi-même. Je ne pouvais croire qu'il avait été forcé de vivre une chose pareille et de la laisser se produire. Il aurait pu me téléphoner, me parler des stupides espoirs de mon père, ou en dire un mot à Marna. Mais il ne l'avait pas fait, parce qu'il pensait que mon père avait raison.

J'avalai de nouveau avec difficulté ma salive et clignai encore plus des yeux à cause de mes larmes chaudes. Avec un geste plein d'hésitation, mon père voulut me prendre la main. Je le laissai faire et je sentis son pouce rugueux sur mes jointures. Je savais bien qu'il m'aimait, mais sa manière me tuait.

— Les choses vont changer à partir de maintenant. Je ne tenterai plus de vous empêcher de communiquer. Toutefois, je vais vous dire ceci.

Il nous regarda, Kaidan et moi, tour à tour.

— Vous ne vous parlerez, vous ne vous verrez, qu'au moment où je vous dirai que c'est sûr. C'est ma seule condition, et elle doit être remplie. On est plus en danger maintenant qu'à nul autre moment. Avez-vous compris ?

— Oui, monsieur, répondîmes-nous en chœur.

Tout ce qui m'importait, c'était qu'à un moment ou à un autre, Kaidan et moi pourrions nous parler et nous voir. Ce ne serait peut-être pas souvent, mais c'était mieux que rien. Entre-temps, tout ce que nous avions à faire, c'était de survivre.

En effet, comme toujours, c'était aussi à notre survie que mon père pensait. Ainsi désigna-t-il Kaidan du doigt.

— Je t'ai surveillé. Je t'ai sans doute eu plus à l'œil que ton propre père, cette dernière année.

Kaidan le regarda dans les yeux.

— Je vais te dire exactement la même chose qu'à Anna. Tu dois avoir au moins l'air de travailler. Tu ne peux pas rester enfermé chez toi. Force-toi à aller à des fêtes ou en boîte, trois ou quatre fois par semaine. Ne te mets pas à l'aise. Et travaille, si c'est nécessaire. Anna comprendra, n'est-ce pas, Anna ? me demanda-t-il avec insistance.

— Oui, répondis-je, avec un goût amer dans la bouche. Je lui ai déjà dit ça.

— Petit, es-tu capable de sauver les apparences ?

— Oui, monsieur, lui répondit Kaidan sans enthousiasme.

— Même chose pour toi, petite, dit-il ensuite en se tournant vers moi. Il va falloir t'inscrire à une université, et je m'attends à ce que tu prennes ta place immédiatement, que tu te fasses une réputation. Et quand tu auras envie de prendre les choses à la légère, tu n'auras qu'à te souvenir de ce qui est arrivé à Flynn.

Je baissai les yeux.

— Que sa mort n’ait pas été inutile. Qu’elle soit toujours une mise en garde. Compris ?

— Oui, murmurai-je.

— Bien. Entre-temps, on est toujours en train de constituer notre liste d’alliés. Je suis en train d’étudier le cas du fils de Shax, en ce moment. Je ne suis pas encore sûr de lui, mais il serait un grand atout.

Shax, le duc du vol.

Mon père se leva.

— Je vais vous laisser vous dire au revoir. Vous avez une heure, puis je reviens pour te conduire à l’aéroport.

Il m’embrassa sur le front avant de se diriger vers Kaidan, qui gardait la tête baissée. Mon père lui mit la main sur l’épaule et la pressa, jusqu’à ce que Kaidan le regarde.

— Tu n’es pas un mauvais garçon. Je le vois bien, maintenant. Tu seras un bon allié.

Puis, il donna une tape bien forte sur l’épaule de Kaidan et quitta l’appartement.

Nous restâmes là, silencieux et mal à l’aise, jusqu’à ce que je m’avance et prenne l’extrémité de ses doigts dans les miens. Il gardait les yeux baissés. Je doutai que nous soyons prêts à discuter. Aussi, je l’emmenai dans la cuisine. Je voulais lui faire la cuisine une dernière fois.

Il s’assit sur un tabouret en me regardant avec le plus triste des airs, sans dire un mot. Sa douleur me tint compagnie, tandis que je faisais bouillir les pâtes et que je réchauffais la sauce pour les spaghettis. Tandis qu’elle mijotait, je passai en revue son réfrigérateur et son congélateur.

— Tu auras bientôt besoin de lait, lui dis-je. Et sans doute de plus d’œufs. Avec les œufs, c’est facile de te préparer quelque chose. Sur tous ces plats, il y a une étiquette avec les instructions de cuisson. Tu te souviens que je t’ai montré...

— Anna.

Je continuai de regarder dans le réfrigérateur, car je ne voulais pas pleurer. Kaidan se leva et décolla mes doigts de la poignée et ferma la porte. Il me tourna et m’enlaça. J’enfouis ma tête dans sa poitrine.

— Je suis désolée que tu aies eu à vivre tout ça, lui exprimai-je alors.

— Ne t’inquiète pas pour moi. Tu n’y es pour rien.

— J’aurais dû m’en douter. Il y avait quelque chose qui ne marchait pas, mais je n’aurais jamais cru que mon père...

Je pris une grande respiration et j’avalai ma salive avec difficulté.

— Tout sera différent, maintenant. On va y arriver, dit-il en m’embrassant le sommet du crâne, sans me lâcher.

La vie serait si différente depuis que nous nous étions ouverts l’un à l’autre de notre amour réciproque. Rien ni personne ne pourrait nous l’ôter : ni les ducs ni la distance qui nous séparerait. Nous partagions une connaissance secrète dont les démons ne pouvaient mesurer la profondeur. Ils considéraient que l’amour était une faiblesse, mais ils avaient tort. L’amour serait ce qui nous permettrait de tenir le coup, l’amour était notre force.

Je me sentis chancelante, tandis que je le maintenais près de moi et cultivais le doux espoir qui s’était élevé en moi.

Puis, la minuterie indiqua que les pâtes étaient prêtes, et il me libéra, allant jusqu’à l’évier pour jeter un coup d’œil par la fenêtre.

Je soupirai et j’allai jusqu’à la cuisinière. Il ne nous restait plus que 40 minutes à passer ensemble. Je voulais que ces derniers moments soient agréables.

— As-tu faim ? lui demandai-je.

Il se tourna avec un petit sourire.

— Faut-il vraiment que tu me poses cette question ?

Je nous servis, et nous réussîmes à entremêler nos doigts et à enrouler nos spaghettis autour de nos fourchettes d'une seule main. Je pris ensuite une douche éclair, car je ne voulais pas me séparer de lui plus longtemps que c'était nécessaire. Le temps qu'il nous restait, nous le passâmes allongés ensemble sur le sofa à nous regarder, à nous toucher, à nous apprendre par cœur.

— Je t'aime, murmurai-je.

— Il y a encore plus longtemps que je t'aime, m'avoua-t-il alors.

Un picotement des plus plaisants parcourut ma peau. Je m'écartai, surprise, sentant mes sourcils se froncer.

Il eut un petit rire, et nous entrelaçâmes de nouveau nos doigts.

— C'est vrai.

— Je ne te crois pas, lui dis-je.

Il cacha son visage dans mes cheveux et mon cou, et poursuivit sans me regarder.

— Après t'avoir rencontrée, je n'arrivais pas à penser à autre chose qu'à toi. Je me disais que c'était l'effet de nouveauté provoqué par une Neph innocente, mais c'était bien plus que ça. Tu vois le meilleur de chacun.

Il fit une pause et m'embrassa le lobe de l'oreille.

— Tu m'as rendu fou pendant notre voyage, petite Ann. Jamais je n'ai eu aussi peur de moi-même qu'au moment où j'ai compris que tu me plaisais. Et quand tu as donné tout ton argent à cette sans-abri, à Hollywood, ça y était, j'étais cuit.

De nouveau, je m'écartai pour le regarder. Ses yeux étaient splendides, tandis qu'il se remémorait le passé, et jamais je n'avais été aussi séduite. Ça m'était égal que mon père écoute. Je mis les doigts dans les cheveux pleins de sel de mer de Kaidan et je l'attirai contre moi. Il ne résista d'ailleurs pas, et je passai une jambe par-dessus sa hanche, pour m'approcher de lui encore davantage. Contrairement à tant d'autres de nos baisers, ce n'était pas un baiser de désespoir. C'était un baiser d'allégresse qui venait du fait de savoir que nous nous désirions, que nous avions besoin l'un de l'autre. J'aurais tant voulu pouvoir arrêter le temps et demeurer dans cet instant.

Ses mains parcouraient mon corps, et je me rapprochai encore davantage de lui, car je voulais tellement plus. J'étais devenue encore plus amoureuse de Kaidan, ces derniers jours. Constater sa volonté d'affronter le danger — sa bravoure et sa force dans les moments de crise — était ce que j'avais vu de plus séduisant de toute ma vie.

Je ne savais pas exactement ce que l'avenir nous réservait, mais je savais que nous formions une équipe. Nous séparer ce jour-là ne nous éloignerait pas. J'assimilai son odeur, la douceur de ses phéromones et le parfum naturel de garçon de sa peau. J'assimilai la sensation de ses lèvres si douces et de son corps si ferme, tandis qu'il se pressait contre moi et bougeait exactement de la bonne manière. J'assimilai son image, ses cheveux ondulés sur son visage anguleux et la passion qui se faisait jour dans ses yeux, quand il me regardait.

Comme il le faisait à cet instant.

Je gravai tout cela dans ma mémoire pour pouvoir m'en souvenir et les chérir plus tard.

— On va tenir le coup, lui murmurai-je entre deux baisers

— Bien mieux que ça, rétorqua-t-il en souriant.

Puis, il m'embrassa de nouveau, et je le tirai jusqu'à ce qu'il roule sur moi.

— Je veux t'emmener avec moi, lui dis-je encore.

— Pour que tu puisses me rendre fou comme ça tous les jours ?

Il plaisantait ? C'était lui qui *me* rendait folle.

— Je crois que quelqu'un monte l'escalier, me murmura ensuite Kaidan, et il m'embrassa sous l'oreille.

— Non, pas déjà.

Je me lovai contre lui et le serrai fort contre moi.

Nous étions tous les deux à bout de souffle, quand mon père frappa à la porte. Nous nous raidîmes, un centimètre seulement séparant nos lèvres, puis je pouffai.

Voyager aux quatre coins du monde à la recherche de Neph potentiellement hostiles, échapper à des ducs meurtriers, tout ça, c'était du gâteau comparativement au fait d'essayer d'être une bonne fille bien sage dans les bras de Kaidan Rowe.

« Mon Dieu, donnez-moi la force. »

\* \* \*

# INDEX DES NOMS ET DES RESPONSABILITÉS DES DUCS

Noms des ducs — description de leurs responsabilités — leurs enfants  
(Les Neph présents dans *L'insouciance du danger*)

**Alocer** — *la colère* — rejet de l'amour ; tendance à la destruction ; colère ; rancune — Kopano.

**Astaroth** — *l'adultère* — bris des vœux de mariage ; tromper son époux — Ginger et Marna.

**Bélicial** — *l'abus de stupéfiants* — accoutumances physiques ; en premier lieu la drogue et l'alcool — Anna.

**Jézebet** — *les mensonges* — malhonnêteté et tromperie — Caterina.

**Kobal** — *la glotonnerie* — consommation dépassant les besoins de son propre corps : voire *l'indolence* — éviter le travail physique ou intellectuel ; paresse ; apathie — Gerlinda (décédée).

**Mammon** — *la cupidité* — appât du gain, avarice, ambition égoïste — Flynn.

**Melchom** — *l'envie* — désir de s'approprier ce qui caractérise autrui, son statut, ses habilités, son emploi ; jalousie ; convoitise — Blake.

**Pharzuph** — *la luxure* — désir insatiable de plaisirs charnels ; désir sexuel hors des liens du mariage — Kaidan.

**Rahab** — *l'orgueil* — confiance en soi excessive ; vanité, le péché source d'autres péchés.

**Shax** — *le vol* — prendre pour soi-même ce qui appartient à autrui sans s'en acquitter.

**Sonellion** — *la haine* — promouvoir les préjugés ; mauvaise foi envers autrui ; hostilité — Zania.

**Thamuz** — *le meurtre* — ôter la vie d'une autre personne.

Ne manquez pas la suite

\* \* \*

L'aube du crépuscule

## REMERCIEMENTS

Ce livre m'a posé beaucoup de difficultés. J'ai dû rédiger plusieurs versions, avant que l'histoire que je ressentais dans mon cœur devienne enfin limpide et que j'en tombe amoureuse. Et je n'aurais pu y arriver sans l'aide d'une multitude de personnes.

Parce qu'elles m'ont soutenue et encouragée, en plus de leurs précieux commentaires, je remercie mes amies et lectrices bêta/partenaires de critique : Kelley Vitollo (d'avoir sauvé les brownies, qui sinon auraient brûlé), Jennifer Armentrout (d'avoir sauvé Kai de vous savez quoi), Evie Burdette, Sharon M. Johnston, Jolene Perry, Meredith Crowley, Courtney Fetchko, Brooke Leicht, Leigh Fallon, Morgan Shamy, Nicola Dorrington, Liz (de Midnight Bloom Reads), Ezmirelda, Carolee Noury, Gwen Cole, Corri Ell, Bobbi Doyle, Carrie McRae, Ann Kulakowski, Janelle Harris, Joanne Hazlett, Hilary Mahalchik, Holly Andrzejewski, Kristy Finucan, Christine Friend, Danielle Daniels, Valerie Friend, Meghan Lublin et Carol Moore.

Pour son aide avec les différents dialectes anglais, je remercie la charmante Chanelle Gray.

Pour leur enthousiasme sans fond et leur amour inconditionnel, je remercie mes lectrices, tout particulièrement celles de la communauté des blogues : toutes mes groupies de Kaidan. Vous êtes comme du kérosène pour les auteurs : vous nous faites avancer. Je veux tout particulièrement remercier Danny, Jenny, Tara, Mindy, Rachel et Jaime pour leur dévouement sans bornes.

De m'avoir permis de me sentir à mon aise, d'avoir cru en moi et de m'avoir donné des idées de révision à la fois simples et brillantes, je remercie mon extraordinaire agente, Jill Corcoran.

Pour tout le travail sans faille qu'ils ont accompli sur mes ouvrages de la *Douceur*, je remercie mon équipe numéro un chez Harper : Alyson Day (mon éditrice), Alana Whitman et Alison Lisnow.

D'avoir assuré mes arrières à distance, je remercie les membres de ma famille, Jim, Ilka, Lucy, Frank et Heather Hornback, et enfin Jeff et Dan Parry.

Parce qu'elle est mon admiratrice la plus enthousiaste, je remercie ma mère, Nancy Parry.

Pour toutes les heures pendant lesquelles ils ont gardé mes enfants et pour leurs constants et généreux câlins, je remercie mes beaux-parents, Bill et Jane Higgins.

Pour les innombrables fous rires, je remercie mes enfants, Autumn et Cayden.

De m'avoir aimée à travers tout ce processus, je remercie mon mari, Nathan.

Et pour toute cette expérience : celle où j'ai vécu bien au-delà de mes rêves, dans ce monde magique où l'imagination rejoint la réalité, je remercie Dieu.

## EMBRASSEZ VOTRE DESTIN



Anna Whitt, fille d'un ange gardien et d'un ange déchu, s'était promis qu'elle n'accomplirait jamais le travail de son père : polluer des âmes. Mais elle a été bien naïve d'affirmer une telle chose. En fait, il y avait bien des choses au sujet desquelles elle a été naïve.

Hantée par des démons chuchoteurs, Anna fait tout ce qu'elle peut pour survivre, même si cela signifie embrasser le côté obscur de sa personnalité et mériter la réputation non désirée de fêtarde de son école. En même temps, Kaidan Rowe, le fils du duc du désir, tire son cœur et son âme.

Quand un message perdu et inespéré des anges fait surface, Anna se retrouve à parcourir la planète en compagnie de Kopano, le fils du duc de la colère, afin d'obtenir le soutien des autres Nephilim et de leur donner de l'espoir pour la première fois. Mais il devient rapidement clair qu'aucune des libertés qu'Anna et les autres Neph espèrent gagner ne sera acquise sans combattre. Dans l'attente, Anna et Kaidan doivent mettre de côté leurs différends, surmonter la plus torride des tentations jamais expérimentées et affronter cette question fondamentale : l'amour pour quelqu'un vaut-il la peine de risquer sa propre vie ?

**ADA**  
editions

[www.ada-inc.com](http://www.ada-inc.com)  
[info@ada-inc.com](mailto:info@ada-inc.com)



ISBN 978-2-89752-213-1

